

J'AIME PAS LA SOUPE J'VEUX PAS GRANDIR

*Souvenirs d'enfance et de famille entre
Ile de France et Morvan au 20e siècle*



Claudette Prévot

J'aime pas la soupe, j'veux pas grandir

Légendes des photos :

Couverture :

Claudette, André son frère, Pierrette, l'aînée des cousines, Nicole sa sœur et, au fond, leur petit frère Jean-Pierre.

Photo prise à Reuil en Brie (Seine et Marne) au printemps 1943

Quatrième de couverture :

Claudette à 25 ans à Villemomble (Seine)

Couverture réalisée par Donna Dralle

ISBN : 978-2-7466-1358-4

Imprimé en France par Charvet Imprimeurs

Claudette Prévot – Septembre 2010



Contrat Creative Commons Paternité - Pas
d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification
2.0 France License

www.famille-prevot.fr/Claudette/JAimePasLaSoupe_JVeuxPasGrandir_Claudette_Prevot.pdf

Contacts :

lescigales34@free.fr

Claudette Prévot

J'AIME PAS LA SOUPE

J'VEUX PAS GRANDIR

*Souvenirs d'enfance et de famille
entre Ile de France et Morvan
au 20^e siècle*

Dessins de Ghislain Prévot

Table des matières

Remerciements.....	5
Enfance	7
Enfance à Pavillons-sous-Bois	7
Premiers souvenirs : avoir quatre ans en 1938 ou le conte de la Marguerite.....	8
Vacances à Jouarre	29
La maison de Jouarre	30
Enfance à Reuil-en-Brie	41
Boulli la cane	42
Les bêtises : la truie	45
Injustices.....	47
Une autre bêtise : les bougies	49
Le martinet.....	53
Petit Édouard	59
Marie-Victoire	63
L'inondation	69
La Libération	73
La lâcheté.....	75
Mariage de la fille du Maire	81
Un mémorable 14 juillet	90
Enfance à Villemomble	93
Lapin.....	94
L'ascenseur.....	97
Orthographe	98
Initiation mathématiques... ..	99
Encore une injustice : l'ardoise.....	100
Étrange vision.....	103
La grève des instituteurs	106
Le rat.....	112
Rouzig, le chat	114

La tornade	118
Un train peut en cacher un autre	121
Un joyeux Noël.....	129
Impressions de guerre d'une petite fille heureuse.....	133
Exode	134
La maison du Morvan.....	143
Impressions de guerre d'une petite fille heureuse	175
Reuil, quelques réfugiés	213
Égalité des chances	215
Doryphores et pommes de terre.....	218
Portraits.....	221
Arthur, mon Grand-père	222
Caroline, ma Grand'Mère.....	234
Je pleure l'Abbé Pierre	314
École.....	319
École, amour et échanges	319
Créer un conte de fées.....	325
Épilogue	341
Allégorie familiale	343
L'éclipse de soleil	348
Ghislain et Gildas	351
Les cousins	356
Les volcans d'Auvergne	368
Le voyage aux Iles Eoliennes	372
Retour à Zermatt et au Cervin	378
La plus belle des conclusions	397
75 ans !	402

Remerciements

À toute ma famille, enfants, frères et sœurs de sang ou de cœur, qui à chaque feuillet nouveau rirent de mes bêtises enfantines et s'étonnèrent de découvrir une Claudette inconnue. Chacun me donna conseils et encouragements.

Merci à Michel, mon tendre mari qui, tandis que je restais fixée devant mon écran se transforma en chef cuisinier. Il me soutint sans faiblir et me prodigua de judicieux conseils.

Merci à Dominique, mon fils aîné, qui me seconda si efficacement, lança des recherches dans le Morvan et qui réalisa l'édition finale de cet ouvrage.

Un merci tout spécial à ma grande Amie Paulette Cordillot, Maire de Thaveneau, qui relut « Caroline » et qui me fit partager avec enthousiasme son intime connaissance du pays morvandiau.

Un énorme merci à Donna Dralle, qui réalisa avec patience et talent l'ensemble de la couverture depuis les États-Unis.

Et merci à tous mes amis qui attendent cette parution depuis si longtemps promise.

Montpellier, septembre 2010



*Jean Michel et Denise Jamet,
mes futurs parents (1933).*



Enfance

**Enfance
à
Pavillons-sous-Bois**

Seine





Jean promène Claudette, 3 mois, à Paris.



*Claudette à un an (hiver 1935) au château des Bondons
(Seine et Marne).*

Premiers souvenirs :
avoir quatre ans en 1938
ou
le conte de la Marguerite

Printemps 1938. Fière, sûre de moi, je redresse mes trois ans et demi et je passe sans problème sous la table de cuisine. Et ne dites jamais que je suis trop petite pour mon âge !

N'est-ce pas merveilleux ? Je vais avoir quatre ans. Cette année, nous partirons en vacances à la campagne chez les Parents de Maman. Et juste après, j'aurai quatre ans. Je me prends au moins pour le centre du monde et ce n'est pas mon gros poupon de petit frère qui me contredira. C'est un bébé puisqu'il n'a pas deux ans ! Nous habitons un bel appartement dans la région parisienne, à Pavillons-sous-Bois. C'est une ville superbe, avec de larges trottoirs, des rues pavées qu'on appelle ici des allées. J'aime beaucoup le dessin fait sur la route par les pavés carrés : on croirait des ronds pas finis mais Maman prétend que ce sont des « arcs de cercle ». Les carrés et les ronds, je les connais par cœur. Je ne veux pas dire « arqueues de cercleue » parce que cela ressemble trop au bruit que je fais quand j'ai avalé une grosse plaque de chocolat à croquer Meunier et que mon estomac n'est pas d'accord.

Chaque après-midi Maman sort le grand landau, y assoit mon petit frère André, dit Dédé, et nous nous promenons tranquillement le long des allées ombragées de vastes platanes. Je marche gravement, exactement comme Maman le fait, perchée sur de hauts talons. Pendant ces longues promenades j'apprends à sauter à la corde, mais les manches en bois peint me semblent trop longs et trop lourds. C'est difficile et je n'arrive pas à faire plus de deux tours. Mes pieds s'emmêlent dans la corde et je m'affale en pleurnichant.

Souvent nous contournons la grande église Saint-Augustin ; je l'aime bien avec ses briques rouges et ses vitraux

de couleurs vives. Mais elle est loin de chez nous et Maman dit :

— Il me semble que tu traînes un peu la patte, rentrons.

Elle me soulève et me dépose dans le landau. Dédé et moi sommes assis face à face. Au milieu du landau il y a un grand creux pour mettre les jambes, c'est pratique. De temps en temps j'ai bien envie de donner des coups de pied à ce sale voleur de Parents assis en face de moi ; mais je me retiens parce qu'un jour j'ai fait ça et que j'ai dû faire le trajet retour à pieds. Maman descend le landau sur la route et se met à courir de toutes ses forces. Le landau tremble et vibre sur ses énormes ressorts. Maman s'arrête quelques instants, essoufflée. Nous crions « Encore ! » et elle repart de plus belle, encouragée par nos fous rires.



*Claudette à quatre ans
à Pavillons-sous-bois
(Seine Saint-Denis).*

Quatre heures ! Nous voici de retour. Dédé s'agrippe au cou de Maman. Nous voilà partis vers le premier étage. Dédé est lourd et Maman fait une pause sur le palier. Tandis qu'elle change son fiston trempé jusqu'au cou, je me lave les mains pour le goûter. Et je me dis que s'il n'avalait pas tous ces énormes biberons de lait frais, il ferait peut-être un peu moins

pipi. Dédé avale goulûment un biberon de lait tiède, plein à ras bords. Je regarde mon petit frère avec étonnement. Je déteste le lait et je me régale avec une minuscule tartine de beurre sur laquelle Maman a râpé du chocolat.

Notre quartier vit comme au début du siècle. Chaque matin à six heures, par tous les temps, nous sommes réveillés par la carriole du laitier. J'ai un secret avec Papa. Il me réveille en douceur et je me précipite, pieds nus et en chemise de nuit, vers la fenêtre de la salle à manger. La carriole est là, au milieu de la rue, juste devant notre porte. Le fermier crie :
— V'là l'bon lait frais ! Tout frais trait ! V'là les p'tits fromages blancs !

Toutes les portes s'ouvrent. En général, ce sont les hommes qui sortent à pareille heure, sauf, bien entendu, certaines femmes qui n'ont pas de mari.

Le fermier est curieusement habillé, ses bottes en caoutchouc brillent, une large ceinture de flanelle retient son pantalon, il ne porte jamais de bretelles mais il a un gilet de cuir et surtout un chapeau de feutre noir un peu cabossé. Il est très gentil : dès qu'il m'aperçoit, il m'adresse un grand bonjour de la main. En hiver la capote est rabattue et cache l'avant de la voiture. Le cheval est couvert et deux lanternes s'efforcent d'éclairer la route. Papa assure que la voiture à cheval est rigoureusement propre, les bidons de lait impeccables, les mesures à grande queue et les petits moules en forme de cœur aussi. Pourtant j'en doute. Un jour de grande promenade, j'ai aperçu le gros tas de fumier au milieu de la cour de la ferme. Une odeur écœurante et un liquide brunâtre s'en dégageaient. Quelle propriété peut-il sortir de là ?

Le nez collé sur la vitre, j'observe le fermier. Il plonge la mesure d'un litre dans le gros bidon et commence à remplir les boîtes à lait métalliques que lui présente Papa. Il referme avec soin le gros bidon dont le couvercle pend au bout d'une chaîne. Ensuite Papa tend une jatte en verre et le fermier, retournant trois moules en forme de cœur, verse le fromage blanc. Il prend

une grande louche de crème fraîche et la répartit sur les fromages. Papa remonte avec les deux boîtes à lait d'une main et de l'autre la jatte contenant les petits cœurs. Je l'entends monter et j'ouvre. Je glisse un doigt sur la crème fraîche, délicieuse mais glacée. Un gros bisou à Papa et hop ! Sous les draps pour me réchauffer car le feu s'éteint toujours durant la nuit. Maman viendra me réveiller vers les neuf heures, trouvant que je dors beaucoup.

Il paraît qu'une seule fois le fermier n'est pas passé : ce jour-là la route ressemblait à une patinoire. Maman est partie dans le milieu de l'après-midi, nous laissant à la garde de la voisine du dessous. En rasant les murs, en se tenant aux grilles, elle a fini par arriver chez Maggi, une boutique qui vend des laitages. Le soir elle a raconté à Papa qu'une fois servie, elle a hésité à sortir de la boutique.

Maman fait beaucoup de bonnes choses avec le lait. J'aime le riz au lait avec le caramel qui est dessus, la crème anglaise et ses blancs en neige, le lait caillé qui devient un bon fromage à condition qu'il soit sucré. Ma préférence va quand même à la crème caramel que Maman prépare dans un grand plat en terre.

L'après-midi se termine. Nous jouons à quatre pattes sur le parquet de la salle à manger, tandis que Maman tricote ou fait du crochet. Le parquet, c'est mieux que le tapis pour faire glisser nos jouets. Malheureusement Madame Prost la voisine du dessous n'est pas du tout d'accord ; elle est très nerveuse et sensible au bruit. Elle assure à Maman, le plus sérieusement du monde, qu'elle entend tomber une épingle quand Maman fait de la couture ! Elle ne supporte pas la démarche un peu lourde et malhabile de Dédé. Elle épie et reconnaît à l'instant même le moindre jeu. Ainsi notre bel oiseau en métal coloré qui sautille au fur et à mesure que son ressort se détend, la crispe-t-elle. La toupie en fer multicolore qui ronronne de plus en plus fort quand on actionne sa poignée de haut en bas, l'irrite. Mais il est

une chose qui la conduit au bord des larmes : c'est l'effondrement brutal du château de cubes en bois.

Madame Prost a un grand garçon, « calme et posé comme son père » assurent mes parents. Henri dit Riton, âgé d'une douzaine d'années, est gentil et joue avec Dédé sans se lasser. Quand il fait beau, il attrape le bébé et le fait sauter en l'air. L'allée cimentée est étroite. Mme Prost hurle :

— Riton tu vas empaler le p'tit dans cette maudite grille !

Mais Dédé et Riton rient aux éclats. Cette femme est bizarre et cela oblige Maman à l'être également. Aujourd'hui, je surveille la sortie de Mme Prost. Dès qu'elle part en courses avec son cabas, j'avertis Maman. Alors Maman « laisse tomber » l'O'Cédar qui fait briller le plancher et se précipite sur sa machine à coudre toujours prête. Je tourne la grosse roue noire à la main et le pédalier se met à osciller. C'est parti ! A vive allure elle nous confectionne des pyjamas en finette. Elle glisse le tissu sous le pied de biche, rabat une manette qui se trouve sur le côté droit et hop ! Ça coud tout seul !

« Maman ! Attention, la v'la ! » Alors Maman récupère son balai abandonné et achève le ménage. Maman a une autre solution. Quand la voisine se met à la machine à coudre, Maman en fait autant. Mais ce n'est pas toujours possible ! L'autre jour, Maman préparait un gâteau. Une main pleine de farine, elle saupoudrait le moule pour ne pas qu'il colle. Soudain, nous entendons la machine ennemie. Maman hésite un court instant, puis continue de verser la pâte dans le moule et enfourne. La levure ne peut attendre.

Le comble de la discorde est atteint quand Papa installe un superbe train mécanique. Ce train est en fer, je veux dire en métal peint. Il est mécanique car il faut remonter longuement un ressort, bien serrer les roues dans la main pour ne pas que le ressort se détende brusquement et poser délicatement la locomotive sur les rails. C'est un train complet avec sa locomotive, son tender, ses wagons de marchandises. Les rails comportent plusieurs aiguillages. Le tunnel est orné de fausse

mousse et de rochers. Devant la gare, assis sur un banc, un couple attend le train. La fermière porte un panier d'osier et son mari un parapluie. Au bout du quai, le chef soulève une lanterne et tient un sifflet. Plus loin dans la courbe on a posé le village, les vaches, le gamin et son petit chien.

Madame Prost devient enragée, elle fait damner nos parents, écrit au propriétaire. Maman a beau lui expliquer qu'on ne peut pas coucher des enfants toute la journée, elle ne veut rien entendre. La rupture est consommée. Finalement, nous déménagerons pour Villemomble quelques mois plus tard, en Septembre 1939. Dommage un appartement si joli et si confortable !

Il m'en arrive des choses cette année ! Depuis quelques jours je demande à Maman de m'accompagner aux toilettes car j'ai une peur bleue d'une chose bizarre pendue au plafond. D'abord, il se dégage de cette chose une odeur épouvantable un peu comme celle des rats crevés près des bouches d'égout. En fait, c'est une peau de renard entière, de la tête à la queue. Papa adore Maman. Faire plaisir à sa Denise, il ne rêve que de cela ! Comment a-t-il eu cette bête ? Je n'en sais rien ! Toujours est-il qu'elle est bien étirée et bourrée de paille sèche. Dans quelques mois, Maman se promènera très fière, un renard roux tout entier sur ses épaules. Mais en attendant, je refuse d'aller aux toilettes !

Dans la salle à manger il y a un Godin. C'est un gros poêle à charbon qui avale des tonnes de « boulets ». Il est d'un beau vert foncé brillant avec, sur sa large porte ventrue, de petits carrés de mica qui laissent voir les flammes. Ce soir il fait froid. Je m'approche du feu, relève ma belle chemise de nuit à pois roses confectionnée par Maman, et présente mon postérieur à la douce chaleur. Un hurlement fait résonner l'appartement. Maman m'arrache de là. Ma peau reste collée sur le Godin. Maman m'installe à plat ventre sur le divan, file chercher la bouteille d'huile et un vieux drap et verse généreusement le liquide sur les dessins. Impossible de dormir

de la nuit ! Et longtemps je porterais des carrés rose-clair sur ma peau mate.

Chaque jour Maman lave à la main. Elle se poste devant l'évier de la cuisine et savonne de petites choses fragiles, les pulls, les socquettes, les corsages etc. Deux fois par mois, elle prépare la grande lessive. Je l'aide à trier « le blanc ». On pose par terre les taies d'oreillers, les torchons, les serviettes de table, les draps, les mouchoirs... Sur la cuisinière Maman installe une grande marmite : la lessiveuse. Elle y verse de l'eau, ajoute la Lessive La Croix qu'elle dissout à l'aide d'un grand bâton. « C'est comme la sauce blanche, il ne faut pas qu'il y ait de grumeaux » répète sans cesse Maman. Au fond de la lessiveuse il y a une sorte de passoire dont l'arrondi est tourné vers le haut. Au centre de cette passoire on enfonce une cheminée terminée par une pomme d'arrosoir. On met le linge en rond dans la lessiveuse. On prend un morceau de Savon de Marseille. On le transforme en copeaux à l'aide d'une vieille râpe à gruyère. Maman referme le couvercle. Ça va bouillir ! L'eau qui est sous le linge monte dans la cheminée, passe dans la pomme d'arrosoir, asperge le linge d'eau savonneuse. L'eau redescend lentement à travers les épaisseurs du linge, retombe au fond et monte de nouveau. Le linge sale ressortira propre et brûlant.

Maman et moi nous faisons le ménage. J'ai un chiffon très doux et je frotte le buffet de salle à manger. Ce buffet est en deux parties. En bas il y a des portes sculptées : l'une est ornée d'une grappe de raisin, l'autre d'une gerbe de blé. Au-dessus une niche ; A chaque extrémité de la niche, deux lions, gueule ouverte te présentent leurs quatre canines à astiquer. Je ne touche pas à la partie du haut qui est vitrée. D'ailleurs, même pour les lions je grimpe sur un tabouret. Ce buffet, je l'adore. Plus je grandirai, plus je le détesterai.

Un jour, lassée de ces gueules de lions, je décide que dans mon futur chez moi j'aurai des caisses à savon. J'en ai vu de très jolies recouvertes de coussins, enjuponnées de volants

en cotonnade fleurie. Mon oncle Fernand, le frère de Papa, est monteur en minoterie. Il refait entièrement l'intérieur des moulins. C'est là qu'on fabrique la farine. Le moulin est électrique mais la charpente et les engrenages sont en bois. Tonton travaille magnifiquement le bois. Il a une superbe maison à La Ferté-sous-Jouarre, mais il n'y est jamais. Il va en déplacement, six mois ici, neuf mois ailleurs, cela dépend des moulins. Sa femme Hélène, dite Nénette, part avec lui. Ils emportent du linge, de la vaisselle... dans des caisses à savon qui une fois vidées deviennent de gentils guéridons ou des poufs confortables. Leur fils Jean, dit Nanou, a un coffre à jouets de même nature. Nous sommes allés à Bar-le-Duc voir mon oncle et ma tante. Ils ont loué une maison rustique que tata Nénette a arrangé avec beaucoup de goût. Elle est couturière de son métier et a confectionné des doubles rideaux douillets. Pas de lions à épousseter, juste du tissu. Voilà une bonne idée de maison !

La famille, c'est très important. Il y a même des gens qui ne sont pas vraiment de notre famille mais qu'on aime tellement...

Ainsi, Mémère Julienne et Pépé Auguste Sakaël sont les grands-parents paternels de mes cousins. Bon j'explique : la sœur de Maman, Elisabeth, a épousé Pierre Sakaël. Ils habitent Reims mais ne viennent jamais dans la région parisienne sans passer au moins une nuit à la maison. Nous sommes heureux de les voir, ils sont si gentils. J'ai deux vraies grand-mères, un vrai grand-père, une arrière grand-mère. Dans ma vraie famille, ils sont tous petits et menus. Mémère Julienne et Pépé Auguste sont grands et forts en véritables Vosgiens et Alsaciens qu'ils sont. Auguste porte toujours un gilet sous la veste. Il en sort machinalement une montre à gousset qu'il n'ouvre jamais. Julienne porte toujours des robes légères et fleuries car elle n'a jamais froid. Pépé Auguste a une étrange particularité. Pendant la guerre de 1914-18 il a reçu une balle dans la nuque... et elle est toujours là. De temps à autre elle se déplace et cela le gêne

un peu. Il dit que c'est pour cela qu'il ne peut pas danser le charleston. Mais il valse admirablement malgré sa carrure. Mémère Julienne dit en souriant que la balle est un bon prétexte pour cacher un excès de poids. Elle ajoute en s'approchant de l'oreille de Maman que même un moteur d'aéroplane n'arriverait pas à le faire décoller du sol. Je m'étouffe de rire m'imaginant Pépé Auguste, bras écartés, faisant un petit vol plané au-dessus de la maison.

Dès leur arrivée, après un rapide bisou, je me précipite sur le sac de Mémé au grand scandale de Maman. Mais puisqu'il y a toujours un petit cadeau, pourquoi ne pas savoir tout de suite ! Le cadeau, rapidement débarrassé de son gros nœud doré et de son papier fleuri, apparaît. Aujourd'hui, entre autres, il y a un moulin à vent en Celluloïd multicolore. Tu tiens le manche en bois, tu souffles de toutes tes forces sur les ailes et le moulin tourne tellement vite que tu ne vois plus qu'un arc-en-ciel de couleurs. C'est magnifique ! Je saute sur les genoux de Mémé, et là, c'est un ravissement. Mémé est toute dodue, ses jambes sont plus moelleuses que les coussins de la salle à manger, ses « lolos » où je niche ma tête, plus doux que mon oreiller de plumes ! Et le câlin dure longtemps. Mémé prétend que mes cousines ne sont pas très affectueuses, et ne répondent pas à ses baisers. Avec moi, elle est servie.

Nous sommes Dimanche. Mémé s'est occupée de moi. J'ai une robe neuve avec un gros nœud dans le dos, des socquettes blanches, ajourées, des souliers vernis et bien sûr un énorme chou de ruban sur le dessus du crâne retenu sur la nuque par un élastique. Mes cheveux ne sont pas assez abondants et aucune barrette ne tient, elle glisse au bout de la mèche.

Ma famille est catholique. On va donc à la messe... Enfin pas tous les dimanches. Certains dimanches où Papa travaille à la S.N.C.F. Maman met tellement de temps pour nous préparer qu'on arrive pour l' « *ite missa est* » c'est vous dire qu'on fait le grand signe de croix de la fin et qu'on ressort papoter avec les

connaissances de Maman. Les dimanches où Papa est là, il est dispensé de messe et garde Dédé ; alors, Maman et moi, on arrive presque au début.

Donc, nous voici endimanchés, nous hâtant vers l'église Saint-Augustin. Dans l'église on n'a pas le droit de rester en famille. Je ne sais pas pourquoi les hommes sont d'un côté, les femmes de l'autre, c'est bizarre. Les chaises empaillées à l'ancienne ont une particularité : elles ont deux hauteurs de cannage. Le premier cannage se trouve à la hauteur d'un siège normal. Au moment de l'Élévation, tu retournes ta chaise, je veux dire que tu la mets devant toi, tu soulèves le siège et tu peux te mettre à genoux sur un prie-Dieu. Là, tu dois baisser la tête et ne pas regarder du tout ce qui se passe à l'autel. Quand l'enfant de chœur agite sa clochette tu peux relever la tête. Mémé Julienne me fait donc asseoir à côté d'elle. Promptement je me remets debout. Elle fait un geste de la main m'invitant à prendre place. Trente secondes assise, puis me voilà de nouveau debout. Cette fois elle fronce les sourcils. Plus elle insiste, plus je fais non de la tête. L'imposante Mémé ne vient pas à bouts de cette récalcitrante et minuscule Claudette. Cette petite si docile ! Mémé se plie en deux et murmure à mon oreille :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Mais, Mémé, la paille ça pique, je ne peux pas m'asseoir, je n'ai pas de culotte !

Dans sa hâte de me faire belle, Mémé Julienne avait oublié la petite culotte ! Cette histoire fit le tour de la famille et on se la racontait encore des années plus tard.

Puis vient l'automne et je me mets à courir après les feuilles mortes que le vent fait tourbillonner. J'aime me précipiter vers les feuilles qui s'envolent. Elles volettent, montent et redescendent. Au moment où elles passent à ma portée, je les saisis avec énergie. J'attrape du rouge, du jaune, du vert et du marron, mes couleurs préférées. Ces feuilles sont plus belles, plus brillantes et plus lumineuses que celles qui

traînent sur les trottoirs. Elles deviennent vite boueuses, ternes, écrasées par les pieds des passants qui se hâtent et ne les regardent même pas ! Je collecte autant de feuilles de platanes et de marronniers que je peux en porter. Parfois je tire sur les branches qui dépassent des grillages et je récolte des feuilles de troène ou de vigne-vierge. Maman fait un tri terrible et jette presque tout. Puis elle aplatit celles qu'elle juge dignes d'être conservées. Elle sort de vieux « Écho de la mode ». Comme cette revue n'est pas assez large pour mes feuilles, elle l'ouvre. Et hop ! Un « Petit écho de la mode » sous les feuilles, et hop ! Un autre par-dessus, et hop ! Le gros dictionnaire rose sur le tout. Il ne reste plus qu'à attendre que ça sèche. Bien sûr, j'en cache quelques-unes, mais le résultat n'est pas merveilleux. Je les ressors, mes mains ne ramènent plus que de vagues morceaux secs et effrités. Cela me rend triste.

Maintenant il fait froid. Je colle mon nez à la fenêtre et ne vois que de vilains troncs gris, tout nus avec des branches bêtes qui tendent les bras vers le ciel. Que c'est « moche ! » Pour me distraire Maman m'apprend à tricoter. J'aime bien. Avec des aiguilles du « 3 » ni trop grosses ni trop fines, je fais des rangs de mailles à l'endroit, des mailles à l'envers et du point de riz. Je ne sais pas encore fermer les mailles pour terminer mon tricot mais comme dit Maman, ça viendra !

Je suis une fille et je m'appelle Claude. Mes Parents ayant décidé qu'ils auraient un garçon, ont bien été embarrassé à ma naissance : Ils n'avaient à leur disposition que des prénoms de garçons. Très rapidement Claude devient Claudette. A la naissance d'André, dit Dédé, je deviens Dédette. Vous ne trouvez pas ça gentil, Dédé et Dédette, les enfants de Jean et Denise ? J'apprends donc à écrire « Dédette » sur une belle page où Maman a tracé des lignes car au Nouvel An il faudra signer l'incroyable quantité de cartes de vœux expédiée à l'ensemble de nos connaissances. Je ne sais pas lire mais je tourne les pages du Nouveau Petit Larousse illustré. Il est rose de tous les côtés. Sur la couverture

cartonnée de ce gros livre on voit une femme, une fée aux cheveux longs qui souffle sur une fleur de pissenlit. Elle porte une couronne de laurier. Derrière elle des nuages rouges et blancs courent vite. Elle n'est pas habillée. Ce livre est très beau. Mais à mon avis je ne peux pas lui faire confiance. Voilà, l'autre jour j'avais vu des drapeaux. Drapeaux, ça commence comme Dédette par un D. Et je tourne les A. J'arrive aux D, je cherche sur toutes les pages commençant par D. Je ne retrouve pas mes drapeaux. Je m'énerve et je hurle :

— Maman, mes drapeaux ont disparu !

Maman s'approche et lentement va jusqu'au P de Papa.

— Regarde, dit-elle, j'ai retrouvé tes drapeaux, ils sont à « Pavillons ».

C'est bien ce que je me dis, ce n'est pas un livre sérieux.

Le froid, la pluie, la neige, le verglas prennent place et viennent à tour de rôle pour nous empêcher de sortir. Le seul jour où j'ai voulu jouer dans la cour sous un faible rayon de soleil, j'ai attrapé un bon coup de froid. Je me suis mise à tousser. Maman m'a allongée sur le ventre, a sorti de la pharmacie des petits pots en verre. Ils ressemblent à des pots de confiture, modèle réduit, mais plus ronds et plus dodus, cela s'appelle des ventouses. J'ai une peur épouvantable. Une fois, la porte de chambre de mes Parents était entrebâillée. J'ai aperçu Papa le dos couvert de lignes de ventouses. Il a dit :

— Attention, Denise, c'est chaud.

Alors, j'ai peur. Maman met un bout de coton dans la ventouse y porte l'allumette pour faire flamber le coton et vivement retourne la ventouse sur mon dos. Je n'ai presque rien senti. Bon je suis bien soignée.

Une chose horrible m'est arrivée vers la fin de l'hiver. J'avais mal aux oreilles, à la gorge, je mouchais, je toussais bref je manquais nettement de dynamisme.

— Y'a qu'une chose à faire, dit Maman, le cataplasme.

Elle trempe un rectangle mi-vert mi-marron dans une cuvette et l'applique sur mon dos puis disparaît dans la cuisine

pour éplucher la purée. Je pleure doucement puis de plus en plus fort. Maman accourt, retire précipitamment le cataplasme mais il est trop tard, mon dos est bien brûlé. Voilà, cela s'appelle se soigner ! Et bien quand j'serais grande, j'me soignerais pas !

Enfin nous préparons Noël. Le sapin est splendide et occupe complètement l'angle entre la fenêtre et le buffet de la salle à manger. J'aide Maman à le décorer. D'abord on déballe les boîtes qui dorment toute l'année au-dessus de l'armoire. Première chose à faire : suspendre à l'aide de crochets métalliques les petits personnages en bois peint. Le Père Noël sur son traîneau me plaît beaucoup ; alors je veux l'accrocher mais Maman décide de le mettre en dernier pour qu'on le voit mieux. Je ne suis pas d'accord. Ensuite j'étales côte à côte des pinces en fer surmontées de petites dents. J'enfile une vraie bougie entre les dents, je resserre pour maintenir la bougie bien droite. Enfin on étire les guirlandes dorées. Ah ! J'oubliais, les boules multicolores, si belles et si fragiles qui cassent dès qu'on y touche. Il reste à entourer le pied du sapin de « papier rocher ». Sur le buffet trône une crèche minable ; elle est laide et les personnages sont délavés. Franchement, il faudrait bien en acheter une autre.

Aujourd'hui je fais semblant d'être sage car ce soir je dépose mes chaussons au pied du sapin. J'épluche péniblement deux carottes pour les rennes du Père Noël. Je pose un grand verre de lait et une barre de chocolat bien en évidence sur la table. Je pars me coucher mais il est difficile de s'endormir un pareil soir.

Une aube blanche pénètre à peine par les fentes ovales de mes volets. Je me lève et cherche à tâtons le bouton électrique. Il brille très légèrement parce qu'il est rond et bombé ; de plus il est en cuivre et chaque semaine Maman l'astique au Miror. Je bute dans un jouet et trouve enfin le bouton. Je me précipite dans la salle à manger et je hurle à réveiller tout le quartier :

— Le Père Noël est passé ! Le Père Noël est passé !

Au pied du sapin nos quatre paires de chaussons ont totalement disparues sous une avalanche de cadeaux. Je ne me souviens pas des autres Noël, mais cette année il est pratiquement impossible de rentrer dans la salle à manger. En biais, une voiture rouge à pédales m'attend. Je saute dedans. Hélas ! Mes pieds n'atteignent pas les pédales. Je bondis furieuse à l'extérieur et me cogne dans le capot en fer. Je suis incroyablement déçue. Plus loin, près du buffet, un chariot alsacien avec des volants et des nœuds, un couvre-pieds fleuri, des draps brodés contient un baigneur en Celluloïd. Un chariot alsacien c'est une sorte de lit à roulettes en osier ; en fait, cela ressemble d'avantage à un landau à cause de la capote. Un baigneur, c'est un gros poupon, de la taille d'un vrai bébé. Ses cheveux châtain-clair, courts et ondulés sont peints. Il a des yeux bleus, très bêtes. Ses bras et ses jambes sont mobiles. Heureusement pour lui, il est habillé d'une barboteuse, d'une veste et d'un bonnet en laine tricotée car j'ai la ferme intention de ne pas m'occuper de lui. On croirait que le Père Noël m'a apporté un deuxième petit frère ! Je déteste ces jeux de fille idiots. C'est pourquoi dix-sept ans plus tard ma petite sœur pourra jouer avec ce baigneur presque neuf. Les élastiques des bras et des jambes étant réduits en poudre, Maman les a simplement changés.

Et la dînette, quelle stupidité ! J'aime suivre Maman dans la cuisine et l'aider « pour de vrai ». Le seul objet qui m'intéresse dans ma dînette, c'est « le gaz » en fonte à deux trous. Je m'en sers comme de jumelles pour regarder dehors. Parfois, il devient marque-page dans les grands albums de contes de fées. Mon petit frère a aussi beaucoup de nouveaux jouets. Je me demande bien où on va les mettre. Quand Dédé est dans son parc, il trébuche sur des tas de joujoux encombrants. Papa essaie une belle chemise bleu-ciel et une cravate unie bleu-foncé. Il s'exclame :

— Juste à ma taille, décidément le Père Noël sait tout.

Maman admire un corsage à manches longues et des bas de soie. Elle est enchantée. Dans nos chaussons il y a des crottes en chocolat et des mandarines. Deux mandarines chacun, c'est merveilleux. Elles sont emballées dans du papier aluminium. Dire qu'il faudra attendre l'année prochaine pour en manger deux autres.

Ayant enfin achevé le tour des cadeaux, je constate que le Père Noël a bu son verre de lait et a mangé le chocolat. Les rennes ont à peine grignoté les carottes. Cela m'indigne mais Papa m'explique que tous les enfants préparent des carottes. Il ajoute, sûr de lui :

— Cette année nous devons être en fin de tournée, alors les pauvres rennes n'avaient plus faim en arrivant à la maison.

Cela me rassure, je croyais que mes carottes étaient trop dures.

Pas de fête de Noël sans les grands-parents et un repas interminable. La nourriture ne m'intéresse pas du tout. Je « pignoche » un peu de purée avec un puits au milieu et beaucoup de sauce de dinde. Je mâche pendant une heure les petits bouts de viande cachés dans la purée. Quelle corvée de manger ! Et cette écœurante bûche de Noël, grasse, pleine de beurre, quelle horreur !

Plus tard dans l'après-midi, je me régale de... l'odeur du papier glacé de mes nouveaux livres d'images. Je les caresse, je les respire, bref je suis enfin heureuse. Quand je serai grande, je serai libraire.

Mars 1939. J'ai quatre ans et demi et je m'ennuie à la maison. Mes Parents décident qu'il est temps pour moi de retourner à l'école maternelle. L'an passé à la même époque, j'avais fait un premier essai, juste l'après-midi. Dès mon arrivée, la femme de service me couchait et je faisais la sieste jusqu'à l'heure du goûter. Tout de suite après, c'était « l'heure des Mamans ». Aucune activité, alors que je faisais tant de choses avec Maman. Maintenant je suis inscrite pour la journée. Dès la première heure, j'adore la Maîtresse. Elle est si

belle, si douce, elle sent si bon l'eau de Cologne. Je la voudrais bien pour moi toute seule. Hélas ! Nous sommes vingt garçons et filles à vouloir lui donner la main quand nous nous promenons dans la cour de récréation. Heureusement il y a une foule de jeux ; mais cela ne va pas très bien car nous nous précipitons tous en même temps sur le même jeu. J'apprends à me battre, à me défendre mais vu ma frêle constitution je me retrouve souvent le nez dans le bac à sable ou les fesses par terre. Alors la Maîtresse accourt et me console. Je n'avais pas pensé à ça, mais un genou écorché me permet d'être dorlotée.

En classe nous faisons de la peinture, de la pâte à modeler, j'adore cela. A la maison, je ne fais que des choses propres. Avec du papier et des ciseaux, je fais des découpages, des guirlandes de bonhommes qui se donnent la main, des napperons ajourés. J'ai des crayons de couleurs et une grande quantité d'albums à colorier que je ne termine jamais. A l'école c'est la joie ! Je peins avec un doigt trempé dans le pot de peinture. A plat ventre sur le sol nous peignons de grandes fresques. J'ai un tablier spécial pour la peinture que Maman a confectionné dans un de ses anciens tabliers de cuisine. C'est bien enveloppant mais les manches ne sont pas protégées et les manches, c'est ce qui frotte le plus sur la couleur humide... Nous plantons des haricots sur du coton, nous chantons, nous faisons des rondes. Nous faisons une chose formidable, cela s'appelle de la gymnastique. C'est un mot bizarre et je ne le dis pas parfaitement. Pour la gymnastique, nous sommes en rond et parfois les uns derrière les autres. Nous mettons notre nez sur nos genoux et les mains sur les pieds, c'est très amusant. Le matin, nous faisons du « vocabulaire ». Nous nous asseyons par terre devant le bureau de la Maîtresse. Elle nous raconte une histoire ; ensuite nous devons répondre aux questions qu'elle nous pose ; nous voulons tous parler et ça fait un tel bruit qu'on n'entend même pas les choses intéressantes que j'ai à dire. D'abord cette histoire je la connaissais déjà. Maintenant j'écris Claudette sur tous mes dessins. Il n'y a pas classe tous les jours.

J'ai un jour de repos, comme Papa. Pour moi, c'est le jeudi et Papa n'importe quand, vu qu'il travaille à la S.N.C.F.

Je suis heureuse : Quand je serai grande, je serai Maîtresse d'École.

14 Juillet 1939. Nous avons préparé une grande fête pour la fin de l'année scolaire, on dit La Distribution des Prix. Nous avons appris une pièce de théâtre et des chansons. Je suis habillé en garçon, avec une culotte à bretelles et une chemisette. C'est l'histoire d'un enfant sage qui mange bien sa soupe... Et qui grandit, qui grandit. Au début de la chanson je suis assise par terre. La Maîtresse fait semblant de me faire manger avec une énorme cuillère en carton. Au deuxième couplet je suis assise sur un petit banc et j'avale une autre cuillère. Je grandis et je monte sur le banc. A la fin, j'ai tellement bien mangé que je suis debout sur une table de classe. Les Parents nous applaudissent très fort. La Distribution des Prix commence par un long discours de Monsieur le Maire, puis Madame la Directrice remercie pour le matériel que l'école a reçu cette année et espère une aide aussi efficace pour l'an prochain. Les discours sont longs et nous nous agitons. Pas de goûter pour les remuants, dit la Maîtresse. Nous nous calmons. Monsieur le Maire s'assoit sur l'estrade avec d'autres personnes très importantes. Les Maîtresses montent sur l'estrade à tour de rôle et appellent leur classe. Nous montons sur l'estrade, sages et souriants, a dit la Maîtresse. Sage oui, souriante non, je suis bien trop paniquée. Un gros monsieur moustachu me tend un livre orné d'un énorme nœud. Il me dit plein de choses gentilles et me fait un gros baiser. Je lui fais à peine un bisou parce qu'il pique.

Ce Prix, je lui accorde une tendresse particulière. Si vous êtes ignare et que vous n'avez jamais lu « Le conte de la Marguerite », filez chez votre libraire, courez au rayon Père Castor, il est réédité.

La Marguerite a tellement aimé son petit mouton, qu'elle l'a cherché jusqu'au sommet de la montagne. Je suis décidée,

quand je serai grande, j'aimerai tellement les enfants que je m'en occuperai toute ma vie.

Je serai Institutrice. Une vie merveilleuse m'attend...

Printemps 1938 - Automne 1939. Papa est gentil, attentif et se montre toujours disponible au grand désespoir de Maman qui estime qu'il me pourrit. Ils se chamaillent à cause de moi et Maman crie :

— Tu la gâtes de trop, on n'en fera rien de bon !

Papa a un vélo géant. Un vélo dont les roues sont plus hautes que moi. Sur le cadre métallique, entre sa propre selle et le guidon, il a installé une deuxième selle en cuir noir et des cale-pied en bois. Il me soulève de terre, me dépose sur mon siège. Ses bras m'entourent et en avant pour une longue balade. Nous allons de plus en plus vite, j'agite la sonnette pour prévenir les passants que nous arrivons mais cela est inutile car Papa est prudent. Je suis folle de joie ! Vive Papa !

Ces merveilleuses promenades à bicyclette dureront jusqu'au début Septembre. Le Papa gentil, attentif, partira pour la guerre. Celui qui reviendra en 1945 sera un étranger, grognon, renfermé, violent parfois. La guerre m'a volé mon Père.

Montpellier, 01/11/1995 - 15/11/1995



*André et Claudette chez le photographe à la Ferté-sous-Jouarre
(début 1940).*



Enfance

**Vacances
à
Jouarre**

Seine et Marne

Août 1939





*Cousins et cousines : Pierrette, Jean-Pierre, Nicole et Claudette
de gauche à droite (Avril 1941 à Reims).*

La maison de Jouarre

(Août 1939)

Clop ! clop ! clop ! En petites sandalettes de toile blanche je saute à pieds joints sur les cailloux du chemin. Je les connais tous, les blancs, les gris, les tordus, ceux qui sont mal plantés dans la terre et qui me font perdre, et les bien dodus, mes préférés, ceux sur qui je peux compter pour gagner... Remonter ainsi le raidillon ombragé qui part du Moulin de Condé pour déboucher sur la Côte de Jouarre, il faut être fou ou n'avoir pas fêté ses cinq ans. Je suis en nage. On ne peut pas dire que mes habits me gênent : une petite culotte de coton rose et une robe à bretelles qui fait une grande corolle quand je tourne sur moi-même. Mais c'est un été exceptionnellement chaud. Alors j'abandonne la partie pour aujourd'hui, mais vendredi jour de marché, j'irai jusqu'en haut Je m'arrête un instant et je ferme les yeux : Je respire lentement et je reconnais les bonnes odeurs de mon chemin. Il se dégage des arbustes et des petites fleurs sauvages un parfum doux et âcre tout à la fois. Je me mets en marche lentement et je cueille un petit bouquet de fleurs violettes et jaunes qui vont très bien ensemble. Je choisis des fleurs à longue queue parce que Maman dit toujours que les tiges sont trop courtes !

Et sans y penser, je débouche sur la route. Je suis éblouie par la chaleur et la réverbération intenses. De l'autre côté de la route, il y a La Maison, la maison de mes Grands-Parents Arthur et Caroline. Elle est extraordinaire, cette maison. Bâtie à mi-côte sur la route qui monte de La Ferté-sous-Jouarre au gros bourg de Jouarre lui-même, tu te demandes comment on a eu l'idée de poser une solide construction sur un terrain pareil. C'est incroyable ! Vu de face, le côté droit est nettement plus haut que le gauche, il faut bien rattraper le dénivelé de la côte.

Et si tu observes mieux, tu as la sensation qu'elle colle à la colline : la maison est plus haute devant que derrière.

Je traverse la route surchauffée en courant le plus vite possible, sûre de tomber raide sur la chaussée tant le soleil est violent. Je me rue sur la petite porte, reste quelques instants clouée sur le seuil par l'obscurité totale et pénètre enfin dans le frais sous-sol. Je m'habitue à la pénombre. Une faible lampe, haut perchée, promène quelques lueurs dans cette immense salle, quasi déserte. Je nage en plein mystère. Je passe dans la pièce d'à côté. Elle est petite mais un soupirail situé non loin du plafond, court tout le long du mur et lui apporte un peu de clarté. Le long des murs, à mi-hauteur, des clapiers. Nous avons un élevage important de lapins russes, de gros lapins blancs aux yeux rouges. Ils mangent des quantités incroyables d'herbes comme le panais ou le trèfle que nous ramassons à pleins paniers. Il y a aussi le bûcher, le cellier, la cave à vin. Les étagères alignent des bocaux de conserves de légumes et des fruits stérilisés, des confitures de toutes espèces, tout cela étiqueté et daté.

— De quoi soutenir un siège dit Pépé en rigolant.

— Il vaut mieux tenir que courir répond Mémé avec sérieux.

Toutes ces pièces sont en dessous du niveau du sol et donne dans le « saut de loup ». Le saut de loup est un fossé de cinq ou six mètres de profondeur et de trois ou quatre mètres de large qui court le long de la face gauche de la maison. Je grimpe l'escalier raide et étroit, aux marches trop hautes pour moi ; cela m'oblige à poser un pied sur la marche puis à ramener le deuxième pied à côté du premier, avant d'attaquer la marche suivante. Je pénètre dans la Grande Salle. Nous n'y habitons pas, elle est trop vaste et couvre l'ensemble des sous-sols. Grand-père en a fait une fruiterie. Il a installé des plans inclinés qui courent le long des murs. Là-dessus, bien alignées, des clayettes. Les fruits du jardin s'y reposent en attendant de disparaître au fur et à mesure que les mois passent. En ce moment les clayettes sont pratiquement vides excepté quelques

vieilles pommes ridées de l'an passé et dont personne ne veut plus : nous en sommes saturés car nous en mangeons toute l'année. Sur la grande table, au centre de la pièce, les bouquets de tilleul, avec leurs deux feuilles et leurs petites chouquettes arrondies attendent sagement nos futures gripes. Ma Tante Zabeth en met une grosse poignée dans le bain de son bébé et en fait des shampoings à Nicole sa blondinette. Dans un coin des sachets de papier contiennent déjà les bouquets de tilleuls prêts à l'emploi. La Grande Salle est lumineuse malgré les volets mi-clos. Je me précipite sur la porte à double battants en raflant au passage un des multiples chapeaux de paille pendus là, près de la sortie.

Éblouie, je parcours la passerelle dominant le saut de loup. Aujourd'hui le ciment de la passerelle me brûle à travers mes sandalettes et les deux rambardes en fer forgé vert-foncé sont intouchables. Contrairement à mes habitudes, je ne m'attarde donc pas. J'atterris sur le terre-plein. Cette terrasse, bordée sur sa gauche d'un muret, surplombe la rue de six ou sept mètres. Sur sa droite un haut mur de pierres maintient la terre du jardin. Je grimpe l'escalier encaissé de deux remparts et je m'éloigne dans le jardin en pente forte pour m'évader vers le verger, au sommet de la colline. A cette époque de l'année, nous mangeons des fruits frais : fraises au goût sauvage, cerises juteuses ou griottes acides, abricots moelleux, poires fondantes, prunes reine-claude jaune-doré ou quetsches violettes. J'avale goulûment des quantités de prunes et je trouve bizarre cette sensation de gargouillis dans mon estomac. Je n'ai que le temps de me cacher derrière un arbre, prise d'une énorme colique. Chaque jour, je fais un tour pour m'assurer des progrès des poires en espalier. Interdit de toucher, cela fait des marques brunes sur les fruits. Une caresse avec la main bien à plat et je constate que celle-là est bonne à prendre. A quatre pattes dans l'allée, je fais des comparaisons entre les fraises et décide que la meilleure façon de comparer c'est d'y goûter. J'ai beau faire attention, il y a toujours une tache révélatrice de mes petits

larcins sur mes vêtements. Le raisin viendra plus tard ainsi que les pommes, mais ni les uns ni les autres ne m'attirent.

Tiens, voilà Grand-père, portant un lourd panier d'orties destiné aux canards. D'ordinaire c'est Grand'Mère qui fait cette corvée, mais par cette chaleur il est allé loin dans les bois, dans les ornières.

— Grand-père, s'il te plaît, emmène-moi dans le Petit Bois !

— Bon, allons !

Un mur taillé dans de grosses pierres prolonge le côté droit de la maison et va se perdre loin dans la forêt. Une solide porte pratiquée dans le mur et munie d'une énorme serrure, donne accès au Petit Bois. Et là, là, c'est le Paradis. Ici, règne la fraîcheur. La source, jamais tarie, laisse suinter un filet d'eau claire. En été, l'endroit semble un peu désert. Il faut y venir à Pâques. Au printemps, le Petit Bois est enchanteur. Des violettes foncées et délicieusement odorantes m'attirent. Des coucous aux fines tiges vert tendre présentent leurs délicates têtes jaune-paille. De fragiles fleurs blanches en grappes s'agitent à la moindre brise. Les écureuils, à peine farouches sautent de branche en branche sans que ma présence ne les trouble. Les oiseaux, fous de joie pépient et se régalent sans s'éloigner de ce lieu magique... Le Petit Bois ? Un décor de contes de fées, plus idéal que ceux de mes livres d'images.

J'entre de plain-pied dans l'irréel. La main rassurante de mon Grand-père Arthur m'y introduit et me lâche dans la nature. J'ai un peu peur car les serpents rôdent, mais ce ne sont que d'inoffensives couleuvres. Je joue à avoir peur, un mélange de Cendrillon, de Peau d'Âne et de La Petite Sirène réunies. Toutes sortes de petites bestioles courent sur la mousse et se cachent dans les herbes. Je les observe et ils deviennent vite des monstres assoiffés de sang. C'est très amusant d'avoir presque peur quand tu sais que ton Prince Charmant, je veux dire Grand-Père, n'est pas très loin. Au moindre appel, il abandonnera son cher jardin et viendra me sauver, c'est sûr. Les mares et les fondrières se dessèchent, craquellent et je

n'aperçois ni crapauds ni grenouilles comme à l'accoutumé. Pas de pauvres princes sur lesquels la méchante sorcière a jeté un sort, moi qui voulais leur parler... Je m'assois sur la mousse et je rêve que je suis une princesse bonne et douce. Assise sur un vaste trône en plein air, je distribue des pièces d'or à tous mes sujets. Je reconnais notre boulangère de Jouarre, femme aisée qui possède certainement plus d'argent que je n'en aurai jamais. J'aperçois aussi dans la foule des quémandeurs, la marchande d'œufs et fromages, le facteur et le cantonnier. Arrive enfin le seul vrai pauvre, celui qui dans la réalité est le mendiant attitré du porche de l'église. Lui seul a droit à deux grosses poignées de pièces qui passent de mes mains propres et blanches à ses mains calleuses et douteuses.

— Claudette, Claudette, où es-tu ?

La voix de Grand-père me ramène à la réalité. Combien de temps ai-je été une princesse ? Assez longtemps en tout cas pour que Grand-père s'inquiète et vienne me retrouver. Je me relève, me secoue et crie :

— Au pied du gros arbre, Pépé !

— Arrive, ta tante te cherche pour la toilette.

Me voici de retour au vingtième siècle. Ah ! La toilette vue par ma tante ressemble à s'y méprendre à un cauchemar ! En plein mois d'août elle estime que la meilleure solution pour ne pas salir la maison, c'est de nous réunir tous les quatre autour du puits. Situé à mi-parcours entre le mur de la terrasse et le fond du jardin, ce joli puits rustique est idéal pour arroser le jardin. Même pendant les vacances, ce sacré puits contient de l'eau ! Ma tante commence par Pierrette l'aînée de ses filles : aucun problème. Nicole, la seconde adore cette eau froide et en redemande. Dédé se laisse faire sans broncher. Ces trois-là, bien récurés de la tête aux pieds vont se faire sécher une serviette sur les épaules pour ne pas griller. Ma tante me garde pour la fin, connaissant mon aversion pour cette toilette de sauvage. Elle m'astique, comme elle astique les meubles, avec frénésie. Faut que ça brille ! Puis vient le shampooing.

Première étape, une grande casserole d'eau froide sur la tête. Je hurle, je me débats, je lui échappe, mais elle a vite fait de me rattraper par un « abattis » Elle est vive et rapide malgré son embonpoint de future maman. Elle me savonne la tête avec vigueur et casserolée après casserolée elle me rince malgré mes « beuglements » à ameuter toutes les villas environnantes ! Je la hais ! Chez mes Parents, le lavage de tête est un cérémonial aussi amusant qu'immuable. En été, dès le matin, un grand baquet se réchauffe aux rayons de soleil. Nous nous glissons dans le bain. L'eau pour le shampooing provient de la cuisine. Elle est tiède et Maman prend grand soin de ne jamais nous brûler. Elle nous tend une glace, met beaucoup de savon sur nos cheveux et nous fait des cornes bien droites sur le dessus du crâne. Nous nous contemplons, ainsi transformés en diabolins, et cela nous amuse follement. Ensuite, la tête bien en arrière, un gant de toilette sur les yeux, le rinçage s'effectue sans problème... Et je suis aussi bien lavée, sinon mieux qu'avec cette eau glaciale.

A part cette maudite toilette, les vacances se passent merveilleusement bien. Ah ! Si ! L'autre matin nous étions en train de prendre le café au lait dans la cuisine, quand soudain nous entendons Grand'Mère hurler. Sa voix provient du sous-sol. Quand nous faisons des âneries, elle crie, mais pas de cette façon. Pépé effrayé dit « Un voleur ! » et fonce dans l'escalier au secours de sa femme. Grand-père se met aussi à hurler. Nous descendons tous. Sur le ciment de la petite pièce Mémé étale nos lapins russes, tous morts. Empoisonnés, mais par quoi ? Dit-elle. Nos lapins, Pépé les regarde attentivement. Ils portent à la gorge des marques de dents. « Saignée à blanc, la belette » murmure-t-il. Grand'Mère dit :

— Je vais faire des conserves, des pâtés.

— Non, portons-les au fumier, je les brûlerai cette après-midi. Dieu sait ce que cette belette transporte comme germes. Les lapins peuvent être contaminés.

On n'a jamais su par où elle était passée cette belette, elle a dû se laisser tomber du soupirail, les cages n'ont pas été forcées. On n'a jamais su non plus par où elle s'en est allée. Pépé a tout retourné, des casiers à bouteilles aux tas de bois en passant par la collection de bottes en caoutchouc et de sabots de toutes tailles. Rien, il n'a rien trouvé, même pas une trace. Mémé a vidé la paille des cages, les restants de nourriture et a porté le tout sur le feu au fond du jardin. Elle a nettoyé les cages à grand renfort d'eau de Javel. Plus de lapins, plus de délicieux civets !

Huit jours plus tard, un gros orage nous tient à la maison. Nous nous cantonnons dans La Grande Salle. Nous sommes très sages. Les trois femmes veulent écouter une pièce à la Radio. Mémé fait d'abord « chauffer » les lampes de la T.S.F. Le son arrive seulement après. Dans le placard il y a une réserve de ces grosses ampoules un peu tordues avec des picots en dessous, spécialement fabriquées pour les Radios. L'orage menaçant, juste au-dessus de nous, Pépé éteint la Radio. Les trois femmes ne sauront jamais la suite de leur histoire. L'orage gronde, les roulements du tonnerre nous apeurent, les éclairs qui se succèdent sans discontinuer, nous terrifient. Nous mourons de soif.

— Je file au puits chercher de l'eau fraîche, dit Pépé.

Il prend une bouteille en verre, vert foncé, la tâte, trouve que son contenu est trop chaud, attend une accalmie et fonce tête baissée vers la passerelle tout en secouant sa bouteille pour qu'elle se vide plus vite. Une exquise odeur parfumée s'exhale de la passerelle ainsi baptisée. Pépé vient de vider les trois quarts de la bouteille de gnôle. Dommage, à l'occasion de certaines fêtes, j'aime bien lécher un petit sucre trempé dans le verre des grandes personnes. Cette gnôle est une fabrication familiale. Joseph, le frère aîné de Pépé perpétue la tradition. Leur père était bouilleur de crue à Saint-Aignan-sur-Cher, et c'est Joseph qui a hérité de la charge. Bon ! On ira en rechercher, de la gnôle. En attendant, nous mourons toujours

de soif. Pépé repart à l'assaut du puits avec, cette fois, une bouteille en verre blanc totalement vide.

Cet incident fut raconté des dizaines de fois, sauf à Joseph, le radin, qui aurait sûrement refusé de vendre un si bon produit du terroir à un frère aussi tête en l'air.

A quelque temps de là, Grand'Mère décide de vider ses armoires et emmène dans la chambre du haut tous ses petits-enfants. En fait, elle ne sort pas le linge comme au Printemps, non, elle sort des boîtes et des boîtes de derrière les piles de draps. Elle a décidé de faire du vide dans le courrier qui s'est accumulé là depuis des années. Elle nous assoit sur le grand lit en fer, celui qui a des boules sur ses barreaux, relie certaines lettres, les froisse, les jette dans la cheminée. Elle nous montre de drôles de cartes postales, mal recolorées de rose et de bleu délavés. Des cartes avec de la dentelle passent de main en main. Des photos de soldats avec des culottes rouges nous font rire aux éclats.

— Mémé, c'est une farce, dit la raisonnable Pierrette, personne ne met des culottes rouges.

— Plutôt une méchante farce, explique Mémé, les soldats se faisaient tuer plus facilement à cause de cette culotte que les lapins dans les garennes à l'ouverture de la chasse.

Nous ne comprenons pas tout, mais nous retenons qu'il est dangereux de porter une culotte rouge. Mémé continue de sortir ses coffrets bourrés de souvenirs et d'entasser des feuilles froissées dans la cheminée. Elle pense sûrement à tous ces gens qu'elle a connus et qu'elle ne voit plus. Elle se redresse et dit :
— Ce soir je descendrai ce tas dans le panier à bois, c'est l'heure de préparer le repas de midi.

Nous dévalons les escaliers en criant comme des fous : nous avons été trop sages trop longtemps.

La journée se passe sans incident. Au coucher, nous faisons un peu « la foire » en nous battant avec les oreillers de plumes. Plusieurs rappels à l'ordre sont nécessaires pour rétablir le calme. La cheminée en face du pied de lit est

joliment décorée de papier fleuri. Sur le côté droit, une mignonne petite porte retenue par un crochet. Il est dix heures du soir, il fait grand jour et nous n'avons pas sommeil.

— Et si on brûlait ce tas ? Comme ça Mémé n'aurait pas à le descendre!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Une chaise, une main, la boîte d'allumettes rigoureusement interdite, passe du rebord de la cheminée au foyer. Il faut plusieurs allumettes avant que la première flamme ne se décide à se montrer. Nous avons ouvert la petite porte comme nous l'avons vu faire « pour bien démarrer le tirage ». Et ça flambe, et ça ronfle. Une chaleur intense se dégage dans la pièce. De hautes flammes nous empêchent de refermer la petite porte. Nous ne nous décidons toujours pas à appeler. Heureusement, chaque soir Grand-père prend le frais en fumant une dernière cigarette. Il se promène tranquillement sur la terrasse, fait demi-tour et rentre dans la Grande Salle après quoi il verrouille toutes les portes. Ce soir, en faisant demi-tour, il aperçoit de hautes flammes qui sortent de la cheminée. Il pousse un juron :

— Bon sang y'a le feu ! Caroline, Denise, Zabeth, y'a le feu chez les gosses ! hurle-t-il à pleins poumons.

Quatre à quatre les femmes nous sortent, prennent des seaux d'eau, les cruches pour la toilette du matin, vident avec ardeur de grandes quantités d'eau mais le feu ne cède pas. Le tuyau d'arrosage n'est d'aucun secours ; l'eau ne peut monter si haut. Pépé arrive du jardin avec de grands seaux remplis de terre. A la longue, le feu dans la cheminée meurt étouffé, mais pas celui des conduits qui continue inlassablement à ronfler.

— Rien à faire, dit Grand-Père, ce sont la suie et les goudrons qui brûlent.

Il ajoute, mi-inquiet, mi-rassurant :

— On devait faire ramoner à la fin du mois, je crois bien que c'est fait.

Vous pouvez me croire, nous n'avons même pas reçu de raclée. Ce soir, Pépé et Mémé règlent leurs comptes. Ils ont

beau parler à voix basses, j'entends tout à travers la cloison. Pépé dit :

— Laisser du papier et des allumettes à portée des gamins, c'est tenter le diable.

Mémé attaque :

— Sans ta négligence proverbiale, si tu m'avais écoutée, il n'y aurait pas eu le feu. Tu devais t'en occuper au printemps. Le 15 Août est passé et toujours pas de ramoneur.

La conversation dure longtemps, mais nous finissons par nous endormir avant de savoir la fin, tout danger écarté, dans une odeur épouvantable, la fenêtre grande ouverte, sous la clarté d'une belle nuit d'été.

La Maison ! Nous l'avons revue il y a peu de temps. Nous avons arrêté la voiture de l'autre côté de la chaussée et nous sommes restés là plantés comme des imbéciles à la regarder. Notre présence insolite a effarouché un gentil petit garçon perché à six ou sept mètres au-dessus de nos têtes. L'enfant a appelé son grand-père. L'homme soupçonneux nous a interpellés. « Nous regardons la maison » ai-je répondu. Nous nous sommes engouffrés dans la voiture, Dédé, sa femme, mon mari et moi, sans oser dire à cet homme notre ardent désir de rentrer, de revoir le sous-sol, la Grande Pièce, les chambres, la terrasse, le jardin, le puits, le Petit Bois. Nous nous sommes enfuis avec nos souvenirs et une immense tristesse au fond du cœur.

Montpellier, le 08/12/1995

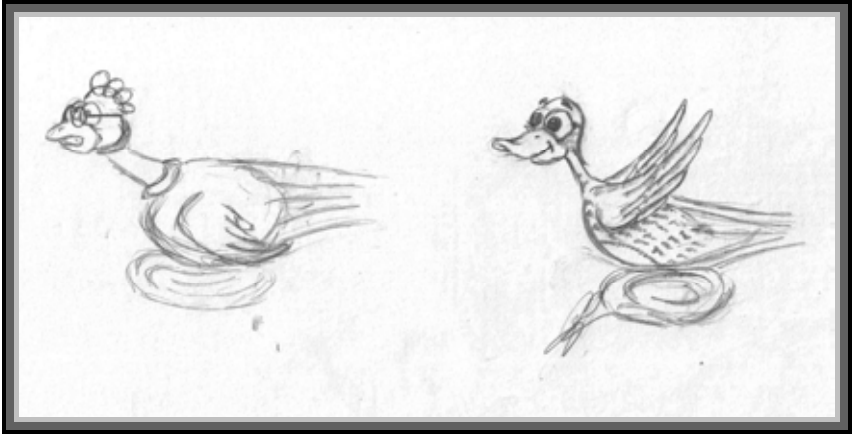


Enfance

**Enfance
à
Reuil-en-Brie**

Seine et Marne





Boulli la cane

Après la disparition de Lapin, sans aucun doute mangé par nos voisins (à mon avis, vieux et gros comme il était, cuit ou bouilli pendant des heures, Lapin était immangeable), nous avons vécu à la campagne. La campagne ! Pour des gamins qui sortent de la banlieue parisienne c'est un endroit extraordinaire. L'enclos qui nous est réservé est un vaste rectangle limité par la maison, la grange, le hangar, un mur de pierres sur le côté droit. En bas du terrain en pente douce, une vaste volière servant de poulailler, prolongée par une barrière de bois repeinte en blanc chaque année, forment le deuxième côté. Un grillage et une haie bien taillée terminent ce rectangle. Ah ! J'oublie, en face de la maison, le sapin géant auquel est accrochée la balançoire.

Un endroit merveilleux, ce poulailler ! C'est vrai qu'on se salit bien un peu, qu'on glisse quelquefois et même qu'on a un tout petit peu peur du coq ! Mais, ressortir de là avec son panier rempli d'œufs tout chauds, pas très propres, fraîchement pondus, attendre parfois que la poule chante :

— J'ai pondu, venez tous voir, j'ai pondu ! Quel triomphe !

Seulement, le triomphe, c'est tous les cinq jours, à tour de rôle, car grand'mère a cinq petits-enfants et ça c'est nettement moins drôle...

Ah ! Oui, je voulais vous parler de Boulli. C'est une cane de barbarie, noire, verte avec des reflets dorés, un œil tout rond, taquin. Nous, les cinq gamins, nous aimons Boulli, nous la sortons du poulailler, nous la caressons, nous la promenons dans nos bras ; elle se laisse faire et ne pince jamais, pourtant nos gestes ne sont pas toujours très doux.

Elle a pour ennemie une vieille poule méchante, hargneuse, qui martyrise les autres poules et qui prétend être le deuxième coq de la basse-cour !!! Entre Boulli et la vieille poule c'est la guerre en permanence, elles se cherchent, elles se trouvent. Boulli aime s'aplatir et somnoler au soleil, la poule arrive furtivement, et hop ! Saute sur le dos de son ennemie

pour lui arracher quelques plumes du cou. Boulli se secoue, se débarrasse rapidement de la poule et se met à la poursuivre.

Nous avons inventé un jeu. Ce jeu consiste à attirer la poule en haut de la pente, juste devant la maison, à poser Boulli par terre ; à peine posée, celle-ci se précipite, s'accroche solidement à la queue de la poule et s'accroupit ; la poule affolée se débat, court le plus vite qu'elle peut, entraînant dans sa course Boulli qui fait du traîneau. La poule continue sa fuite, elle veut son poulailler, elle le veut à tout prix, elle piaille, elle arrive enfin épuisée devant le grillage ; on lui ouvre la porte, elle va se cacher ; on est tranquille, on ne la reverra pas de la journée. Pendant ce temps-là, Boulli clame sa joie, elle pousse des cris de bonheur, elle a gagné, elle recommencera, c'est sûr... Mais pas avant plusieurs jours car la vieille poule si stupide et si méchante n'oublie pas si vite... C'est vraiment un jeu merveilleux !!!

Seulement voilà, en ce matin d'automne, il fait un peu frais, Grand-père me tend quatre jolies plumes noires, dorées avec des reflets verts :

— Pour ton chapeau ; dit-il.

Je cours écraser mon nez contre le grillage et je comprends que jamais plus je n'entendrai Boulli chanter sa joie.

Le lendemain, après la messe, la cuisine sent bon. Grand-père me regarde tendrement et me dit tout bas :

— Ma Puce, tu vas te régaler, les navets sont bien tendres cette année.

Après avoir vérifié la dizaine de mains qui se tend vers lui, il sort sa montre et dit en s'asseyant en bout de table :

— Bon appétit à tous !

Il retourne son couteau de poche sur la table, mais il n'a pas à taper sur les doigts des agités ; ce jour-là, tout le monde se tient bien à table. Je ne peux rien avaler et, pour la première fois, il me laisse sortir de table sans terminer le contenu de mon assiette. Il dit à Grand'mère :

— A quatre heures, n'oublie pas de lui faire tiédir un grand bol de lait de chèvre, elle est bien pâle, cette petite !

Montpellier, décembre 1994

Les bêtises : la truie

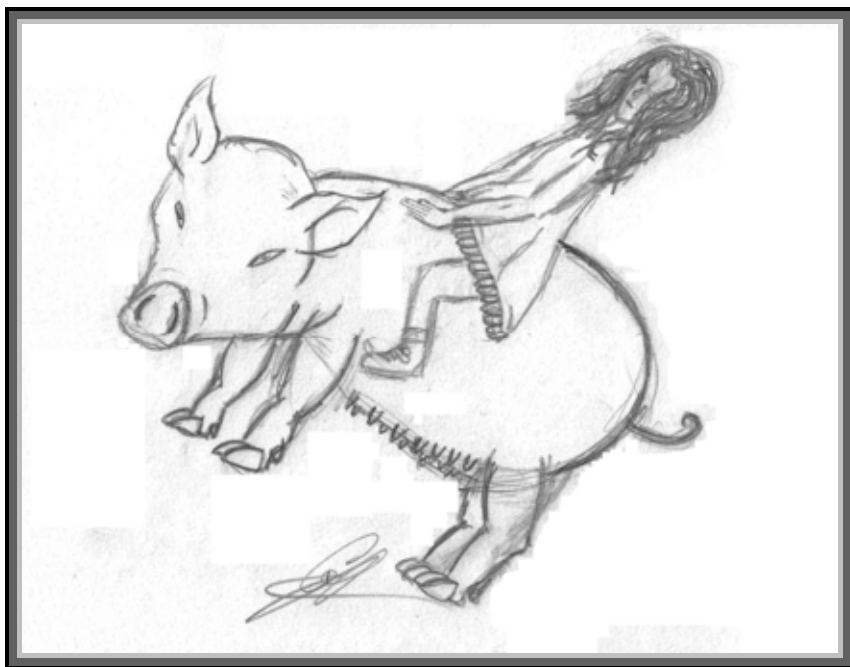
Tu sais, Ghislain, Mamie Claudette, il y a très longtemps, était une petite fille. Elle faisait des bêtises. Chez ma grand'mère, il y avait beaucoup d'animaux : une énorme truie (c'est la maman cochon), des moutons, des chèvres, des lapins et, dans le grand poulailler, des canards, des poules et un coq géant. Un jour, je suis allée porter la nourriture à la truie. Elle habitait une cabane tout au bout du champ. Cette truie mangeait tout le temps. Elle était très féroce, dangereuse, et même mon Grand-père ne s'en approchait jamais ; il racontait qu'elle détestait les hommes, mais moi je crois qu'il en avait peur !!! Donc, toute seule, minuscule, à peine vingt kilos, me voilà partie avec une bassine remplie de pain mouillé, d'épluchures, de vieilles pommes etc. ... Cette truie remplissait toute sa cabane. Elle pesait deux cents kilos.

J'approche avec ma petite robe d'été, mes sandalettes blanches et un joli nœud bleu dans les cheveux. Je tire le verrou, j'ouvre la porte de la cabane, je vais pour ramasser la bassine... puis plus rien... je suis par terre, le pain mouillé, la bassine, sont sur moi. Impossible de me relever ! Je ne comprends pas ! Je crie, je hurle et la truie continue à avaler ma robe et le pain mouillé qui est dessus. Ma grand'mère, ne trouvant plus la bassine, arrive en courant au moment où je sors enfin, à quatre pattes, avec seulement une demi-robe... A vive allure, Mémé Caroline me traîne par un bras jusqu'à la maison. Et là, je reçois d'abord une bonne fessée... et aussi beaucoup de bisous, mais çà, seulement après avoir retrouvé un aspect normal. La première réaction de Maman est de me dépouiller de mes oripeaux, de les jeter au loin et de me plonger avec vigueur dans un grand baquet d'eau qui chauffe au soleil... Le lendemain, le boucher de la ville vient, il tue la grosse truie et toute la famille aide à la préparation des jambons, des saucisses, des rillettes, des côtelettes etc. ... Nous

aurons de la bonne viande pour tout l'hiver. Et... l'année prochaine, je ne m'approcherai pas de la nouvelle truie, c'est promis !!!

Demain, je te raconterai une autre de mes bêtises. Bisous.

Montpellier, le 20/12/1994



Injustices

Les grandes personnes ont toujours raison... Enfin, c'est ce qu'elles disent... Elles ne nous croient jamais. Pendant la guerre de 1939-45, mes grands-parents Arthur et Caroline habitaient la campagne. Elisabeth et ses trois enfants, sa sœur, Denise et ses deux petits s'étaient réfugiés chez eux. Grand-père était le seul homme de la maison. Tout le monde obéissait à Grand-père.

Un matin, nous étions tous les cinq perchés sur la barrière peinte en blanc. Le poulailler était une immense volière et c'était très amusant de regarder les poules se disputer pour les vers de terre que nous leur avions apportés.

Le poulailler se trouve à l'extérieur de l'enclos qui nous est réservé. Soudain, les poules s'agitent, les canards crient, c'est un affolement général dans la basse-cour. Nous, toujours perchés, nous ne comprenons pas ce qui se passe. Alors, un drôle de bruit, totalement inconnu de nous, un gros ronflement, un grognement étrange traverse la grande prairie. Ce bruit traverse l'allée des vieux pommiers et nous voyons arriver une bête aussi bizarre que son cri. Elle n'est pas méchante, elle vient même se frotter longuement contre notre perchoir.

« Interdit de sortir de l'enclos » ont dit et répété les grandes personnes... Mais, franchement, une bête pareille, ça se regarde de près, non ? Je me laisse glisser tout doucement de l'autre côté de la barrière et je caresse la Bête qui ne s'occupe pas du tout de moi. C'est vexant. Ce qui intéresse l'animal, c'est l'agitation du poulailler. Ça gratte, ça pique, ça sent très mauvais, bref, c'est un énorme sanglier.

Dans notre bande de jeunes gamins, il y a toujours un rapporteur, un « cafteur ». Lequel a crié : « Claudette a sauté la barrière, elle a sauté la barrière ! ». Je n'en sais rien. Vivement, je repasse du bon côté. Attirées par les cris, les trois femmes arrivent. Elles arrivent lentement, très lentement en voyant le

monstre si près de leurs enfants. Elles nous arrachent aussi vivement de notre observatoire qu'elles sont venues lentement. Nous sommes sauvés...

Maman court chez le plus proche voisin, le seul vieil homme qui ne soit pas à la guerre et qui ait un fusil. Mais le sanglier s'est sauvé. Tous les vieux du village ont fait des battues jusqu'au soir. Pensez ! De la si bonne viande à l'époque des tickets de rationnement... Mais on n'a jamais revu le sanglier.

Par contre, la gifle reçue à toute volée il y a plus de cinquante ans brûle encore ma joue gauche.

La fessée, pour avoir menti, pour avoir osé dire que j'avais caressé le sanglier me fait encore mal. Et pourtant, c'est la vérité !!! LES GRANDES PERSONNES CROIENT TOUJOURS AVOIR RAISON...

Montpellier, le 01/01/1995

Une autre bêtise : les bougies

Sage et calme, Claudette fait des torsades avec des pelotons de laine que sa Mémé Caroline lui donne. Elle en fait une grande quantité et cela intrigue la famille : « Mais pourquoi Claudette fait-elle autant de torsades à longueur de journée ? ». Claudette répond : « J'aime bien ! C'est joli ! » et range son trésor dans sa petite valise à couture qui refuse de fermer.

C'est la guerre, il y a souvent des coupures de courant et les bougies sont en permanence à portée de mains. La semaine qui suit la confection des torsades, Claudette et son petit frère Dédé raclent au couteau bougies et bougeoirs et cachent leur précieux butin. Ils surveillent attentivement la fonte trop lente à leur gré et quand la mèche a brûlé jusqu'au bout, ils gardent aussi les restes inutilisables, aux yeux des adultes. C'est tellement beau, la lumière des bougies ! Puis, ils trichent carrément le jour où ils décident de couper le fond des bougies neuves. Chaque soir Grand-père reste dans la vaste cuisine pour profiter de la chaleur en lisant son journal. Mémé Caroline s'étonne :

- Dis-donc, Arthur, tu as lu jusqu'à quelle heure hier au soir ?
- Moi, répond Grand-père, comme d'habitude !
- Alors, ces bougies ne valent rien ! s'emporte Mémé qui n'est pas commode.

Nous approuvons en hochant de la tête, mais nous ne disons rien.

Commence, alors, un travail remarquable. Premier travail : jouer à la dînette, tout sortir, en étaler partout dans la cuisine pour que Maman, Tata et Mémé soient persuadées que nous les imitons, que nous aussi nous préparons le repas des poupées... Comme par hasard, la petite mallette à couture a refait son apparition. Mémé grogne qu'elle ne sait plus où poser les pieds. Nous tassons un peu nos jouets. Ce manège

dure des jours. L'attente est interminable : avec trois femmes dans la maison, impossible d'être seuls dans cette cuisine et en tout cas, jamais le matin.



Hiver 1941-42.

*Cousins et cousines avec leurs cols ou foulards en peaux de lapins.
Au second rang, de gauche à droite : Dédé, Nicole et Pierrette
avec devant eux : Jean-Pierre et Claudette,
cette dernière toute fière de sa croix d'honneur.*

Pourtant, un jour, l'occasion se présente. Elles partent toutes les trois acheter des coupons de tissu. Patiemment, pendant des mois, elles ont accumulé les points, les tickets de rationnement. Elles sont contentes et partent joyeusement pour la ville située à deux kilomètres de là. Nous attendons un peu, pour être sûrs qu'elles n'ont rien oublié et qu'elles ne reviendront pas nous déranger. Quant à Grand-père, on est tranquille, il ne quittera son cher jardin qu'à sept heures moins cinq, pour passer à table.

Alors, c'est l'agitation, la fébrilité, la folie, on se presse, on veut faire tellement vite qu'on se tamponne... On pose sur la

cuisinière toutes les casseroles, tous les faitouts, tous les pot-au-feu de ma dînette. Chaque gamelle reçoit des débris de bougie qui fondent lentement. Mais ils fondent trop vite et l'on n'a pas le temps de fournir une natte, une mèche à chaque nouvelle bougie qui se prépare. Cela va vraiment trop vite et la maison commence à empester la bougie brûlée. Nous sommes obligés d'ouvrir toute grandes portes et fenêtres. Nous sortons toutes les bougies prêtes, pour qu'elles refroidissent. Rapidement, elles durcissent. Nous mettons en route une autre fournée. Quand nous avons enfin terminé, nous sommes épuisés, en nage. Nous allons vite cacher notre précieux trésor dans la grange. Nous faisons reluire le dessus de la cuisinière en y étalant une pâte réservée à cet usage, et nous continuons d'aérer. Quand les femmes reviennent, elles constatent une forte odeur ; mais comme nous ne sommes pas à un mensonge près pour sauver notre secret, je déclare :

— J'ai voulu vous faire une surprise, mais j'ai mis trop de pâte !

J'ai droit à un gros bisou. Elle est si gentille, cette petite Claudette...

La maison n'est pas très grande ; enfin suffisamment grande pour loger quatre adultes et cinq enfants. Il y a des chambres à l'étage ; mais ce qui est nettement plus intéressant, c'est la chambre du bas ; elle est immense et possède trois curieuses fenêtres ; chaque fenêtre carrée est munie d'un seul battant, d'une seule vitre. Chaque volet est un panneau de bois plein, solide et rustique. Ce volet est extraordinaire ; s'il est grand ouvert, il fait jour, mais si tu le fermes hermétiquement l'obscurité est totale. Un gamin peut aisément se loger dans la niche aménagée entre la fenêtre et le volet. Une pure merveille... une véritable chambre à coucher tout confort en miniature, où l'éclairage vacillant de la bougie te permet de lire, et de croire qu'il fait nuit noire...

C'est l'automne, le vent balaie les nuages et assèche la terre. Il est quatre heures ; après une bonne tartine de compote,

vite avalée, les cinq enfants gambadent dans l'enclos. Ils courent, se chamaillent à qui prendra la balançoire en premier. Puis, fatigués de courir et de crier, ils filent tous dans la grange et récupèrent leurs précieuses bougies. On va enfin pouvoir jouer à la chambre à coucher. Il faut dire qu'à la campagne, une fois la toilette faite, une fois que tu es habillé, tu ne retournes dans la chambre que le soir pour te coucher. Et, l'illusion est parfaite, quand tu te hisses dans la niche, quand tu délaces tes grosses galoches à semelles de bois et que tu achèves de rabattre le volet sur toi. C'est extraordinaire la joie que tu éprouves à ce moment-là !

Le jeu de la chambre à coucher aurait pu durer longtemps, sans le vent, sans les courants d'air. La porte de la chambre devait être ouverte, ma fenêtre brutalement se referme, coinçant le rideau qui prend feu immédiatement. Je me mets à hurler. Je devrais sauter dans la cour, comme je l'ai fait des dizaines de fois, mais, dans mon affolement, il m'est impossible de tirer la targette du volet. Alertées par mes hurlements, les trois femmes arrivent en même temps. Avant que j'aie le temps de réaliser ce qui m'arrive, elles me sortent de là, elles éteignent le feu, elles me déshabillent, ma robe ayant commencé à roussir, et me passent un pyjama. Alors, Maman se déchaîne. Elle baisse la culotte de mon pyjama et je reçois une fessée mémorable ; puis elle m'indique la chambre du haut. A sept heures, Grand-père est mis au courant de mes exploits. Je l'entends grimper l'escalier. « Étant l'aînée, tu devrais donner le bon exemple aux autres. Au lieu de ça, tu mens et tu as failli mettre le feu à la maison ; j'avais mal placé ma confiance ! ». Là-dessus, il me tend un verre d'eau : un gosse, ça se déshydrate si vite...

Montpellier, Décembre 1994

Le martinet

Vous ne savez pas ce qu'est un martinet ? Demandez-donc à mes petites jambes de gamine de six ans. Mes petites jambes maigrelettes connaissent le martinet. Souvenez-vous ! Je vous ai déjà raconté que pendant la guerre de 1939-45, j'habitais chez mes grands-parents à la campagne. Mon petit frère, Dédé, mes trois cousins et cousines, nous nous entendions fort bien. A l'école communale nous avions d'ailleurs déclaré que nous étions cinq enfants, sans préciser toutefois que nous avions deux mères à notre disposition ! Il y avait beaucoup de familles nombreuses dans notre école et cela ne choqua personne d'en voir débarquer cinq d'un coup ! Bien sûr, la Maîtresse savait.



Été 1942, Reuil-en-Brie.

De gauche à droite : Claudette, André, Nicole et la grande Pierrette.

Donc, cinq gamins dans une maison, cela ne ressemble pas du tout aux cinq petites porcelaines alignées sur le buffet ciré de Grand'mère. Les bêtises, les cris et les bagarres se passent généralement après le goûter. Le matin, on court pour arriver à l'heure en classe ; à midi, on avale à toute allure ce qui est dans notre assiette, et on fonce à qui arrivera le premier devant la grille de l'école-mairie. Alors à cinq heures, vous pensez si on se détend ! C'est là que le Martinet entre en action... Quand nos Mères et Grand'mère en ont assez de crier, quand elles ont répété vingt-cinq fois la même chose et que nous continuons à grimper sur le grillage qui se couche, le Martinet arrive à vive allure.

C'est très joli un martinet ! ... C'est même très décoratif quand c'est pendu au clou près de la porte d'entrée ! ... J'oserais même dire que nos Mères ont bon goût... Elles les choisissent avec soin. Elles font deux kilomètres à pieds pour se rendre à la ville voisine. Elles profitent du grand marché du vendredi et bavardent joyeusement avec le marchand de couleurs. Cet homme-là vend du savon, de la lessive, du papier beige pour les toilettes, des barrettes pour mes cheveux, des couteaux et des ciseaux, des tire-bouchons, et mille choses encore... et bien sûr des martinets.

Le martinet, c'est un fouet !!! Un fouet pour me cingler les jambes quand j'ai fait des bêtises. Je n'aime pas le fouet, je hais le martinet ! Les trois femmes se rendent au marché. Un martinet, ça doit être robuste. Elles le choisissent donc avec un soin infini.

Grand'mère a une nette préférence pour le superbe martinet avec un manche en bois verni et des lanières de cuir.

— Il est bien un peu plus cher, mais voyez-vous, Madame, il vous fera de l'usage ! promet le marchand.

Grand'mère sort son porte-monnaie et paie.

Ma Tante Elisabeth, dite Zabeth, a déjà choisi un autre martinet : le manche est vert, vert comme un sapin de Noël ; elle le met sous son bras et paie à son tour. Quant à Maman,

elle a un faible pour le beau martinet rouge vermillon, elle le glisse au fond du panier... et paie.

C'est authentique, je vous le jure... Elles ont osé rapporter trois martinets ! Nous ne sommes quand même pas des monstres. Non mais, vous voyez ça, trois martinets pour cinq gosses, pendus là, en permanence sous le nez de ces gamins... Et vous croyez, vous, qu'ils vont rester là, les jolis martinets tout neufs ?

Elles ont bien choisi nos mères, les gros clous à têtes carrées retiennent solidement les lanières de cuir. Vous pouvez me croire ! On essaie tous, à tour de rôle de les arracher ces « bon-sang » de lanières. Impossible ! Trop solidement maintenues ! Alors on rafle toutes les paires de ciseaux qu'on peut trouver dans la maison : la grosse paire de ciseaux à poissons en perd sa vis, une autre est ébréchée, mais on ne réussit jamais à couper les lanières, seulement à les entamer... Et, même si on coupait toutes les lanières, peut-être qu'elles nous taperaient avec les manches ! C'est l'horreur ! Il faut trouver une solution.

La solution, nous ne la trouverons pas. Nous recevrons un certain nombre de coups de martinet avant qu'elle vienne à nous, toute seule, la solution.

Dans ces vieilles maisons de campagne, il y a toujours de grosses réparations à faire. Dans la propriété, près du portail de la grande entrée, toute une équipe d'ouvriers travaillent. Je ne sais pas du tout pourquoi ils creusent de si profondes tranchées, ils creusent pendant toute une semaine, le long du mur d'enceinte. La tranchée suit exactement le mur, et quand le mur tourne à angle droit, la tranchée tourne aussi.

Je ne me souviens plus du tout quel genre de choses les ouvriers ont posé au fond de leurs tranchées. Des canalisations d'eau, des câbles électriques, le téléphone, je n'en sais plus rien. Par curiosité, nous allions souvent regarder où en étaient les travaux. C'était glissant, et les ouvriers nous faisaient reculer pour ne pas qu'il arrive malheur à tous ces petits.

Un soir à la tombée de la nuit, les gars sont partis, laissant pelles et pioches, ils reboucheraient la tranchée demain matin de bonne heure. Les travaux seraient terminés comme prévus.

Qui, de nous cinq a eu ce jour-là, une étincelle de génie ? Un peu tous les cinq, sans doute ! Et nous voilà partis, courant aussi vite qu'il est possible avec ces galoches à semelles de bois, alourdies de glaise. Nous jouons dans notre enclos, nous faisons de la balançoire, nous nous amusons beaucoup, nous surveillons l'entrée de la cuisine, plus encore. Au moment précis où les trois femmes disparaissent de la cuisine, les trois martinets disparaissent aussi, kidnappés par dix mains expertes. Nous sortons de l'enclos, plus vite que le train à vapeur qui passe sur la colline. Nous redescendons l'allée des pommiers, nous arrivons essoufflés devant la tranchée. Quel bonheur ! On va leur faire un enterrement de première classe, à nos chers martinets défunts.

A cette époque-là, plus tu payais cher, plus tes morts avaient de belles tentures devant ta maison et devant l'église ; la cérémonie était plus longue et plus belle ; en première classe, tes morts avaient droit à des chanteurs expérimentés. Tout le village savait combien tu avais payé... La pauvre veuve avec ses six gamins, a préféré nourrir ses gosses, plutôt que de décorer sa maison de belles tentures noires et argent. Mais tout le monde n'a pas su apprécier cet enterrement de troisième classe !!!

Nos martinets, ont donc droit à un enterrement de première classe. On les jette, un par un au fond de la tranchée, en les espaçant bien. On ramasse les pelles ou plutôt on les traîne, et on recouvre pieusement nos martinets de cette bonne terre glaise bien lourde. Quel travail !

En revenant dans l'allée des pommiers, nous ramassons des cailloux et nous nettoions nos semelles de galoches aussi bien que possible. Ce soir, nous devons être particulièrement sages et obéissants. Il ne faut pas provoquer de drame.



*Quatre angelots tout blancs :
Claudette, André et Nicole et, derrière, Pierrette (1943).*

Mais le lendemain midi, c'est autre chose ! On en oublie tout simplement de manger, tant la colère des trois femmes est violente. Grand-père, impassible, avale une grande tranche de pain et de fromage, boit un vieux café à la chicorée qui reste sur la cuisinière, enfle ses sabots et retourne au jardin. Nous partons à l'école le ventre vide.

A cinq heures, c'est l'interrogatoire en règle. Personne n'avoue quoi que ce soit. A sept heures tout le monde passe à table et est content d'avaler une bonne panade. Les grandes personnes nous expédient au lit.

On entend des disputes. Les femmes accusent Grand-père d'avoir volé les martinets, de soutenir ses petits-enfants en n'étant pas de leur côté ! La voix grave de Grand-père retentit, terrible :

— Vous êtes trois, vous avez des mains, vous n’avez qu’à vous en servir, une bonne fessée ça n’a jamais tué personne !

Au petit déjeuner suivant, personne ne parle : les quatre adultes sont muets, les cinq enfants, transparents, se font oublier. Personne ne reposera jamais la question : « Mais que sont donc devenus les trois martinets ? ». Les trois femmes ont dû retourner toute la maison, la grange, le hangar, le clapier, le poulailler, partout où les gamins allaient. Mais elles devaient le faire durant les heures de classe. Elles n’ont jamais retrouvé les martinets, et pour cause ! Personne n’a reparlé de cette histoire. Ni Grand’mère, ni Tante Zabeth, ni Maman n’osèrent racheter de martinet.

Quant-à Grand-père, savait-il que nous avions enterré les magnifiques Martinets et avait-il fermé les yeux, non pour nous soutenir, mais parce qu’il était contre l’usage d’un tel objet dans l’éducation des enfants ? Je ne le sais pas... parce qu’avec Grand-père, il fallait se tenir très bien à table, que son couteau de poche était toujours à l’envers à l’heure des repas, et qu’il avait très vite fait de l’attraper par la lame et de taper sur nos petits doigts avec le manche ! Alors ?

Plus de martinet, c’est vrai, mais si Tante Zabeth a écouté Grand-père, et a donné de bonnes fessées à ses enfants, Maman a préféré nous envoyer des gifles retentissantes que je n’ai pas plus appréciées que le martinet.

Montpellier, le 10/01/1995

Petit Édouard

Petit Édouard, est fils unique, beau, frisé, un regard magnifique. Son Papa est l'un des plus grands couturiers parisiens qui exerce encore en 1941. Bien que très fortuné et très occupé, c'est un homme charmant, courtois, patient, et il montre une grande gentillesse avec tous les enfants. Sa femme est aussi belle que la Sainte Vierge de Lourdes que j'ai vue dans la petite église du village. Elle doit trouver bizarre cette gamine si fluette qui la regarde avec tant d'admiration. C'est la jolie fée blonde de mon livre de contes ! Son mari semble plus âgé qu'elle mais ils ont des gestes et des regards très tendres.

Ils ont un fils, ce qui est merveilleux à leurs yeux. A leurs yeux seulement, car, Petit Édouard est un cauchemar pour le reste de la terre... Il a deux ans et c'est vraiment un enfant dont personne ne vient à bout. Ses nurses défilent aussi vite que la présentation de la collection de printemps. Elles font des efforts désespérés pendant huit jours, elles craquent, et restent jusqu'à la fin du mois pour être payées...

Cet enfant est si beau qu'on croirait voir le chérubin joufflu et potelé de l'église. Mais il crie, mais il hurle, mais il tape, mais il mord, mais il te jette dessus tout ce qu'il trouve, ce tendre chérubin-là ! Cela dépasse et de beaucoup les caprices d'enfant trop gâté. Parfois quand il se met vraiment en colère, tout seul et sans raison apparente, il s'étouffe, devient violet et tombe évanoui. Il faut le réanimer.

Quand il arrive à la campagne, chez les amis de ses parents, tout le monde fuit. Isabelle et Patrick, les petits enfants s'éloignent. A plusieurs reprises je l'ai vu faire une chose étrange à mes yeux d'enfant. Face à l'office, la maison du jardinier présente un mur obscur, sans fenêtre aucune. Ce jeune bébé se poste devant les marches de l'office, prend son élan et fonce tête baissée dans le mur. Si le choc n'a pas été assez violent pour qu'il tombe assis par terre, il continue par

saccades à heurter sa tête contre le mur. Ses parents ont acheté une grosse rondelle en caoutchouc marron pour le protéger. Mais Petit Édouard avec une force incroyable arrache tout.

Un jour que j’essayais de lui éviter le choc contre le mur, il a planté ses petites dents neuves et tranchantes dans ma main droite et a continué sa course. Ce jour-là il s’est assommé et moi j’ai hurlé parce que je saignais.

Cinquante ans après je porte encore la marque de ma rencontre avec Petit Édouard.

Petit Édouard vient toujours avec ses parents. Mais, aujourd’hui le chauffeur de la traction avant noire ouvre la porte arrière à Petit Édouard et à sa nouvelle nurse. Le gros bébé joufflu a maintenant trois ans. Il semble plus calme qu’à l’ordinaire. Il joue paisiblement sur la pelouse ombragée par le sapin géant. Il ramasse les pommes de pin. La nurse d’Isabelle et Patrick a sorti deux chaises. Les deux femmes tricotent et les enfants ne s’éloignent pas. Une bonne journée en somme !

Petit Édouard est comme le temps, très changeant, très orageux. Deux dimanches déjà qu’il est là, seul avec sa nurse. Ses parents ne sont pas venus se détendre dans cette campagne briarde qu’ils affectionnent. Je trouve cela bizarre, mais je me dis que la nouvelle collection est pour bientôt.

Cette nuit, Petit Édouard crie :

— Maman ! Maman !

Il hurle :

— Maman, reviens, ne t’en vas pas, reste-là, où que tu vas ?

La nurse essaie de le calmer, de le consoler, elle lui parle avec tendresse. Elle lui dit que ses parents vont venir le voir... peut-être même demain matin. Mais l’enfant se débat, il prononce des phrases d’adulte. Il répète sans cesse la même chose :

— Maman a dit : je pars au ciel, je viens te dire adieu pour toujours !

Petit Édouard a toujours dit Maman et Papa, il n’a jamais dit Père et Mère comme les enfants de ce milieu-là. Le pauvre

Petit Édouard est inconsolable, il sanglote. Et les deux nurses entourant l'enfant entendent ceci :

— Tout à l'heure, Maman est venue sur la pelouse. Elle était belle, mais belle. Elle avait mis sa robe de mariée. Elle avait froid, alors avec ses deux mains, elle a serré le devant de son grand manteau de dentelle blanche. Elle a fait un gros nœud au col de son manteau. C'était peut-être du satin, continue l'enfant, parce que ça brillait sous la lune. Elle a monté les marches de la terrasse et elle est restée sans bouger pour me parler. Et j'ai vu pourquoi elle avait si froid. Elle marchait pieds nus sur la terrasse. J'ai essayé de m'approcher de la porte-fenêtre pour lui ouvrir, mais elle a fait non, non avec sa tête et elle a dit : « Je pars au ciel, je viens te dire adieu pour toujours ! ».

L'enfant répète sans cesse cette phrase qu'il ne comprend pas. Mais ce qu'il a compris, c'est qu'il ne verra plus sa douce Maman. Il l'aime, il la veut, il la veut tout de suite...

Mais écoutez encore ceci : Madame R. a eu un accident mortel alors qu'elle conduisait elle-même sa voiture. Elle aimait la vitesse et a été broyée par le choc d'une violence inouïe. Monsieur R. a demandé qu'il soit tout fait pour redonner un visage humain à sa femme adorée. Fou de douleur, il a réuni tout son personnel, depuis ses premières mains-modèles jusqu'à ses petites mains. Il leur a déclaré :

— Faites-moi la plus resplendissante chemise de nuit et le plus beau déshabillé assortis. Je ne veux que du blanc, vous entendez, du blanc. Cherchez les plus beaux tissus, les plus belles dentelles. Je veux que cette chemise de nuit dépasse en beauté la robe de mariée de la prochaine collection.

Les couturières ont travaillé de nuit pour faire cette chemise merveilleuse. Certaines ont pris, en cachette, des photos car cette pièce unique était un chef-d'œuvre. Elles ont travaillé de jour pour avancer la collection. Elles ont refusé d'être payées pour ce travail supplémentaire. Elles ont offert à Madame R. décédée, toute la tendresse qu'elles lui portaient

vivante. Le grand couturier parisien a paré sa femme comme une divinité. Mais, contre tous les usages, contre toutes les convenances, quand on lui a présenté les bas de soie et les jolies mules préparés pour la morte, il les a jetés violemment sur le sol. Il a voulu qu'elle reste totalement pieds nus.

Écoutez encore le plus étrange et le plus troublant. Le secret de cette confection a été gardé par l'ensemble des participantes. Les deux nurses n'ont pas été tenues au courant. Il n'y a eu aucune communication téléphonique entre le logement parisien du grand couturier et la résidence campagnarde. Personne n'a pu dire à ce pauvre Petit Édouard comment était vêtue sa Maman, exposée là, dans le grand hall de la maison de couture.

Immédiatement prévenu de l'attitude bouleversée de son fils, Monsieur R. a confirmé que Petit Édouard venait de décrire avec exactitude la somptueuse chemise de nuit que l'enfant confondait avec une robe de mariée. La nurse poursuit alors son récit. Monsieur Édouard avait dit et répété : « elle avait froid... puisqu'elle marchait pieds nus sur la pelouse »... Monsieur R. a encore confirmé les dires de son fils, et a ajouté : « J'ai souhaité qu'il en soit ainsi, est-ce que l'on met des mules pour dormir ? »

Alors avec une tendresse indescriptible il a murmuré : « Ma femme est venue dire au revoir à son fils, quoi de plus normal, elle l'aimait tant... »

Montpellier, le 09/01/1995

Marie-Victoire

Marie-Victoire est la cuisinière du Domaine. Elle est forte, trapue et je lui trouve une drôle de voix rauque, comme une voix d'homme. Elle a un grand nez et des petits yeux noirs perçants. J'ai sept ans et j'en ai peur. Elle règne en maître absolu sur tout et sur tous. Marie, c'est un doux prénom qui ne lui va pas du tout. Elle, c'est La Victoire triomphante !

Elle débarque un jour à Paris, venant de sa Bretagne natale. Elle a des certificats, des références. Elle postule chez la famille Noiret dont la résidence principale est au cœur de la capitale. Elle est immédiatement engagée. Quand la famille vient se reposer à la campagne, elle fait partie de l'expédition. C'est ainsi que nous l'avons connue.

Elle terrorise la nurse des enfants, elle apostrophe le jardinier, elle bouscule la femme de chambre. Ne parlons pas de la façon dont elle traite le personnel occasionnel ! Un jour qu'il pleuvait à torrents, un ouvrier agricole est venu poliment demander refuge à la cuisine, la douce Marie-Victoire l'a jeté dehors avec violence. Il est parti sans rien dire et on ne l'a revu que le lendemain. La « Victoire » c'est une sorte de Napoléon qui gagne toutes les batailles...

Un mercredi matin, Monsieur Noiret, le possesseur du Domaine, frappe à la porte de l'office. Il attend que Marie daigne répondre et dit d'une petite voix :

— Dimanche, nous avons des invités. J'aimerais que vous nous prépariez un lapin aux pruneaux.

Marie-Victoire se met à hurler, à apostropher Monsieur sidéré :

— Je n'ai pas le temps.

— Mais, enfin, Marie, Dimanche, c'est dans quatre jours, vous avez le temps d'y penser !

— Je ferai du canard à l'orange que cela plaise ou non à vos invités. Et tâchez de me trouver de belles oranges !

Monsieur Noiret repart les épaules basses, en se demandant où, en pleine guerre, il va bien pouvoir trouver des oranges. Même au marché noir, il ne trouvera pas un tel produit !

Deux jours après, Madame Noiret souriante, très coquine, s'approche de Marie-Victoire, exactement comme elle le fait avec ses amies ; Marie-Victoire est flattée. Et Madame dit doucement :

— Votre chef-d'œuvre, Marie, c'est quand même le lapin aux pruneaux...

Et elle part. Alors, Marie appelle le jardinier :

— Arthur, allez immédiatement me tuer trois beaux lapins.

— Je ne peux pas ce soir, j'ai des légumes à ramasser, vous les aurez demain matin à l'aube.

Arthur s'enfuit ; il ne discute jamais avec la cuisinière ; il fait son travail consciencieusement, méticuleusement, comme une dentellière, mais il prétend se gouverner tout seul !

Marie-Victoire est un chef. Il faut reconnaître qu'elle cuisine remarquablement bien et que même les plats les plus simples sont délicieux. Mais quand il faut vivre dans ses parages toute l'année, c'est un calvaire, je dirais même, c'est l'enfer... Une nouvelle Nurse vient d'arriver : c'est la quatrième en deux ans. Elle est très jeune, gentille, douce, toute ronde et rose comme une poupée. Isabelle, la fille de ses patrons n'a pas deux ans. La petite et sa nurse s'adorent, elles se font plein de câlins. La tenue des chambres est parfois négligée ; certains jours on peut apercevoir les couches souillées traînant sur le sol. Mais Isabelle, toujours impeccable, ne manque de rien, profite bien et s'éveille rapidement. Pour les parents c'est l'essentiel. De temps à autre ils préviennent la Nurse que des invités vont venir. Alors la jeune fille sort tout et fait le grand ménage. « Ils peuvent visiter, c'est une belle nursery » dit-elle. Et ses patrons indulgents sourient.

Il fait un temps superbe, la nurse installe sa protégée sous le grand sapin, le petit pot à proximité. Mademoiselle apprend aussi la propreté à l'enfant. Et elle lui dit :

— Venez faire votre coulette ma mignonnette.

Le grand sapin sert de frontière entre le Domaine et l'enclos du jardinier. Une balançoire pend d'une branche maîtresse. Cachés par la haie, nous rions comme des fous en répétant : « Venez faire votre coulette ma mignonnette ». Ça fait comme une chansonnette et ça nous plaît. Il est environ trois heures et pour Marie-Victoire c'est le moment de souffler un peu avant d'attaquer la préparation du dîner. Elle entend « coulette, mignonnette ». Elle bondit sur la nurse, la secoue, la traite d'ahurie et hurle :

— Vous ne pouvez pas dire à cette gamine : et maintenant pisse dans ton pot ?

Isabelle est effrayée par cette empoignade et pleure. La nurse se précipite, console la petite. Trop tard ! Dans sa peur la fillette a mouillé la culotte. La nurse emporte l'enfant et la change. La jeune fille timide n'a même pas dit à Marie-Victoire que cela ne la regardait pas. Révoltés, nous ne rions plus. Des scènes de ce genre se succédant, la gentille nurse, ronde, rose et souriante disparaît de notre univers. On attend la suivante... Et la suivante... Et... Elles sont toutes très compétentes, efficaces, aucun reproche possible à leur faire. Toutes adorent Isabelle, une jolie brunette, qui a maintenant cinq ans et son petit frère Patrick qui marche à peine. Hélas ! Marie-Victoire leur rend la vie impossible. Le drame c'est que Monsieur et Madame ne veulent pas se séparer de leur perle de cuisinière. Les parents des petits proposent : Une augmentation substantielle de salaire, une demi-journée de repos en plus du dimanche, un réaménagement de la chambre, un autre mobilier, une nursery plus moderne, plus fonctionnelle. Mais toutes les nurses qui défilent ici refusent en bloc ces avantages qu'elles ne trouveront nul part ailleurs. Il est impossible de cohabiter avec cette chère et tendre Victoire.

Et voici donc, Nounou. Elle n'est plus très jeune, Mademoiselle. Elle est grande, mince, impeccable, son chignon gris se rabat bien à plat sous sa coiffe blanche. Elle semble impassible dans son uniforme à rayures verticales bleues et blanches. Nounou est veuve, sans enfants ; elle est aisée, mais elle s'ennuie et aime tellement les enfants... qu'elle a accepté ce poste. Mademoiselle est protestante, dans cette Brie plutôt catholique, c'est original.

Il a gelé cette nuit. Nounou sort de sa chambre et traverse la nursery. Elle passe un double sas de portes capitonnées, pénètre dans le grand salon, abandonne rapidement la salle à manger, et rentre dans l'office.

Marie-Victoire interloquée se demande si elle rêve !

— D'où sortez-vous ? demande-t-elle.

— De ma chambre, répond Nounou.

Marie-Victoire suffoque :

— Les domestiques ne doivent pas pénétrer dans les appartements.

Elle reprend son souffle et clame :

— Votre chemin, c'est de sortir de votre chambre par la porte-fenêtre, de descendre les marches de la terrasse, de longer le bâtiment, de monter les marches de la cuisine et de prendre la petite porte de l'office réservée aux domestiques.

Marie-Victoire est rouge d'indignation...

— Merci, répond simplement Mademoiselle.

Et Nounou, sereine, épluche les légumes pour la purée des enfants. Elle prépare aussi une petite compote. Elle met deux litres de lait à tourner pour faire du fromage blanc. Marie-Victoire ne s'occupe pas de la nourriture des bébés, ce n'est pas de la cuisine !!! Quand le repas des petits est prêt, Nounou repart avec son plateau. Elle emprunte le même parcours qu'à l'aller.

— Je la mettrai au pas ! hurle La Victoire perdante.

Mais la cuisinière ne matra pas la nurse. Durant tout l'hiver et jusqu'à l'été, la nourriture suivra le chemin des

appartements et arrivera bien chaude dans les assiettes à double fond. Nounou fera le grand tour par l'allée de gravillons, seulement le jour où elle décidera qu'il fait assez beau pour que les enfants mangent sur la terrasse.

Marie-Victoire n'aime personne mais elle déteste surtout les enfants. Elle déteste tous les enfants sans exceptions y compris ceux de ces patrons. Dans son immense cuisine si belle, si brillante, La Victoire tient prêtes en permanence deux bassines d'eau. Elle a déclaré à Caroline, la femme de chambre-femme de ménage, que le feu pourrait prendre dans la gigantesque cuisinière. Mais, moi, Claudette, je la connais. Elle dit des mensonges cette femme-là. Les tuyaux et les cheminées sont propres car les ramoneurs sont venus il n'y a pas très longtemps. Les bassines d'eau n'ont jamais été pour éteindre le feu, mais pour arroser sauvagement de petits aventuriers qui oseraient passer le long d'un certain escalier de cuisine.

Un jour Caroline a failli gagner contre Marie-Victoire. Dans la grande salle à manger, toute l'argenterie est sortie sur des chiffons propres. S'il n'y avait que des couverts, mais il y a des plats, des saucières et une foule de petits bibelots. Elles sont là pour toute l'après-midi. Soudain Caroline dit : Victorine passez-moi l'Argentil. La cuisinière regarde la bonne, reste muette, devient violette, s'étouffe et murmure : insolente. Caroline s'inquiète, elle a voulu un peu chatouiller l'orgueil de cette prétentieuse si fière de se prénommer Marie-Victoire. Mais l'autre a du mal à respirer et Caroline lui tend un verre d'eau fraîche. Caroline revient chez nous en courant, fouille dans la pharmacie et repart toujours en courant. Cette plaisanterie a failli mal tourner.

Quelques jours plus tard la cuisinière reçoit un télégramme. Sa sœur est décédée laissant trois jeunes enfants. Elle abandonne sa chère cuisine, ne dit adieu à personne et part à tout jamais pour sa Bretagne natale. L'année suivante, Monsieur et Madame Noiret rendent visite à leur cuisinière. Elle est transformée, diront-ils, elle s'occupe avec autorité mais

tendresse du foyer de son beau-frère et ses neveux l'adorent. Marie-Victoire a enfin trouvé le chemin du bonheur. Elle ne savait même pas qu'elle était capable d'aimer et que son vieux cœur malade et usé contenait des trésors d'affection.

*Texte commencé en Janvier 1995
Terminé à Montpellier, le 24/11/1997*

L'inondation

La Marne entre La Ferté-sous-Jouarre et le sympathique petit village de Reuil-en-Brie est une rivière calme où les enfants peuvent patauger sans problème. Ses rives sont bordées de collines boisées. Une seule découpe, le cimetière de La Ferté qui rompt ces douces frondaisons. On entend parfois le poussif train à vapeur. Mais à peine devine-t-on de loin en loin, la ligne de chemin de fer, à mi-pentes au-dessus des berges paisibles. La route qui enjambe le grand pont vire à angle droit, longe étroitement la Marne et traverse le village de Reuil. Cette route de campagne est bordée de tilleuls. Le cantonnier entretient avec soin les talus qui servent de trottoirs.

La rivière ! Tout le monde aime la rivière ! Ayant passé son enfance à barboter dans le Cher, mon Grand-père nage très bien. Dans la famille on raconte qu'avant la guerre, il faisait des concours avec ses gendres. Le crawl, la brasse papillon n'avaient pas de secret pour eux. Mes cousines et mon petit frère sont aussi des adeptes de l'eau. Ils font des allers et retours d'une berge à l'autre jusqu'à l'épuisement. Ma tante et moi, qui n'avons pas un amour débordant pour l'immersion, préférons laver le linge dans la rivière. Un jour ma tante qui aime rincer abondamment, lâche ma chemise de nuit à fleurs. Celle-ci flotte quelque temps, est très vite emportée par le courant puis coule et personne ne peut la rattraper. Dommage, je l'aimais bien !

La Marne c'est aussi le pique-nique face à une eau claire et limpide où l'on aperçoit de petits poissons qui semblent s'amuser sans souci. Ils ignorent le danger car la pêche est interdite à cet endroit.

En tournant le dos à la ville pour se rendre au village une large bande de terre rigoureusement plate sépare la route du lit de la rivière. Aucune maison, aucune construction sur ce sol où croit une courte végétation. A l'entrée du village, seul un

terrain de football anime cette étendue. Tous les villageois sont fiers de posséder un terrain de foot aussi beau et le dimanche on s'y bat avec acharnement.

De l'autre côté de la route, face au terrain de foot, une colline pentue où paissent les vaches. On arrive enfin au village. Immédiatement après la pancarte, le château et son parc forment un ensemble sombre et merveilleusement mystérieux d'arbres centenaires courbés et touffus. Cinquante ans plus tard la colline s'est couverte de belles maisons et mon petit frère, toujours sentimental, y a fait construire un petit bijou : C'est la résidence du Parc. Le château délabré a aussi perdu son mystère ; à moins que ce soit ma tête de petite fille, trop nourrie de contes de fées qui m'ait induite en erreurs...

Face à l'imposant portail et à la lourde porte cochère du château, le pâtis. A l'origine, comme chacun le sait, le pâtis était un terrain communal où les plus pauvres pouvaient venir faire paître leurs bêtes. Puis c'est devenu une sorte de jardin public. Que j'aime ce carré tranquille ! Sous les tilleuls, des bancs de bois permettent aux vieilles dames de tricoter en faisant la causette. Les enfants peuvent y courir et jouer aux quatre coins sans problème. Les messieurs âgés viennent y discuter avec ardeur de politique et de récoltes. A part le café où l'on "tape un carton" en buvant un infâme Viandox bouillant, le pâtis est un lieu de détente et de rencontre... Sont adjacents au pâtis, le jardin de l'institutrice puis l'école-mairie. Celle-ci est construite en pierres et surélevée par quelques marches.

Et en ce jour de Novembre 1944 qui ressemble vraiment à tous les autres, on voit venir à nous, gentiment, calmement, La Marne. Elle a décidé de voir de près ce terrain de foot où les hommes s'agitent tant. La curiosité la pousse même à se balader sur la route. Fort civilement nous allons à sa rencontre, curieux nous aussi de la mieux connaître. Tout le village se trouve ainsi à la hauteur de la plaque minéralogique. Elle avance lentement, inexorablement et vient regarder l'école.

Elle est tentée d'investir ce beau bâtiment républicain. Elle souhaite conquérir tout le village. Mais elle songe aux quarante-deux enfants de trois à quatorze ans et à leur vieille et dynamique institutrice. Cela la contrarie beaucoup et elle reste là plantée, sans avancer, sans reculer, pendant des jours ne se décidant toujours pas à agir. Les gens s'habituent à sa présence. Ils s'en accommodent.

Maman grimpe puis longe la colline aux vaches. Elle s'en va en ville faire les courses en regardant la Marne qui brille sur la route. En ville la situation est préoccupante. Tous les bas quartiers sont inondés. Deux magnifiques demeures dont l'hôtel de Condé sont envahies par les eaux charriant des détritiques et des arbres entiers. Le marchand de vaisselle fine, nommé Desplats, n'a plus de vitrine et une fange brunâtre a recouvert cristaux et porcelaine. Les canalisations d'eau potable sont détériorées par endroits et les gens marchent dans tous les sens avec des seaux. Il faut aussi vérifier le gaz de ville car l'odeur se répand, prouvant la présence de fuites. On est loin de la vie bucolique de Reuil, où la Marne ne représente qu'un sujet de distraction. Très vite l'entraide s'organise entre gens des collines protégés et gens du Faubourg, touchés par les inondations. Le boulanger ne peut faire de pain, le bétail destiné aux abattoirs n'est pas arrivé. Il paraît que plus on se rapproche de Paris plus la situation est catastrophique. A Meaux et à Lagny la population est prise de panique ; et pourtant disent les habitants de Reuil, ils en ont l'habitude.

La Marne nous procure une joie un peu trouble, celle de poser une main pas du tout innocente sur la route, juste à la limite de l'eau. C'est interdit par les Parents à cause des Microbes énormes et des Maladies terribles. Mais quoi, juste un peu pour voir si c'est froid !

Monsieur Noiret, jeune et audacieux décide que ce n'est pas La Marne qui va l'arrêter. Chaque matin, en temps normal, il se rend en voiture à la scierie qu'il possède avec son frère. Puisque La Marne prétend l'en empêcher il ira en barque, c'est

décidé. Sa femme essaie de le retenir. Ce qu'elle craint pour son mari, c'est l'imprévu, les branches, les troncs d'arbres, les bateaux coulés, tout ce que cette rivière gonflée par les pluies, charrie. Il n'écoute rien. Habillé comme pour jouer au golf, il passe en barque sans accrocs par-dessus le grillage du terrain de foot, évitant les piquets de bois et disparaît derrière les arbres. Il aura, paraît-il, quelques ennuis sous les deux ponts de La Ferté. Il continuera encore à ramer et à ramer jusqu'à la sortie de la ville. A la tombée de la nuit, appelant sa femme par téléphone il avouera avoir eu peur à maintes reprises. C'est pourquoi il a accepté l'offre de sa belle-sœur de rester jusqu'au lendemain.

La Marne n'endommagea pas notre école mais l'inondation resta suffisamment longtemps pour qu'on s'en souvienne cinquante ans plus tard... Il est vrai qu'à la sortie de quatre heures nos grosses galoches à semelles de bois furent quelque peu endommagées à force de faire trempette sur la route ruisselante. La Marne... Les inondations... Quel bon souvenir ! ...

Montpellier, le 02/03/1995

La Libération

J'ai neuf ans. Maman a un esprit net et précis. Tu pars de là et tu vas là. Ne le répétez pas, mais je trouve que dans la tête de Maman ça doit être aussi organisé, aussi sûr que tous les maillons de la chaîne d'arpenteur qu'on étudie en ce moment à l'école. Elle coud très bien, fait du crochet et me tricote de jolies socquettes blanches à trou-trou. Je suis certainement la petite fille la mieux habillée de cette école de campagne.

Pourtant, vers la mi-juin, c'est l'horreur. Ma Mère fait des choses stupides. Elle pose sur la table de cuisine tous les vêtements d'été de toute la famille. Et devinez ce qu'elle ose faire ? Elle coud, mais je n'ose pas le dire, elle coud les plus gros, les plus horribles boutons-pression qu'elle trouve dans la boîte à couture. Elle les coud joyeusement, en fredonnant. Chaque vêtement reçoit un pression.

Ma Mère est devenue folle, pour moi, c'est évident. Les pressions, je sais ce que c'est. Chaque matin je me tortille les bras derrière la tête, mais une fois que les deux parties métalliques se sont enfin rencontrées, on ne les voit plus du tout.

Mais là, je suis prise de panique. Il se passe tellement de choses bizarres en ce moment. Un exemple, Place de la Mairie à La Ferté, il y avait un buste de M. Duburcq Augustin, bienfaiteur de la ville. Puis un jour, envolée la statue de bronze ! Il ne resta plus que le socle et le jardinet ! Un autre événement étrange : Ma Grand'Mère Joséphine habite au 27 rue des Hauts-Fossés. En face de sa maison s'ouvre un vaste porche. Au début de la guerre, un monsieur très gentil achetait et vendait des chevaux. J'aimais bien le bruit des fers sur les pavés de la petite rue et je me ruais pour voir les animaux se promener. Ils étaient beaux ces chevaux, propres, brillants, mais mon préféré était le grand cheval brun un peu roux dont le pelage lisse brillait sous le soleil. Vite, très vite dès que les

chevaux avaient tourné le coin de la rue, Mémé se précipitait, pelle et balayette en main, pour ramasser le précieux crottin qui fait si bien pousser les fleurs ! Puis, un jour il n'y a plus eu de chevaux ! « Réquisitionnés pour l'armée » a dit Mémé. Le gentil Monsieur portait une étoile jaune au creux de son épaule gauche. Et puis, on n'a plus revu Monsieur Baumann...

Alors quelle est cette chose étrange ? Qu'arrive-t-il donc à ma pauvre Maman ? Et en plus, elle chante ! elle a dû trop attendre le retour de Papa, prisonnier depuis si longtemps...

Tout s'éclaire enfin, tout devient lumineux, le jour où elle se décide à sortir ses crochets, à fouiller dans la "travailleuse" et à en ressortir tous les pelotons de laine rouge, blanche ou bleue qu'elle peut trouver.

Elle confectionne de merveilleuses roses ; ses crochets se balancent d'avant en arrière, à toute allure. Il y a d'abord la grande corolle bien aplatie, aux pétales arrondis puis la corolle blanche, légèrement retroussée, enfin un petit cœur de rose tout replié sur lui-même. Elle chante, elle rit, ma Mère, elle fait des cocardes tricolores. Il y en a partout, elle coud l'autre partie des boutons-pression sur ces fleurs si belles. Je retrouve ma Mère, nette et précise.

Elle aurait quand même pu nous dire qu'elle préparait LA LIBERATION !!! Sacrée Maman...

Montpellier, entre Noël et le jour de l'An 1995

La lâcheté

A Reuil, dans cette classe unique, quarante enfants de quatre à quatorze ans écoutent comme chaque matin la leçon de morale. Au cours des années, nous avons eu droit à la propreté, aux grands hommes, à la famille, à la bonté envers les animaux, au travail bien fait, que sais-je encore !

En général, nous laissons passer ce premier quart d'heure sagement, attentifs ou non, selon les âges, les centres d'intérêt, si l'on est du terroir ou réfugié mais dans l'ensemble on adhère à la lecture et aux commentaires faits par l'institutrice. Ce matin, la maîtresse monte les deux marches de son estrade, s'approche du tableau noir et trace de sa belle écriture penchée : 29 Juin 1945, puis fait demi-tour et vient se poster devant son bureau. Elle n'a pas son livre recouvert de papier bleu défraîchi.

Notre institutrice est certainement un modèle d'enseignant fidèle aux principes qui ont porté l'École de la République. Seulement voilà, soixante ans après, elle présente encore une silhouette sans grâces, enfouie dans un tablier gris strictement boutonné, un chignon gris solidement fixé par de grosses épingles. Alors, moi qui viens de la ville, je m'étonne de ne jamais la voir sourire.

Ce matin, elle me paraît plus longue et plus rigide qu'à l'accoutumée. Elle pose son regard aigu sur chacun d'entre nous. Quand vient mon tour, j'ai l'impression d'être traversée par une épée. Je plonge brusquement la tête vers ma vieille table de bois ciré et observe attentivement mes bras croisés. Mais, qu'a-t-elle donc ce matin ? Hier, la journée s'est bien déroulée, nous n'avons pas abîmé la corde à nœuds pendue sous l'auvent, les « cabinets » ne sont pas bouchés, son jardinet n'a pas été saccagé, alors ?

Alors, dit-elle, la vie est un bien précieux qu'on n'a pas le droit de gâcher. En moi-même je me dis que la guerre nous

gâche la vie, que Papa est prisonnier et qu'il gâche la sienne, que la maîtresse n'y peut rien, et de quoi se mêle-t-elle ? « La vie est un bien précieux »... Tiens, elle redit la même chose que tout à l'heure, j'ai dû sauter quelque chose. Mais qu'a-t-elle donc ? Je n'y comprends rien. Elle a l'air d'hésiter. Madame Villalard n'hésite jamais. Elle mène cette équipe de quarante élèves, de la maternelle au Certificat d'Études avec autorité et personne n'oserait lui désobéir. Bon sang, je me comporte comme ça quand j'ai peur. Mais la Maîtresse n'a pas peur, c'est impossible !

De sa voix sèche et cassante, mais à peine audible ce matin elle nous déclare :

— Il y a un absent, Jean-Pierre P. Il ne viendra pas aujourd'hui, ni demain, ni jamais.

Je me dis qu'il est drôlement grand et que c'est normal de travailler aux champs. Elle reprend d'une voix de plus en plus rauque et saccadée :

— Il a fait la chose la plus vile, la plus honteuse qui soit. Cette semaine il venait d'atteindre ses quinze ans, il pouvait penser à l'avenir. Il avait même trouvé un emploi de menuisier. Il s'est supprimé, il s'est suicidé en se pendant à l'échelle de la grange familiale. C'est vraiment scandaleux. Rien n'est plus lâche que d'attenter à sa vie !

Nous sommes muets, atterrés, sonnés. Jean-Pierre ? Nous ne jouions pas avec lui, trop grand, trop triste, avec son visage long et fin, ses grands yeux noirs et sa blouse sombre. Un pauvre quoi ! Comment est-ce que j'ose penser cela ? Moi la petite fille d'un jardinier ! Je n'en sais rien et pourtant je ressens cela si profondément que je me répète : « Un pauvre, quoi. Il s'est suicidé parce qu'il était pauvre, sans espoir de s'en sortir. Le père, surnommé Le Jo, manouvrier à ses heures, « picolant » beaucoup, inexistant, n'assumait pas sa responsabilité. Le vrai chef de famille d'une ribambelle de gosses (huit je crois) et d'une mère courageuse, c'était Jean-Pierre. Il l'a laissée dans de beaux draps sa mère ! »



Pendant l'année scolaire 1944-1945 la classe de l'école mixte de Reuil-en-Brie dirigée par Madame Villaland compte 44 enfants dont de nombreux réfugiés. Claudette est en seconde position à partir de la gauche, au premier rang des élèves debout. Son petit frère André est assis au premier rang, en sixième position à partir de la gauche.

L'Institutrice continue :

— Il est notre honte à tous ! Dites bien à vos parents que je vous interdis d'aller à son enterrement. Il est le mauvais exemple, la calamité de notre village ! Et maintenant sortez en récréation !

Elle rêve, nous venons de rentrer. La classe reste assise, ne bouge pas. Elle redit avec force :

— Sortez !

Nous sortons.

Elle a tout faux notre Maîtresse, ce garçon effacé que nous ne fréquentions pas, devient un héros, un être exceptionnel pour tous. D'habitude à la récréation, il y a des clans, les garçons contre les filles au jeu de barres, les petits dans un coin, les grandes qui parlent sérieusement en marchant... Mais pas aujourd'hui. A l'instant même où nous sommes dehors toute la classe s'agglutine dans le recoin près des « ouatères ». Nous parlons de courage, de fierté, de volonté, de choses formidables. Oui, Jean-Pierre est devenu notre héros à nous.

La récréation dure et se prolonge et dure encore. Mais notre groupe soudé ne voit pas le temps passer. Venant d'horizons si différents, jamais nous n'avons été si proches les uns des autres... Et nous avons tellement de choses à dire à la gloire de notre copain. La récréation s'achève par un coup de sifflet strident : La Maîtresse perchée sur les marches de sa cuisine nous rappelle au travail. Elle nous fait rentrer comme d'habitude. J'ai tout bon à mes problèmes, comme d'habitude aussi. J'adore les problèmes ! A midi mon petit frère Dédé et moi, courons chez nos grands-parents et racontons tout. Maman dit :

— L'Institutrice a peut-être raison d'avoir peur, peur que ce suicide fasse tache d'huile et que d'autres enfants suivent ce triste penchant, ce n'est pas un héros, mais un pauvre gosse si malheureux. Par contre si vous voulez aller à son enterrement j'irai avec vous et cela ne regarde pas votre maîtresse.

D'ailleurs cela sera vite fait, pas de curé, pas d'église, directement au cimetière !

On a su que Le Jo avait trouvé Jean-Pierre pendu, qu'il avait immédiatement coupé la corde et qu'il avait essayé en vain de le réanimer. Transporté à l'hôpital de La Ferté, les médecins n'ont pu que constater le décès de ce tout jeune homme dont les responsabilités étaient trop lourdes.

Quelques jours plus tard, Monsieur le Maire, quelques personnes et surtout des enfants ont accompagné Jean-Pierre au cimetière. Il a eu droit à un petit coin, loin de la tombe de son Grand-père qui avait été enterré chrétiennement. Monsieur le Maire a dit que cette famille si éprouvée, si courageuse, avait besoin de soutien. Nous avons tenu parole. C'est la Guerre mais on se débrouille. Maman a taillé des petits manteaux chauds dans un vieux pardessus de Papa. Grand'Mère a fouillé dans sa travailleuse et a sorti de beaux gros boutons de nacre pour orner les devants. Maman a aussi fait le tri de toutes nos jolies affaires trop petites. Des femmes ont réuni des pelotons de laine et ont tricoté des pulls, des chaussettes, des moufles et des passe-montagnes (cagoules) de toutes les couleurs. Les hommes valides même âgés, en tous cas trop vieux pour faire la guerre, ont fait les foins. L'Institutrice laïque de l'enseignement public et les catholiques du village se sont liés avec le curé pour continuer à dénigrer ce geste. Monsieur le Maire, les laïques et les nombreux indifférents ont atténué la gravité du suicide dû au désespoir. Chaque matin, nous avons attendu les petits frères et sœurs de Jean-Pierre le long du grand portail afin de rentrer ensemble dans la cour. Nous ne les avons jamais laissés seuls aux récréations. Mais si Dédé y a mis sa magnifique joie, sans arrière-pensée, j'ai eu beaucoup de mal, à cause de ... de l'odeur. Quelle odeur ? Peut-être celle de l'étable. C'est vrai que ces petits-là, si propres, si bien coiffés, une raie sur le côté pour les garçons, une chouquette pour les filles, dégagent une odeur qui me soulève le cœur. Je suis honteuse et malheureuse d'être si peu charitable. Je suis si bien

habillée, je sens si bon avec mes deux gouttes d'eau de Cologne que Maman me glisse derrière les oreilles chaque matin, que je regarde avec un certain dédain tous ces gosses de la campagne si mal attifés.

Il paraît que Madame Barbier riche, celle qui nous fait le catéchisme, a envoyé dans le plus grand secret une bonne somme d'argent à la maman de Jean-Pierre. Celle qui était chargée de la discrète mission n'a pas tenu sa langue.

Lâcheté, a dit l'Institutrice. Ah ! Non ! Car nous les enfants, longtemps, très longtemps, envers et contre tout, nous avons continué à parler et à garder dans notre cœur Jean-Pierre notre Héros.

Des nouvelles toutes récentes m'ont apporté quelques compléments d'information. Je sais maintenant qu'il existe au cimetière de Reuil un grand caveau au nom de la famille Pillon et Jean-Pierre y repose, notamment auprès de son petit frère Serge... Il a enfin rejoint les siens, car il n'avait en rien démerité.

*Montpellier, le 26 juin 2002
puis janvier 2003*

Mariage de la fille du Maire

Juin 1945 : La guerre est terminée, cela se sent à l'attitude des gens, à leurs conversations. En fait il règne une certaine détente, mais dans la vie quotidienne rien n'a changé. Nous sommes libérés depuis le 27 Août 1944, mais nous subissons toujours le rationnement, les tickets sont toujours en vigueur, et pas de bonne Fée pour miraculeusement jeter à profusion les denrées alimentaires qui nous ont tant manquées.

Cependant aujourd'hui un grand événement se prépare à Reuil-en-Brie. Dans ce village, sans industries, privé d'hommes vraiment jeunes, les raisons de se réjouir sont plutôt minces, excepté bien sûr la communion solennelle chez Monsieur le Curé et la fête de fin d'année à l'école laïque. Pas de naissances, pas de baptêmes, pas de mariages.

A l'école nous sommes quarante élèves, de quatre à quatorze ans, garçons et filles ensemble. Tous ensemble ? Cela me surprend ! En ville, Écoles de Filles et Écoles de Garçons sont distinctes et entourées de murs imposants.

Une après-midi, Monsieur le Maire entre en classe, ce qui est totalement inhabituel et parle à voix basse avec l'Institutrice. Pourquoi vient-il en classe alors que la Maîtresse habite le logement jointif au bureau de la Mairie ? Le mari de la Maîtresse est adjoint au Maire et toutes ces personnes se côtoient chaque jour. A son entrée, nous nous sommes levés et mis au garde-à-vous dans les allées. Asseyez-vous dit-il avec force. En fait, c'est nous qu'il observe. Il me désigne et dit :

— Cette petite m'a l'air dégourdie, je pense qu'elle fera l'affaire, puis il ajoute :

— Prêtez-moi aussi sa voisine Odette, celle-là, je la connais, c'est la fille du gardien du Château. Merci.

Et il disparaît comme il est venu avec assurance et autorité.

Odette, ma copine et rivale du cours moyen, est une belle fille blonde, grande, frisée, des joues bien remplies, des yeux clairs, des bras potelés rose-clair piquetés de petits points bruns. Elle a une particularité, ma copine, elle a une peau de lézard. C'est un peu comme s'il y avait trop de « viande » sous sa peau et que ça la fasse éclater. En réalité, sa peau est perpétuellement déshydratée, malgré les soins et les produits spéciaux octroyés par un médecin parisien de grande renommée. Elle ne va jamais au soleil, porte des manches longues, une jupe suffisamment grande pour rejoindre les chaussettes montantes. Mais quand elle veut me faire « rigoler » entre deux problèmes de partages inégaux, elle remonte un peu sa jupe, se tourne vers moi et étale ses jambes sous la table de vieux bois noirci. Mon rire fuse. La Maîtresse réagit et j'écope de deux problèmes supplémentaires puisque je les trouve si drôles. Je m'en moque, j'adore les problèmes. Par contre, je suis furieuse si elle m'octroie deux mauvais points car cela fait baisser ma moyenne qui est toujours la meilleure de ma section. Quand ma copine retrousse ses manches, je ris à m'étouffer sans pouvoir m'arrêter, je renifle, je ronfle, j'en perds le souffle, ma copine rit, les autres gamins aussi... La Maîtresse me flanque dans le couloir. Je continue à rire en compagnie des portemanteaux. A chaque fois que je repense à ce lézard rose, je recommence à rire et n'arrive pas à me calmer. Au bout d'un moment, je rentre discrètement en classe, juste à temps pour faire la dictée.

Tandis que la Maîtresse fait avaler la conjugaison aux élèves du C.E. ou qu'elle harponne les Grands du « Certif » avec des questions vicieuses du genre la tuberculose en France ou les monuments de la Grèce antique, nous les C.M., nous sommes abandonnés. Heureusement, ma copine et moi sommes deux bavardes incurables. Notre travail imposé est rapidement expédié, sans erreurs, propre, les traits bien droits, rien à redire. Mais que faire ? Interdiction absolue d'user les crayons, le papier, et même le bout de crayon d'ardoise. C'est encore les

restrictions. La carte de points est toujours en vigueur pour obtenir ne serait-ce qu'un buvard quand le tien est tellement couvert d'encre violette qu'il ne peut plus rien absorber. Alors on papote... Et on rit. Pourtant les quelques fois où je me suis fait punir, Odette ne l'a jamais été. Cependant je crois sincèrement qu'à aucun moment elle ne l'a fait exprès. Elle en est bien incapable.

Bon ! Assez dit de bêtises. Monsieur le Maire nous a confié une mission de la plus haute importance. Il s'agit « d'avertir chaque citoyen de la commune que Paulette, sa fille, va convoler en justes noces avec Pierre, agriculteur courageux habitant un village voisin ». Suivent la date et l'heure de la cérémonie laïque. Odette et moi répétons plusieurs fois cette phrase pour ne pas en oublier la moitié. En fait, nous on s'arrange pour que les gens comprennent. Tu ne dis pas la même chose à Mme Barbier riche qu'à la pauvre du coin. L'une t'enseigne le catéchisme dans les allées de sa somptueuse villa, l'autre se fait lire le courrier par le facteur. Les réactions des gens sont très différentes. La moitié s'en moque complètement. Certains trouvent que le Maire utilise de la main-d'œuvre pas chère. D'autres se montrent hostiles et nous envoient promener. D'autres entrebâillent leur porte, ne nous laissent même pas finir la phrase et nous claquent la porte au nez. Mais il y a tous les gens aimables, ceux qui nous font rentrer chez eux, ceux qui nous servent une boisson fraîche, qui nous donnent des pastilles, une rondelle de Zan avec une perle au milieu, des cachous, une barrette, un bout de ruban. Bref ! Des gentils !

Nous nous acquittons consciencieusement de notre tâche, n'omettant aucune maison, grande ou petite, villa ou mesure. Il fait un temps superbe et cette mission est des plus agréables. Nous avons parcouru la rue principale et nous arrivons presque au bout. Nous venons de sortir du Petit Café qui fait l'angle entre la rue et la sente qui descend à la Marne. Sur la gauche, en allant vers Luzancy, il n'y a déjà plus de maisons. A droite,

quelques belles villas restent à visiter. Nous nous rendons d'abord chez la jeune infirme. Elle est très belle, un visage de madone, des cheveux superbes. Elle a vingt ans, une famille aisée. Mais elle n'ira jamais au bal, elle ne se mariera pas. Elle passe ses journées dans un fauteuil roulant, fait la sieste à l'ombre sur une chaise longue rigide puis sa dame de compagnie la couche. Il n'y a rien à faire. Au moment de sonner, nous hésitons puis nous nous enfuyons comme des fautives. Ni Odette ni moi ne voulons faire de la peine à cette jeune condamnée. Monsieur le Maire fera ce qu'il jugera bon.

Enfin plus que deux visites pour aujourd'hui, demain nous ferons l'intérieur du village.

— Nous y sommes, dit ma copine.

Une grille basse en fer forgé, un portillon pour les piétons, un portail à deux battants pour les voitures s'ouvrent sur les pelouses. Les massifs de fleurs, ronds et colorés, apportent une note de gaieté à cette présentation parfaitement ordonnée. « Un vrai jardin de curé » a dit Maman, un jour que nous nous promenions par-là. En tous cas, une jolie villa comme j'aimerais en avoir une plus tard. Pas de sonnette. Le portillon n'est pas fermé, nous avançons dans l'allée en pente douce jusqu'à une porte-fenêtre de plain-pied. De chaque côté de cette porte courent de petits buissons bas, genre buis bien taillés. Je pose mon index plié sur le carreau, prête à frapper, mais je pousse un cri strident. Quelque chose m'a piqué derrière la cheville. Je m'affole et pense immédiatement à une vipère tant la douleur est intense. Odette me crie :

— Non, pas une vipère, un chien !

— Quel chien ? Je n'ai pas vu de chien !

— Mais si, un tout petit chien qui est sorti des buissons sans aboyer. Je l'ai aperçu juste au moment où il te mordait. Je n'ai rien pu faire.

Les propriétaires arrivent alertés par mes cris. Ils nous font entrer dans le salon et nous font asseoir. Gentiment le propriétaire retire ma sandalette, et, avec mille précautions fait

glisser la socquette déchiquetée. Il constate que ma cheville est sérieusement abîmée. Je regarde et cela me porte au cœur. Juste au-dessus du talon, quatre trous, bien profonds laissent apparaître la chair et la graisse sanguinolentes. Sa femme reste pétrifiée.

— Allez donc chercher de quoi nettoyer, ainsi que des bandages, lui ordonne-t-il.

Elle semble sortir d'un nuage et bouge enfin. Avec beaucoup de douceur il désinfecte les plaies. Il fait un bandage bien serré qui forme un élégant entrelacs. Il me soulève et me met debout.

— Essayez de marcher, dit-il.

Je ne peux pas, le bas de ma jambe est raide. Il pense que le pansement est trop serré, le détend puis l'enlève complètement.

— Essayez encore.

Je ne peux pas. Il me fait un nouveau bandage bien souple et me ramène chez mes grands-parents.

A la vue de cette voiture qui glisse lentement sous l'allée des vieux pommiers, ma famille s'affole. Le propriétaire du chien essaie d'être rassurant. Il a apporté les certificats de vaccination de son hargneux microbe. C'est la troisième fois qu'il mord. Avant moi, le facteur et une vieille femme ont eu droit à ses crocs acérés. Il promet de s'en séparer malgré le chagrin que cela va faire à sa femme. Grand'Mère, petite mais persuasive, affirme :

— Si vous ne le faites pas, croyez-moi, je saurais m'en occuper.

Grand'Mère malgré la disparition récente de mon Pépé Arthur, n'a rien perdu de son énergie. Il a pensé à tout, le maître du gentil toutou. Il a téléphoné à son médecin exerçant à La Ferté. Celui-ci doit arriver d'un moment à l'autre. Il attend et exprime ses regrets. Il va payer la visite du médecin et tous les autres frais, s'il y en a. Dans la pénombre de la cuisine, la

chaleur monte et l'orage menace. La réprobation familiale se fait sentir.

Puis soudain, Grand'Mère change d'attitude, disparaît, descend à la cave, remonte vivement et ouvre une excellente bouteille de cidre bouché.

— La dernière production de mon mari, dit-elle d'une voix légèrement enrouée.

Chacun apprécie cette boisson fraîche tandis que j'avale d'énormes quantités d'eau. Maman monte m'allonger dans la chambre du haut. Le médecin arrive enfin. Après un examen approfondi, il déclare :

— Elle l'a échappé belle, à deux petits millimètres près, le tendon était sectionné. Interdiction absolue de la faire marcher. Je vais lui faire un bandage très serré. Portez-la pour aller aux toilettes. D'ailleurs cela ne doit pas poser de problème. A première vue, elle n'est pas bien lourde cette gamine.

Je reste seule. Étalée sur ce lit qui n'est pas le mien, là-haut loin de ma famille je suis soudain prise d'une panique et d'une angoisse indescriptibles. Je hurle :

— Maman, Maman, viens vite je vais mourir !

Elle se précipite et grimpe l'escalier. Elle essaie de me calmer. Je bafouille, j'essaie de lui expliquer ce qui m'arrive. Alors, malgré ma jambe, je me secoue, je roule à droite, puis à gauche et je lui crie :

— Écoute mon estomac, c'est plein de choses bizarres là-dedans. Je vais mourir !

Maman me regarde un court instant puis totalement rassurée, éclate de rire en me serrant très fort :

— Tu as tellement bu depuis ton accident que le liquide remue avec toi. Dors un peu et à ton réveil tu n'entendras plus aucun glouglou.

Elle reste un peu, puis s'éclipse. Longtemps après, je vois le visage de Mémé penché sur moi, j'ouvre un œil et lui serre le cou très fort. Elle grommelle :

— Ce n'est pas la peine d'être si riche et d'être si bête. Si j'étais un homme je la mâterais, moi, sa capricieuse de bonne femme !

Et sur ces bonnes paroles Mémé dévale l'escalier de bois verni et retourne à sa cuisine.

Dès le lendemain, Monsieur le Maire, mis au courant vient me rendre visite.

— Pas question de te dispenser du mariage, tu es demoiselle d'honneur, on se débrouillera mais tu y seras.

Les journées s'écoulaient interminables. Je suis gâtée, mais moi qui remue toujours comme un ver de terre, vous pensez si cette position allongée me convient ! Parfois quand je suis certaine d'être seule, j'essaie de me laisser glisser le long du matelas, mais j'ai peur de ne pouvoir remonter et j'arrête là ma tentative... Et les journées s'écoulaient, interminables.

Maman et Mémé Caroline m'ont confectionné une superbe robe longue. Elles pensent avoir terminé mais moi si menue à l'ordinaire, j'ai tellement fondu depuis que je reste au lit qu'elles sont obligées de rajouter des fronces et des plis tout autour de la taille. Je ne dis rien, mais en m'observant dans l'armoire à glace juste en face du lit, je trouve que je ressemble à une boîte de dragées de baptême. Finalement, elles décident de refaire entièrement la jupe en supprimant du tissu. Ouf !

16 Juin 1945 : Le grand jour est arrivé. Assise dans la cuisine, bien droite je me laisse friser. Le fer à friser en métal est enfilé dans le foyer de la cuisinière. A l'aide d'un chiffon Maman le sort de temps à autre. Elle l'essuie, attrape une mèche de cheveux et fait une anglaise, puis une autre. Le fer refroidit vite. Elle recommence l'opération. Malgré mon manque de volume, cette coiffure prend du temps. Enfin elle me plante un joli diadème de petites fleurs bleues et roses assorti à la robe sur le sommet du crâne et me tend une glace. Rien à redire, je suis superbe. La robe est parfaite. La jupe est parsemée de bouquets de fleurettes de couleurs tendres que Maman a achetés chez la modiste. (C'est la dame qui fait des chapeaux). Pour compléter cette toilette j'enfile une paire de

gants blancs très doux et serre très fort un faux petit bouquet rond entouré d'une collerette. Une resplendissante chaussure d'un pied, l'autre, orphelin n'a droit à rien. De toutes façons ma robe longue cache un peu l'étrangeté du bas de ma silhouette. Tata Nénette, la femme de Tonton Fernand m'a fait apprendre un compliment, avec les gestes et tout. Je le sais par cœur. C'est long mais je mime cela très bien. Cela s'appelle « Comment j'ai connu Pierre » et ça tombe très bien parce que le marié s'appelle Pierre.

Je suis prête. Le frère de la mariée, un jeune homme qui me paraît géant, vient me chercher à la maison. Il m'attrape d'une brassée et me jette par-dessus ses épaules. Et me voici sur un cheval rigolard qui part en caracolant. Mon diadème se met de travers, Maman crie je ne sais quoi mais nous disparaissions rapidement par le petit chemin de traverse. Rapidement nous rejoignons les autres à la mairie. Nous sommes les derniers. Mon cheval me dépose sur une chaise tout au fond de la salle. D'où je suis, je n'aperçois pas les mariés. Dommage ! J'arrange ma robe un peu froissée. La cérémonie peut commencer.

C'est un peu long surtout que tout le village tient à se montrer, les amis du maire mais aussi ceux qui ne sont pas du tout d'accord avec lui. Après tous ces compliments, le cortège peut enfin se former. C'est encore la guerre et personne n'a de voitures, sauf le médecin et des gens très importants. Monsieur le Maire très fier, sa fille à son bras, part en tête lentement pour parcourir les deux kilomètres qui séparent Reuil de La Ferté. Le pauvre marié est relégué en queue du cortège, loin de sa jeune épouse. Nous allons au grand restaurant chic de La Ferté. Et moi heureuse je retrouve mon cheval. Je me tiens solidement à son cou mais mon bouquet le gratouille. D'un geste vif il l'attrape et le fourre dans sa poche. Au restaurant il me dépose sans ménagement sur une vieille chaise de bistro et sort de sa poche une chose innommable, sans forme. Le fou

rire nous prend et attire des regards interrogateurs. A la poubelle le bouquet !

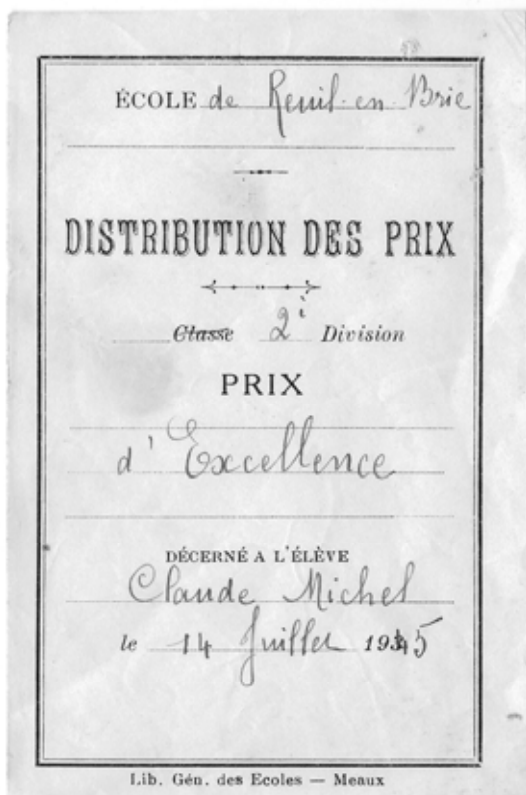
Le repas est interminable. Les gosses désertent rapidement notre table ronde et courent partout. Moi, immobile avec ma jambe raide, je les envie. Vers la fin de l'après-midi c'est l'arrivée de la pièce montée qui rassoit tout le monde. Je vais pouvoir enfin dire mon compliment. Deux messieurs bien habillés me font la « chaise à porteur » et m'installent face aux mariés. Au début, je tremble et parle tout bas. Plus fort ! Fait une grosse voix. Je recommence, fais tous les gestes et garde mon assurance jusqu'à la fin. Je suis très applaudie. Certains veulent que je le redise. D'autres me posent des tas de questions : où, quoi, comment ? Je réponds du mieux que je peux. Je suis fatiguée. On me ramène enfin à ma chaise.

Les gens boivent et chantent en chœur « la Madelon, les montagnards, le petit vin blanc... ». Puis c'est au tour de chacun de se lancer dans la romance. Cela dure un temps infini.

La suite du mariage de la fille du Maire ? Je n'en sais rien ! Le lendemain vers midi Maman a ouvert le grand volet de bois sur un ciel radieux et un soleil éblouissant. Elle a déposé sur l'édredon un plateau avec un bol de lait de chèvre bien chaud et des tartines grillées. J'ai tout mangé, ce qui est croyez-moi tout à fait exceptionnel. Mais Maman n'est redescendue qu'après avoir écouté un compte-rendu détaillé depuis le départ sur mon cheval caracolant jusqu'aux applaudissements bien mérités pour ce compliment intitulé « Comment j'ai connu Pierre ».

Il m'a fallu plusieurs mois pour remarquer sans trop tirer la jambe. Mais j'ai pu préparer activement un 14 Juillet mémorable avec tous mes copains de l'École.

Achévé à Montpellier le 27 Novembre 2001



Le prix d'excellence de Mademoiselle Claude Michel.

Un mémorable 14 juillet

Un petit gamin malicieux s'agite sur le plancher d'une scène de théâtre improvisée. Vêtu de sa culotte de velours, il tire effrontément sur ses bretelles agressivement fleuries. Il est vif, hirsute, et tout en triturant son nœud papillon, songe à la nouvelle bêtise qu'il va bien pouvoir entreprendre. Il a des parents sérieux, sévères et soucieux de bonne éducation, comme on peut l'être en cette première moitié du siècle. Leurs fils aînés sont déjà courageux et travailleurs et les tout petits, calmes et tranquilles. Mais celui-ci, d'où peut-il bien sortir ? Il accumule les pires idioties, et ses inventions sont carrément diaboliques disent ses vieux grands-parents. Rien à en tirer ! Quant à prévoir, c'est parfaitement inutile. Cela vous tombe dessus au moment où l'on s'y attend le moins.

Un tas de fumier trône dans ce décor de ferme. Toute la famille vaque à ses activités. Lui, habillé comme un « gosse de riche » par une vieille dame aisée qui l'adore, va à l'école épisodiquement. Il fait « la Bleue » (ne pas aller à l'école) car il préfère escalader les arbres de la forêt voisine plutôt que de rester immobile sur son banc. Bref ! Un monstre de gosse !

Deuxième acte : Même décor. Sur le devant de la scène, le père armé du fouet réservé d'ordinaire au cheval, frappe sur le galopin hurlant de douleur. Trop, c'est trop, répète l'homme déchaîné. Tôt ce matin, le feu a pris dans la grange et il a fallu tous les bras valides, famille, ouvriers agricoles pour circoncrire le foyer. Le père continue de frapper et le gosse de hurler ! Il avoue tout et les coups cessent.

Soudain, tous les acteurs s'agitent, crient, gesticulent. Où est passée la petite sœur de dix-huit mois qui se déplace d'une marche encore mal assurée ? Le père martèle le sol de ses bottes de caoutchouc. La mère retrousse ses jupes pour courir plus vite :

— Adélaïde ! Adélaïde !

Mais rien ne fait écho à ses appels angoissés. Et voici que l'on entend la voix de l'horrible gamin caché par le tas de paille qui crie :

— Je l'ai ! Je l'ai ! Au secours, on se noie !

Alors on aperçoit dans la fosse à purin une petite fille tenue à bouts de bras par un gosse qui s'épuise. Le père tend la fourche, l'enfant s'y agrippe sans lâcher son précieux paquet. Sauvés ! Ils sont sauvés !

Vite on les ramène sous la pompe à eau pour les débarrasser de la gangue puante qui les enveloppe. On fait un triomphe au gamin. Fin.

Applaudissements vibrants des membres du Conseil Municipal et surtout des parents d'élèves qui n'en reviennent pas. Une classe de campagne a mémorisé sans faiblir un texte long et compliqué. Les élèves du « Certif », les quatorze ans, ont campé des adultes fort réalistes. Les supposés frères et sœurs du galopin avec quelques phrases courtes, s'en sont bien tirés. Ovation au gamin, vif et malicieux qui vient saluer seul au milieu de la scène. Un gamin que personne ne connaît ni ne reconnaît. Et comme disaient ses parents dans la pièce : d'où sort-il celui-là ?

Maman sourit à sa petite fille si bien grimée. Je suis transportée de joie ! Il faut dire qu'au moment de choisir un garçon pour ce rôle, le mari de l'Institutrice parcourant des yeux les quarante élèves n'a pu se décider. Puis son regard s'est posé sur moi. Il s'est dit que cette petite maigrichonne, aux cheveux fins et raides comme des baguettes de tambour, ferait un garnement très crédible. Une petite fille des villes à l'esprit vif et capable d'ingurgiter et de rendre vraisemblable ce texte campagnard. Un triomphe ! J'ai obtenu un triomphe !

Rapidement, du goûter qui nous est servi, il ne reste rien. Car, comme chacun le sait, les émotions ça creuse !

Montpellier, le 19/12/2001



Enfance

**Enfance
à
Villemomble**

Seine



Lapin

J'avais cinq ans. Je n'aimais ni les poupées ni les jeux de fille. Dans mon petit jardin, vivait en liberté, Lapin, un merveilleux lapin, joyeux, vif et intelligent. Mon frère et moi passions des heures avec lui. Il était d'une patience incroyable.

Comme toutes les filles à cette époque, j'avais un berceau, une sorte de lit à roulettes en osier avec une capote qui se rabattait. C'était vraiment un très joli jouet avec beaucoup de rubans. Donc, Lapin aimait jouer. Maman avait planté des topinambours au fond du jardin, d'abord pour cacher la cabane des w.c. et ensuite pour les manger. Je n'ai jamais pu avaler ces horribles légumes ! Lapin, Dédé, mon petit frère, et moi, nous jouions à cache-cache des heures entières autour des pieds de topinambours et aussi entre les plants de carottes géantes soutenus par de solides pieux. Il avait réellement compris le jeu. Il se cachait, et, lentement s'aplatissait le plus possible. Si on se trouvait tout près de lui, mais qu'on faisait semblant de ne pas le voir, il ne bougeait pas. Alors on se mettait à crier : « T'es vu ! T'es vu ! » et il partait à toute allure à travers le jardin. Le jeu pouvait durer longtemps, il ne s'en lassait jamais, et nous étions fatigués avant lui.

J'avais un baigneur, c'était un gros bébé en Celluloïd et les petites filles pouvaient ainsi se préparer à être de vraies mamans. Je trouvais ce jeu idiot. Malgré les beaux habits tricotés au crochet par ma mère, les costumes cousus finement par ma tante, le baigneur portait toujours les mêmes vêtements. Mais, Lapin, lui, était dorloté, caressé, habillé ; il acceptait les robes à manches-ballon, les bonnets noués sous le cou. Il était chaud et caressant ; mon petit frère et moi, nous nous disputions parce que chacun estimait que l'autre l'avait tenu plus longtemps dans ses bras. Nous étions sûrs d'une chose : s'il avait su ronronner de plaisir comme le chat, il l'aurait fait. Il semblait tellement heureux. Bien habillé, bien bercé il

pouvait enfin se reposer entre les draps brodés du berceau. Ce chariot alsacien, muni de roulettes, permettait à Lapin de se laisser promener sur l'allée cimentée. Il n'a jamais déchiré les habits, il n'a jamais abîmé les draps, il n'a jamais fait ses petites crottes ailleurs que dans le jardin.



Villemomble, 1941 : Claudette, Dédé, les carottes et, caché, le lapin.

C'était pendant la guerre. Notre maison était protégée par une haute grille verte munie de piquants. Un matin, nous avons appelé Lapin pour jouer comme d'habitude. Il n'est pas venu. Nous l'avons cherché, cherché partout. Nous ne l'avons pas trouvé. Maman a dit : « Les voisins ont faim, ils ont sûrement volé Lapin pour le manger ».

Mais essayez donc de convaincre deux gosses qu'on a volé leur camarade de jeu pour le manger. Nous avons pleuré toute la journée. Maman a préparé une grande valise. Nous avons pris le train à la gare de l'Est. Nous avons été nous réfugier à la campagne chez nos grands-parents. Là, il y avait beaucoup de lapins ; mais c'était seulement des lapins bêtes, des lapins qui ne comprenaient rien.

Et demandez donc, cinquante ans après, à mon petit frère s'il se souvient des jeux avec Lapin ? Nous n'oublierons jamais LAPIN.

Montpellier, le 15/12/1994



L'ascenseur

Les grandes personnes ne savent pas toujours le plaisir involontaire qu'elles procurent aux enfants. Ainsi, dans le quartier paisible où nous vivions, existaient, et existent peut-être encore deux choses merveilleuses à nos yeux de gamins. Aucun adulte sensé ne peut trouver ou comprendre notre secret. Une plaque d'égout ce n'est pas un objet particulièrement attrayant ; un énorme poteau électrique en béton non plus. Mais, posez cette plaque d'égout sur un trottoir, à l'angle de deux rues où ne circule qu'un vieux vélo de temps à autre, ajoutez cet immense poteau rond, et vous aurez une source de jeux et de joie inépuisable.

D'abord, si tu joues à chat perché, tu sautes sur la plaque, tu es intouchable, c'est un domaine inviolable ; ensuite, si tu es nettement plus rapide que ton poursuivant, tu poses l'index sur le poteau, là où dépasse un petit caillou noir et brillant, un caillou qui n'a rien à faire là, une erreur dans la confection du poteau. Et, alors un miracle ce produit, plus personne ne peut t'atteindre : l'ascenseur s'élève progressivement et te transporte au quatrième étage. Ne me demandez pas pourquoi le quatrième étage, c'est comme ça, je n'en sais rien.

L'ascenseur, nous l'avions découvert à La Samaritaine une semaine de Noël. (La Samaritaine est un grand magasin au bord de la Seine, une sorte d'ancêtre des grandes surfaces). Nous avons monté et descendu un grand nombre de fois, sans jamais nous lasser et Maman n'avait rien dit sûre de ne pas nous perdre dans cette cohue des veilles de fête.

Et nous avons ramené l'ascenseur avec nous ! La preuve, il était là, à l'angle de notre trottoir préféré...

Montpellier, le 27/12/1994

Orthographe

Au cours supérieur, nous faisons une dictée chaque jour. A la composition de décembre, je tombe sur une phrase inoubliable : « ...des bougies BLEU, JAUNES, ROUGE scintillent ». Note d'orthographe : 2. Note de grammaire : 10.

Je rapporte mon cahier de composition à la maison. Ma mère, n'a jamais fait de fautes ! Même les mots les plus étranges lui semblaient limpides ! Alors, mes bougies la font hurler. Elle s'emporte, me demande d'analyser les mots ; et moi qui adore cela, qui jongle avec la grammaire, je dis : « BLEU adjectif qualificatif, épithète de bougies, féminin pluriel ». Ma mère me regarde : « Et alors ? »... Alors, rien, je ne vois toujours pas ce qu'elle veut me faire dire ! Elle se déchaîne : de sa vie elle n'a jamais vu une fille aussi bornée, aussi stupide et ça prétend rentrer en sixième ! Quelle honte !

Des années plus tard, les dix-huit fillettes reçues au concours d'entrée en sixième venaient me remercier de les avoir si bien préparées. Nous en avons tellement appris ensemble !

Mon fils, Olivier, écrit BISOUX, j'adore cela. Et quand, au téléphone il me dit BISOUXES, je craque de joie, je saute dans ma vieille 4 L et je pars le chercher.

*Montpellier, le 16 Décembre 2002 à 3h44 du matin
POUR OLIVIER DE SA MAMAN CLAUDETTE*

Initiation mathématiques...

...à l'usage exclusif de la classe de cours préparatoire de Claudette

Il y a deux poids, deux mesures.

Pour les billes c'est : 1 bille est grosse et belle ; 1 bille est petite et moche.

Pour les filles c'est le contraire : 1 fille est petite et belle ; 1 fille est grosse et moche.

Et la Maîtresse ? Alors, elle c'est difficile ! Voyons... Elle a des cheveux blancs... Elle est donc petite et vieille... Donc petite et moche. Mais ce n'est pas une bille ! Et ce n'est pas une fille non plus !

Conclusion : La Maîtresse est un objet inclassable !!!

Montpellier, le 15 Janvier 1995 à 10 du matin.

Encore une injustice : l'ardoise

J'étais au Cours Supérieur, la classe des meilleures élèves, celles qui préparaient l'entrée en 6ème. Cette phrase n'a plus aucun sens, puisque maintenant tous les enfants passent au collège. Mais, à cette époque-là, c'était un concours, et seules les meilleures pouvaient prétendre entrer directement en sixième de lycée, les moins bonnes au collège, et la majorité des fillettes restait en primaire. Les petites du CM1 travaillaient beaucoup pour être sûres d'aller au Cours Supérieur. En effet, nous regardions avec un profond mépris les deux classes de CM2 : « Des filles tellement bêtes qu'il leur faudrait au moins deux ans pour obtenir Le Certificat d'Études, si jamais elles l'avaient ! ». Ce mépris était entretenu d'une année sur l'autre. Je crois que nous reflétions les attitudes de nos Institutrices.

J'aimais l'école et ma Maîtresse passionnément. Nous travaillions énormément : pour meubler nos vacances de Pâques, pour ne pas perdre la main, nous avons reçu chacune un cahier de trente-deux pages et une liste de trente-deux problèmes. Pour moi, c'était une joie. J'adorais tout : les trains qui partent dans le même sens mais surtout pas à la même heure, celui qui rattrape l'autre parce qu'il roule plus vite, les partages inégaux, les citernes qui se vident ou qui se remplissent, les mètres cubes qui ont envie de se transformer en litres, et ces merveilleuses fractions ! J'aimais tout.

J'aimais aussi la grammaire, la conjugaison, les analyses ; j'avais toujours dix... Mais ma note de dictée variait entre quatre et zéro. Cinq fautes, zéro et tu ne passes pas en 6ème... la catastrophe !

Nos cahiers étaient des chefs-d'œuvre de présentation et de résultats brillants. L'ardoise nous permettait d'abattre trois fois plus de travail en trois fois moins de temps. Un jour, nous avons fait sur l'ardoise une belle analyse grammaticale. Au

moment où la cloche sonne, comme je suis un peu lente, je n'ai pas terminé. La Maîtresse me laisse seule dans la classe. Je me relis, c'est parfait, je suis sûre d'avoir tout bon et d'avoir gagné une image. Samedi soir je rapporterai à la maison une nouvelle grande image échangée à ma Maîtresse contre dix petites.

Et puis, c'est la catastrophe ; je ne sais pas ce qui me prend, au moment où je me lève pour aller jouer, je retourne à nouveau mon ardoise... et celle de mon amie Anne-Marie qui est juste à côté. A cet instant précis, sort de sa classe la vieille madame André, son chignon aussi gris que sa blouse. C'est une personne grincheuse, qui ne sourit jamais, même pas à ses collègues. Elle me voit, car les baies sont vitrées côté couloir. Elle entre dans la classe et constate « que je suis une copieuse, une vilaine tricheuse, et qu'on n'a pas idée de laisser seule en classe une gamine en qui on ne peut pas avoir confiance... ». Plus elle parle, plus elle crie. Elle me fait descendre l'étage à toute allure et m'entraîne vers le cercle des Maîtresses. Elle raconte qu'elle m'a surprise en train de tricher... Ma Maîtresse s'étonne un peu et dit :

— Nous réglerons ce problème en classe, en attendant va au coin.

Imaginez ce que cela représente d'être au coin devant toute une école. C'est comme si j'étais un voleur, un brigand et qu'on me mette en prison. Quand la cloche sonne, personne ne veut me donner la main et je monte seule derrière mon rang.

En classe c'est le tribunal. Les élèves sont déjà assises, la Maîtresse debout sur son estrade et moi je reste figée dans l'encadrement de la porte.

— Entre, viens donc sur l'estrade nous expliquer ce qui s'est passé !

J'avance en pleurant, et je raconte tout en me mouchant : « que j'ai fait mon analyse toute seule et que c'est seulement au moment de sortir que j'ai retourné l'ardoise d'Anne-Marie ; que j'étais debout dans la rangée et que je n'étais pas en train d'écrire quand madame André est rentrée ; et que d'ailleurs

mon beau crayon d'ardoise était dans la rayure de la table ; et que je n'ai pas triché parce que, moi, l'analyse je sais la faire ». — Oui, dit la Maîtresse, mais tu tenais quand même les deux ardoises ! Donne-moi ton cahier et aussi toutes tes images !

Alors, elle écrit : « 0 de travail, 0 de conduite pour avoir triché, Signature des parents » et me rend mon cahier. Mais ce n'est pas encore terminé. J'avais entendu parler de l'affaire Dreyfus, déshonoré, à qui on avait arraché toutes ses décorations. Et la Maîtresse fait une chose incroyable, une chose honteuse, elle s'approche de moi, je crois qu'elle va m'embrasser pour me consoler, qu'elle va me dire que les deux zéros c'est pour m'apprendre à être moins curieuse. NON, devinez ce qu'elle ose faire ? Elle retire de mon tablier la croix d'honneur qui y pend semaine après semaine, et la pose sur son bureau... Je suis déshonorée... Mes amies me boudent, ne me parlent plus, je vais m'installer toute seule au fond de la classe.

Connaissant mes Parents, ma Mère surtout, j'hésite à rentrer à la maison. Mais, contrairement, à mon attente, ils me croient. Ils sont même gentils et ils m'expliquent que vis-à-vis de sa collègue, ma Maîtresse ne pouvait pas faire autrement, vu qu'elle-même était en tort parce qu'on ne doit jamais laisser une élève seule en classe...

C'EST INJUSTE ET ÇA NE S'OUBLIE PAS.

Montpellier, le 22/12/1994

Étrange vision

J'avais sept ans. Il paraît que c'est l'âge de raison ; peut-être, mais c'est sûrement l'âge où tu rêves le plus, où tu vis tout seul dans ton monde à toi. Donc j'avais sept ans, j'étais une élève brillante et j'aimais l'école passionnément. A cette époque, nous habitions une petite ville de banlieue, calme et tranquille. Chaque maison avait son jardin, ses quelques poules, ses quelques lapins et son chien. Une vie paisible malgré la guerre. La guerre, c'était pour nous l'absence de Papa à qui l'on écrivait tous les mois.

Tous les enfants du quartier partaient ensemble, les grandes filles qui préparaient le Certificat d'Études surveillaient les plus jeunes et les aidaient à traverser la Grand-Rue. Il fallait vingt bonnes minutes pour se rendre à l'école. Nous faisons ce trajet quatre fois par jour. Nous empruntons toujours le même chemin.

En partant de la maison, nous longions la voie ferrée. Dans cette petite rue habitait un « vieux » de vingt ans. La fenêtre de sa cuisine, au premier étage, était ouverte toute l'année. Ses parents travaillaient sans arrêt, au jardin ou dans la maison. Mais, lui, le « vieux », ne faisait jamais rien. Il restait immobile, des heures entières, assis, le coude droit posé sur la table de cuisine. Son seul travail semblait être de nous dire bonjour en agitant la main de gauche à droite devant son visage, le coude toujours posé. Il disait : « Bonjour, ça va ce matin ? », puis continuait à regarder fixement les sombres bureaux et les immenses acacias cachant la voie ferrée. Il était grand, même assis. Il avait un visage long et très pâle, mais il nous souriait toujours, Nono Vanino. Tout le quartier savait que Nono était tuberculeux et que ses parents ne voulaient pas se séparer de leur fils unique.

Nous disions donc bonjour quatre fois par jour à Nono qui nous le rendait. Cela a duré jusqu'au printemps.

Ce matin, il fait un temps magnifique et les acacias en fleurs sentent bon. Je pense que Nono doit être bien content. Hors, depuis deux jours déjà, on n'a pas revu notre vieil ami. En cette fin d'après-midi, exceptionnellement, je rentre seule de l'école. Mon petit frère qui a une grosse otite est resté à la maison. Les grandes vont directement chez Pigier suivre des cours de sténo (Pigier a formé avec succès des générations de sténodactylos).

Je rentre donc seule. Je pose chaque pied sur les gros blocs de pierre grise qui forment les bordures de trottoir. Mais attention ! Je ne dois pas marcher sur la ligne de séparation des blocs, sinon j'ai perdu. Quand j'arrive devant chez Nono, il est là, comme d'habitude, mais il ne me dit pas bonjour, il ne parle pas, il n'agite pas la main ; seulement il me sourit d'un merveilleux sourire immobile dans son long visage si blanc si pâle... Je suis frappée par cette pâleur et je m'enfuis en courant...

J'arrive toute essoufflée sur la petite place. Maman et les voisines y bavardent. Je crie :

— Maman, Maman, Nono n'a pas dit bonjour !

Et Maman me répond simplement :

— Nous revenons de la chapelle, la cérémonie était très émouvante, Nono a été très entouré.

J'ai du mal à comprendre ce qu'elle me dit. Mais enfin, je l'ai vu, là, à l'instant... Je n'ose pas répéter tout haut que je l'ai vu.

En semaine, quand les femmes du quartier disent qu'elles reviennent de la chapelle c'est qu'elles reviennent d'un enterrement. Je me serre le long du corps de Maman ; les voisines critiquent les parents de Nono. Ces gens-là avaient les moyens d'envoyer leur fils unique à la montagne, non ! Au lieu de ça, ils l'ont laissé mourir dans cette cuisine sombre où la lumière brûle toute la journée ; un vrai scandale !

Et moi, je ne dis rien. Et moi, je suis sûre d'avoir vu ce sourire triste, ce sourire si triste et si beau. Mais les grandes

personnes reviennent du cimetière... Pourtant, cinquante ans après, en racontant la disparition de Nono, je me sens bizarre, je me sens mal à l'aise et j'oserais presque murmurer : « Il m'a fait un si beau sourire » ! Mais voyez-vous je ne le dirais pas, parce que maintenant je suis grand'mère et qu'une grand'mère, c'est sérieux, non ? ... ou c'est gâteaux...

Montpellier, le 15/01/1995

La grève des instituteurs

La grève des enseignants était rare en 1945-1946. Il ne manquait pas de personnel, les classes n'étaient pas surchargées comme elles le seront dix ans plus tard. J'ignore quelles étaient les revendications de ce jour-là. Bref, c'était rudement bien pour tous les gamins lâchés dans la nature.

La petite ville que nous habitons alors était un vrai paradis pour les enfants. Située seulement à treize kilomètres à l'est de Paris, elle avait les avantages d'être près de la capitale, et d'être aussi paisible que la belle campagne briarde toute proche. Cette ville de banlieue avait la particularité d'être pavillonnaire. Tous les fonctionnaires, de la fonction publique, des P.T.T., de la S.N.C.F., y avaient leur petit pied-à-terre, qui devenait résidence, une fois la retraite venue. Pas une cheminée d'usine, pas une fumée malodorante. La seule industrie était Bébéconfort, calme et sympathique, en grim pant la côte d'Avron.

Notre domaine, à nous les enfants habitant entre le vieux cimetière et le nouveau, c'était « le Champ aux vaches ». Un délice, un morceau de campagne posé là exprès pour nous. Imaginez une colline très raide, très pentue, recouverte d'une bonne herbe grasse. Sous cette colline, les anciennes carrières de gypse transformées en champignonnières. Là aussi il y aura des aventures à vivre.

Mais aujourd'hui, les instituteurs font grève. Dans sa jeunesse, Maman a été employée de mairie. Elle a cessé de travailler pour élever ses enfants. Maintenant que nous sommes grands, elle peut travailler de nouveau sans se faire de souci, croit-elle. Papa, agent S.N.C.F., est de matinée. A nous la belle vie !

Il fait beau. Tous les gamins du quartier sont dehors. Et en avant pour « le Champ aux vaches ! ». Ce « Champ aux vaches » est un domaine privé. Il appartient à une énorme et

redoutable fermière, madame D. (son nom est hollandais et je ne sais pas l'écrire). Nous allons chercher le lait chez elle. Même en prenant le raccourci, le long du chemin du vieux cimetière, il faut un bon quart d'heure pour grimper la Côte d'Avron. Nous secouons nos boîtes à lait en aluminium, en laissant le couvercle pendre au bout de sa chaîne pour faire plus de bruit. Cette femme est « une vraie teigne ». En arrivant à la ferme nous savons si Madame D. est de bonne humeur. Les couvercles ont retrouvé leur position, et nous nous montrons très respectueux. Si Madame D. est mal lunée, c'est la tempête, elle verse le lait très haut avec la mesure à manche. Maman n'est pas contente parce que « cette femme profite des enfants pour ne pas donner la bonne quantité de lait ».



Maman cultive des légumes : les bonnes tomates (Villemomble, 1941).

Entre la fermière et nous c'est la guerre. Nous, les gosses, on se venge, de toutes les façons possibles. D'abord, on nargue ses horribles molosses. Voici la technique : on s'approche le plus possible de ces fauves enragés, on leur fait des grimaces, on remue, on gesticule, on piétine devant eux, à bonne distance bien sûr. Les chiens aboient férocement en se lançant au bout de leur chaîne. La fermière crie :

— Laissez les chiens tranquilles ou je les lâche !

L'effet est instantané, nous redevenons des « anges du bon dieu ».

Ensuite, nous sommes les « squatters » inconditionnels et sans réserve du « Champ aux vaches ». Les vaches quant à elles broutent toujours sur le sommet de la colline et descendent parfois sur le contrefort en pente douce. Elles ne viennent jamais sur « notre » butte. La seule vache qui s'est égarée là, a glissé du surplomb, a emporté le poteau, et s'est retrouvée dans la petite rue, les deux pattes avant fracassées. Il a fallu l'abattre.

Bon ! J'étais partie pour vous raconter la journée où les Instituteurs ont fait grève juste après la guerre.

Donc, nous sommes libres, une sorte de jeudi supplémentaire, sans adultes pour nous dire quoi faire et comment le faire. Notre dynamique bande, dont Dédé mon petit frère, et Gérard notre inséparable voisin, s'aplatit, passe sous le grillage et nous voilà au pays des Aventures... Nous avons un matériel important caché sous les arbrisseaux : de grands cartons, des planches, de la cire à faire briller les parquets, du savon, des clous, un marteau. Faut que ça glisse ! Et faut réparer quand ça casse ! Parce qu'on ne va quand même pas glisser de là-haut sur nos postérieurs !

Nous passons une matinée idyllique. Idyllique et fatigante cette matinée, car nous mettons nettement plus de temps à nous hisser au sommet de notre butte qu'à la redescendre assis sur notre luge improvisée.

L'après-midi s'annonce bien. Il fait doux mais pas trop chaud ; un temps idéal pour un remonte-pente. Et nous voilà partis, à tour de rôle sur notre fond de caisse en bois, bien ciré, bien savonné : une explosion de joie et d'intense bonheur nous saisis, nous sommes les champions de la glisse...

Gérard se poste le premier en haut de la pente, s'installe à plat ventre, et donnant une petite secousse avec ses pieds, dévale à toute allure le raidillon. Arrivé à l'extrémité du champ, il donne une inflexion à sa planche, ce qui le fait virer sur sa gauche sur le replat herbeux. Youpi ! C'est gagné !

A mon tour, maintenant ! Je suis une fille, et je trouve plus convenable de bien tirer ma jupe et de m'asseoir dessus. Et hop ! C'est parti ! Les garçons comptent les secondes. Mon temps est moins bon que celui de Gérard. Je ne suis pas contente et je fais la moue :

— Tu vas voir, tout à l'heure j'aurai ma revanche !

Je tends la planche à Dédé. Il remonte allègrement l'essoufflant chemin creux. Il doit gagner, il doit défendre l'honneur de la famille contre ce petit prétentieux de voisin ! D'ailleurs ce n'est pas pour rien que Maman appelle Gérard le petit coq ! Dédé s'assoit, s'élançe avec toute la vigueur, toute la fougue d'un gagnant. Il descend à une vitesse prodigieuse, il accélère encore, il va pulvériser tous nos records... Il ne vire pas à gauche, il n'a pas le temps de freiner avec ses talons, il continue à descendre en ligne droite, et va se planter dans le fil de fer barbelé qui l'arrête. Quand je dis qu'il va se planter dans le fil de fer barbelé, c'est le terme exact ; son avant-bras droit reste accroché dans la ferraille rouillée. Il s'est réellement fiché dans la clôture. Il se redresse sans rien dire, courageux. Nous accourons. Sa manche de chemise est déchirée.

— Maman va râler, crâne-t-il, j'ai encore du raccomodage pour elle.

Il « rigole », mais il est un peu pâle. Je soulève cette manche en lambeaux. J'ai envie de vomir... Je vois de la viande et de la graisse, exactement comme la superbe entrecôte que

Papa sait si bien saisir... Dédé regarde et devient blême. Il n'a pas plus mal que tout à l'heure mais il a vu cette plaie béante sur plusieurs centimètres. C'est impressionnant.

Gérard, qui veut devenir vétérinaire, réagit immédiatement :

— Filons au dispensaire.

Nous « filons ». Gérard et moi nous encadrons notre petit Dédé blessé. Le dispensaire est loin, près de la gare. Nous allons lentement, et il nous faudra plus d'une demi-heure pour arriver. La religieuse arrache mon petit mouchoir de dentelle, servant de pansement provisoire, et le jette à la poubelle. Je n'ose pas le réclamer ; mais pendant qu'elle a le dos tourné, je le récupère. Elle donne les premiers soins, efficaces et nécessaires. Elle recommande d'aller voir notre médecin de famille et surtout de faire d'urgence une injection antitétanique. Dédé est courageux, il n'a rien dit pendant les soins, mais la piqûre, ça il n'est pas d'accord. Nous n'avons pas d'argent sur nous, mais la religieuse nous laisse partir avec un bon sourire.

Nous poursuivons alors notre route pour retrouver Maman à son bureau. En nous voyant arriver, elle pressent un malheur et se précipite sur nous. Elle téléphone au Médecin pour qu'il passe d'urgence à la maison. Elle demande l'autorisation de s'absenter. Et nous repartons tous les quatre.

Chemin faisant, nous racontons à Maman ce qui s'est passé. Bien sûr on ne lui dit pas qu'on lui chipe régulièrement la cire qui fait si bien briller le parquet... ou bien encore que le Papa de Gérard ne retrouve plus son gros marteau... Ce sont des détails sans importance... Et Maman s'énerve. Elle parle fort tout en remontant l'avenue. Je voudrais bien qu'elle ne nous fasse pas remarquer. Maman a un caractère vif et emporté. Quand elle est mécontente, tu ne l'arrêtes plus.

Mais je vous livre la meilleure : si Maman est si fâchée, si elle crie si fort dans la rue, ce n'est pas parce que nous avons fait une bêtise. C'est parce que ces Instituteurs sont carrément

des propres à rien qui font grève, et qui ne se rendent même pas compte que les Mères travaillent !

Des années plus tard, je suis devenue, pour ma plus grande joie, Institutrice dans une banlieue difficile. J'ai fait grève. Et j'ai trouvé juste de la faire, car je n'arrivais pas à m'occuper correctement de mes quarante-deux élèves, âgés de treize ans et qui lisaient difficilement. Nous voulions plus de personnel, des classes moins chargées, pour s'occuper le mieux possible des enfants... Mais Maman ne voulait toujours rien savoir... Je faisais désormais partie de ces bons à rien qui font grève, et qui ne se rendent même pas compte que les Mères travaillent...

Montpellier, le 24/01/1995

Le rat

Ce n'est pas une blague, mais cela y ressemble. Posées face à face sur un petit terrain, deux maisonnettes aussi solides que minuscules. Nous sommes contents d'avoir cela. Les bombardements de Noisy et de la gare de triage de Vaires ont fait de nombreux sans abri. Nous avons un toit, et même deux. Ce n'est pas du tout confortable. D'un côté la cuisine et la salle à manger, de l'autre deux chambres. Pas de salle d'eau et pas de toilettes. Dans le jardin, plusieurs cabanes à outils, un poulailler et des W.C..

C'est visiblement un de ces multiples petits pied-à-terre qui ont fleuri entre les deux guerres. Les nostalgiques venaient sans doute passer là un délicieux dimanche à la campagne. On y venait en tramway, et l'on cultivait ses petits radis et ses laitues. Nous aussi, nous cultivons nos légumes. Mais, nous, nous y vivons toute l'année et croyez-moi, c'est dur à chauffer. Et ne riez pas si je vous dis que nous sommes heureux d'avoir l'eau courante. Parce que voyez-vous, nos voisins viennent chercher l'eau chez nous avec des arrosoirs. Et vous croyez que j'habite « au fin fond de la France profonde », comme disait je ne sais qui ! Détrompez-vous ! J'habite à treize kilomètres à l'est de Paris. Nous pouvons prendre le train et nous avons deux lignes d'autobus nous permettant de rallier la capitale.

Mais nous sommes heureux. Papa a été libéré et il est revenu, en mauvais état certes, mais il est revenu... Nous nous réaccoutumons tout doucement à sa présence.

Les deux maisonnettes sont reliées par deux fils électriques de gros calibres, l'un part du sommet du toit, l'autre est situé sous la toiture. C'est l'été, il fait un temps lumineux. Nous avons sorti nos pliants et nous nous sommes assis à l'ombre. Papa a réparé une vieille chaise longue et somnole. Il dit :

— Il est cinq heures moins cinq.

Pourquoi dit-il cela ? A cet instant précis un énorme rat, une sorte de gros chat, traverse allègrement, tel un équilibriste, sur le fil électrique le plus haut. Nous restons immobiles, sidérés. Le rat disparaît aussi vite qu'il est apparu.

Le lendemain, à nouveau installés, nous lisons tranquillement nos livres d'images tandis que maman tricote et que papa dort. Soudain, Dédé crie :

— Le rat !

Papa sursaute, se réveille et machinalement consulte sa montre. Il est cinq heures moins cinq, annonce-t-il.

Ce manège dure une semaine entière. Au bout de cette curieuse semaine, Papa tout à fait réveillé et grimpé sur les marches d'escalier de la cuisine, attend le rat de pieds fermes. Il tient solidement un gros balai. Il tape de toutes ses forces sur le fil électrique qui se met à vibrer. Mais le rat, après avoir vacillé, retrouve son équilibre et continue sa traversée. Il est... cinq heures dix. Le rat était en retard au rendez-vous...

Le rat n'est jamais revenu... Peut-être avait-il eu peur ?

Montpellier, le 25/01/1995

Rouzig, le chat

Nous regardons avec émotion cette petite boule de poils roux qui ouvre de grands yeux bleu-vert. Maman proteste. Elle nourrit non seulement ses propres bêtes, chiens, chats, poules, mais encore celles du quartier qui connaissent bien l'adresse. Nous rentrons vite cette petite chose grelottante et nous l'installons sur la porte du four pour la réchauffer. C'est gagné ! Maman a le cœur tendre ! Une fois la minuscule et caressante bestiole dans la maison, Maman ne va pas la jeter dehors : Rouzig vient de faire la conquête de son royaume.

Rouzig atteint maintenant ses deux ans. Il est magnifique. Ses poils bien fournis, longs et très doux varient entre le doré et le roux. Ses yeux sont devenus verts. Quand il penche la tête sur le côté en te regardant, tu craques et tu fais tout ce qu'il veut : c'est un enjôleur. Il dort sous la table de cuisine, roulé dans une vieille couverture d'enfant. C'est un gâté.

Je n'ai jamais eu de bonnes relations avec les chats. Nous nous méfions les uns des autres. Et même maintenant, je ne me sens mal à l'aise en leur présence. Un jour, prenant le café chez mon frère, j'étais assise sur le canapé non loin de son chat siamois. Cette sale bête semblait dormir. Et puis, elle m'aperçoit et me griffe sauvagement les mains sans prévenir... Peste soit des chats !

Cette mauvaise relation avec les chats vient aussi du fait que je ne sais pas m'asseoir correctement. Je suis toujours assise à la « huit heures dix », je veux dire que je me poste à l'extrémité de la chaise, et que mes jambes partent en diagonale. Ce n'est pas une position confortable pour un chat qui veut grimper sur vos genoux : il glisse, essaie de se rattraper, et plante ses griffes... dans le gras de mes cuisses. J'essaie de vous démontrer que mes relations tendues avec les chats tiennent au fait que je suis trop petite. Bon, c'est une explication comme une autre...

Rouzig, lui est intelligent, il a compris que mes genoux n'étant franchement pas l'idéal, le cou remplace avantageusement les jambes inhospitalières... Il saute d'abord sur la table, ce qui est interdit, mais il le fait quand même. De là, il grimpe sur mon cou, s'installe comme un col de fourrure et ronronne allègrement. Et si je me lève, il reste là-haut en forme d'écharpe. Mon frère en fait ce qu'il veut : il le tient par les pattes avant, et le fait marcher comme un enfant. Rouzig semble aimer cela. Il aime moins « la brouette » c'est à dire marcher avec les pattes avant, tandis que Dédé lui tient les pattes arrière. Par contre son grand plaisir est d'être projeté vers le plafond et qu'on le rattrape au vol : on a l'impression qu'il rit de joie ! Rouzig est notre copain et notre jouet.

Les habitudes alimentaires de Rouzig sont originales. Il chasse les moineaux du cerisier, comme tous les chats, mais il croque dans les cerises, et redescend barbouillé de jus sucré. Il grimpe aussi dans les abricotiers, mais ne mange jamais les abricots que dénoyautés et très mûrs. Quand nous sommes à table, il adore les haricots verts à condition de lui tendre bien en face à sa petite gueule ; sinon le haricot lui fait une moustache verte qui dépasse de chaque côté de sa tête, c'est très amusant.

Mais son plat préféré reste l'artichaut. Il adore les artichauts et en reconnaît l'odeur de cuisson : il attend patiemment qu'ils s'égouttent. Nous sommes cinq à la maison, dont ma Grand'Mère Caroline. Trois adultes et deux adolescents qui se battent à qui donnera la feuille d'artichaut au chat... tous fadas. Comme si nous étions à table seulement pour nourrir le chat ! Alors commence le jeu. Dédé tend la feuille d'artichaut à Rouzig en lui présentant le haut, raide et dentelé. Rouzig attrape la feuille, la retourne adroitement entre ses deux pattes, trouve la partie tendre et la mâche avec délectation. Chaque personne donne ainsi sa contribution au bonheur de Rouzig.

Mais Rouzig a une intelligence ou un instinct rare. Maman dit qu'il a une horloge dans le ventre. Nous aussi nous avons une pendule dans l'estomac. Mon estomac hurle : il est

midi, mais il se trompe, il n'est que onze heures et demie. Mon estomac n'est donc pas une mesure du temps très fiable.

Par contre Rouzic est extraordinaire, et nous sommes incapables de fournir une explication logique et rationnelle. Voici les faits.

Papa est agent S.N.C.F. ; je vous défie de vous y retrouver dans ses dates et horaires de service. Pour ses jours de repos, c'est simple : Papa travaille sept jours et se repose le huitième. Ce qui fait qu'il a un dimanche toutes les sept semaines. Passons maintenant aux horaires : dans son service les employés font les trois fois huit. Sans garanties, cela doit donner : vingt-deux heures-six heures du matin ou six heures-quatorze heures ou bien encore quatorze heures-vingt-deux heures. La première semaine, Papa rentre donc à la maison vers les sept heures. La seconde semaine, on le voit réapparaître aux environs de quinze heures. Quant à la troisième semaine, tu mets ta tête sous l'oreiller pour ne pas l'entendre rentrer. C'est simple, non ?

Mais cela se complique encore du fait que nous habitons la banlieue. Papa descend à la gare en vélo. Il prend un train lui permettant d'être à l'heure à son travail. Dans ce métier on est ponctuel ! Vous n'avez rien compris aux horaires de Papa.

Cela ne fait rien car quelqu'un sait et s'y reconnaît sans aucune faute, sans une erreur, jamais. C'est Rouzic le chat. Non, ce n'est pas une histoire marseillaise. C'est authentique. Un quart d'heure avant l'arrivée de Papa à la maison, de jour comme de nuit, le chat saute sur la poignée de la porte de cuisine s'y suspend, et l'ouvre si ce n'est pas fermé à clef. De nuit, il fait un tel bruit, que tu te lèves pour lui ouvrir. De toute façon, tu ne peux pas le retenir.

Rouzic sort. Il saute par-dessus la grille, longe notre petite rue, traverse la place, suit la rue qui borde la voie ferrée et marche vite jusqu'au petit pont qui enjambe cette voie ferrée. Là, il s'assoit et attend Papa qui ne tarde pas à apparaître. Ils sont tous les deux à l'heure au rendez-vous. Papa descend de vélo, caresse longuement Rouzic qui ronronne. Papa enjambe de nouveau son vieux véhicule et roule très lentement. Rouzic

marche à toute allure à côté de la bicyclette. Ils pénètrent ensemble dans le jardin puis dans la maison. Rouzic, le malin, préfère les retours nocturnes, car il suit Papa jusque dans la chambre. Le bonheur pour lui, c'est de constater que Maman dort. Il saute alors sur le gros couvre-pieds interdit. Les deux complices s'endorment aussitôt. Gare à lui demain matin quand Maman constatera l'infraction ! D'ailleurs, la chambre lui sera définitivement interdite, le jour où naîtra une jolie petite poupée blonde aux yeux noirs : notre petite sœur Evelyne.

Chaque jour, pendant des années, Rouzic a fidèlement attendu Papa, malgré des horaires complexes et variés. Rouzic ne s'est jamais trompé, pas une seule fois, entendez-vous !!!

Le jour où Papa n'a pas aperçu Rouzic, il a appuyé sur les pédales. Il a trouvé Rouzic mourant, malgré le lait et les vomitifs que Maman essayait de lui ingurgiter avec un compte-gouttes. Grand chasseur de mulots, Rouzic s'était empoisonné par mégarde. Les voisins, envahis par ces bestioles destructrices, mettaient en effet de la mort-aux-rats sur leur terrain.

Montpellier, le 26/01/1995



La tornade

Le vent souffle en rafales violentes et incontrôlables. Ce n'est pas le Mistral ou la Tramontane ; c'est un vent anonyme, stupide qui soufflera pendant toute la durée de la guerre sur la proche banlieue située à l'est de Paris. Comme si le manque de chauffage ne suffisait pas à geler les habitants ! Il faut encore que l'atmosphère s'en mêle ! Ce vent est là, présent, disparaissant rarement. Mais si désagréable soit-il, nous sommes habitués à lui, nous le connaissons.

Aujourd'hui, le vent a perdu de son intensité. Nous devrions nous en réjouir. Mais contre toute attente un incompréhensible malaise plane sur la petite ville. Il semble que la pluie va finir par tomber en abondance. Il est midi et nous avons l'impression que le jour ne se lèvera jamais. Le ciel est noir, tacheté de traînées violettes et de gigantesques plaques orange. C'est si bizarre, si étrange que cela en devient angoissant. Le vent s'arrête brusquement. Plus un souffle, un silence total succède au bruit sourd des rafales. Un silence si complet, si paralysant que mon envie de hurler, pour au moins entendre le son de ma voix, s'arrête dans ma gorge. Mon petit frère reste figé et collé à Maman. Les chiens et les chats sont rentrés précipitamment dans la maison sans qu'il soit possible de les en chasser. Pourtant l'air est trop frais et cela ne ressemble en rien aux orages violents des étés surchauffés. Alors, pourquoi ces bêtes ont-elles senti le besoin incontrôlé de se réfugier à la maison ?

L'ampoule électrique, de trop faible puissance, ne parvient pas à éliminer l'obscurité totale qui règne à l'extérieur.

Soudain, un bruit totalement inconnu envahit la ville : aucune ressemblance avec des sons familiers. C'est un mélange de grognements de lion, d'orage lointain se rapprochant à vive allure, de roulements de tambour un soir de quatorze juillet, de

bruits de casserole attachée à la queue d'un chien qui s'enfuit. C'est un bruit étrange qui s'enfle, qui s'enfle et se gonfle comme de la pâte à pain. C'est bientôt insoutenable, intolérable, un cauchemar total. Même dans mes rêves de fées et de sorcières, je n'avais inventé un bruit aussi terrifiant. Ce bruit s'étoffe encore, devient assourdissant, insoutenable. Figés, terrifiés, nous restons soudés au carrelage de cuisine, sans gestes, ni voix. Cela nous dépasse, c'est sûrement la fin du monde, le jugement dernier... Et comme ce matin j'ai chipé un morceau de sucre, sûr que je vais me retrouver à gauche de Jésus parmi les méchants. Nous sommes terrorisés. Le ciel semble moins noir, mais il renvoie de grands reflets violets et les zébrures orange s'étalent d'avantage.

Je suis incapable de dire combien de temps dure ce cauchemar. Transformés en statuts de sel, il nous faut de nombreuses minutes avant de réaliser que le calme et le silence sont revenus. Un énorme éternuement de mon petit frère nous ramène à la réalité. Cet « Atchoum » nous réintroduit dans notre monde ordinaire, dans celui des êtres humains, avec leurs petits soucis et leurs maladies. J'embrasse Dédé avec fougue ; il ne sait pas qu'il vient de me délivrer... d'un séjour en enfer...

Pendant tout cet ahurissant événement les animaux sont restés sous la table de cuisine, collés le long du mur. Maintenant ils relèvent la tête. Les chiens s'ébrouent, les chats s'étirent et demandent à sortir. Ils savent mieux que nous que tout danger est écarté.

A leur suite nous sortons, pas très rassurés cependant. Le spectacle qui s'offre à nous est désolant. Des toitures se sont envolées. Des palissades ont été arrachées et envoyées au loin. Des vitres brisées ont fait un vol plané dans les rues et jonchent le sol. Des pots de fleurs ont voltigé, sautant les murs et se retrouvant trois habitations plus loin. Mais le plus extraordinaire c'est le voyage incroyable fait par les poubelles. Pas de vraies poubelles, ce sont les vieilles lessiveuses en tôle galvanisée qui terminent leur vie en poubelles. Parfois, la nuit,

on entend un bruit métallique : C'est un chien errant qui vient de donner un bon coup de gueule dans un couvercle pour le faire sauter. Au petit matin on trouvera la poubelle renversée et les ordures répandues sur le sol. Mais aujourd'hui, les poubelles de mon quartier ont accompli un exploit. Parties de notre petite rue, elles ont survolé tous les pâtés de maisons alentour, sauté la voie ferrée, passé l'avenue de Rosny et se sont retrouvées dans le quartier neuf, de l'autre côté du grand pont. Un voyage de cinq cents mètres au moins.

Les gens se sont rassemblés et bavardent avec excitation. Finalement, ils tombent d'accord : il s'agissait d'une tornade de force exceptionnelle. Elle avait pris naissance beaucoup plus loin dans la plaine, s'était engouffrée dans les tunnels, avait suivi la profonde entaille faite pour la voie ferrée stratégique et était venue s'épanouir dans ce quartier de banlieue où il ne se passe jamais rien.

Montpellier, le 13/03/1995

Un train peut en cacher un autre

Vous vous souvenez de Villemomble, la petite ville à treize kilomètres à l'est de Paris, la petite ville paisible où il ne se passe jamais rien. Dans ce quartier entre l'ancien et le nouveau cimetière, peuvent jouer sans problème tous les enfants. Loin du bruit, la maman d'Arlette, dite Lélette promène son gros bébé dans un landau. Le monsieur qui boîte fait sa petite promenade quotidienne. Les deux petits vieux qui viennent d'acheter le terrain en friche à l'angle de la rue et du chemin empierré, entassent dans un coin tous les détritiques que les voisins ont jetés par-dessus le grillage rouillé pendant des années. Quelques gamins sont à plat-ventre au milieu de la place, ils regardent les premiers albums de bande dessinée américaine. D'autres, assis en tailleur, jouent au couteau. Cela consiste à poser la pointe du couteau sur chacune des phalanges de la main gauche ; puis d'un geste rapide de la main droite, à faire pirouetter le couteau qui doit alors se planter bien droit dans le sol. Une autre équipe joue au triangle et des cris retentissent : « Sale tricheur t'as avancé ton pied, rends-moi mes billes ! » Et une poursuite, suivie de croche-pieds et de « bûches », clôt l'affaire. Les filles sautent à la corde, jouent à la marelle ou promènent leurs poupées.

Peu sympathiques, les deux « mémères » promènent leurs affreux roquets. Avec l'herbe qui pousse partout, elles ont l'audace de laisser leurs horribles bestioles faire leurs besoins sur le trottoir si bien ratissé et désherbé par Maman. Parfois, mon frère et moi, nous nous perchons sur le mur et passons notre bout du nez par-dessus la grille. Alors, elles traversent et les chiens vont salir le trottoir d'en face.

Il fait beau, les chaises et les pliants sont sortis dans les jardins. Maman prépare une tarte aux abricots fraîchement cueillis. Si nous sommes sages et si nous donnons un coup de main pour tout sortir, nous dînerons au jardin ce soir. Bref !

C'est le calme plat... Situé à la sortie de la ville, notre petit coin de campagne nous apporte joie et tranquillité.

Les garçons en ont assez d'être assis. Ils se mettent à courir dans tous les sens et nous bousculent, nous les petites filles sages. Nous piaillons et, abandonnant poupées, craies et cordes, nous sommes prêtes au combat. Je crêpe le chignon à mon petit frère Dédé, et je tire de toutes mes forces sur ses bouclettes. Hélas ! Dans ce quartier nous sommes en minorité et nous succombons. Mais c'est « pour de rire », un simple jeu ; ils nous ont montré qu'ils étaient les plus forts et ils sont contents. Quelques cris faussement hostiles fusent encore. Avec énergie, ils scandent « Ah ! Hou ! Les quilleus ! Ah ! Hou ! Les quilleus ! » (une quille est le surnom méprisant pour dire une fille). Et chacun repart jouer dans son coin.

Les garçons décident de faire une bonne partie de foot. Pas de problème, ils ont tous un ballon. Chacun se précipite chez lui, heureux, afin de ramener ce précieux objet entre tous, le ballon. C'est une explosion de joie ! Et on joue, et on court, ce ne sont que rires et bousculades.

— A toi la passe ! braille Pierrot.

— Penalty, penalty ! s'égosillent les jumeaux.

— Corner ! J'ai dit corner ! hurle Gérard dit Gégé.

Moi je n'y comprends rien à ces mots-là, mais je constate qu'ils s'amuse rudement bien. Va falloir que j'apprenne à jouer au foot au lieu de les regarder. Nous les filles, nous leur avons laissé la grande place, mais ces imbéciles de garçons n'en font jamais qu'à leur tête. Ils vont jouer dans les rues avoisinantes. Évidemment ce qui est prévu arrive. Un premier ballon saute dans le jardin du boulanger qui dort profondément en cette fin d'après-midi. Pas question d'aller réveiller l'homme endormi, et pas question de sauter le grillage sous peine de se faire croquer tout vif par le chien-berger allemand qui aboie férocement en se jetant sur la palissade. On prend un second ballon et la partie continue.

Celui-ci suit le chemin du premier et atterri chez des gens acariâtres qui collectionnent nos ballons. Inutile de sonner chez eux, ils nous ne le rendront pas. Un troisième ballon entre en action, mais celui-là ne fait pas long feu. Au premier shoot le ballon décrit un magnifique arc de cercle et va se percher dans l'un des acacias géants qui bordent la voie ferrée. En espérant un bon coup de vent qui le rejettera à terre, ce ballon est encore perdu pour nous. Dédé a un chouette de ballon, mais aujourd'hui il est trop mou et Papa est parti travailler avec la pompe à vélo. Décidément les garçons n'ont pas de chance.

Alors l'un d'entre eux a une idée. Dans la petite rue qui prolonge la passerelle, en descendant un peu sur la gauche, habite un super copain. Lui, a un vrai ballon de foot. On n'a pas vu Coco Colombo de la journée, peut-être est-il malade ? Toute la petite équipe se précipite chez lui et sonne énergiquement. Toujours vêtue de noir, ronde et forte, comme toutes les mamans italiennes de mon quartier, la mère de Coco descend en se déhanchant les trois marches de son perron et vient à notre rencontre. « Non, Coco n'est pas malade, mais il a fait de très grosses bêtises. Il faut qu'il réfléchisse. Je l'ai enfermé à double tour dans sa chambre. Et j'ai même tiré le verrou à l'extérieur au cas où il aurait chipé une clef ». Nous avons droit à tous les détails, sauf que madame Colombo ne dit pas pourquoi Coco est enfermé. Elle va chercher le ballon et les garçons, excités de joie à l'idée de jouer avec un vrai ballon de foot, remercient et repartent en courant.

Maintenant les garçons ont compris, ils restent sur la place et une partie exceptionnelle s'engage. Pensez ! Un vrai ballon de foot, le rêve de chacun. A Noël, peut-être ? Pense Gérard. Pour le Certif ? Se dit Pierrot. (Certificat d'Études Primaires que l'on passe à quatorze ans).

En attendant d'en posséder un, chacun met toute son énergie à taper dans ce formidable ballon de football.

Soudain, apparaît hirsute, ses petites bouclettes brunes au ras de la tête, le super copain Coco, dans une tenue assez

cocasse. La partie s'arrête instantanément. Il est entouré, fêté, car ce grand garçon de douze-treize ans, terrible et capricieux à la maison, a un caractère en or avec sa bande d'amis. Sa famille ne comporte que des femmes. Le père est décédé il y a longtemps. Il a trois sœurs aînées, beaucoup plus âgées que lui, dont certaines sont mariées. C'est le seul garçon. Il est pourri, gâté. Il y en a toujours une pour le soutenir contre les autres quand il fait des bêtises.

Aujourd'hui, Simone n'a pu supporter que son petit frère reste cloîtré dans sa chambre par un temps pareil. Elle a tiré le verrou, et le garnement puni par sa mère s'est furtivement éclipsé dans la rue. Les explosives retrouvailles terminées, on se fait la partie du siècle, une partie inoubliable.

Un coup de pied malencontreux, à ras du sol, envoie le ballon sur l'herbe du trottoir. Le ballon file et glisse sur le remblai de la voie ferrée, descend la pente, accélère et tombe dans le profond caniveau qui borde la voie. Dédé se faufile entre les arbres et les arbustes, tous plus piquants les uns que les autres. L'herbe grasse rend pénible la remontée. Il réapparaît, égratigné. L'aspect déguenillé de sa culotte courte d'été et de sa chemisette va lui valoir une bonne apostrophe à l'heure du dîner. Mais le ballon est là, et c'est le principal. La partie reprend avec plus d'enthousiasme et de vigueur qu'auparavant. Insensiblement, les joueurs se déplacent vers la petite rue étroite qui borde la voie ferrée. Bientôt ils abandonnent totalement la place, et se rapprochent de la passerelle qui mène chez Coco. Le sombre et profond tunnel situé à quelques mètres de ce petit pont résonne au passage des trains de marchandises. La fumée envahit quelques instants la rue puis se dissipe et les garçons peuvent de nouveau reprendre leur jeu.

A plusieurs reprises, le ballon saute sur le remblai, mais jamais bien loin. Les garçons têtus ne reviennent pas sur la place. Ils restent coincés dans cette rue étroite, entre la rangée de maisons et le chemin de fer.

Comme c'est amusant finalement d'aller chercher ce ballon ! Vite on invente un nouveau jeu ! La petite passerelle repose sur deux solides piliers en béton. Chaque pilier est encadré de deux pentes également en béton qui lui assure une parfaite stabilité. Le nouveau jeu consiste à laisser glisser le ballon le long de la pente puis d'aller le récupérer. Mais les garçons se lassent vite. On abandonne carrément le ballon. Toute la joyeuse équipe s'installe donc sur la passerelle et contemple le spectacle. Chacun à tour de rôle se laisse glisser. Soit accroupi sur les pieds, soit sur le postérieur si l'on ne craint pas une bonne volée pour avoir râpé sa culotte. L'atterrissage est rude. Gégé arrive debout les deux pieds dans la gadoue du caniveau. Dédé se retrouve dans les broussailles à gauche de la passerelle. Pierrot avec ses grandes jambes veut rester debout et bascule lui aussi dans les épineux. Coco réussit une descente parfaite. Bref, on va s'améliorer et une seconde descente s'organise. L'honneur revient à Coco qui prend la tête du deuxième tour. Les garçons remontent un à un, de plus en plus sales, de plus en plus loqueteux, des vrais chiffonniers. Une immense gaieté les habite, ce ne sont qu'éclats de rire et cris de joie.

Et soudain tout se fige, tout devient ahurissement et cauchemar. En bas, assis sur le ballast, Coco s'excite. On ne comprend pas très bien ce qu'il dit, on constate seulement son agitation. Mais, pour l'époque, Coco est un petit dur, un caïd, un gosse infernal comme dit sa mère. Là-haut sur le pont, les copains le regardent et ne bougent pas. Soudain, un énorme ronflement, un sifflement aigu s'enfle et s'enfle encore. Lancée à toute allure dans cette courbe qui précède la ligne droite, une locomotive jaillit du tunnel et passe en trombe. Des dizaines de wagons de marchandises défilent sous les yeux exorbités des enfants impuissants. Coco n'a pas bougé, il est resté sur place. Le pied coincé dans le fil qui relie deux tronçons de rail consécutifs, il n'a pu se dégager à temps. Sans souci des arbres et des ronces, les enfants dévalent la pente pour porter secours à leur copain. A ce moment là, Coco parvient à se redresser,

étend sa deuxième jambe en travers de la voie pour tenter de se dégager. Il va réussir, quand un hurlement de terreur paralyse ses amis sur le remblai. Ils ne sont pas encore parvenus en bas de la pente, ils n'ont pas le temps d'intervenir. Un fracas épouvantable retentit. Sur la même voie, roulant exactement dans le même sens, un autre train surgit du tunnel, crachant des étincelles, enfumant enfants, ballast, voies ferrées, passerelle, noyant cette apocalypse dans une obscurité momentanée. Quand le nuage se dissipe, les enfants se glissent atterrés près de leur pauvre petit chef. Un pied a disparu. Il a sans doute eu une deuxième jambe, mais il y a si longtemps. Maintenant on ne reconnaît plus rien... de la bouillie, des flots de sang... Les enfants essaient en vain de remonter Coco. Certains vont chercher du secours chez les voisins, juste de l'autre côté de la passerelle. D'autres vont prévenir Madame Colombo. Les voisins téléphonent à Police-Secours. Tous les adultes arrivent en même temps sur les lieux du drame. L'adolescent est dirigé sur l'hôpital le plus proche. Il est conscient et lucide. Il déclare à sa mère que, puisqu'il n'a plus de jambes, il gagnera sa vie en jouant du violon. Et c'est vrai que Coco a des dons pour la musique, tous ses professeurs le reconnaissent. Et Coco continue à réfléchir, et à essayer de consoler son entourage.

La maman de Gérard voit arriver des enfants, verts, ahuris, hagards, aux vêtements couverts de sang. Elle les fait rentrer dans son garage, court chercher à boire, et les oblige à avaler le plus de liquide possible avant d'écouter le récit haché des garçons qui parlent en même temps. Elle saisit quelques mots dans ce flot de paroles, ponctué de gestes. Cela lui suffit, elle a compris. Avec beaucoup de gentillesse et de tact, Madame Pilley essaie de calmer et de rassurer les enfants, de leur faire reprendre surface dans le naufrage total où ils s'enfoncent. Comment faire comprendre à ces galopins cet événement qui n'a aucun sens... Leur seul but jusqu'à présent c'était de jouer éperdument, de faire une foule de bêtises et donc de recevoir quelques taloches, de se disputer avec leurs meilleurs copains, de bien travailler à

l'école ou d'en faire le moins possible selon les tempéraments, bref la vraie vie quoi ! S'apercevoir brusquement qu'il existe autre chose, autre chose de sordide, d'angoissant, les terrifie. Réaliser que Coco, leur chef intrépide, insolent, effronté, bagarreur, ne craignant rien ni personne, va sans aucun doute disparaître à jamais, les pétrifie. Ils refusent la réalité, ils disent non et rejettent tout en bloc.

André rentre à la maison, l'air égaré. Il lui faudra beaucoup de temps et de silence pour arriver à exposer d'une façon cohérente ce qui s'est passé.

Deux longs jours passent sans aucune nouvelle. Une voisine vient nous prévenir que Coco, malgré de nombreuses transfusions pour combler les énormes pertes de sang, n'a pu être sauvé. Tout le quartier est atterré.

Le quartier, c'est un peu comme une grande famille. On se réjouit et on a de la peine tous ensemble. Les baptêmes, les communions, les mariages, les enterrements font partie de la vie commune. Les habitants sont de nationalités et de religions différentes. Il y a eu une grande réjouissance pour la circoncision du petit Gordon. La sobre et digne cérémonie protestante dans le jardin du boulanger pour l'enterrement de sa femme nous a tous réunis. Quelques personnes ont déménagé, mais l'esprit de cette petite communauté est resté le même et les nouveaux venus ont adopté nos habitudes. Les habitants ont en commun d'être des gens simples, travailleurs, qui ont les mêmes problèmes, les mêmes soucis. Immédiatement après l'annonce du décès de Coco, deux femmes abandonnant instantanément leurs activités ménagères, sont parties un crayon et une feuille de papier à la main, faire la quête chez tous les voisins. Pas de discours inutile, chacun se montre généreux, et jamais un habitant n'a refusé de donner. La somme recueillie est énorme. Maman, qui a une magnifique écriture, est toujours chargée de faire l'enveloppe. Aujourd'hui pour honorer Coco Colombo, elle a sorti la bouteille d'encre de chine et écrit en ronde : Pour nos amis, dont nous partageons la

douleur. La somme est tellement importante que, d'un commun accord, les femmes ont décidé de ne pas commander de fleurs et de donner la totalité de la quête à la famille. Pour la remise de l'enveloppe, les copains de Coco accompagnent les dames. Madame Colombo descend lourdement les trois marches de son perron et vient à la rencontre de ces tristes visiteurs. La rencontre de ces femmes et de ces gamins avec la Maman du jeune disparu est hallucinante. C'est un moment insoutenable qui dure une éternité, personne - et surtout pas les gamins - n'ose rompre cette déchirante communion. Enfin, maladroitement, l'enveloppe change de mains. « Y'a tout, vous ferez ce que vous voudrez ! ». Et tout le monde s'enfuit. La Maman remonte son allée. Les voisines retrouvent la parole. Les garçons avancent somnambules et muets, d'autant qu'ils viennent de passer deux fois devant les lieux du drame.

Ce matin tout le quartier se dirige vers la chapelle. L'abbé Senart, énergique, a convoqué en hâte les Petits Chanteurs à la Croix de Bois de la Paroisse. La chapelle ne peut accueillir tout le monde. Des bouquets de fleurs blanches continuent de s'amonceler à l'extérieur. Cette foule énorme suit la messe dans la cour du patronage.

Pourtant il manque quelqu'un. Il manque Simone, la sœur au cœur tendre, celle qui a délivré Coco, celle qui ne voulait pas que le turbulent petit frère reste enfermé un si beau jour... Le médecin l'a mise sous calmant et en ce moment elle dort profondément veillée par son fiancé.

À quelques temps de là, la S.N.C.F. fautive, a fait arracher tous les acacias et les sureaux géants, tous les buissons d'épineux. Elle a laissé une terre nue et dévastée. Ensuite elle a fait poser des pieux et un grillage de chaque côté de la voie, depuis la passerelle jusqu'au grand pont. Il a fallu cette tragédie pour qu'elle daigne clore un terrain lui appartenant. Il est bien temps ! Cela ne nous rendra pas Coco Colombo, le joyeux farceur du quartier.

Montpellier, le 20/04/1995

Un joyeux Noël

(1946, peut-être)

La Guerre est terminée. Papa a été libéré et nous sommes de retour dans nos deux petites maisons jumelles à Villemomble à treize kilomètres à l'est de Paris. Le premier trimestre scolaire vient de s'achever. Mon frère et moi sommes en vacances de Noël.

Il fait doux en cette fin d'après-midi. Depuis plusieurs jours déjà la mairie a fait installer par ses cantonniers quelques guirlandes lumineuses au-dessus de la Grand'rue. Nos parents travaillent jusqu'au soir. Nous avons une dizaine d'années et nous sommes assez grands pour nous garder tout seuls. Nous jouons dans le jardin à en perdre le souffle. Puis comme toujours le jeu dégénère. On se dispute, on crie, je tire les beaux cheveux frisés d'André qui me lance d'énergiques coups de pieds dans les tibias. On se calme quelques instants pour reprendre souffle... et on recommence à se battre. Je file dans la cuisine, prend un livre, veut m'asseoir près de la cuisinière. Mais il fait un froid de loup là dedans ! Catastrophe ! Nous avons tellement joué que nous avons oublié de remettre du charbon dans la cuisinière. On essaie de la rallumer en mettant une tonne de papier et du charbon en forme de gros œufs appelés boulets. Le papier brûle comme il peut, enfoui sous le charbon, mais les boulets ne prennent pas. Il faut vider la cuisinière. C'est bouillant. Alors péniblement, à l'aide d'une pelle en fer et d'un seau émaillé, nous vidons le tout. Puis, minutieusement, nous introduisons du papier froissé, du petit bois bien entrecroisé pour que l'air passe, du gros bois, une poignée de boulets et des dizaines d'allumettes. Le feu prend enfin. Nous le surveillons, nous le dorlotons, lui rajoutant du charbon, mais pas trop. Quand cette première série de boulets est bien rouge on rajoute une grosse pelletée de charbon. Nous

sommes sauvés ! Surveiller le feu est la seule chose que nos Parents nous demandent, et l'on y pense rarement. La cuisine est enfumée et poussiéreuse. Dédé ouvre la porte toute grande pour chasser cette odeur pénétrante. Je passe le balai et la serpillière. Et nous retournons au jardin tandis que la cuisine sèche. Les courses-poursuites se succèdent. Fatiguée, je décide de rentrer. Dédé n'est pas d'accord. Il insiste, je refuse. Il sort, tire brusquement la porte à lui et m'enferme. Il rit joyeusement en me montrant les clefs à travers le carreau. Je pars lire dans mon coin. Un bon moment après, je désire sortir. Je tape sur le carreau mais Dédé ne m'entend pas ; je suppose qu'il est au fond du jardin. Enfin le voilà qui réapparaît. Je lui fais signe. Il me crie :

— Tu veux les clefs ?

Je fais oui en hochant la tête. Alors Dédé prend son élan et me jette le trousseau à travers la vitre. Elle vole en éclats, il y a des bouts de verre partout. Nous sommes figés, sidérés. Il n'arrête pas de répéter :

— Mais je voulais faire semblant

— Oui, mais tu les as lâchées, et maintenant qu'est-ce qu'on fait ?

Nous ramassons les morceaux. C'est l'hiver, la nuit tombe vite. Nous abandonnons la cuisine, courons chez la voisine qui nous est d'aucun secours. Nous nous réfugions dans les chambres. Soudain une joyeuse petite sonnette suivie d'un brutal coup de freins retentissent, c'est Maman qui arrive en vélo. Elle est chargée de provisions pour fêter dignement Noël. Immédiatement, elle constate les dégâts. Filez ! Au lit ! Vous n'aurez pas de Noël. Elle sort un mètre pliant, un petit carnet, un crayon noir et mesure le trou béant. Puis sans dire un mot, grimpe sur son vélo et disparaît. Le temps nous semble long. Nouveau coup de petite sonnette, d'un son différent : Voilà Papa sur son grand vélo. Nous avons moins peur de Papa que de Maman. On lui explique, il réenfourche son vélo et disparaît à son tour. Une bonne heure passe. Il fait totalement nuit, nous

avons faim et nos Parents n'ont toujours pas réapparu. On guette derrière la porte vitrée. Ni l'un ni l'autre n'ont dit où ils allaient. Mais pour nous c'est évident. Seul le grand quincaillier de l'avenue... peut nous venir en aide. Maman revient seule et sans matériel. Pourquoi n'a-t-elle pas rencontré Papa ? L'explication vient, orageuse et violente quand Maman entre en trombe dans la chambre. C'est fête, dit-elle, et le quincaillier est fermé depuis longtemps. J'ai tambouriné sur le rideau de fer de la vitrine jusqu'au moment où le commerçant est sorti de chez lui exaspéré par mon tintamarre. Il a dit : c'est vous Madame qui faites un tel raffut, d'habitude ce sont les gosses qui jouent à ça. Et il rentre chez lui sans attendre que Maman s'explique. Cette fois-ci j'ai sonné chez lui. Encore vous ? A-t-il dit avec fureur. Mais ce coup-là je lui ai coupé la parole et lui ai tout expliqué : que le vieux mastique avait cédé, que la vitre était tombée et qu'on était gelé. Il m'a fait passer par derrière, a pris les mesures et a commencé à couper le carreau. Soudain quelqu'un s'est mis à taper avec ardeur sur le rideau de fer du magasin. Le commerçant a hurlé : Celui-là je l'étrangle. Il est sorti dans sa petite allée. Je l'ai suivi. Apercevant la longue silhouette et le vélo j'ai dit : Ne craignez rien c'est mon mari. Et nous sommes rentrés tous les trois dans la tiédeur de l'atelier. Papa ne va pas tarder, il arrive à pieds retenant la vitre sur le cadre de son vélo.

Elle change de ton et ajoute : Arrivez, il y a du travail. Elle déballe ses sacs. Je me demande bien comment elle a pu remonter du Raincy en vélo avec un chargement pareil. Sur le gros panier en osier trône une bûche énorme, puis des pâtés ronds truffés, des galantines de toutes sortes et un superbe pâté en croûte apparaissent. Tout au fond du sac, une bourriche d'huîtres pour au moins six personnes. C'est dégoûtant ces bestioles que l'on avale vivantes. Moi ce que j'aime c'est l'eau de mer mêlée à la vinaigrette aux échalotes. Dans les sacs à provisions une petite dinde qui fera plusieurs jours, un gigot, un rôti rouge, des pommes de terre pour la purée, des

betteraves rouges, de la salade, du lait, du beurre et, des fromages. Le troisième cabas déverse des tonnes de raisin, bananes, pommes, oranges, mandarines, figues et dattes fraîches.

Il y a de la nourriture pour toutes les vacances de Noël ! Tandis que Maman ouvre les huîtres, nous installons les pâtés sur les ravieres du dimanche. Papa arrive et se met aussitôt au travail. Il nettoie méticuleusement les encadrements de fenêtre, fait sauter les derniers morceaux de verre. Il appuie le carreau. Nous jetons un coup d'œil : pourvu que Maman ait pris les bonnes mesures ! Mais elle, très calme, sûre d'elle, ne se retourne même pas, face à l'évier elle continue d'ouvrir les huîtres. Le carreau est parfait. Papa plante quelques petits clous sans tête. Le carreau bien en place, il commence à mastiquer. Là, cela va moins bien. Le mastic suit le couteau et refuse de coller. Après bien des essais et des dérapages, le mastic tient bon... La preuve de notre bêtise a enfin disparu. Tandis que Papa va se nettoyer et changer de vêtements, nous mettons une belle nappe et des bougies. Maman a punaisé des guirlandes sous la planchette qui supporte la radio. Le four à Butagaz attend le pâté en croûte. « Déjà dix heures ! Trop tard pour faire cuire de la viande ! » dit Maman. Puisque Papa a mis une cravate, Maman décide de se faire belle à son tour. Alors il débouche les bons vins en l'attendant. La petite crèche trône sur le buffet de salle à manger. Devant la vieille cheminée le sapin s'éclaire de véritables bougies multicolores. Le lendemain matin, les quatre paires de chaussons regorgent de cadeaux. Tout est rentré dans l'ordre ! Ah ! Non, cette année nous ne sommes pas allés à la messe de minuit. Ma foi, je ne m'en plains pas. Le soir de Noël il y a trois messes qui se succèdent. On ne va quand même pas casser les carreaux tous les ans pour échapper à la messe de l'aube et surtout à celle de l'aurore !

Joyeux Noël à Tous !

Montpellier, le 23/11/1997



Enfance

**Impressions
de guerre
d'une petite
fille heureuse**



Exode

Août 1939 s'achève joyeusement. Il fait beau et nous prolongeons nos vacances. La rentrée scolaire est encore loin, au premier octobre. D'ailleurs, Pierrette et moi n'avons que cinq ans et l'école maternelle n'est pas obligatoire. Depuis quelques jours Papa et Tonton Pierre ont repris le travail. La vie continue, tranquille, Pépé Arthur ramasse fruits et légumes. Mémé Caroline fait des conserves. Tata Zabeth écrit de longues lettres à son mari qui ne revient que le dimanche. Maman tricote pour toute la famille... Et nous, les quatre cousins, nous continuons à faire des bêtises.

Soudain, l'atmosphère change. La T.S.F. fonctionne toute la journée. Elle hurle cette horrible radio, plus de jolies chansons tendres, plus d'histoires drôles comme à l'ordinaire. Non elle parle, parle, de la même voix d'homme toujours sur le même ton. Ça m'énerve, je veux l'éteindre, mais grand'mère m'éjecte d'une secousse et me crie : « Ne reste pas dans mes jambes, et laisse la radio tranquille, sinon gare ». Je sors en trombe de la maison et file jusqu'au bassin de pierre. J'aime ce bassin, ses vieilles sculptures, sa mousse verte, son humidité qui t'imprègne quand tu te mets sous le vent. Je regarde les gros poissons gris qui s'ennuient autant que moi. Le jet d'eau sort de la statue, et retombe en fines gouttelettes sur la surface pleine de jolis reflets. Je reste là longtemps, mais les poissons se cachent sous les herbes. Je rentre à fond de train et ne reconnais pas la maison. Un désordre, un désordre dont tu n'as pas idée règne dans cette maison. D'ordinaire Pépé Arthur regarde les trois femmes s'activer et ricane malicieusement en disant : « Une place pour chaque chose, chaque chose à sa place, hélas ! Dans cette maison tout est tiré au cordeau, pire que dans mon jardin, franchement ça manque de fantaisie ». Mais aujourd'hui, il est servi Grand-père, du désordre, il y en a !

Fébrilement les femmes font les valises, y enfournent des choses précieuses qui n'y étaient pas au début des vacances. Mémé cache l'argenterie dans les clapiers vides puis y ajoute de la paille. Elle inspecte les armoires et récupère de petits objets auxquels elle tient. Elle les glisse dans les moindres interstices des bagages et bientôt il est impossible d'ajouter quoi que ce soit. La déclaration de guerre sème la panique dans les foyers. Jean, mon Père, et Pierre sont mobilisés. Ils disparaissent de notre univers.

Et c'est l'attente, l'attente interminable d'événements qui ne viennent pas. Une semaine passe, puis deux. C'est la guerre mais rien n'a changé dans la vie quotidienne. Ce qui a changé c'est quelque chose que je ne comprends pas. Les trois femmes ne sont plus comme avant la confection des grosses valises. Elles ne les ont pas vidées, mais on a besoin de nos habits. Elles nous obligent à mettre des affaires un peu justes qui sont restées dans les armoires. Elles ne sourient plus, les femmes, elles nous envoient promener, elles n'ont plus envie de jouer avec nous. Et nous, les grandes de cinq ans on se dit que si c'est ça la guerre, ce n'est pas amusant. Ce qui a changé c'est l'atmosphère mais en 1939, la fillette que je suis, ne connaît pas ce mot.

Et puis tout doucement la vie reprend son cours. Tata Zabeth rentre à Reims avec ses filles et son embonpoint qui augmente chaque jour. Le bébé est prévu pour Noël. Maman, Dédé et moi repartons pour Villemomble. Nous reviendrons tous à Jouarre pour fêter Noël, à moins bien sûr que la guerre ne change nos projets. Les mois passent. Chaque semaine Maman écrit à ses parents et à sa sœur et reçoit deux lettres en retour. Maman cultive notre petit jardin, s'occupe de nous et tout va bien sauf que Papa n'est pas là. Vers la mi-décembre, Tata revient chez ses parents et bébé Jean-Pierre naît à Jouarre. En février Papa arrive à Villemomble habillé en militaire marron. Je le trouve très rigolo avec son petit calot et il me le prête. Mais il se remet en civil comme il dit. Il fait un froid de

loup et nous avons du mal à chauffer. Comme il a beaucoup neigé on fait un immense bonhomme de neige et Maman prend des photos. Papa dit qu'il ne se passe rien sur le front. Les soldats attendent les Allemands, mais ils ne les ont ni vus ni entendus. Au bout d'une semaine Papa repart. Le printemps arrive. En mars nous retournons à Jouarre chez les parents de Maman. Et de nouveau la joie règne. Pépé entoure ses cinq petits-enfants de sa tendresse et de son éternelle bonne humeur. Le joli bébé blond aux yeux bleus nous attire comme des mouches et Tata nous chasse car nous passerions notre temps à l'étouffer sous nos baisers. Les grandes personnes écoutent chaque jour la T.S.F. Mars s'achève.

Soudain exactement comme en Septembre, l'atmosphère change. A nouveau les femmes bouclent les valises desquelles elles avaient sorti un minimum de choses. Les Allemands enfoncent tous les fronts et vont bientôt arriver sur la Marne qu'ils connaissent bien. Nous fuyons devant cette possibilité : nous partons en exode. Les femmes emmènent les enfants. Pépé nous rejoindra plus tard.

Ah ! Ce voyage, une pure folie ! Cela ne ressemble en rien à tous les voyages que nous avons pu faire avec nos parents. Un petit voyage à Dieppe pour passer la journée à la mer, un petit voyage à Strasbourg, en dormant assis dans le train, c'était bien. Mais là, tu attends, attends, et tu ne sais même pas s'il y aura un train. Le quai est plein de monde, de valises, de malles, de chiens ; de gosses, de vieux, et pour mettre un peu d'ordre dans tout cela, de jeunes femmes comme ma mère ou ma tante. Et tu attends encore. Un train arrive, la foule se rue, les enfants bousculés perdent leur mère et pleurent. Chacun pour soit, il faut monter dans ce train.

— C'est peut-être le dernier avant l'arrivée des boches, dit une grosse bonne femme qui m'aplatit sur la porte ouverte du wagon.

Elle monte, nous montons aussi. Personne ne sait où va ce train, personne ne sait où il s'arrêtera, ni jusqu'où il pourra

aller, ni quelle est sa destination finale. Quand le chef de gare peut enfin obtenir des indications précisant l'itinéraire et nous les transmettre à l'aide d'un porte-voix, c'est l'horreur. Des gens coincés dans les couloirs veulent redescendre. Ils écrasent ceux qui se sont déjà assis sur les valises, rentrent leurs volumineux bagages dans les estomacs qui se trouvent sur leur passage. Ils veulent ressortir, c'est aussi simple que cela. Finalement toutes les grandes personnes décident de descendre, et évacuent le couloir. Les enfants gardent les bagages. Sur le quai les femmes organisent la remontée. Ceux qui occupent le milieu du couloir montent en premier. Ceux qui ont leurs affaires aux deux extrémités du wagon, grimpent les derniers. Ils se coincent le long des portes qui ont bien du mal à se refermer. Les gens assis dans les compartiments n'ont guère plus de chance. En principe, un compartiment est prévu pour huit personnes assises, des filets pour mettre les bagages, une porte pour être tranquille chez soi, des rideaux qui se coulisent de haut en bas pour faire l'obscurité totale et une petite veilleuse pour la sécurité. Un petit confort ; même en troisième classe où les banquettes sont en bois, tu finis par t'installer agréablement. Mais aujourd'hui ce n'est plus le cas ! Entre les rangées de jambes des voyageurs assis, d'autres individus ont glissé leurs valises, et se sont installés dessus. Personne ne peut bouger. Au bout d'un moment, une femme crie :

— J'ai une crampe, il faut que je bouge les pieds.

Une femme, en 1939, ça porte une robe, des bas, des chaussures à hauts talons, il lui est impossible de s'accroupir sur son siège comme les gamins. Aucune femme ne porte de pantalon, sauf les femmes osées. Tout le compartiment s'agite donc et permet à la dame de remuer un peu ses pieds ; elle remercie tristement.

Le train roule longtemps. Assise dans le couloir, je somnole bercée par le mouvement cadencé. Ma tête heurte de temps à autre le coin de la baie vitrée, j'ouvre un œil puis je repars dans mes vagabondages. Maintenant il fait nuit. Le train

roule encore, sans chauffage, sans éclairage. Je voudrais bien aller aux toilettes, mais c'est impossible. La place assise sur le siège des toilettes a été gentiment offerte à tante Zabeth et son bébé par un monsieur qui s'est mis debout dans le soufflet entre les deux wagons. Tata et ses filles sont certainement les voyageurs les mieux installés de ces gens qui partent Dieu sait où. Combien de temps vais-je pouvoir me retenir ? Soudain, c'est le miracle. Le train ralentit, freine dans un grincement que je trouve merveilleux ; on va s'arrêter.

A l'extérieur une forte voix d'homme crie :

— Vierzon, tout le monde descend avec ses bagages !

Une voix de femme ajoute :

— Une soupe chaude attend tout le monde, des lits de camps sont dressés dans la salle d'attente, le train ne repartira que demain matin. Venez !

Des infirmières de la Croix-Rouge nous accueillent avec le sourire malgré l'heure tardive. Tout se passe bien. Mais la chose la plus importante pour moi c'est de me baisser sans plus attendre et de faire pipi sous le ballast le long du train... Je ne suis pas la seule... La soupe me paraît délicieuse, moi qui fait toujours un tas de chiqué pour manger. On s'installe pour la nuit. Il fait froid : un petit courant d'air glacial se glisse sous mon lit de camp et finalement je suis mieux à même le sol, roulée dans une couverture un peu rêche. La nuit, n'est pas une bonne nuit comme chez Mémé où tu rabats le gros édredon sur tes yeux pour t'endormir. Ce grand hall plein de monde abrite un chœur qui chante faux : quelqu'un tousse, une autre toux lui répond, le gémissement d'une vieille apporte sa contribution, les pleurs d'un bébé ajoutent quelques notes aiguës à cette chorale de campagne mal dirigée. Un chien se balade et vient te lécher le nez, un monsieur âgé se lève dix fois et ouvre toute grande la porte qui grince. Tu as aussi les gens qui parlent tout haut et ceux qui ne dorment jamais, le monsieur très bien qui va en appeler à la Direction de l'obliger à une telle

promiscuité... Bref une superbe nuit inoubliable, comme il s'en produit rarement dans une vie.

Au petit matin, les dames de la Croix-Rouge viennent nous annoncer le petit déjeuner. Elles font un peu de discipline :

— Ne vous bousculez pas, il y en aura pour tout le monde.

La plus jeune ajoute malicieusement :

— Il y aura même du rab comme à la cantine.

Je ne mange pas à la cantine et je n'ai jamais mangé de rab. Le « rab » (râble) pour moi c'est du lapin en sauce. Je me tourne vers Maman et demande :

— Est-ce qu'elles vont donner du lapin au petit déjeuner ?

Maman ne comprend pas ma question. Je répète :

— La jeune infirmière a dit qu'il y aurait du rab.

Malgré la situation, Maman pouffe de rire, appelle Mémé et Tata Zabeth et leur raconte ma dernière. Je reste plantée là devant ces trois adultes qui n'arrêtent pas de rire. C'est énervant à la fin, les autres personnes n'ont pas ri de la jeune infirmière, pourquoi ma famille rit-elle de moi ? J'ai dit la même chose qu'elle ! Quand enfin Maman se calme, elle se tourne vers moi et commence à m'expliquer :

— Le rab c'est... et elle recommence à rire.

Je n'en peux plus, je crie :

— C'est quoi ?

Les personnes qui nous entourent me trouvent mal élevée de crier ainsi en public et manifestent leur réprobation. Maman s'approche de moi et me dit tout bas :

— Rab, cela veut dire rabiote, avoir du supplément, comme deux parts de tarte aux pommes, tu comprends ? Mais ne répète pas ce mot, c'est un gros mot.

J'accepte l'explication, n'empêche que ce gros mot-là les a bien fait rire !

— Du café chaud pour les adultes, du lait pour les enfants dit la plus âgée des infirmières en déposant d'immenses chaudrons

sur une table improvisée, faite de tréteaux et de longues planches.

Elles apportent aussi des pains de quatre livres, du gros pain qu'elles taillent en énormes tartines. De vieux messieurs sortent leur couteau de poche et les aident. Maman tend le biberon de Dédé. La vaste louche s'écoule tant dans le biberon qu'autour et en masque les graduations. Maman essuie le trop plein et emporte le précieux liquide. Elle fouille au fond de son sac à main et en ressort deux morceaux de sucre emballés dans un mouchoir de fine dentelle. Maman a toujours du sucre dans son sac (Claudette aussi !) Et aussi de l'alcool de menthe pour le cas où l'on aurait mal au cœur. Dédé boit son lait, mais la tétine se bouche. Maman enlève cette tétine, la nettoie et Dédé se précipite sur le biberon qu'il vide complètement bien que bouillant. On me donne une timbale en fer blanc, brûlante que j'ai du mal à tenir. Au-dessus, surnage la peau, la crème de lait qui a bouilli : une horreur, mon cœur se soulève et je dépose ma timbale dans un coin. Je bois une gorgée de café dans la tasse de maman : ça, c'est bon. (Dans ma famille on m'appelle Miss Passette, car cette petite passoire est pour moi plus indispensable que tout autre chose.)

Le train revient sur le quai après avoir dormi je ne sais où. Les gens se précipitent de nouveau comme des fous, abandonnant un désordre inimaginable. Peu de personnes ont plié les couvertures sur les lits de camp. Des verres, des timbales, des papiers gras traînent partout. C'est comme sur la place du marché après la foire. Tirée par un bras, je suis Maman. Nous nous réinstallons dans notre couloir. Le train repart. Au milieu de l'après-midi, il s'arrête en pleine nature sans aucune explication. Les gens s'éparpillent dans les hautes herbes et reviennent soulagés vers la locomotive. Un autre train arrive en sens inverse et déverse lui aussi ses passagers. Les mécaniciens et les chauffeurs bavardent. On regrimpe dans le train qui roule jusqu'au soir. Là, c'est fini pour lui, il a assez

travaillé. C'est son terminus. Des michelines emportent les voyageurs dans plusieurs directions.

En fait, les trains font n'importe quoi. Vierzon, là où l'on a dormi, c'est trop loin pour nous, pas dans le bon sens. Vierzon, c'est un peu dans le même coin que Tonton Joseph, le frère de Pépé. Lui, Joseph il habite près d'une rivière qui s'appelle le Cher et où l'on peut se baigner. Nous on veut aller dans le pays de Mémé Caroline. Ça s'appelle la maison du Morvan. Et c'est là qu'on veut aller, pas ailleurs.

Après plusieurs journées, et plusieurs changements de trains et de michelines, on finit par arriver dans une ville qui s'appelle Clamecy. Là, il n'y a plus rien. Des habitants de cette ville font payer très cher pour nous conduire en voiture à cheval jusqu'à une autre ville, Corbigny. Nous sommes abandonnés sur le bas côté de la route. Les habitants de Corbigny prennent le relais et nous conduisent vers le village de Mémé.

Mémé se fait reconnaître des voisins et demande sa clef. Mon cœur est heureux, heureux, je vais me plaire, je me plais déjà, je veux rester là toute ma vie. Je m'assois sur le talus, dans l'herbe... Et je m'endors.

Je dors longtemps quand, soudain, je suis réveillée par une merveilleuse odeur d'omelette au lard. Une omelette ! Mais j'ai faim ! Cela fait presque une journée que je n'aie rien avalé. Je cours vers la maison, enjambe un banc. Mon nez arrive à la hauteur de la table. Je tends mon assiette. Tout le monde rit. J'ai dormi deux heures. Les femmes ont eu le temps d'épousseter partout, de chasser les toiles d'araignée, de faire cuire des pommes de terre à l'eau. Une voisine a prêté les œufs, le lard, le pain et le fromage. Un festin... J'avale sans regarder autour de moi, sans me soucier des mouches qui volent ni du décor qui m'est totalement inconnu.

Les femmes laissent la vaisselle sur la table en attendant que l'eau chauffe dans la cheminée. Elles fouillent dans une

grande armoire, trouvent des draps et font les lits. Nous venons de prendre possession de notre chère Maison du Morvan.

Montpellier, le 23/02/1996

La maison du Morvan

(Printemps 1940)

La fuite devant l'arrivée des Allemands sur le territoire français, « l'exode », nous a conduits dans un minuscule hameau du Morvan, appelé Thaveneau... C'est là que Mémé Caroline avait passé toute son enfance.

C'est le printemps, mais les journées sont déjà longues et belles. Par la porte ouverte un agréable soleil couchant pénètre et éclaire la pièce. Il y a dix-sept mois que Grand-Pépé François a été enterré au cimetière du village, mais la maison est aussi belle et agréable que s'il était parti faire une courte promenade digestive après le repas. Une longue table et des bancs coupent la salle. Des chaises pailées occupent un coin. L'horloge à balancier sonne toutes les demi-heures. La maie, un grand coffre en bois très ouvragé, brille sous la lumière du jour déclinant et attend que l'on y pétrisse le pain. La grande armoire qui va jusqu'au plafond fait admirer ses portes sculptées et devient brun-rosé. Cette armoire ouverte, on aperçoit des planches ornées d'une bordure de dentelle et du linge à ne plus savoir qu'en faire : des gros draps de toile écrue qui vous râpent les fesses, des taies de polochon aux initiales de la Grand-Mémé, des taies d'oreiller vastes comme des nappes et des serviettes de tables si grandes qu'elles servent de draps de berceau à Jean-Pierre. La cheminée flambe avec ardeur car malgré la chaleur extérieure, c'est notre seule possibilité de faire cuire à manger. Au fond de la pièce un grand lit à alcôve recouvert d'un énorme édredon d'un rouge un peu fané attend notre sommeil. Il y a d'autres pièces derrière et une petite chambre glaciale à l'étage. Dans l'ombre, près de l'entrée un bel évier de pierre permet de faire la vaisselle et d'évacuer les eaux sales. Deux fenêtres, ce qui est exceptionnel dans ce village, donnent une grande luminosité à la pièce. La

porte est un solide panneau de bois plein. A l'intérieur de la pièce, au-dessus de la porte, un énorme bouquet de buis, fané, poussiéreux qu'il faudrait bien jeter. Non, me dit Mémé Caroline, mes vieux pensaient que ce buis bénit le Jour des Rameaux protège la maison et ses habitants de la foudre. Ici, l'orage est violent, tu verras !

Mais ce soir je ne pense pas à l'orage. J'ai presque cinq ans et je suis heureuse, incroyablement heureuse. Impossible d'expliquer pourquoi j'ai l'agréable sensation d'avoir été adoptée par La Maison. Un peu comme si, elle et moi, on se connaissait depuis toujours. Et pourtant je ne suis jamais venue là. Mon arrière-grand-père François est venu à mon baptême à La Ferté. Je ne me souviens pas que mes parents m'aient emmenée à Thaveneau étant bébé. Bon, je ne cherche plus. En tous cas entre elle et moi c'est le coup de foudre.

Dans ma joie, je prends mon élan depuis la porte et je me jette à plat ventre sur le gros édredon. La réplique ne se fait pas attendre :

— Ici, comme ailleurs, les chambres sont interdites en dehors des heures de nuit, et ce n'est pas parce que les lits sont dans la salle qu'on doit tout se permettre.

La règle n'a pas changé, la tape sur les fesses non plus.

Alors commence une vraie vie de bonheur. Mémé Caroline nous fait parcourir le village et nous présente à chacun. Malgré nos bouilles pâlottes de citadins nous sommes bien accueillis. Je trouve que les gens sont un peu rouges mais Maman m'explique que le grand air hâle les visages. Un après-midi nous dégringolons comme des fous la sente qui débouche sur la rivière. Alors là, la surprise est de taille. Mais qu'est-ce qu'elle a donc à s'agiter comme ça ?

Je connais la Seine. Quand on va à Paris faire des achats à la Samaritaine, on se promène sur les berges sans déranger les pêcheurs. Ensuite on se poste sur le pont pour regarder les péniches. La Seine est une gentille rivière bien calme, bien plate, bordée de ciment.

Je connais aussi la Marne. Elle est large et calme comme la Seine. La Marne est plus jolie que la Seine car elle est entourée d'arbres. On peut y faire de la barque et s'y baigner, si on aime ça évidemment. Mais la rivière de chez Mémé est encaissée, étroite, profonde au milieu. Elle court vite, fait des vagues et de la mousse en se heurtant aux gros cailloux. Et surtout elle est assourdissante. Tu dois parler très fort si tu veux qu'on te réponde. Moi, cette rivière ne m'inspire pas confiance. Tante Zabeth m'apprend à faire des ricochets. Je prends un caillou, je lève le bras droit très haut, très raide et je lance le caillou de toutes mes forces. Le résultat est décevant, le caillou tombe à un mètre de la rive, je suis aspergée par trois gouttes d'eau et je piaille. Ma tante tient le caillou près de son corps, se penche sur le côté droit, met le coude sur sa hanche. D'un geste rapide elle jette le caillou bien à plat, « à l'horizontale » comme elle dit. Le caillou fait trois bonds avant de disparaître. Toute la famille applaudit. Mais il est temps de remonter préparer le repas. La grimpette est dure pour nos petites jambes et nos mères nous poussent un peu dans le dos pour nous aider. Nous mourrons de faim. Comme les journées passent vite ici, comme je suis heureuse, de vraies vacances... J'en oublie l'absence des hommes, Papa, Tonton Pierre et Pépé. J'en oublie La Guerre, mais c'est quoi la guerre ?

A table les femmes discutent. Maman dit :

— Ce petit village de Thaveneau, perdu dans l'Yonne boisée et mamelonnée, les « boches » ne le trouveront jamais ! Ce n'est même pas sur la carte d'Etat-major.

Ça, c'est sans compter avec l'intelligence des Allemands. Nous sommes partis le 9 juin 1940. Nous avons mis trois jours pour venir de Jouarre (Seine et Marne) jusqu'à Thaveneau, commune de Mouron (Nièvre). Les Allemands y arrivent le 16 juin, en tractions-avant noires, des voitures françaises, quatre jours après notre arrivée au village. Fuir devant eux et se faire rattraper à l'arrivée, quelle tristesse. Nous sommes morts de frousse, les Huns et Attila n'étaient rien à côté de la description

faite par Mémé Caroline. Elle a vécu la guerre de 14-18 et elle les connaît, les « Chleuhs ». Mais ceux qui viennent à nous parlent français, sont charmeurs, connaissent Paris que les villageois eux n'ont jamais visité. L'un a fait l'École du Louvre, deux autres le Conservatoire de Musique. Et, ce qui est un comble, certains s'occupaient, en temps de paix, de relations diplomatiques ou commerciales avec notre pays. C'est l'armée de métier, qui a de la classe, des bonnes manières et dont l'accent n'est pas plus rocailleux que celui de certains paysans du coin. Dans ma tête de petite fille la peur cesse dès le premier contact. Pourtant, deux choses me gênent : cette façon détestable de s'habiller d'une couleur atroce, ni vert, ni marron ; et puis cette façon de marcher, raide comme des piquets, ils ne peuvent pas être souples comme tout le monde !

Mais ce qui révolte les adultes, c'est la réquisition des logements. La grande ferme est occupée par un état-major et chacun doit fournir au moins une pièce. Je ne vous raconte pas la tête de la veuve dont le fils est au front et qui doit céder la chambre de celui-ci à l'ennemi... Sur la cheminée trône une photo du fiston en uniforme et elle veut « suicider son officier ». Bien que nous soyons nombreux, il nous faut céder la chambre du fond, celle qui a une fenêtre et une cheminée. Le nouvel occupant est grand, mince, blond et paraît plus jeune que mes parents. Un soir, en rentrant à la maison il entend Jean-Pierre qui n'a que quelques mois. Les femmes sont chez la voisine et l'enfant pleure. Délicatement, il sort l'enfant de son berceau, le promène en chantonnant. Les pleurs cessent. Ma tante arrive comme une folle, voit le spectacle, arrache le bébé des mains de l'ennemi et le recouche. L'homme ne saisit pas tout de suite le geste de cette femme et puis il réalise : elle pense que j'allais lui faire du mal.

Il s'explique :

— Non, non, j'ai un bébé, moi aussi, exactement le même.

Il déboutonne sa veste, sort son portefeuille et nous montre la photo de son enfant. La ressemblance est frappante,

deux petits blondinets, dont les yeux clairs illuminent les mêmes visages allongés.

Ma tante, hors d'elle, s'interpose entre l'homme et le berceau.

— N'y retouchez jamais ! hurle-t-elle.

Le soldat répond calmement :

— J'aimerais être dans ma famille, mais je suis un soldat et je fais mon devoir.

Et il s'éloigne vers sa chambre... en pleurant. Je ne savais pas qu'un homme, surtout un soldat, ça pouvait pleurer !

Beaucoup plus tard, j'ai compris cette ressemblance : Les grands-parents de Jean-Pierre sont des Vosgiens, l'Allemand lui, est natif de la frontière, juste de l'autre côté. Peut-être que dans les temps anciens ce coin de terre était un seul et même pays, peut-être que ces deux petits avaient des ancêtres communs, qui sait ?

La soirée s'annonce calme. Mais quand les trois femmes, Mémé, Tata Zabeth et Maman ne prononcent pas un seul mot, c'est que le feu couve ! Gare à nos « côtelettes ». Nous les quatre cousins et cousines, nous avons tout intérêt à être « mignons ».

Une bonne soupe de légumes, bien épaisse, une bonne tranche de lard salé régale toute la tablée et semblent faire oublier la rancœur des femmes. Mignons, nous le sommes sans difficulté aucune. Epuisés par une journée au grand air, nous venons nous asseoir près de la cheminée, somnolents et rêveurs à souhaits. De vrais enfants modèles ! Mémé nous bouscule et nous écarte pour attraper le gros chaudron où l'eau frémit pour la vaisselle. Le jour décline, le soleil couchant envahit la salle. Dans la cheminée les flammes deviennent de plus en plus courtes puis seule la bûche scintille. Quelle merveilleuse maison !

Quel bruit, quelle agitation ! J'ouvre un œil que je referme aussitôt, aveuglée par une lumière intense. Je respire profondément. Une odeur délicieuse de café au lait et de pain

grillé me fait ouvrir le deuxième œil. Toute la famille déjeune sans moi... Je ne me souviens même pas m'être couchée. Je me laisse glisser le long de l'énorme matelas de plumes, comme sur un toboggan, passe vaguement mes mains dans la cuvette, prononce un bonjour inaudible et viens m'installer devant un bol fumant. Et la famille rit. Et la famille rira toujours, surtout mon mari, étonné de voir sa jeune mariée s'endormir à table !

Il fait un temps magnifique. Le petit déjeuner avalé, je fais une toilette des plus sommaires, enfile une tenue légère et les femmes m'éjectent sur le terre-plein où je rejoins les trois autres qui jouent déjà. Elles font les lits, le ménage, elles rangent, elles entassent le linge sale, elles épluchent des légumes et elles parlent sans arrêt. Ça m'énerve parce qu'une seule grande salle à balayer avec un vieux balai de jonc, ça va vite, elles pourraient quand même prendre le temps de venir jouer avec nous ! D'ailleurs « j'aime pas jouer ». Je me glisse derrière la maison et regarde l'ancien atelier où Grand-Papa François fabriquait des sabots. Les voisins l'ont transformé en une espèce de débarras fourre-tout ; ils ont conservé la grange et l'étable. L'atelier a disparu depuis longtemps ; c'est vrai qu'il est mort à quatre-vingt-dix ans et qu'il y avait des années qu'il ne fabriquait plus de sabots, le Grand-Pépé. Mémé Caroline nous a tellement parlé de l'atelier et des sabots : dommage, j'aurai aimé voir ça. A propos de Grand-Pépé, les voisins nous ont raconté que plus il devenait vieux moins il dormait la nuit. Alors il se promenait dans les rues du village, martelant le sol de ses sabots. Chacun savait que le vieux Foucher était encore alerte à la cadence où ses pas résonnaient dans l'obscurité. Je rêve encore un peu. Soudain j'aperçois la voisine plantée sur le pas de sa porte. Tout en essuyant ses mains sur le devant de son tablier elle me dit d'un air bougon :

— Ne reste pas là il fait froid entre ces bâtiments, va jouer devant au soleil.

Je pars sans répondre. Je ne sais pas pourquoi elle m'expédie, mais elle ment, il fait si bon à l'ombre. Je rejoins les

autres et on s'amuse à se laisser glisser sur les fesses le long du talus. On s'ennuie un peu. Dans les énormes valises apportées par nos mères il n'y a pas de jouets, juste des choses sérieuses, du linge et des habits.

Tiens voilà l'Allemand suivi d'un jeune soldat portant une drôle de marmite et un gros pain de quatre livres. Il grimpe notre raidillon et frappe à petits coups sur la porte grande ouverte. Curieux, nous le suivons. Les trois femmes accourent. Nous avons tué le cochon hier, dit-il, voilà un bon bouillon avec du lard. Il fait signe à son aide d'approcher et tend la grande gamelle aux femmes interloquées et réticentes. Je sais, dit-il encore, pas de soupe à midi chez vous, alors pour ce soir. Et il s'en retourne tout content suivi de son second. Tata Zabeth soulève le couvercle. Une agréable odeur se dégage du bouillon encore chaud. J'en voudrais bien tout de suite, je le dis. Grand'Mère réagit avec une violence que personne ne comprend :

— Eloignez-vous de cette table, dit-elle, les boches ne pensent qu'à une chose, nous empoisonner.

Maman et Tata Zabeth protestent et disent poliment mais fermement à Mémé qu'elle se trompe.

Mémé explose :

— Et les gaz asphyxiant, c'était vrai ou je l'invente ?

— Mais maman, répond Tata, ça, c'est de la soupe !

— Soupe ou pas personne ne touchera à cet envoi de l'ennemi. Je n'ai pas envie que les voisins nous trouvent raides morts sur le sol demain matin.

Moi je sais ce que c'est que « raide mort ». A la Maternelle on jouait avec les garçons à « Pan ! T'es mort ! » ; on se couchait sans bouger sur les gravillons les bras le long du corps. La Maîtresse rouspétait et nous faisait relever. On n'était plus mort. Alors là si on mange de la soupe on va tous être morts pour de vrai ?

Mais où jeter ce bouillon ? Les femmes s'interrogent. Pas devant la porte, pas derrière la maison, les voisines sont si

commères, pas dans le caniveau, c'est gras et ça se verrait. C'est Tata qui trouve la solution. Elle part laver à la rivière avec un grand balluchon, la marmite dedans. Longtemps après elle revient souriante, la marmite vidée et reluisante. Le pain non plus ne sera pas consommé. Entouré d'un linge il diminuera chaque jour sans que jamais on en mange une miette ; pour moi cela reste toujours un mystère. Quand notre Allemand est revenu le soir tard, Mémé a beaucoup remercié, a rendu la gamelle et a ajouté qu'il restait un peu de bouillon pour le dîner du lendemain. L'Allemand a paru très heureux, il a dit bonsoir et est parti dans sa chambre.

Les jours s'écoulaient joyeux et ensoleillés ce qui est, paraît-il, tout à fait exceptionnel pour un mois d'Avril dans le Morvan. Nous, les cousins, on ne s'en plaint pas. Nos joues sont moins pâles, plus hâlées et nous mangeons de bon appétit. Me voir avaler sans rechigner le contenu de mon assiette laisse Maman estomaquée : c'est bien la première fois depuis qu'elle est née, dit-elle, pourvu que ça dure !

Nous descendons régulièrement jusqu'à la rivière. Elle a beaucoup grossi ces derniers temps et le courant est très fort. Aujourd'hui les femmes lavent et elles cramponnent sauvagement le linge pour qu'il ne se sauve pas. Mémé regarde l'Yonne et dit : Il a plu fortement sur les Monts, on va y avoir droit d'ici quarante-huit heures. Et se tournant vers nous elle ajoute : Profitez-en bien. Comme si nous attendions son conseil pour jouer, crier, courir, bourrer nos poches de jolis cailloux polis par la rivière et nous chamailler à en perdre le souffle ! Ce soir encore, la dernière cuillerée avalée nous dormirons comme des souches. Demain, ah ! Demain il faudra être en forme pour aller faire des courses à la ville la plus proche.

Il fait à peine jour et Maman me secoue avec énergie. J'émerge lentement d'un sommeil profond mais elle me sort du lit et me plante sur mes deux pieds en disant à voix basse : Viens déjeuner. Le sol est froid, j'enfile mes sandalettes et me dirige vers la table sans bien réfléchir à ce que je fais. Je dors

encore en dedans ! Ma cousine Pierrette est déjà pomponnée et Mémé attise le feu. Tata Zabeth gardera ses deux plus jeunes et mon petit frère Dédé pendant notre absence. Toujours à moitié endormie, j'avale le café au lait sans prendre de tartine quand une grosse voix rude venant de l'extérieur me fait sursauter. Au mouvement que je fais, le bol que je tiens à deux mains tressaute aussi et du café au lait gicle sur mon joli gilet jaune. Tandis que Mémé va ouvrir la porte au voisin, ma Mère me hurle dessus. Je suis tout à fait réveillée, les autres aussi. J'abandonne le déjeuner. Maman trempe un grand torchon dans le seau d'eau claire et frotte mes habits avec énergie. La gamine qui franchit le seuil est impeccable, humide et gelée.

Oh ! Le gros cheval ! Un grand cheval gris avec des taches blanches attend sur la route. Vu de la butte où je suis perchée, il est énorme, ses pattes sont aussi grosses que moi et sûrement beaucoup plus hautes. Je n'ose pas m'approcher. Mais le fermier dit qu'il est vieux, gentil et habitué aux enfants. Moi, je n'ai pas confiance, c'est trop gros ! Les voisins et le fermier sortent une vaste charrette du hangar, lui font dévaler le raidillon en la retenant de toutes leurs forces et attelle le cheval entre les brancards. Je n'avais encore jamais vu cela. Le fermier explique que tous les chevaux ont été réquisitionnés par l'armée française dès la mobilisation et ceux qui restaient, récupérés par les Allemands. Personne n'a voulu de Bijou parce qu'il était tellement vieux, qu'il était bon pour l'abattoir. Maman me traduit en disant que dans le village il ne reste que trois chevaux et que tous les autres sont partis faire La Guerre. Je comprends encore moins. Les Papas et les chevaux sont absents, des Allemands sont ici.

Mais c'est quoi La Guerre ? Il me faudra bien un an avant de réaliser ce que veulent dire ces mots-là. D'abord on ne pourra plus faire tout ce qu'on veut, on ne pourra plus acheter quand on veut, autant qu'on veut. On fera des choses bizarres comme peindre en bleu les lumières de dehors. Il y aura les sirènes et il faudra courir se cacher dans les abris. Il y aura

surtout les bombardements avec leur bruit effrayant et les murs des maisons qui tremblent. Et aussi l'apparition sur toutes les hauteurs de canons appelés D.C.A. (défense contre avions). Longtemps après, la curiosité nous poussera à aller voir la ville de Noisy-le-Sec. Le bombardement avait été tellement violent qu'à Reuil, à soixante kilomètres de là, les vitres avaient volé en éclats. Noisy était sans gare, sans maisons, pleines d'énormes trous, les rails et les trains disloqués.

Au fil des mois je comprendrais que ce n'est plus comme avant, comme avant La Guerre, quoi !

Mais pour le moment je suis heureuse, un peu anxieuse cependant quand le fermier me soulève et me dépose doucement sur la banquette de la charrette. Il aide Pierrette puis Mémé et Maman car le marchepied est très haut. Le fermier prend les rênes, donne un ordre au cheval et la carriole démarre lentement sur les gravillons de la route. Nous sommes un peu remués de droite à gauche, un peu secoués en hauteur. Je ne suis pas tranquille. Plus le temps passe, plus je me détends et je finis même par regarder les talus qui défilent calmement au rythme lent du cheval. Il fait beau. Le soleil monte dans le ciel et Maman m'enfonce mon bob blanc jusqu'aux oreilles pour me protéger. La route monte et le cheval peine. Soudain, du sommet de la colline, on aperçoit la ville en contrebas. Le cheval accélère. Que c'est amusant ! J'aurais aimé que le voyage dure plus longtemps ! Le fermier fait le tour de la place, arrête la carriole non loin d'un bistrot, nous aide à descendre et disparaît. Mémé et Maman nous entraînent vers le marché. Elles remplissent les paniers et les sacs à provisions de légumes, de fruits, de volailles, de lapins. Elles achètent aussi des chaussons chauds pour toute la famille en prévision du froid. Elles voudraient du gros bois pour la cheminée, mais il n'y en a plus. Elles en commandent pour la semaine suivante. Elles jettent un coup d'œil rapide sur les marmites et les tissus et se précipitent vers la carriole. Elles ne veulent pas faire attendre le fermier une minute de plus. Nous patientons mais

notre conducteur tarde. Maman dit tout bas à Mémé : Il fait le plein ! Mais quand il arrive, il a les mains vides, il n'a rien acheté. Ça veut dire quoi faire le plein ?

Le fermier installe nos provisions, grimpe sur son siège et oublie de nous aider à monter. Nous nous hissons tant bien que mal. Très vite, il sort de la place et fonce sur la route à toute allure. Le cheval ralentit en amorçant la côte qui part de la ville vers le sommet de la colline. L'homme n'est pas de bonne humeur et gronde son cheval. Je vois, il a fait le plein de mauvaise humeur. Il ne desserre pas les dents jusqu'à l'arrivée, dépose nos bagages sur le bas-côté de la route, exécute un demi-tour fou, frôle le talus d'en face et risque de verser. Tata Zabeth nous attend sur le seuil et dit : Il est complètement ivre. J'ai enfin compris : Il a fait le plein...de vin.

Les femmes rangent les provisions de la semaine. Maman tire le banc, grimpe dessus, attrape un paquet que lui tend Mémé. Suspendu au plafond par des chaînettes de métal, le garde-manger est une grande boîte carrée ; toutes les bordures sont en bois mais les côtés recouverts d'un petit grillage laissent voir l'intérieur. Maman referme la petite porte en tournant la targette, redescend du banc, se tord un peu la cheville et crie. Mais ce n'est pas grave car elle court dans la maison comme d'habitude. Pierrette et moi devons faire la sieste car nous nous sommes levées de bonne heure. Vers quatre heures Tata nous secoue. Nous allons à la ferme voir si on peut obtenir du fromage et du beurre. Pour le lait il n'y a jamais de problèmes. Quand la fermière aperçoit ces quatre jeunes enfants, timides, poussés par leurs mères, elle « craque » comme on dit maintenant. Elle ne nous laisse pas le temps de regarder le gros coq et les poules qui courent sans arrêt en caquetant et en piquetant le sol. Elle chasse les oies d'un coup de baguette ; elles sont mauvaises, dit la fermière. Elle nous entraîne vers l'étable et donne un verre de lait tout frais trait à chacun... Et vend moyennant beaucoup de billets le beurre et le fromage désirés. Nous avons de la nourriture pour une semaine

au moins. Mais où est le pain ? Bon sang, en ville on a oublié de prendre du pain, s'exclame Mémé, il va falloir quémander chez les voisines. Et se tournant vers Maman elle ajoute : Tu ne pouvais pas y penser ! La riposte ne se fait pas attendre : Et toi, t'en as ramené du pain ? Et c'est parti ! Elles se disputent tout le temps ces deux là !

Brusquement, au cœur de la nuit, un tintamarre épouvantable nous réveille. La pluie, la pluie de printemps, vient de s'installer pour plusieurs jours. Mémé nous l'avait dit mais on ne l'avait pas cru. Comme la maison n'a pas servi depuis plus d'un an et que Grand-Pépé François à quatre-vingt-dix ans se désintéressait de ces choses-là, Mémé se lève une lampe à la main et inspecte murs, plafond, portes et fenêtres. La maison tient bon, dit-elle. Assise, le gros édredon serré contre mon cou, je regarde les ombres amusantes que la lampe pigeon dessine au fur et à mesure que Mémé se déplace. C'est une petite lampe à pétrole : le réservoir est en cuivre muni d'une poignée. Une mèche de coton plonge dans le réservoir et peut monter ou descendre à l'aide d'une petite roue crantée, selon que tu veux beaucoup ou peu d'éclairage. Un verre rond entoure la mèche et renvoie la lumière.

Soudain, on frappe à la porte et on voit apparaître « Riquet à la houppe », tu sais dans le livre d'images, celui qui a ses cheveux dressés comme une crête de coq. Je m'enfouis sous l'édredon pour rire aux éclats. L'Allemand, en tenue de nuit, une veste sur les épaules, très courtois vient demander si nous avons besoin d'aide. Nous avons tellement l'habitude de le voir impeccable ! Grand-Mère répond sèchement :

— Tout va bien merci.

Et chacun repart se coucher et terminer sa nuit.

Au matin, le jour ne se lève pas. La pluie, le brouillard enveloppent tout. On devine le terre-plein devant la maison, mais on ne distingue pas la route. Il va falloir s'occuper jusqu'à l'heure du coucher, ce n'est pas drôle, et en plus il fait froid. Pierrette et moi apprenons à faire du point de croix sur de petits

morceaux de tissu. Avec une grosse aiguille et du fil rouge, nous nous efforçons de broder nos initiales. Ma cousine aime bien cette activité, mais je trouve cela long et ennuyeux. Nous n'avons pas de crayons de couleurs mais de multiples crayons à papier et de petits carnets traînent au fond d'un tiroir. Nicole et Dédé gribouillent, je veux dire dessinent sur des morceaux de carton. La maison est calme, tranquille car ici il n'y a même pas de T.S.F.(téléphonie sans fil autrement dit radio). De temps à autre le bébé Jean-Pierre pleure, c'est l'heure de la tété. Cela nous donne un prétexte pour bouger et regarder comment cela se passe. Nicole réclame de téter aussi, mais Tata Zabeth refuse et la petite fille est triste. Dans cette atmosphère douce et feutrée, la voix de Maman nous fait sursauter. Elle tient son lourd Dédé à bouts de bras et nous le montre : éclats de rire général. Dédé a des moustaches violettes, des pommettes violettes, des mains zébrées de violet. Tout en dessinant le bon gros gamin a léché le crayon. Cette mine de crayon mouillée fait de l'encre violette et des désastres familiaux. La pluie incessante tambourine toujours, et nous sommes obligés d'allumer le plafonnier. En effet, bien qu'il y ait l'électricité au village, une grande lampe à pétrole séjourne en permanence sur la table à cause de nombreuses coupures de courant aussi soudaines qu'imprévues. L'abat-jour du plafonnier est très amusant. Il est en verre blanc, je veux dire peint en blanc, pas transparent, il fait comme une assiette renversée qui a de la dentelle autour. Ah ! J'ai trouvé, cet abat-jour est blanc mais brillant. Il brille comme mon joli collier de nacre que je porte autour du cou. Et surtout, le grand fil peut monter et descendre en passant dans une sorte d'œuf. Si j'avais le droit de grimper sur la table, j'attraperais le bout du fil et je jouerais bien à ça toute la journée. Et il pleut, il pleut sans arrêt et, comme dit ma Tante, me voyant si désœuvrée :

— Celle-là elle ne sait pas quoi faire de sa peau.

Je regarde ma peau et je me dis que c'est tout moi qui ne sais pas quoi faire. Je m'ennuie, je suis triste et vais regarder les

étincelles qui jaillissent des bûches humides. Je suis réveillée par mon propre ronflement : ce n'est pas de ma faute, il paraît que j'ai des végétations.

Et cette pluie violente, incessante, glaciale dure huit jours sans discontinuer, jour et nuit. Les trois femmes sortent à tour de rôle pour les tâches indispensables. Nous, les quatre cousins restons à l'intérieur, accumulant les bêtises. Nous courons dans la maison, nous jouons à cache-cache en se fourrant sous l'édredon, d'où on se fait déloger avec une bonne fessée. Cela ne nous empêche pas de recommencer. On s'introduit aussi dans le cagibi, la réserve de nourriture. Je me glisse sous la table et Pierrette qui me court après s'attrape le coin de la table en plein front. Mémé lui passe de l'arnica mais ma cousine garde un magnifique œuf de cane entre les deux yeux. Malgré ses trois ans et demi, Nicole découpe avec minutie de petits bouts de papier qu'elle enfille dans une vieille enveloppe jaunie. Dédé caresse avec tendresse le chat tigré de la voisine. Les femmes jettent cet intrus à l'extérieur mais il revient toujours. Alors puisqu'il n'est pas agressif, elles abandonnent la partie. Mon petit frère passe des heures avec cette bestiole, lui parle doucement, le câline. Toute son enfance Dédé sera l'ami des animaux et le restera étant adulte. On s'ennuie...

Et puis, une après-midi, on a soudain l'impression qu'il fait jour. La pluie se calme. Nous restons plantés sur le pas de la porte car nous ne sommes pas chaussés pour attaquer le sol détrempé.

— Au prochain marché je rapporte une série de bottes, dit Maman.

En petites sandalettes, nous sommes quand même autorisés à faire un pas à l'extérieur pour contempler le magnifique arc-en-ciel. Il est juste vers le trou de la rivière, tout rond et rempli de belles couleurs. Nous respirons fort, l'air sent si bon dehors, nous sommes lassés de la cheminée et de sa fumée. Maman, je voudrais dessiner un arc-en-ciel, tu me rapporteras des crayons de couleurs ? Promis, me répond

Maman. Des crayons, des bottes et... du pain. Elle regarde Mémé droit dans les yeux. Elle lui en veut encore, quinze jours après leur oubli.

Dans trois jours j'aurai des bottes. C'est interminable trois jours, le sol est trempé mais le ciel est tout ressuyé. Cette attente est pire que l'obligation de rester à l'intérieur quand il pleut. J'aime un peu moins la Maison du Morvan aujourd'hui, mais je l'aime encore bien sûr.

Une explosion de joie salue l'arrivée de la charrette tirée par le cheval blanc tacheté de gris. Le fermier est détendu. Il aide Maman à grimper à côté de lui. Vivement qu'ils reviennent. La matinée passe, mais ils ne reviennent toujours pas. Cela fait dix fois, quinze fois que je me glisse sur le seuil espérant entendre le grincement de la charrette et le martèlement des sabots du cheval. Un chien aboie, un coq chante, mais de fermier point. Exaspérée j'interroge Tata :

— Mais qu'est-ce qu'ils font ?

— Dis-donc, c'est toi qui charge le bois ? répond Grand-Mère à qui je n'ai rien demandé.

— Les voilà, les voilà, crie soudain Pierrette.

Ça c'est trop fort, depuis le temps que je guette, j'ai loupé l'arrivée. La charrette est pleine à craquer. Maman ne descend pas tout de suite Elle a des sacs entre les jambes et sur les genoux. Le fermier la débarrasse avant qu'elle ne puisse s'extirper de là. Toute la partie arrière de la charrette regorge de bûches de toutes tailles. Le fermier et les trois femmes attaquent le travail. Il faut vider la charrette, grimper le raidillon, déposer les bûches bien en ordre devant la maison, redescendre et recommencer. Ça dure, ça dure une éternité. Maman s'arrête de décharger un moment et fouille dans le grand cabas. Radieuse elle me tend une magnifique boîte de crayons de couleurs. Je fais une tête sinistre et dis à peine merci. Maman s'étonne, ne comprend pas :

— C'est bien ça que tu voulais ?

Alors je hurle :

— J'veux pas de crayons, j'veux des bottes, j'veux sortir !
— Jamais contente, dit Maman en me giflant à toute volée.

Je me réfugie dans le cagibi pour pleurer :

— J'ai plus besoin de bottes, voilà, et en disant cela je pleure de plus belle.

Tandis que mon chagrin s'écoule entre les murs étroits du placard, Maman distribue à chacun un gentil cadeau. Pierrette a les mêmes crayons que moi, Nicole et Dédé deux énormes crayons rouge et bleu. Maman a aussi rapporté des albums à colorier et des crayons à papier pour tous. Je sors de mon refuge. Maman tend un minuscule hochet à Bébé Jean-Pierre mais Tata Zabeth dit qu'il vaut mieux le savonner avant de le donner à l'enfant. Maman proteste et fait remarquer qu'il est soigneusement emballé. Rien n'y fait. Tata frotte avec vigueur le petit objet puis rassurée le donne à son fils.

Alors j'aperçois devant la fenêtre une rangée de bottes en caoutchouc, rouges et bleues, brillantes, superbes. Je fais semblant de ne pas les voir, je les ignore, je suis trop vexée de la gifle que j'ai reçue. Et quand les femmes décident que les gosses doivent prendre l'air en attendant le repas de midi, je dis que j'ai froid et je me loge près de la cheminée. Elle est franchement impossible, dit Maman. Et moi je pense qu'elle ne comprend rien. Et je reste muette, moi que mon Grand-père appelle ma petite pie chérie. Tiens, je voudrais bien le voir Pépé ! Il me manque. Et puis je n'y tiens plus. Attirée par les cris de joie des trois autres gamins qui se défoulent de onze jours de séquestration, je fonce tête baissée ramasser les bottes restantes. Je me redresse. Vlan ! Je me prends le coin de la fenêtre en plein milieu du crâne. Je n'ai pas trop mal, mais je hurle à la vue du sang qui m'aveugle. Mémé attirée par mes cris, rentre en trombe dans la maison, m'attrape sous son bras comme un balluchon, me penche sur la cuvette, rince avec un gant de toilette et dit :

— Ne braille pas comme cela, c'est juste une petite coupure.

Elle m'assoit sur le banc et ajoute :

— Reste tranquille, dans cinq minutes il n'y paraîtra plus.

Et elle repart à la corvée de bois. J'attends en regardant le balancier de la pendule, saute du banc, jette le gant de toilette dans la cuvette rougie et fonce rejoindre la famille. Je suis heureuse...

Nous courons, nous rions, nous poussons des cris de joie, au grand étonnement des voisins. Il faut dire que des vrais gamins, il n'y en a plus beaucoup au village. Il y a des vieilles personnes de cinquante ans comme ma grand'mère ou de très jeunes mamans qui ressemblent plutôt à de grandes sœurs. Les quelques gosses qui ont notre âge sont sérieux, aident leurs parents, sont utiles et ne jouent pas. En tout cas c'est formidable d'être dehors et de se dépenser. J'ai l'impression que les femmes sont tout le temps en train de faire à manger tandis que nous attendons que cela vienne. C'est une sensation nouvelle pour moi d'avoir faim et d'être contente de passer à table. L'après-midi passe vite, et de nouveau nous devons aller à la ferme pour le ravitaillement. La fermière est de plus en plus gentille. Aujourd'hui elle nous entraîne vers l'étable. Bon, si c'est pour voir son fils qui sort la paille qui empeste avec sa fourche, j'aime mieux ne pas entrer. Je laisse la famille traverser la cour et fais semblant de regarder ailleurs. Ma mère qui voit tout, m'attrape par un « abattis », je veux dire par un bras et me force à avancer. Nous voici dans l'étable obscure. Nous faisons très attention où nous mettons les pieds. Soudain la fermière soulève Dédé et lui montre quelque chose. Je veux voir aussi. J'en oublie le caniveau et son odeur et je me précipite coller mon nez entre les lattes de bois. D'abord je ne vois pas grand chose. Puis j'aperçois une vache, une très grosse vache. Et, couché sur la paille, un petit veau à longues pattes, né cette nuit. Il se soulève péniblement, avance en titubant. La vache de son muflle le pousse doucement vers ses mamelles. Il s'y accroche et tête goulûment. C'est le bébé Jean-Pierre de la vache. Et puis il s'affaisse, épuisé d'avoir tant bu. Je reste pour

voir s'il va encore se passer quelque chose. Maman me tape gentiment sur l'épaule et dit :

— Pour quelqu'un qui ne voulait pas entrer, tu ne veux pas ressortir je suppose.

Je pense : si elle continue, je vais la « bouffer » et je me précipite dans la lumière sans rien dire.

Est-ce possible que Maman ait été un jour une petite fille ? Est-ce que Mémé Caroline a vraiment été une gamine ? Est-ce qu'elles n'ont jamais pensé ou réfléchi sans l'aide des grandes personnes ? Est-ce qu'elles étaient toujours d'accord avec ce qu'on leur disait de faire, sans réagir, sans se rebeller ? Connaissant leurs caractères à toutes deux, j'en doute. Alors, elles ont tout oublié ! Et bien moi, quand je serai grande, il faudra que je fasse bien attention avec ma fille.

Je marche en regardant le bout de mes sandalettes bleu-marine. Tiens, nous sommes déjà arrivés devant la maison ! La voix de Maman me fait sursauter :

— Tu es plus bavarde d'ordinaire.

Si elle savait ce que je pense. Et la petite pie chérie de Grand-père Arthur répond sans rougir :

— Je pensais au petit veau.

La fermière a dit : Le petit veau de La Roussette. Voilà le nom le plus idiot que je n'ai jamais entendu, car dans ce village toutes les vaches sont des roussettes. Il n'y a pas une vache blanche, pas une noire, pas une à deux couleurs. Enfin !

Les jours passent. Il fait beau et l'on s'ennuie un peu. Un soir après le dîner, les femmes mettent un grand chaudron dans la cheminée. Mais puisqu'on a mangé, qu'est-ce qu'on va en faire de tous ces œufs ? Je regarde les bulles qui se glissent entre les coquilles. Mémé me dit : attention tu es trop près du feu. Je recule un peu puis j'abandonne les bulles, c'est trop long d'attendre.

Le lendemain matin les femmes emballent les œufs dans de vieux torchons. Des « cannettes » de bière remplies d'eau fraîche sont déjà dans le panier. Une cannette c'est une petite

bouteille avec un bouchon en porcelaine qui serre très fort sur le goulot par un ressort en fer.

La surprise c'est que l'on part tous en pique-nique dans la petite forêt à quelques kilomètres du village. Jean-Pierre est installé dans un vieux landau prêté par une voisine, et en avant pour la promenade. Cette petite route est à nous, complètement à nous. Pas un villageois, pas un Allemand, tous envolés, tous disparus. Nous sommes devant nos mères à courir et à gambader. Quand même, il commence à faire chaud, nous recherchons l'ombre. Nous ralentissons et finissons par être à la traîne derrière nos mères. Grand'mère marche d'un bon pas, toujours le même et se retrouve bientôt seule en tête. Elle s'arrête, prend Nicole d'une main et Dédé de l'autre et les entraîne. Maman porte le gros panier. Tata Zabeth a les plus grandes difficultés avec le vieux landau. La roue avant droite n'a pas de protège, elle gigote sur son axe, fait éjecter le bout de ficelle qui doit la maintenir et s'échappe. Arrêt pour réparation sommaire : nouveau bout de ficelle, en espérant que ça tienne quelque temps. Après deux nouvelles réparations et une nouvelle courbe de la route, nous apercevons enfin le petit bois.

Du même coup, nous entendons des voix rauques, des coups de sifflets, des bruits de machines, des craquements d'arbres qui s'affaissent. Nous pensons d'abord à des bûcherons. Mais plus on s'approche, plus ces voix sont hargneuses, terribles, scandées ; ce sont des sons rauques, des ordres en allemand, incisifs et coupants. Nous sommes figés sur le bas-côté de la route. Nous venons de prendre contact avec l'ennemi tel que Mémé nous l'avait décrit. Un gradé à casquette débouche soudain dans notre espace et nous hurle en allemand : Interdit, interdit. Et nous fait signe de faire demi-tour. Bouleversés, fatigués, nous rebroussons chemin. On se traîne assez loin pour ne plus rien voir ni rien n'entendre et on s'affale à l'ombre, sur l'herbe du talus. Les œufs durs ne nous semblent pas trop bourratifs, le jambon de pays non plus.

Maman sort des verres et distribue l'eau fraîche. Nous boudons le fromage et les pommes. Allongée sur le dos, je regarde les petites feuilles s'agiter puis perds la notion du temps ; je crois bien que j'aie dû m'assoupir. Longtemps après nous regagnons la maison, drôle de pique-nique. Quand nous sommes tous rentrés, Mémé referme la porte avec énergie. Mais, pourquoi ? Il fait si beau ! Alors à voix basses les trois femmes laissent exploser leur colère :

— Les voisines, la fermière, le maire, tout le monde savait que les Allemands installaient du matériel de guerre sur les terrains de la commune et personne ne nous a rien dit. Celle qui nous a prêté le landau savait où nous allions et nous a laissé faire avec nos cinq gosses.

Grand'mère que je n'ai jamais vu pleurer, va fondre en larmes, c'est sûr. Elle se reprend et dit d'une voix éteinte :

— Je me croyais encore une fille du pays...

Puis se tournant vers Tata Zabeth et reprenant toute son assurance :

— Dis, tu le changes quand ton gosse ?

N'empêche qu'à partir de ce jour nous n'avons plus rien emprunté aux voisines et juste un bonjour du bout des lèvres.

Maintenant nos promenades partent à l'opposé du bois, nous allons vers les champs et les cultures, nous ramenons d'énormes bouquets de marguerites que nous déposons dans les seaux à eau car nous n'avons pas trouvé de vase. Il y a bien de grands bocaux pour les conserves, mais c'est nettement trop petit. Que la maison est jolie avec toutes ces fleurs ! Nous sommes si heureux dans cette maison. On manque un peu de jouets, mais au fil des semaines Maman ramène du marché un minuscule ballon en caoutchouc multicolore, une corde à sauter, deux petites voitures, des découpages, des perles et surtout du papier pour dessiner. Cette semaine elle a réussi à persuader le marchand de couleurs de lui vendre une grande feuille de papier Krafft alors qu'il s'y refusait obstinément. Rentrée à la maison, elle a taillé cette feuille en carrés à l'aide

du couteau à découper le jambon, a distribué un morceau à chacun, et a dit de ne pas gâcher car elle n'est pas sûre d'en obtenir la semaine prochaine. Nous les grandes de plus de cinq ans, on comprend. Nicole espère une poupée mais Maman n'en a pas encore trouvé.

Il fait de plus en plus chaud et les femmes ont décidé que nous irions faire trempette dans l'Yonne cet après-midi. Nous emporterons aussi le goûter. Nous devenons de plus en plus hardis et nous descendons le raidillon avec de plus en plus d'assurance. On joue, on court, on crie, on se trempe un doigt de pied parce qu'on est venu pour ça, on se sauve en hurlant parce que l'eau est glaciale, on se laisse tomber sur les serviettes de toilette et on dévore les tartines de compote. La remontée est toujours aussi difficile. De la route nous apercevons la voisine qui s'agite devant notre maison.

— Qu'est-ce qu'elle veut encore celle-là ? dit grand'mère.

Nous nous précipitons. La voisine crie en agitant la main :

— Caroline, une lettre de votre mari !

— Quel culot, dit Grand'mère, elle a même regardé d'où elle vient !

Grand'mère pénètre dans la maison avant d'ouvrir soigneusement l'enveloppe avec un couteau. Nous nous agglutinons à elle comme les mouches sur le papier collant pendu au plafond par une punaise.

— Votre Grand-père arrive, dit-elle.

Maman file à toute allure à la ferme pour acheter un gros lapin ou un vieux coq ou des poulets, ce que la fermière voudra bien céder. Elle tarde à venir et cela nous inquiète un peu. Finalement elle revient triomphante avec un panier de jardin : un lapin recouvert d'un torchon propre y trône sur un grand plat. Dans un bol, en équilibre, le sang du lapin mélangé à du vinaigre. Il y a aussi la carcasse, les abats, les ailerons d'une dinde pour faire un ragoût. C'est la fête.

Toute la journée Grand'Mère s'agite, bougonne. De temps à autre elle murmure :

— J'veais lui dire, j'veais lui dire.

Grand'Mère qui parle toute seule comme les vieilles décrépites du village, cela me chagrine. Et puis, elle va dire quoi et à qui ? Chaque soir quand l'Allemand arrive en disant : « Bonsoir Mesdames » Grand'Mère fait semblant de ne pas le voir. Mais ce soir, la voilà qui se précipite dès qu'elle entend ses pas, sort la lettre de la poche de son tablier, se hausse sur la pointe des pieds et tenant la lettre à bout de bras, la fourre sous le nez de notre hôte forcé. Il est tellement plus grand qu'elle ! Elle crie presque :

— Mon Mari arrive ! Mon Mari arrive !

Lui, imperturbable, fait un signe de tête et répond :

— Compliments, Madame.

Et il disparaît dans sa chambre. J'ai à peine le temps de penser : en voilà une curieuse façon de parler, que Grand'Mère se déchaîne, furieuse :

— On ne va pas s'entasser comme des lapins tandis que l'Autre va se prélasser dans la grande chambre.

Maman et Tata Zabeth se ruent sur Mémé pour lui imposer silence :

— Tu vas nous faire avoir des ennuis avec tes hurlements, dit l'une.

— Ça s'est bien passé jusqu'à présent, dit l'autre, il faut que cela continue.

Grand'Mère éclate de nouveau, mais soudain l'Allemand réapparaît, toujours impeccable dans son costume civil. Nous sommes muets, mais lui, se tenant respectueusement devant Mémé dit d'une voix ferme :

— Ne craignez rien, Madame, dès demain matin je prendrais mes dispositions pour que l'Etat-Major me trouve un autre logement. Bonsoir.

Cette fois Grand'Mère s'avoue vaincue, et pas par les armes. La joie éclate, les femmes s'embrassent. Mais moi je me

demande ce que l'Allemand va emporter. Il a dit : mes dispositions. Je ne lâche pas Maman tant qu'elle ne m'a pas expliqué ce mot. Elle me rabroue en disant :

— Il va partir et il n'emportera rien de notre maison.

Alors, je suis contente moi aussi. Le lendemain matin le soldat déclare :

— J'envoie mon ordonnance chercher mes affaires, il emportera également les draps et vous les rapportera dès que possible. Adieu.

Je suis triste de le voir partir, je m'étais habituée à sa présence, mais je ne le dis pas à cause des grandes personnes.

A peine l'Occupant sorti, Mémé pénètre dans la chambre et nettoie rageusement comme s'il avait attrapé la rougeole. En fin de matinée, l'ordonnance arrive et fait disparaître toute trace de son supérieur. Mémé prépare de l'encaustique avec de la cire et une sorte d'essence. Elle astique les meubles et les fait reluire. En quelques instants plus de poussière non plus sur le sol dallé. Elle refait le lit, aplatit l'édredon avec le manche à balai et satisfaite, ressort. Vite, Pépé, arrive !

Vu le temps que la lettre a mis, Pépé débarque deux jours plus tard, un peu poussiéreux mais toujours aussi vif et gai. J'aime sa moustache grise en guidon de vélo de course et je réclame une double ration de bisous. Je l'adore mon Grand-père. Pépé déclare avec un air malicieux :

— La maison de Jouarre est nette, je n'ai rien laissé traîner ; enfin, c'est presque aussi bien que votre rangement, mesdames.

Et il rit Pépé, heureux de nous avoir retrouvés, heureux de nous taquiner. Pour nous c'est la joie.

Dès le lendemain, il creuse une rainure au milieu du terre-plein, ce qui met les femmes en fureur.

— Voilà une source d'eau stagnante, de chutes, de plaies et de pleurs, dit Grand'mère exaspérée.

— Vous allez voir ce que vous allez voir, répond Pépé.

Il examine attentivement le tas de bois, prend la plus grosse bûche qu'il peut trouver et la roule dans la rainure. Il

plante quelques morceaux de bois autour de la bûche, vérifie qu'elle ne bouge plus et file derrière la maison. Il bavarde longtemps avec les voisins et revient avec une longue planche bien lisse qu'il pose en travers de la bûche. Il fait semblant de s'asseoir à l'extrémité de la planche et dit :

— Qui grimpe à l'autre bout ?

— Moi ! répondent quatre voix.

Il nous installe et retourne à l'autre bout. C'est la plus merveilleuse balançoire qui existe ! Personne n'a idée de descendre. Mais soudain Pépé arrête le jeu, regarde sa montre et dit :

— A table !

Il se dirige vers la salle mais on entend la voix de Mémé qui l'apostrophe vertement :

— Ce n'est pas près d'être cuit, tu crois que c'est facile de faire un civet dans une cheminée, ou ça brûle ou ça ne cuit pas, et tu sais bien que cette sauce ne doit pas bouillir. Il a fallu faire cuire les pommes de terre à l'eau d'abord. Tu te crois encore à la maison.

Pépé est sidéré, jamais au grand jamais Mémé n'a élevé la voix quant à l'heure des repas. Depuis leur mariage, il y a très longtemps, ils sont passés à table à midi juste et à sept heures tapantes. Deux années plus tard Pépé racontera à Tonton Pierre que cela ne vaut rien de donner trop de liberté aux femmes, qu'elles n'en font qu'à leur tête, et qu'elles ne respectent même plus l'heure des repas. Il n'a jamais digéré ce merveilleux civet avalé à deux heures de l'après-midi. Et pourtant c'était si bon : Mémé m'a donné mon morceau préféré, l'omoplate, avec trois petites pommes de terre rondes et cette sauce brune si parfumée, un délice ! Le plus dur ça été de finir le pain resté à côté de mon assiette. Maman sans rien dire a versé un peu de sauce dans mon assiette et j'ai fini le pain. Ouf ! Plus faim.

Des heurts, il y en aura souvent. Depuis quelques mois les trois femmes se sont organisées. Avant l'arrivée de Pépé,

elles se « chipouillaient » entre elles mais jamais très gravement. Maintenant on sent que le feu couve. Pépé veut retrouver son autorité à part entière, les femmes font front commun. Pépé est saisi de voir que ses filles ne lui obéissent plus, qu'elles osent émettre des opinions contraires à ses dires. A l'abri des oreilles et des regards indiscrets, la maison en entend, des voix coléreuses. Nous restons dehors loin des grandes personnes qui se disputent. Dommage on les aime tous !

Le printemps s'écoule lentement, sans fait notable. Le soleil qui réapparaît entre deux violentes ondées, sèche l'herbe des talus. Nos petites bottes s'agitent et s'enhardissent à traverser la rue. Un jour Pierrette et moi décidons d'aller seules à la ferme. On joue puis on s'éclipse. On file, on file le plus vite possible. La ferme est en vue. C'est merveilleux ! Soudain des éclats de voix et des pas précipités nous arrêtent dans notre élan. Mémé et Maman nous rattrapent et d'un même élan nous saisissent par un bras, nous faisant faire demi-tour comme une toupie. Elles nous font courir jusqu'à la maison et referment la porte avec énergie. La raclée que nous avons reçue ! Nos fesses nous en ont brûlé jusqu'au lendemain matin. De leurs cris qui scandaient leurs coups je n'ai retenu que « Les Boches, la Guerre, le Danger, pas de Cervelle ». Quand on n'a pas six ans et qu'on veut aller voir les poules, est-ce qu'on pense à toutes ces choses-là !

Et tout doucement arrive l'été. Et avec lui un soleil ardent, dense, insupportable qui vous tombe sur la tête dès que l'on franchit le seuil. La lumière est trop vive, la chaleur étouffante, du réveil au coucher. Nous nous calfeutrons dans la fraîcheur de la maison. La porte de bois reste fermée et quand nous l'ouvrons par nécessité une bouffée d'air brûlant s'engouffre. Il y a toujours une main pour repousser rapidement le battant derrière l'individu sortant. Les volets mi-clos laissent passer juste assez de lumière pour s'occuper sans difficulté. Oui, mais à quoi s'occuper sinon à « faire l'andouille » comme

dit ma Grand'mère. Nous accumulons les bêtises, forcément. Nous sommes trop nombreux dans une seule pièce. Et l'on entend :

— Ôte-toi de mes jambes, tu vas me faire tomber avec le bébé.

— Garez-vous la marmite est brûlante !

— Groupez-moi ces crayons de couleur, que j'aie une place pour éplucher les légumes.

Les grandes personnes sont incroyables ! La table est immense, elle n'a qu'à se mettre à l'autre bout puisque j'étais-là la première. Ma mère veut que je me réduise en Petit Poucet ou quoi ? Il faudrait savoir, en général elle se plaint qu'à bientôt six ans j'en parais quatre, et aujourd'hui je la gêne partout où je me trouve dirige. Je ne dis rien, je ramasse mon « bazar », me glisse sous la table, bien au milieu pour ne gêner les pieds de personne. J'explose de colère silencieuse en grabouillant rageusement une page de mon album à colorier. Et quand on veut jouer à chat en courant partout, on nous assoit de force sur le banc. Cinq minutes de tranquillité, annonce Mémé. Mais après, qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire ? J'en ai assez du dessin, des perles et du point de croix. Ah ! Si seulement je savais lire. Je reconnais déjà les lettres et certains mots.

— Maman, Maman, apprends-moi à lire !

Réplique de ma Mère qui détache chaque mot :

— Apprends moi à lire, s'il te plaît.

Et c'est ainsi que j'ai commencé l'apprentissage de la lecture par une après-midi torride d'été dans le Morvan. C'était facile, mais facile... et j'étais si heureuse. Maman a toujours prétendu que je savais pratiquement lire à force de jouer avec le gros dictionnaire rose. Ce qui est sûr c'est que de retour à Villemomble je lisais couramment et pouvais affronter la Onzième (C.P.) en avance sur les autres.

Bon, en voilà au moins une de calmée, souffle Maman à sa sœur. Je fais semblant de n'avoir pas entendu et fixe le livre d'images qui s'étale devant moi. Pierrette est plus accommodante que moi et ne paraît pas souffrir des

remontrances permanentes, mais après tout je n'en sais rien. Les petits, assis par terre dans un coin, jouent avec des cubes en bois un peu défraîchis que Maman a trouvé au Fourre-tout du marché. Ils sont vraiment très sages et composent les différentes images avec l'aide occasionnelle de Tata. Le calme semble s'installer dans la maison. Seul le bruit du marteau résonne de temps à autre : Pépé fait quelques réparations provisoires mais urgentes. Il fait de plus en plus chaud et nous buvons beaucoup d'eau fraîche.

Soudain, des grondements sourds, des roulements s'enflent puis s'atténuent, suivis par d'autres grondements plus sonores encore et par des roulements assourdissants. Il fait de plus en plus sombre. Mémé, si économe, ferme complètement les volets et allume la lampe à pétrole. Chacun arrête toute activité et s'étonne. La lumière en pleine journée ! Curieux ! Elle clôt aussi les fenêtres et nous rassemble autour de la table. Soudain un craquement violent fait vibrer la maison, suivi immédiatement d'un éclair qui filtre à travers les interstices des volets. Nous sursautons, effrayés. Le vacarme et les éclairs se succèdent. Le tumulte augmente encore quand la pluie sauvage se met à marteler la toiture. Rien de tel pour nous rendre sages et dociles. Seul, le Bébé Jean-Pierre, réveillé en sursaut hurle à pleins poumons. Tata le prend et le fait téter... A peine le rôl fait, il se rendort dans les bras de sa maman. Nous sommes figés, terrorisés. Je regarde Maman, mais elle n'a pas l'air rassurée non plus. Dédé, debout, s'est réfugié dans ses jupes et a posé la tête sur ses genoux. Pépé s'assoit près de la cheminée et regarde les cendres encore rougeoyantes du repas de midi. Mémé qui à l'ordinaire fait semblant d'obéir à Pépé tout en faisant rigoureusement ce qu'elle veut, apostrophe son mari :
— Arthur, ne reste pas près de ce conduit et vient avec nous.

Et Pépé docile se glisse sur le banc en bout de table. Bien que morte de frousse, je suis sidérée. Il faut dire que sa Caroline lui a maintes fois conté la foudre qui tombe et qui tue. D'un geste du menton, elle me fait signe et désigne le vieux

bouquet de buis poussiéreux suspendu au-dessus de la porte. Elle dit :

— Tu comprends ?

Et moi, suppliante, j'implore :

— Mémé, s'il te plaît, jette un rameau dans la cheminée.

L'orage dure et s'éternise et se prolonge encore. Il est là, juste au-dessus de nous, il est sur le clocher, sur le village tout entier, sur la rivière. Il nous enveloppe. Les éclairs succèdent aux éclairs. Le tonnerre gronde et roule sans discontinuer. L'après-midi s'écoule et nul ne bouge, figé sur place. Personne ne songe à préparer le dîner. D'ailleurs, qui pourrait avaler quelque chose ? Je n'ose à peine avaler ma salive tant je suis terrorisée. Soudain, la petite voix étouffée de Dédé murmure :

— Vite, Maman, pipi.

Maman relève le gamin toujours couché sur ses genoux, le met debout et les voilà qui courent vers le seau hygiénique réservé pour la nuit. Trop tard !

Pépé regarde la pendule indiquant sept heures, mais ne dit rien. Mémé se décide à bouger, met quelques brindilles dans la cheminée, ajoute trois bûchettes et se tournant vers nous déclare :

— Ce soir, soupe au lait froide et sucrée, omelette aux fines herbes, fromages.

J'aime bien cette soupe-là ; tu glisses de petits bouts de pain dur dans le liquide, tu laisses ramollir, c'est délicieux. Il fait nuit noire quand enfin l'orage s'éloigne. Nous avalons tout goulûment et nous allons nous coucher, épuisés, laissant les adultes bavarder.

La porte et les volets grand'ouverts laissent pénétrer un soleil doux et joyeux. L'air exhale une bonne odeur d'herbe humide qui achève de sécher. Je bondis de joie dès le réveil. Comment un tel changement de temps est-il possible ? Le petit déjeuner est vite expédié. A nouveau le terre-plein, martelé de nos cavalcades, retrouve nos cris de sauvages déchaînés. Seules les planches de la balançoire gorgées d'eau rappellent le

déluge de la veille. Ce temps agréable dure quelques jours. Progressivement la température augmente et devient à nouveau insupportable. A peine une semaine s'est-elle écoulée qu'un nouvel orage nous tombe dessus en fin de matinée, sans prévenir, sec, violent, effrayant. Il ne s'estompera qu'au milieu de la nuit... à moins que je me sois endormie avant qu'il ne s'éloigne ! Tout le mois est terrible. Nous ne descendons plus à la rivière, nous restons enfermés. C'est intenable.

Depuis plusieurs jours déjà les grandes personnes discutent mais ne sont pas du même avis. Rester ? Retourner à Jouarre ? De toutes façons les Allemands sont partout, alors... Et puis ce matin, elles se mettent d'accord : autant repartir.

Partir, ah non ! Je file dehors malgré la température excessive. Je me cache à l'ombre, je pleure à gros sanglots sans pouvoir me retenir. Je suis malade de chagrin. Je ne veux pas la quitter cette maison, je l'aime moi, cette maison. Si je pars, je sais que je ne la reverrai jamais. Je suis inconsolable. Au bout d'un temps infini je me décide à rentrer, mais les adultes préoccupés discutent encore :

— Maintenant que les « Boches » sont partout, y a-t-il encore des moyens de transport ? se demande Mémé.

— Je refuse de voyager avec mes trois gamins dans les conditions atroces de l'aller, dit Tata.

— Renseignons-nous, dit Maman.

— Je m'en charge, conclut Pépé.

Pendant une bonne semaine, il va aux nouvelles, part en ville avec le fermier, rentre même au bistrot discuter avec les gens. Quelques longues journées s'écoulent encore. Aujourd'hui, l'heure du dîner est passée depuis longtemps, les femmes ont fini par nous faire manger, mais Pépé n'est toujours pas revenu. La nuit est tombée quand il arrive enfin.

— Ça va, dit-il, nous pouvons attraper un train omnibus dimanche soir.

Il est content, Pépé. Content de lui, oui, mais je le connais bien, il est surtout heureux de retrouver son jardin, son grand tablier bleu, son chapeau et sa bêche.

— A table ! dit-il de bonne humeur.

Les femmes nous mettent au lit avec un bisou distrait et rejoignent Pépé qui est déjà assis et qui attend que le dîner soit servi. Et ils parlent, ils parlent si fort que je ne peux pas dormir. De toute façon je ne veux pas dormir puisque je veux tout savoir. En fait, je ne saurai rien du tout car je m'endors immédiatement.

Je suis réveillée par la voix de Maman. J'entends :

— Nous sommes mardi, nous avons cinq jours pour tout préparer, c'est amplement suffisant.

On nous octroie un coin bien délimité. Nos jouets y sont déjà. Cela me fait penser à la cour de la ferme. Quand les poussins naissent, la fermière pose dans la cour un grand grillage rond, puis elle installe la poule et ses petits. Bon ! Nous ne sommes pas derrière une clôture, bien sûr. N'empêche que nous sommes parqués... Et la première chose qu'on a envie de faire c'est de sortir des limites. C'est bien plus drôle de désobéir, sans être vu, que de rester docilement dans notre coin. Un nouveau jeu dont on ne se prive pas et qui nous vaut de temps à autre un énergique rappel à l'ordre. On fait semblant d'obéir au moins cinq bonnes minutes... Et on recommence. Maintenant, les femmes s'affairent tellement qu'elles finissent par ne plus jeter un œil sur nous. Du coup on se met à jouer, pour de vrai.

Elles posent tous nos vêtements sur la table, font des tas, les défont. Elles mettent en bout de table toutes les affaires usagées ou trop petites. Ils ont tellement grandi et forci en quelques mois, dit Tata, je ne vais pas me charger inutilement. Par contre les sandalettes écorchées du bout repartent, parce qu'on ne sait jamais, si on n'en trouve plus. Et s'il y a de la place, on ajoutera quelques jouets. Pour leurs affaires, rien de changé : à l'aller comme au retour, elles gardent tout, plus

quelques bricoles achetées au marché. Pépé est venu avec un si petit bagage qu'il n'a pas besoin de s'y prendre à l'avance. Mémé s'arrange avec la voisine de derrière. C'est entendu, elle lavera et repassera les draps, les taies, les serviettes de toilette et les torchons... moyennant finances. En rentrant Mémé murmure à Pépé : Elle n'y va pas avec le dos de la cuillère, la voisine. Drôles de mots ! Pépé assure que c'est de loin la meilleure solution pour vivre normalement jusqu'au moment de lui déposer la clef. A nouveau je pleure sans raison avouée, je ne veux pas qu'on la rende cette clef, je veux rester ici.

Pépé me soulève, me prend dans ses bras et je clame le plus fort possible en me tournant vers Maman :

— Je me suis tordu la cheville !

— Quelle douillette cette gamine ! s'exclame Maman.

Pépé me regarde sans rien dire puis il me souffle :

— Tu vas retrouver la Maison de Jouarre, ne pleure plus, on reviendra ici après la guerre.

Nous sommes prêts. Mémé a arrêté le balancier de la pendule, a mis des vieux draps partout. Nous allons déposer la clef, c'est fini. Je sais qu'on ne reviendra jamais et j'inonde la collerette de ma robe de grosses larmes.

Du retour, je ne me souviens de rien, preuve que cela s'est effectué sans incident ou preuve que ma tête a toujours refusé ce retour ? Pépé n'a pu tenir sa promesse de me ramener vers La Maison du Morvan parce qu'il est décédé peu de semaines après La Libération.

Après notre départ, des réfugiés du Nord sont arrivés en masse. Le maire a réquisitionné notre maison. Les squatters venus les mains vides, sont repartis chez eux embarquant tout le contenu de la maison sous l'œil des villageois qui ont laissé faire. Certains ont même prêté des charrettes à bras pour faciliter le déménagement. Ainsi disparu à jamais dans un foyer nordique le mobilier rustique que j'aimais tant : l'armoire sculptée, la pendule à balancier, la longue table, les bancs,

l'énorme lit et surtout, surtout la maie que j'affectionnais particulièrement.

La sœur de Mémé, la Grand'Tante Marie, dite aussi Marraine, s'est toujours opposée à la vente de la maison de « ses Parents ». Aucun membre de la famille, personne, absolument personne n'allait jamais dans « ce trou perdu », surtout pas elle. Au fil des ans, sans aucun entretien, des fissures se sont formées, la toiture a laissé filtrer l'eau. Et puis un jour, le maire du village a écrit que cette bâtisse surplombant la route était menaçante et dangereuse. La maison, la Maison du Morvan, fut bradée, vendue le 29 mai 1959, à l'état de ruines pour la somme ridicule de 70000 f soit 700 F. En 1959, Claudette Institutrice débutante gagnait 51112 f par mois soit 511,12F.

Ce séjour est l'un de mes meilleurs souvenirs, un vrai coup de foudre d'une petite fille pour une maison.

Montpellier, le 27/10/1999

Impressions de guerre d'une petite fille heureuse

Ai-je vraiment le droit d'étaler les images paisibles d'une enfance heureuse alors que l'on vient juste de fêter les cinquante ans des camps de concentration ?

Claudette raconte ses souvenirs pour sa famille et ses amis, pour qu'ils la connaissent mieux, pour qu'ils se souviennent d'elle le jour où elle ne sera plus là.

Déclaration de guerre

Claudette a tout juste cinq ans à la déclaration de guerre. Son Papa est un grand maigre, aux yeux noirs ; il a des cheveux bruns qui ondulent avec un joli cran naturel sur le côté droit. C'est un rêveur qui lit beaucoup et qui a démissionné devant l'énergie débordante de Maman. Il adore sa femme. Le dimanche, par exemple, il descend au marché en vélo, et achète un gros bouquet. Cela nous fait toujours rire, de le voir se tenir en équilibre, le guidon d'une main et le bouquet de l'autre. Maman et nous, les deux petits gamins, nous allons à pied. Quand Papa nous aperçoit avec nos gros sacs à provisions chargés, il tend le bouquet à maman, vite, vite ; il est charmant Papa, mais il se sent si maladroit avec ses fleurs. Puis il prend le sac le plus lourd et part devant. Il économise aussi son argent de poche pour nous faire des cadeaux : un corsage pour Maman, des jouets pour nous. Il ne pense jamais à lui. Il sait tout faire dans la maison, en particulier il cuisine remarquablement bien.

Il avait six ans lorsque son propre père est « Tombé au Champ d'Honneur ». Pupille de la nation, il ne devait en principe pas être mobilisé ; mais, il le fût. Ce n'était sûrement pas l'homme qu'il fallait pour aller à la guerre. J'entends par là, que ce n'était ni un actif ni un sportif, pas de quoi faire un bon soldat.

Il est parti en Septembre 39. Il a eu une permission en février 40. Je me souviens que nous avons fait des photos, qu'il faisait un froid glacial, et qu'il a neigé tout au long de son séjour. Son régiment ayant traversé la France à marche forcée, beaucoup d'hommes furent hospitalisés, les pieds en sang, à l'hôpital de Saint-Quentin dans l'Aisne. Très rapidement les Allemands sont arrivés. Ils ont investi l'hôpital, ont fait prisonniers tous les malades et les ont embarqués en direction de l'Allemagne. Nous n'avons revu Papa qu'en Août 45.

Maman, à la déclaration de guerre, a vingt-neuf ans. C'est une jeune femme mince, et fraîche. Issue de deux petits paysans, l'une du Morvan, l'autre du Loir et Cher, elle est plus grande qu'eux, mais en possède la ténacité et la volonté inébranlables. Elle aime passionnément son mari qu'elle a épousé contre le gré de ses parents. Elle pleure le départ de Papa, et espère qu'il reviendra bientôt. Puis, son énergie reprenant le dessus, elle se dit qu'elle a deux jeunes enfants, et qu'il s'agit de s'en occuper. Elle n'a pas de soucis financiers : la S.N.C.F. lui versera le salaire de Papa pendant toute la durée de la guerre. Elle coud, elle tricote, mais elle passe aussi beaucoup de temps pour nous trouver à manger.

Partout où elle va, elle nous traîne avec elle. Elle nous traîne, c'est exactement cela. Elle irait dix fois plus vite sans nous. Mais elle ne se sépare jamais de nous. Dédé a trois ans, mais est resté un gros bébé joufflu, joyeux, qui ne rentre pratiquement plus dans son landau. Je fais des centaines de petits pas rapides, mais je n'arrive pas à suivre la cadence de Maman. Alors elle se retourne, et elle m'attend. Elle repart, et la distance entre elle et moi grandit de nouveau.

Nous habitons Villemomble, une petite ville de la banlieue parisienne. Au début de la guerre nous trouverons encore de quoi manger. Les mois passants, nous ne trouverons plus rien ni dans les boutiques, ni sur les marchés de la ville. Comme une catastrophe n'arrive jamais seule, la mère de Papa vient s'installer chez nous sans avoir demandé l'avis de

Maman. Est-ce pour surveiller sa belle-fille ? Une jeune femme isolée aurait-elle des tentations ? C'est ce que dit Maman qui déteste sa belle-mère. D'ailleurs, Grand'Mère Joséphine avouera qu'il est plus facile de se nourrir à la campagne qu'en ville. Alors, elle n'avait qu'à rester chez elle. Elle se plaint du vent qui balaie sans cesse les rues. C'est vrai, je me souviens de ce vent permanent qui nous essoufflait. Curieux ! Il a disparu après la guerre.

Bref ! Ce n'est pas l'amour tendre entre ces deux femmes-là. La « cohabitation » comme on dit maintenant, est des plus houleuses. Mémé Joséphine veut faire obéir Maman comme elle nous fait obéir. Vous qui connaissez Maman, voyez ce que cela peut donner : Un peu comme si on voulait changer la Tour Eiffel de place, il y aurait quelques résistances. Mémé prend les rênes du ménage en mains. Dédé déteste la soupe. Comme il refuse d'avaler, Mémé jette Dédé dehors dans le noir. Le pauvre gros poupon a peur, il hurle, il a froid, il veut rentrer. Maman se lève de table pour ramener son fils au chaud. Mémé donne un tour de clef et crie à travers la porte : veux-tu manger la soupe ? Dédé promet tout ce qu'on veut, pourvu qu'il revienne dans la tiède et lumineuse cuisine. Pendant ce temps, Maman a mis l'assiette du petit dans le four. Elle fait rentrer son beau gamin barbouillé de larmes, le prend sur ses genoux et le fait manger. Ce soir-là, aucune des deux femmes n'a gagné.

Mon petit frère Dédé, et moi nous détestons jouer aux dominos. Chaque soir Mémé nous oblige à y jouer, assis sur la bordure du grand lit. Pour poser un domino, nous nous appuyons sur le matelas. Ça fait un trou, où tous les dominos déjà posés s'engouffrent. Mémé dit que nous trichons. Mon petit frère sait à peine jouer et bien sûr il lui arrive de se tromper. Ma Grand'Mère sait jouer, mais elle triche souvent : elle prend en cachette un domino dans la pioche et repose discrètement le sien à la place. Mémé gagne tout le temps, c'est une sale tricheuse. Quand elle ne s'occupe pas de notre bonne

éducation ou qu'elle ne triche pas aux dominos, Grand'Mère Joséphine tricote pour son fils prisonnier. Elle lui fait des grosses moufles kaki, des kilomètres de cache-nez kaki, des chaussettes de laine kaki et des passe-montagnes kaki (le passe-montagne est une sorte de cagoule). Que c'est « moche » ! Je trouve que ce n'est même pas une vraie couleur ! Je préfère le rose, alors je prends mon tricotin, et je fais une superbe chaînette.

Mon tricotin est un petit personnage en bois peint de couleurs vives. Sur la tête ronde sont plantés quatre clous. Le petit personnage est percé de la tête aux pieds d'un trou rond qui laissera descendre la cordelière. Bref, c'est un tricotin !

Echange de courrier avec Papa

Chaque mois nous faisons parvenir à Papa un colis, par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. Il reçoit ainsi la plaque de chocolat de mon petit frère qui préfère la ration de fromage de Maman qui, elle, préfère les pommes. Parfois nous pouvons joindre quelques boîtes de pâtés ou quelques denrées non périssables. Ce mois-ci, je glisserai mon cadeau rose au fond du colis. Papa aura bien chaud avec les vêtements kaki de sa mère, mais il sera content de mon cadeau pas du tout utile mais si joli ! Je suis bien contente de moi !

Nous partageons ma maigre plaque de chocolat mensuelle avec notre Mémé trop gourmande. Nous nous privons souvent pour Papa qui trouve toujours ses colis trop légers. A Noël, nous lui envoyons toutes nos sucreries, le pain d'épices, et pour qu'il soit en forme, nos gâteaux vitaminés. Je veux bien donner à Papa mes gâteaux vitaminés, mi-sucrés, mi-salés, parce que je n'aime pas ça. Mais de temps à autre, j'aimerais bien garder quelques friandises...

Papa ne se rend pas bien compte de tous les sacrifices que l'on fait pour lui. Il croit que la nourriture est abondante, comme dans ses souvenirs d'avant guerre. Il ne sait pas que nous avons des *cartes de rationnement*. On ne peut pas tout

raconter car les lettres sont censurées et portent de grandes marques violettes en travers. Alors on dit seulement que tout va bien, que nous grandissons, et qu'il ne s'en fasse pas pour nous. Maman écrit sur une carte-lettre qui sera lue par toute l'administration allemande. On dirait que chaque mois Maman écrit exactement la même lettre à Papa. Elle dit qu'elle va bien mais qu'elle s'ennuie de lui, qu'elle est bien contente d'avoir la compagnie de Mémé. Elle dit aussi à Papa qu'elle l'aime et qu'elle lui fait des bisous... et surtout qu'elle espère recevoir bientôt de ses nouvelles.

Quand je pense au pugilat permanent, entre Maman et sa belle-mère, je me demande comment Maman peut écrire sa satisfaction de voir Mémé chez nous. Les grandes personnes sont décidément un mystère...

Maman fait régulièrement des photos qu'elle envoie à Papa. Ainsi nous voit-il évoluer. De son côté, Papa nous fait parvenir des photos de groupe, où il paraît être bien portant. Maman dit que c'est de la propagande voulant prouver que les prisonniers ne sont pas mal traités par les Allemands.

Je viens de lire, avec une émotion intense, un paquet de lettres, toutes écrites au crayon à papier, que Papa a envoyé entre 1941 et 1943. Chaque lettre est une feuille repliée sur elle-même. A l'intérieur la feuille comprend vingt-cinq lignes. Interdiction d'écrire ailleurs. Si bien que Papa écrit certains mots en abrégé. Toutes les lettres adressées à Maman sont semblables :

« Bien reçu ta lettre du tant, ou reçu aucune lettre cette semaine, le colis de Noël de la Croix Rouge a été vidé, pas de tabac. Envoie-moi des pâtes. Je suis content que Dédette soit 2^e sur 34 et que mon gros Dédé profite bien ».

Il y a toujours des mots tendres pour Maman.

Une lettre est particulièrement émouvante : Maman un jour a dû avoir un gros cafard, et c'est Papa qui, de son Stalag IV G lui remonte le moral. Pour moi, Maman a toujours été un roc, solide et inébranlable... Comme quoi je me suis trompée.

Le 7 juin 1941 Maman reçoit une « carte-lettre », c'est un bout de carton. D'un côté Papa écrit, au crayon violet, son nom et son stalag, de l'autre, l'adresse de maman en « Zone occupée ». Au verso, tout imprimé : « Accusé de réception » et en dessous « J'ai reçu le colis que vous m'avez envoyé » ainsi que « il est inderdit d'ajouter un mot ». Certaines lettres font preuve d'un incroyable optimisme vrai ou feint : « Je prends la vie comme elle vient » ou « Je vais me baigner avec les copains » ou encore « Je laisse le temps passer ». Quand, par la suite, on saura le travail harassant, le manque de nourriture et les brimades infligés aux prisonniers du Stalag IV G, on comprendra que la propagande du Camp était passée par là!

L'Occupation au quotidien

Bon, je reviens aux cartes de rationnement. Chaque mairie de France a distribué aux habitants de la commune une carte de rationnement. Tous les mois, les Français ont droit, sur présentation de cette carte, à des sortes de petits timbres. Ces timbres sont aussi précieux que ta vie : ce sont les tickets de rationnement. Tu ne peux rien acheter sans eux. Les cartes sont différentes selon les âges des individus. Par exemple, un bébé a droit à des laitages, un enfant a droit à du chocolat, un adolescent à du fromage, un adulte à une plus grande quantité de pain. Il y a des tickets pour chaque chose. Tu vas chez le pharmacien chercher ta ration de sel. Et quand, juste après la libération, Grand-père sera mourant, le Docteur prescrira de bonnes bouteilles de Bordeaux, avec une allocation supplémentaire de tickets.

Un adulte a une ration de deux cents grammes de pain par jour. Les paquets d'ersatz de café sont surmontés de quatre grains de café, coincés entre le carton carré et le dessus du paquet.

Quant au sucre, on ne sait pratiquement plus ce que c'est. Il existe un produit de remplacement, un ersatz, qui a un goût acide plutôt que sucré, c'est la saccharine. Je n'aime pas ça.

La viande, elle, c'est de la vraie viande, pas un produit inventé par les chimistes, mais il y en a si peu. Alors au lieu d'aller acheter un minuscule morceau, on attend une semaine parfois deux, pour avoir une portion convenable pour chacun. Cependant, chaque jour nous passons devant chez le boucher, pour nous informer du prochain arrivage. Il ne s'agit pas de le manquer. Le jour de l'arrivage les gens font la queue avant l'aube pour être sûrs d'être servis. Après deux heures d'attente, le boucher sort parfois de sa boutique, pour annoncer qu'il peut encore servir cinq personnes pas plus. Les gens se disputent et se battent pour essayer de « resquiller » et de faire partie des cinq chanceux. De toute façon ces cinq là, auront un petit bout de pot-au-feu et beaucoup d'os.

Un pauvre vieux du voisinage s'est fait voler sa carte de rationnement et ses tickets pour le mois... Imaginez son angoisse. Non seulement il n'a rien pour le mois présent, mais encore il ne recevra plus jamais rien, car il faut présenter sa carte chaque mois pour obtenir de quoi tenir le mois suivant. Personne à la mairie ne voulant se mouiller, ce pauvre vieux a failli en « crever ». Il paraît qu'une âme compatissante, qui connaissait quelqu'un, qui connaissait quelqu'un d'autre, a procuré, moyennant finances, une belle carte et beaucoup de tickets au vieux monsieur.

Pour les vêtements, les tissus et les chaussures, pour le savon, les cahiers et la faïence, il faut des tickets.

Quand je suis rentrée à la grande école, j'avais toujours sur moi une carte de points. Cette carte te permettait d'obtenir de la Maîtresse, un nouveau crayon noir ou deux crayons d'ardoise, selon tes besoins, pour un point seulement. On usait nos crayons jusqu'à temps que l'on ne puisse plus les tenir et que nos doigts frottent sur la page. Un cahier valait trois points. Les élèves ont vite compris qu'ils pouvaient faire des économies de points. L'astuce consistait à tracer à la règle et au crayon à papier des rayures régulièrement espacées sur les quatre côtés de la couverture. Tant que les couvertures ont été

de bonne qualité, nous avons écrit à la plume et à l'encre. Le jour où ces couvertures sont devenues d'infâmes buvards, nous nous sommes mis à travailler au crayon. Nous devenons aussi astucieux que les adultes.

Les Français sont débrouillards, et au fur et à mesure que les mois passent, ils inventent mille et une astuces pour survivre.

Bientôt on ne trouvera plus rien à manger en ville. La survie consistera à se souvenir brusquement qu'on a une famille, un cousin éloigné, une vague relation à qui on écrit au nouvel an et qui pourrait éventuellement nous héberger à la campagne.

Dès le départ de Papa, les parents de Maman lui ont proposé de nous recevoir. Maman a préféré se débrouiller seule autant qu'elle a pu. Quand la nourriture s'est raréfiée, nous sommes partis chaque samedi munis de deux gros sacs et d'une énorme valise vides. Nous sommes allés chercher cette nourriture là où elle se trouvait, chez nos grands-parents.

Ah ! Le cauchemar ! Epuisants, ces allers-retours ! Nous mettons déjà une demi-heure à pieds pour descendre à la gare. Le train à vapeur est un omnibus, lent et inconfortable en wagon de troisième classe. Il faut changer, à Lagny et attendre la correspondance. Sur le quai, il fait froid mais moins froid que dans la salle d'attente non chauffée. Enfin arrive ce train poussif. Tu continues à te réfrigérer car le train n'est pas chauffé non plus. Arrivés en gare de La Ferté-sous-Jouarre, il y a encore deux kilomètres à parcourir à pieds pour atteindre le village de Reuil-en-Brie. Souvent, mon petit frère et moi, nous nous endormons épuisés, sans avoir le courage de dîner.

Grand-père Arthur a déjà tué un lapin, un poulet, il a arraché des légumes. Grand'Mère Caroline a ramassé les œufs de poule et de cane. Il ne reste plus qu'à faire du pain.

Ah ! Faire du pain, quelle joie et quelle souffrance !

Les Français sont débrouillards, ça nous le savons. C'est d'abord le temps des échanges. Grand-père ne cultive pas de

blé, mais il a beaucoup de légumes et de fruits, il fait du cidre. Grand'Mère élève des lapins, de la volaille, des chèvres, des moutons, une truie. C'est chouette, Grand'Mère est presque une fermière. Par échanges, nous aurons du blé pour faire le pain. Grand-père va parfois très loin de Reuil sur son vieux vélo. Il va jusqu'à Jaignes, et ne rentre que le soir chargé de fromage et de beurre. Un jour il a même rapporté une bouteille de « gnole », que cette bouteille sentait bon !

Donc, maintenant que nous avons du blé, nous allons faire du pain. Le moulin à café en bois ne sert à rien, vu qu'il n'y a plus de café. Alors il devient meule à broyer les grains de blé et à les transformer en farine. Les enfants sont chargés de ce travail. Le moulin à café est un cube. En son centre, une partie métallique comprend une mâchoire dentelée et une poignée. On remplit la partie métallique de grains de blé, On cale bien le moulin carré entre les cuisses et on sert très fort pour que seule la poignée tourne. Et on commence à moudre. Les coins du moulin te rentrent dans les jambes, tu arrêtes de moudre, tu frottes un peu tes cuisses endolories, et tu recommences à moudre. Un petit tiroir récupère la farine. Tu n'es pas au bout de tes peines ! Il faut exactement trente « moulin à café » pour faire un pain rond. Celui-là sera pour nous, je l'ai bien mérité avec mes bleus. Heureusement que la gymnastique est le vendredi, sinon la Maîtresse croirait que je suis une fillette martyrisée ! Et en avant pour le deuxième pain...

Nous éplucherons aussi de la compote avec les pommes tombées. Il faut beaucoup de pommes pour faire une petite compote. Ah ! Quel délice, ce pain blanc chaud avec de la compote. Cela vaut tous les gâteaux du monde...

Hélas, il faut repartir vers la ville. Maman se charge de la grosse valise, pleine à craquer et d'un sac. Je donne la main à mon petit frère et je porte l'autre sac. Mon sac contient le pain, les œufs, datés et enveloppés séparément dans du papier journal. Au moment du départ, Pépé a posé délicatement un

bouquet de petits œillets très parfumés sur le dessus de mon sac.

Et c'est de nouveau le train jusqu'à Lagny, et l'attente de la correspondance dans le noir et le froid. Quand nous montons enfin dans le train qui nous ramène à Villemomble, Dédé s'endort immédiatement. Maman et moi nous aurons du mal à le réveiller à l'arrivée. Je me laisse bercer par le roulement cadencé du train, mais je n'ose pas dormir. Je surveille Maman qui est fatiguée. Et si l'on s'endormait tous les trois et qu'on fasse un long voyage, comme cela serait bien. Je somnole, mais à chaque arrêt j'écoute l'employé qui crie le nom de la station dans son porte-voix. Je n'ai pas envie de me retrouver à la Gare de l'Est. Il nous faudra presque une heure pour remonter à la maison : la valise est lourde, et Maman fait de nombreuses haltes et change de mains. Il est vingt-trois heures quand nous parvenons enfin devant notre grille. Et si je ne craignais pas que Maman me traite de « cinglée », je l'embrasserais bien ma haute grille verte, je suis tellement contente d'être chez nous. Pas de grasse matinée possible, demain il y a classe.

Nous ferons ces allers et retours chaque semaine pendant des mois. Nous ne partirons définitivement pour la campagne, qu'après la disparition de notre « Lapin » apprivoisé. Nous ne reviendrons à la maison qu'au retour de Papa.

Donc on se débrouille... Bientôt, à la débrouillardise individuelle, va s'ajouter une véritable industrie. Des individus intelligents se disent que puisque que les Français manquent de tout, et que certains ont de l'argent, pourquoi ne pas en profiter pour faire de la contrebande, comme au temps de la gabelle. C'est la naissance du *Marché Noir*. Il s'établira de solides fortunes sur ce trafic.

Parallèlement au marché noir, il se crée des imprimeries clandestines. Les fausses cartes de rationnement ne sont qu'une toute petite chose, florissante et lucrative certes, mais non vitale. Je me trompe, elles sont vitales pour tous les maquisards, ravitaillés par les gens d'alentour. Bien plus

dangereuse et importante est la confection de fausses cartes d'identité, de faux papiers plus vrais que nature. Ces cartes d'identité sauveront un grand nombre de personnes recherchées.

Et *le couvre-feu*, vous savez ce que c'est ? Quand la nuit tombe, les rues, les maisons doivent devenir invisibles du ciel. Les aviateurs ne doivent pas pouvoir repérer, ni une usine, ni un cours d'eau, ni une voie ferrée, ni un pont. Ils ne doivent pas reconnaître la géographie de notre pays. A cette époque-là, l'ennemi déclaré de la France occupée, ce n'est pas celui qui occupe ton sol indûment, c'est l'aviateur Anglais qui vient bombarder les points stratégiques. Dès que le jour baisse la France devient aussi invisible que l'Atlantide, c'est vous dire !

Les mairies ont fait distribuer aux habitants des papiers ou peut-être des cartons violets. Les fenêtres doivent être calfeutrées ainsi que toutes les issues. La lumière des ampoules électriques, quand il y a du courant, ne doit pas filtrer à l'extérieur. La milice civile et française se charge de faire respecter l'ordre. Un soir nous avons eu très peur. Quelqu'un frappe avec violence à la porte de cuisine, c'est la milice. Deux hommes sévères disent à Maman qu'elle est en infraction notoire. Maman ne comprend pas. Elle explique tout : son mari prisonnier, ses gosses à s'occuper, la présence de sa belle-mère, quatre bouches à nourrir, sa respectabilité. Maman est intarissable. Le grand « type » lui dit :

— Taisez-vous donc un peu, on n'est pas là pour entendre vos salades ; vous êtes en infraction.

Maman suffoque de colère et de hargne :

— C'est la meilleure, dit-elle.

Alors les deux hommes la font taire en haussant le ton.

— Madame votre lumière se voit de l'extérieur.

— Évidemment, à force de mettre et de retirer ces papiers, les punaises passent à travers et j'ai beau mettre du papier gommé dans les coins ça se déchire tout le temps ! crie Maman furieuse.

Les deux hommes ne se fâchent pas. Ils écrivent sur un feuillet. Je suis terrorisée. Maman a répondu avec insolence à ces gens tout puissants. Ils vont sûrement « l'embarquer ». Mais ils se contentent de lui remettre le petit papier.

— Avec ça, vous pouvez obtenir des cartons neufs et les faire renouveler autant de fois qu'il le faudra

Quelle frousse nous avons eu !

Les alertes, tu sais ce que c'est que les alertes ? Tu vois, quand chaque premier mercredi du mois retentit la sirène de la mairie, je tremble. Je tremble, parce que cet appel innocent réveille en moi des angoisses et des vieilles peurs cinquantenaires. La sirène, c'est le signal de début d'alerte. A ce moment là tous les Français doivent respecter les consignes qu'ils ont reçues. Chaque quartier, chaque secteur a ses abris. Les habitants ont pratiqué des répétitions au cours d'alertes fictives. Ils savent qu'ils doivent se diriger vers un abri, toujours le même, et cela le plus rapidement possible. Les alertes de nuit sont particulièrement impressionnantes. Sur nos pieds de lit, nos manteaux reposent en permanence en compagnie d'un bonnet de laine bien chaud et d'une lampe de poche. Dès que la sirène retentit, Maman sort Dédé de son lit tout endormi, l'emballé dans une couverture et le dépose tout fumant de pipi chaud dans le landau toujours près pour un départ précipité. Un tour de clef énergétique, à cause de vols fréquents perpétrés pendant les alertes et c'est la course vers les carrières de gypse. Notre abri de quartier se situe en effet sous la colline, dans les carrières profondes et ramifiées. L'épaisseur de roche au-dessus de nos têtes donne, paraît-il, une sécurité totale.

Les souterrains sont remarquablement bien aménagés. Plusieurs groupes électrogènes sont prévus et les ampoules de faible puissance permettent de se reconnaître entre voisins. Au début des hostilités les responsables de l'abri nous ont assigné des places assises précises sur les deux rangées de bancs, pour être sûrs que tous les habitants sont bien là. Peu à peu, au fil

des mois, les gens se sont regroupés par affinité. Cela n'empêche pas de prêter attention aux autres, au contraire. Parfois on entend : « Ne refermez pas les portes, les Untels ne sont pas arrivés ! ». Puis on referme les doubles sas et personne ne peut ni entrer ni sortir jusqu'à la sirène de fin d'alerte.

Etre réveillée en pleine nuit, courir dans le froid, s'asseoir dans une galerie humide, cela n'est ni plaisant ni distrayant, disons seulement que c'est supportable. Mais il y a une chose que je ne supporte pas, c'est le port du masque à gaz. Les adultes et les enfants de plus de cinq ans ont reçu cet ignoble objet. J'ai civilement plus de cinq ans, c'est vrai, mais je n'en ai pas la taille. Cette chose qui m'est octroyée ne me va pas du tout. Les hublots pour les yeux laissent ressortir le bout de mon nez, et la boîte ronde dans laquelle je suis censée respirer, me cache le nombril. Je ne parle pas des élastiques qui doivent se croiser au sommet du crâne, mais qui glissent sans arrêts malgré les astuces ingénieuses de Maman pour les raccourcir. J'étouffe, je me débats, et finalement les responsables de l'abri conseillent à Maman de me mettre, comme aux tout-petits, un mouchoir sur la bouche en cas de besoin.

Fort heureusement, aucun gaz toxique ne sera envoyé sur les populations. Nous sommes protégés en vue de... la précédente guerre. Mon Père est prisonnier parce qu'il marchait à pieds tandis que les Allemands défilaient déjà sous l'arc de Triomphe avec leurs chars. Ils préparent les V2 pour les envoyer sur l'Angleterre non soumise. La propagande du gouvernement français de Vichy, ne lance-t-elle pas à intervalles réguliers sur les ondes de la T.S.F. : « L'Angleterre comme Carthage sera détruite ! ». Et c'est vrai que des bombardements dévastateurs ont déjà endommagé le cœur de Londres, et que cela va continuer. Les Allemands occupent notre territoire. Les gaz, c'est leur spécialité pas celle des Anglais. En réfléchissant bien, l'Allemagne ne va pas envoyer

« du gaz moutarde » sur son armée d'occupation. Je crois que nous ne risquons pas grand chose de ce côté là.

Par contre, involontairement bien sûr, *les bombardements* nous deviennent familiers. Et croyez-moi c'est le genre de choses que l'on n'oublie pas ! Tout point stratégique pouvant aider l'Allemagne à gagner la guerre doit être systématiquement détruit. Ainsi, les usines importantes, les aéroports, les ponts enjambant les rivières, et surtout les gros nœuds ferroviaires, les gares de triages, subiront de la part des Alliés un pilonnage incessant. Il s'agit d'empêcher à tous prix la double circulation des produits et des hommes entre l'Allemagne et la France. Nos produits métallurgiques, nos denrées alimentaires, nos plus jeunes gens, avec le S.T.O., passent de l'autre côté du Rhin. La France est saignée à blanc ! Retraversent le Pont de Kehl et Strasbourg, le matériel lourd, les chars, les obus, les explosifs puissants, les engins de guerre les plus sophistiqués. Aussi des raids aériens souvent meurtriers nous viennent-ils d'Angleterre : détruire une usine à gaz, c'est détruire également les habitations alentours. Les Français disent que les Anglais « arrosent large ». En d'autres termes, pour être sûrs d'atteindre leur objectif, les aviateurs ont ordre de bombarder une plus grande surface qu'il ne faudrait. Un bombardement, d'une violence inouïe, restera gravé à jamais dans les mémoires de l'Ile-de-France : Le bombardement de la gare de triage de Noisy-le-Sec. Il paraît que le 18 Avril 1944 trois mille bombes sont tombées là, et que quelques centaines poussées par le vent sont allées s'égarer sur les villes des alentours. Mais la seule chose dont je me souviens, c'est qu'à soixante kilomètres du point de chute, mon Grand-père nous a fait aligner le long du mur obscur au fond de la cuisine, car les vitres tremblaient dans un vacarme assourdissant. Et cela dura longtemps, longtemps, à croire que le bruit ne cesserait jamais. Pour nous, ce n'était qu'une énorme peur. Mais à Noisy, la dévastation fut totale : Des morts, encore des morts, de nombreux blessés parmi les civils, des

gens enfouis sous les décombres de leurs maisons, des quartiers d'habitations entièrement rasés... Mon Institutrice de C.P. alors secouriste, participa à la désincrustation de gens broyés dans les enchevêtrements de wagons méconnaissables. Une bouillie d'êtres humains, un cauchemar de douleur, des hurlements de ceux qui avaient survécu mais dans quel état ! Une vision d'horreur inoubliable !

Les bombardements devenant de plus en plus rapprochés, ce fut pour nous, des séjours de plus en plus fréquents, de plus en plus longs dans les abris...

Ah ! Oui ! A propos d'habitations détruites, bien après la fin de la guerre, j'avais entendu et j'aimais à répéter : « Le Ministère de la Reconstruction ». Je trouvais ces mots jolis ce qui mettait ma Mère dans une fureur noire. Un jour, Maman excédée de ma stupidité, m'a fait prendre le bus à plate-forme et elle m'a emmenée à Noisy. Des années s'étaient écoulées depuis le bombardement mais des baraquements en planches occupaient toujours le quartier de la gare. Et là, je crois qu'elle s'est vengée en disant :

— Ton ministère je ne sais pas ce qu'il fait, mais il dort bien au chaud !

Et elle a ajouté :

— Quand je pense que les Allemands font les trois fois huit, (C'est quoi ?) et que la population civile participe à relever des villes entières, j'ai honte d'être gouvernée par ce tas d'incapables !

Et ne vous y trompez pas, Maman, c'est une patriote, fidèle à ses ancêtres, haïssant « l'ennemi héréditaire » mais obligée de reconnaître que la paix revenue, ils sont plus efficaces que nous. Alors, bien sûr, ça la fait bouillir !

Mais pour le moment la guerre continue. Chaque mois verra se construire de nouveaux abris. Ainsi en partant de la maison pour se diriger vers la gare, de petits refuges seront creusés sous les trottoirs de la Grand-Rue et ceux de l'avenue du Raincy. Partout, de petites balustrades en fer, signaleront

aux passants qu'ils doivent se précipiter là en cas de nécessité. Et les gens s'habitueront à ce rythme de vie, s'engouffreront dans ces trous et, sitôt l'alerte terminée, se précipiteront à l'extérieur pour reprendre leurs activités interrompues.

Nous les enfants, nous souffrons peu de la guerre. Nos habitudes sont changées mais nous nous en accommodons. En 1942, Maman se met à cultiver des pommes de terre à la place de ses parterres de fleurs, c'est peut-être vital mais pour nous c'est plutôt amusant (voir « Doryphores et pommes de terre »). Le seul vrai drame enfantin, pour mon frère et moi, est la disparition de « Lapin », notre compagnon de jeux (voir « Lapin »).

Chasse aux Juifs. C'est à cette époque-là que nos gentils amis Gordon, deux personnes âgées et paisibles sont embarquées et disparaissent à jamais. Cette horrible action laisse dans nos cœurs une marque indélébile d'amour blessé et de révolte contre toutes les injustices (voir « Égalités des chances »).

Les alertes ! Toujours les alertes ! Cela arrive même quand tu es à l'école, même quand c'est ton tour de lire ! Hier par exemple, nous étions en train de colorier une belle frise. Soudain la sirène retentit. Toutes les petites filles et leur jolie maîtresse sursautent. On abandonne tout. Descente disciplinée de toutes les classes... dans les douches, sous l'école. Je ne sais pas quand ce superbe bâtiment de briques rouges a été construit mais les Maîtresses disent que c'est du solide. Alors nous les petites de 11^{ème} (C.P.) on se sent en sécurité. Nous sommes assises sur les bancs de pierre, et sous les portemanteaux, là où jadis les enfants se déshabillaient pour prendre leur douche. Mais cela ne marche plus depuis des lustres, comme dit Maman. Les maîtresses sont très bien : pendant les alertes on joue à « Jacques a dit » avec pas beaucoup de gestes, juste une fois debout les pieds joints. On joue aussi « aux messages ». La première du rang dit une phrase dans l'oreille de sa voisine qui dit à la suivante jusqu'à la fin du rang. La dernière dit tout haut

ce qu'elle a entendu. La première redit la phrase de départ et tout le monde rit. La sirène retentit : Fin d'alerte. Parfois on est obligé d'abandonner le jeu sans le terminer.

C'est bien des alertes comme ça, juste pour rire, pas pour recevoir les bombes. Et hop ! Remontée agitée jusqu'en classe. Et on continue ce qu'on avait laissé.

La cantine scolaire : Cette année il m'est arrivé quelque chose de très désagréable. On passe la visite médicale et le médecin me donne une petite feuille à remettre « Aux Parents ». A midi, je rapporte le papier. Maman le lit et pousse des hurlements de rage et de colère. Il est écrit : « L'extrême maigreur de cette fillette prouve qu'elle est sous-alimentée et en conséquence je vous mets en demeure de l'inscrire à la cantine dès demain ». Maman se sent rouge de honte à l'idée qu'on ait pu penser une chose pareille ! Dans sa famille il y a et il y aura toujours plus à manger que nous n'en consommerons et ce n'est pas la guerre qui modifiera l'attitude de Maman vis-à-vis des aliments. On pourra toujours mettre une assiette de plus au cas où... Alors Maman crie et braille et gesticule contre cet imbécile de médecin. A aucun moment elle ne me gronde. Pourtant je suis catastrophée car c'est de ma faute. Mais manger est une corvée, je n'ai jamais faim ; ce qui est dans mon assiette peut être délicieux, au bout de deux becquées je suis rassasiée.

Donc, dès le lendemain je mange à la cantine. Vous qui avez eu l'occasion de manger à la cantine vous savez ce que sont ces horribles repas. Mais imaginez la cantine pendant la guerre ? D'énormes boîtes de conserves données par l'armée. Immangeable ! Je n'avale rien. Je reste à table après les autres. La femme de service compatissante retire mon assiette et me donne deux grosses cuillerées supplémentaires de gelée de coing. Je déteste cela mais pour lui faire plaisir je lèche ma cuillère jusqu'à complète disparition de cette confiture. Au bout de cinq jours, tout le personnel de service s'est rendu compte que j'étais impossible à nourrir et Mme la Directrice a pris

l'initiative de me laisser rentrer à la maison le midi. Durant quelques jours j'ai mangé correctement puis j'ai recommencé à tout laisser.

Cette semaine, Maman devra s'absenter toute une journée pour des affaires de grandes personnes. Ma Maîtresse a proposé à Maman de m'emmener ce midi-là chez ses Parents. Ma Maîtresse est belle, mais belle, elle sent bon, elle a de magnifiques cheveux frisés qui tombent sur ses épaules. Je l'adore. En classe elle a amené une vraie poupée de porcelaine pour nous consoler quand nous avons de la peine. Donc le jour venu, je l'accompagne chez elle, toute fière. Dans l'entrée, un piano brille. A peine nos manteaux enlevés et nos mains lavées, elle s'installe et joue « Au clair de la lune », « Dagobert », « La Mère Michel » et bien d'autres ritournelles. Quand elle s'arrête, elle me pose cette étrange question : connais-tu ce que je viens de jouer ? Je fais non de la tête, ce qui est faux bien sûr. Et elle s'aperçoit que je pleure, que je pleure de joie et que je souhaite qu'elle continue sans jamais s'arrêter. Alors, elle joue une tendre berceuse. Plus tard, apercevant sa Maman devant la porte de salle à manger, elle annonce : « A table ! ».

J'ignore ce que j'ai avalé, ce qui est sûr c'est que c'était délicieux et que je n'ai rien laissé. Étonnement de Maman à la sortie de quatre heures, qui n'en croit pas ses oreilles.

— Quand vous voulez ! dit la Maîtresse.

— Elle a conquis mes Parents et vous savez bien l'affection que je lui porte.

En fait, il ne m'a été possible qu'une seule et unique fois d'y retourner. Ce jour-là j'ai retiré mes « galoches » et nous avons parcouru toute la maison en riant. La Maman est d'origine Allemande. Le pavillon est parfait, brillant de partout, extérieur comme intérieur. Elle vient de trouver de la peinture et a refait les volets. Avec des bouts de tissus, elle fait des tentures, des poufs, des bordures d'étagères. Là-haut, à l'étage, ce qui m'a le plus étonné ce sont les lits. Elle a cousu de gros

pressions sur le matelas et sur l'envers des draps du dessous. Une fois agrafé le drap reste tendu, immobile. La couverture s'enfile sur le matelas comme une mule sur mon pied. Il faut croire que c'est une curiosité qui n'existe nulle part ailleurs puisque ma Maîtresse a tenu à me la montrer. Le repas m'a paru merveilleux. Une fois encore, je n'ai rien laissé. Nous avons failli être en retard à l'école à cause du piano.

A la fin de l'année scolaire, j'ai si bien travaillé que je passe directement de la 11^e (C.P.) à la 9^e (CE2). Ma nouvelle Maîtresse est vieille, à cheveux blancs, toujours malade, et elle se met en congé tous les ans pour trois mois. D'ailleurs, en cours d'année l'école ferme jusqu'aux grandes vacances à cause des bombardements de plus en plus fréquents.

C'est vers cette même époque que nous quittons Villemomble et que nous nous réfugions à Reuil-en-Brie.



Denise Michel, ma Maman, à Reuil-en-Brie en 1942.

Reuil sous l'occupation

Reuil c'est un séjour inoubliable, une enfance heureuse à la campagne, faites de petits riens, loin de la réalité de la guerre. Bien entendu, le souci principal pour faire survivre une famille c'est la nourriture. Mais quand on a un Pépé Arthur et son jardin, une Mémé Caroline, ses volailles, ses lapins et la grosse truie, on ne manque pratiquement de rien.

En réalité on manque de certaines denrées, la ration de pain est nettement insuffisante c'est pourquoi une fois par semaine nous en faisons à partir de grains de blé. Échange de Pépé sans aucun doute. Une fois par semaine aussi et par tous les temps, Maman se lève à deux heures du matin, et file dans l'obscurité la plus complète jusqu'à La Ferté pour faire la queue « Au cheval ». Personne ne dit : « Se rendre à la Boucherie Chevaline ». Elle y passe la matinée, n'oublie pas d'acheter pour sa charmante belle-mère Joséphine un beefsteak bien tendre, lui porte et revient vers midi bien sonné. Un jour elle ne revient qu'à une heure de l'après-midi. Toute la famille est angoissée se demandant ce qui a pu lui arriver. Elle, fraîche et souriante, ses deux kilomètres dans les jambes et le ventre creux, tend un très lourd paquet. Elle raconte heureuse que le boucher n'a rapporté le cheval qu'en début de matinée, qu'il a pris le temps de le découper consciencieusement avant de pouvoir commencer sa distribution aux clients agglutinés les uns contre les autres pour se réchauffer. Comme Maman était dans les premières, elle a eu un vrai rôti, d'excellents beefsteaks et un gros os à moelle. Ce jour-là nous sommes arrivés très en retard à l'école et la Maîtresse furieuse de nos explications nous a grondés. J'ai réfléchi qu'elle aurait sans doute souhaité que nous lui glissions un beau morceau de viande, pratique courante qui lui permettait sans déplacements de recevoir du beurre et autres denrées. Et je crois très sincèrement, avec cinquante ans de décalage, qu'en 1945, à la distribution des prix c'est Odette qui a eu le prix d'Honneur et moi seulement le prix d'Excellence parce que les parents de la

gamine apportaient des victuailles et du bois de chauffage à l'institutrice. Et c'est aussi pourquoi elle ne la punissait jamais alors qu'elle ne me loupait pas ! J'étais bien plus vive, bien plus intelligente que ma copine qui glissait souvent un petit œil sur mon travail. J'adorais l'école, mais j'avoue une certaine rancœur pour cette flagrante injustice ! La meilleure, la première c'était moi et de très loin ! Mais je n'étais qu'une réfugiée, une fillette des villes. Odette au sortir de son porche n'a jamais eu qu'à traverser la rue pour pénétrer dans la cour de l'école, elle était du village, je ne l'étais pas. Là était la différence !

Autre aliment indispensable : Le lait. Cette corvée est réservée aux enfants. Nous allons ensemble, mes deux cousines, mon frère et moi à la Ferme de Bréau. En sortant par la petite porte, nous prenons un étroit sentier bordé de fil de fer barbelé. Nous longeons le cimetière et prenons juste en face un large chemin empierré qui permet aux véhicules agricoles de se croiser sans problème. De chaque côté, des ornières laissent l'eau dévaler les pentes. La grimpette est rude. Tant que nous longeons les champs cultivés qui nous surplombent nous nous sentons en sécurité. Mais après une grande courbe, surgit la partie boisée du trajet. En été cela va encore, mais en hiver la nuit nous rattrape souvent et nous sommes morts de « frousse ». L'heure de la traite étant immuable, il est inutile de partir plus tôt. Ayant parcouru à toute vitesse deux bons kilomètres dans le sous-bois nous arrivons enfin sur le terre-plein. Ouf ! La ferme malgré son énorme tas de fumier puant au centre de la cour, ses chiens hargneux et ses dindons pinceurs de mollets, nous paraît des plus accueillantes. Nous rentrons dans une vaste cuisine encombrée de partout par les bidons. Nous disons toujours un bonjour mêlé de curiosité à une énorme dame, pas trop vieille, mais si large, si courte, si grosse, qu'elle ne peut se déplacer qu'en s'appuyant sur une solide chaise de chêne. Chargés de quatre ou cinq litres de lait tout chaud nous prenons le chemin du retour sans traîner. Un jour la petite Nicole a buté dans un caillou et s'est affalée. Sur

le moment elle a un peu pleuré, mais arrivée à la maison elle avait du sang sur le front, sur le coin de l'œil et à d'autres endroits du visage. Le médecin est venu et a retiré de petits gravillons fichés dans la chair, a désinfecté et a rassuré Tata Zabeth quant à l'œil. Mais la petite cousine garde une marque entre les deux yeux.

Le lait sert à une multitude de choses. Par exemple quand tu fais bouillir du vrai lait de ferme, une énorme couche de crème se forme à la surface. Maman la recueille avec une écumoire et la garde précieusement dans un ramequin. Au bout de plusieurs jours il y a assez de crème pour faire un délicieux gâteau.

Une chose qui nous manque cruellement c'est du savon. Donc, Les femmes ont décidé d'en fabriquer. Elles ont choisi une grande lessiveuse, puis elles ont mis du suif, de cette horrible graisse de mouton qui empeste et l'ont mis à fondre tout doucement sur la cuisinière. L'odeur dégagée me soulevait le cœur, mais c'est quand même moi, qui perchée sur une chaise, a été chargée de « touiller » cet infâme liquide. Quand tout fut fondu, elles ont retiré les impuretés. Elles ont ajouté un produit très dangereux qu'on appelle de la soude. Gare aux projections, a dit Maman qui m'a mis un foulard sur le visage. Les petites bulles qui viennent exploser à la surface sont terribles. J'ai continué à mélanger pour que cela ne fasse plus qu'une sorte de pâte bien uniforme. Mémé a poussé la marmite loin du foyer, a laissé tiédir. Elle a rapporté son beau flacon d'eau de Cologne du Mont Saint-Michel et a versé deux grandes cuillères à soupe dans la mixture. Nouveau mélange. Les femmes ont sorti la lessiveuse dans la cour, puis ont versé la pâte dans des moules pour faire refroidir. Le plus dur a été le démoulage, car les moules à pâtisserie ne sont pas faits pour fabriquer des savonnettes ! Il y a eu de nombreux et précieux éclats qui ont giclé sous la lame de couteau. Mais elles ont tout récupéré pour la prochaine lessive. Une chose est certaine,

« j'vais » en faire des économies de savonnettes, me laver le moins possible ou juste à l'eau claire ! C'est dégoûtant le suif !

Les mois s'écoulent. C'est à nouveau la rentrée scolaire puis l'hiver. Un hiver rude, malfaisant, avec d'énormes chutes de neige, suivies d'un gel intense. Madame Villalard qui ne s'est jamais absentée, tombe gravement malade et doit rester au lit. Trois semaines d'absence, renouvelables si l'état de santé ne s'améliore pas, a dit le médecin. Les poumons sont pris et chaque mouvement arrache, selon les dires de son fils, un cri de souffrance à notre pauvre Maîtresse. Au bout de quelques jours, débarque « La Remplaçante », une jeune et dynamique Institutrice, un rigolo bonnet de laine perché sur le dessus du crâne et portant des moufles rouges comme une gamine. Elle est vêtue d'une grosse veste fourrée et ... d'un pantalon ! Une femme en pantalon, c'est comme une sorte de prostituée qui vient s'occuper des enfants ! Scandale ! Tout le village est en révolution. Le Maire absent, est à Paris pour affaires. Le Secrétaire de Mairie, le mari de Madame Villalard approuve les villageois et prend l'initiative de clore le portail, empêchant quiconque de pénétrer dans l'école. Quarante enfants et leur nouvelle Institutrice se gèlent et piétinent devant les grilles pour se réchauffer. Tous les gamins qui habitent au village rentrent chez eux. Mais les autres ? Ceux qui viennent des hameaux voisins, ceux qui apportent leur gamelle pour manger à midi ? L'Institutrice demande qu'au moins la salle de la Mairie leur soit ouverte. Quelques vieilles curieuses, qui traînent toujours dans les parages, exigent l'ouverture de la classe pour ces élèves-là et que le poêle ronfle ! Devant cette pression le Secrétaire cède. L'Institutrice pénètre dans la vaste salle avec les enfants. Le soir ils ressortent enchantés, surtout ceux du « Certif » qui ont bien travaillé. Les bureaux de L'Inspecteur Primaire et de l'Inspecteur d'Académie sont envahis par des lettres de réclamations :

« Qu'on nous donne une Institutrice au bon renom, pas une dévergondée ».

Réponse sèche :

« J'ai nommé Mlle R. en remplacement de Mme V. actuellement en congé de maladie du ... au ... A compter de ce jour, c'est Mlle R. qui assume l'intérim ou personne. Quant à la tenue vestimentaire, sachant que nous subissons un hiver particulièrement rigoureux et que cela risque de durer, j'autorise à titre exceptionnel le port du pantalon pourvu qu'il soit de couleur foncée. Je renouvelle par cette présente la circulaire du ... autorisant le port du pantalon pour toutes les petites filles des Écoles Primaires ».

Et c'est ainsi que notre nouvelle Institutrice conquiert une classe émerveillée. Cette classe folle piétine dans la neige pour venir chanter sous la petite fenêtre de sa chambre de location toutes les « Marches » qu'elle nous apprend. Nous la gardons longtemps, mais pas assez à notre gré. A son départ, nous, les filles, nous pleurons, mais les garçons n'osent pas, bien qu'ils soient aussi tristes que nous. Le retour de Madame Villalard est rude pour tous. C'est vrai qu'on apprend bien avec notre Maîtresse mais je crois qu'on apprend encore mieux avec la jeune. Pour moi, c'est une sorte de grande sœur qui nous aime en même temps qu'elle nous fait travailler autrement. Monsieur Villalard, et les chansons apprises autour du vieux piano, dans le couloir entre la classe et la mairie, nous paraissent subitement sans aucun intérêt et totalement dépassées.

Curieusement, ce village qui s'est rué contre la jeune remplaçante, celle-ci à peine partie, se jette sur une autre proie. Des ragots contre le couple Villalard, des déballages honteux prennent de l'ampleur. Pourtant, ces deux personnes sont très convenables et nous les respectons. Mais certains villageois ressortent de vieilles histoires invérifiables. Il paraît que lui était un très jeune curé quand il a rencontré une délicieuse « bonne sœur »... Que le fils aîné est venu au monde de ce coup de foudre... Que lui a défroqué, et qu'elle a abandonné sa cornette pour se marier. C'est vrai qu'ils sont rigides, classiques dans leurs tenues vestimentaires et dans leur morale sans faille,

mais de là à raconter ces bêtises il y a une marge ou une vengeance bien paysanne ! A la maison, ma famille refuse de croire à ces ragots et nous défend de les colporter.

L'hiver s'est prolongé et un printemps tardif nous renvoie au catéchisme. Quand il fait frais, Madame Barbier riche, nous accueille dans son entrée. Le beau temps revenu nous marchons dans les allées, gravement, en imitant Monsieur le Curé. Le Catéchisme ? C'est un livre avec des questions écrites en noir foncé et en dessous des réponses en clair. J'ai une bonne mémoire, et chaque jeudi je suis très vite libérée car je sais par cœur la page du jour. Oui, mais moi je ne comprends rien. Qu'est-ce que le mystère de la Sainte Trinité ? ... et autres questions comme celle-là !

Bon, de toute façon nous les plus âgés devons faire notre « Confirmation ». Monseigneur l'Evêque va venir à l'église de Luzancy. Il vient tous les trois ans seulement et fait une tournée de gamins, ayant fait leur Communion ou pas.

Un matin du mois de Juin, nous voilà partis pour la répétition. Chacun apporte son sandwich car il y a cinq bons kilomètres à faire et on ne rentrera que l'après-midi. Marcher le long du talus n'est pas du tout amusant. Alors que l'on nous a recommandé d'être graves et réfléchis, on invente un concours de gros mots. Les garçons en savent plein, je n'en sais presque pas mais j'en enregistre le plus possible. Soudain on aperçoit l'église. C'est en « rigolant » et en se bousculant qu'on pénètre dans le jardin du Curé. Ce vieil ivrogne au nez bourgeonnant et à la face congestionnée, nous impose silence. Nous évitons de nous regarder, de peur d'éclater de rire. La fraîcheur de l'église nous calme. On fait la répétition de la Cérémonie, on avale rapidement nos provisions, puis on répète de nouveau. Quand le Curé nous libère, on file comme des lapins. Et Dieu, là dedans ? Bah ! Il doit être bien content de voir des gosses si heureux.

Chaque dimanche, quand il séjourne à la campagne, M. Noiret sort sa traction-avant et va chercher le Curé pour que le

village de Reuil puisse entendre la messe. Puis le Curé déjeune au Domaine, et arrose copieusement son repas :

— Aujourd'hui, une bouteille de blanc et trois bouteilles de rouge, sans compter les liqueurs, annonce Marie-Victoire à Caroline qui l'aide à faire la vaisselle.

Bon, la vie quotidienne, protégés par notre enclos et notre chaude famille, nous fait oublier les autres, la guerre, la réalité. Nous sommes trop jeunes et nous ne pensons qu'à nous. Parfois la vérité nous rattrape et nous rappelle que nous sommes sous le gouvernement de Vichy et que les Allemands sont partout.

Reuil vers la Libération

Un soir, vers vingt heures je crois, nous sommes tous groupés autour du poste de radio pour écouter la B.B.C. On entend d'abord des sons martelés puis :

— Ici Londres, ici Londres. Les Français parlent aux Français.

Ce sont ensuite de drôles de phrases comme :

— La soupe aux choux est prête. Je répète : La soupe... (cette phrase-là n'a certainement jamais été prononcée, c'est juste pour vous donner une idée).

Pépé écoute religieusement et nous ne bougeons même pas un doigt de pied de peur qu'il nous pulvérise. Ce jour-là, la liste des messages secrets est plus longue qu'à l'ordinaire. Un jour que j'avais dit à Pépé que toutes ces phrases étaient idiotes, il m'avait soufflé tout bas que c'était des messages secrets comme dans un jeu mais que c'était très important. (Cette explication m'avait suffi pour que je reste tranquille pendant l'écoute.)

Soudain, tambourinement énergique sur la porte d'entrée. Pépé arrête la radio mais elle est bouillante car elle marche avec de grosses lampes. Mémé va ouvrir et se trouve nez à nez avec un Allemand en uniforme qui annonce :

— Je viens chercher des œufs.

Caroline répond poliment :

— Vous vous êtes trompé de porte, je vous accompagne.

Elle met son châle, prend son petit panier à œufs et emmène l'Allemand vers la cuisine de la grande bâtisse où elle laisse le visiteur aux bons soins de Marie-Victoire, la cuisinière du domaine.

— Bonsoir mesdames, dit le militaire.

Grand'Mère revient et soudain se met à rire. Elle nous montre son petit panier vide. L'habitude, l'habitude, d'aller ramasser les œufs, dit-elle. La radio a eu le temps de refroidir, mais nous avons eu peur... Ce qui ne nous a pas empêchés de repartir à l'écoute dès le lendemain. En fait, nous nous sommes rendus compte que tous volets fermés et porte close on entendait parfaitement la radio de l'extérieur. L'Allemand n'a pu ignorer notre activité. Nous ne savons pas pourquoi nous n'avons pas eu de graves ennuis. Il s'est peut-être dit qu'un vieux, des femmes et plein de gosses, c'était un groupe totalement inoffensif. Cependant il pouvait tous nous faire embarquer en prison pour activités subversives. En tous cas, celui-là était un être humain ou il était sourd !

Depuis quelques temps les Allemands deviennent nerveux. Les Maquisards, les F.F.I. semblent être partout à la fois. Si la Marne coule au fond de la vallée, celle-ci est relativement étroite et les collines boisées dominant ce riche fond herbeux. Quelques hameaux disséminés dans des bois touffus et étroitement surveillés par l'occupant ne gênent en rien la Résistance. Les Allemands sont vigilants et actifs. Des canons, des D.C.A. trônent sur toutes les hauteurs et de violents projecteurs balayent le ciel chaque nuit. Pépé qui est allé à La Ferté cette semaine s'est fait contrôler trois fois sur le marché, place de la Mairie. Vérification de la plaque en métal sur le devant du vélo, et autres chicaneries ont exaspéré Pépé pourtant si patient. D'ailleurs c'est simple, lui qui a fait la guerre de 14 ne supporte pas l'idée que tous les bustes de bronze soient partis pour devenir des canons. Ces bustes étaient l'hommage à de braves gens qui avaient œuvré pour la petite

ville. Un surtout, celui qui trônait au centre de la Place près de la fontaine, était respecté des habitants.

Les Maquisards font des « Coups de mains » de plus en plus audacieux, de plus en plus près de La Ferté. Cette nuit ils ont fait dérailler le train de marchandises qui allait vers Château-Thierry. Loin de toute habitation, en rase campagne, les explosifs qu'il contenait ont pulvérisé la végétation, sectionnant les arbres sur une très vaste étendue. Réveillés en sursaut, nous nous sommes réfugiés en rang d'oignon contre le mur de la cuisine, loin des fenêtres. La maison a fortement tremblé mais nous n'avons eu aucun dégât. Alors l'Occupant se déchaîne. En représailles, il décide de faire payer aux civils cet acte « criminel ». Pépé et tous les vieux, même un curé gâteux sont sur la liste des gens à « embarquer ». Ces listes sont placardées partout dans les villes et villages à quinze kilomètres à la ronde. Quarante hommes, quarante hommes, sauf dénonciation des coupables, paieront de leur vie ces munitions envolées.

— Où est-ce qu'ils vont les trouver leurs quarante hommes ? demande Mémé.

Effectivement, il n'y a pas quarante hommes valides à La Ferté. Alors les Allemands élargissent la surface à ratisser. Cette fois les listes sont complètes. L'angoisse grandit chaque jour qu'une convocation n'arrive à la maison. Pendant ce temps, notre Pépé Arthur ne change rien à ses habitudes : Il aime son jardin et n'en bouge pas. Il n'est pas non plus décidé à se « planquer » :

— On verra bien, dit-il fataliste.

Cette attente du malheur dure plus d'un mois.

Ô Joie ! Ô Merveilleuse joie ! Ô Bonheur ! Un jour, les listes disparaissent, on ne saura jamais pourquoi. On suppose que les Allemands ont trouvé une poignée de F.F.I. et qu'ils ne se sont pas privés de les massacrer. Mais le silence absolu a toujours régné quant à cet épisode tragique, même après la guerre.

Chaque mois, Maman retourne à Villemomble et bien sûr nous traîne avec elle. Nous allons à La Gare de l'Est pour apporter les justificatifs indiquant que Papa est toujours prisonnier. Ainsi Maman reçoit la paie de Papa . Nous restons quelques jours, mais jamais très longtemps car si nous sommes venus de Reuil avec nos provisions, le manque de chauffage se fait cruellement sentir. Notre hâte est grande de retrouver le beau poêle à bois en céramique verte qui brûle en continuité dans notre chambre. Tiens ! Une lettre de Pépé, c'est rare ! Il mentionne un autre événement qui s'est produit à quelques temps de là. Le patron de Pépé subit une rafle éclair dans sa propre scierie avec d'autres personnes influentes de la ville. Les Allemands les promènent, debout dans des camions non bâchés pendant des heures puis les cloîtent dans la « Kommandantur ». On n'a jamais revu aucun de ces hommes... sauf le Patron de la scierie. Qu'avait-il dit ? Qu'avait-il promis ? En tous cas à la fin de la guerre, il a vendu à son frère ses parts de l'usine et a filé en Argentine avec sa famille. Il n'a même pas pris le temps de payer ma Grand'Mère pour le dernier mois de travail effectué sur le Domaine.

Depuis que nous sommes à Reuil, Maman travaille à la Mairie de La Ferté comme secrétaire du Maire. Celui-ci était jeune débutant dans l'Administration, quand Maman a fait ses premières armes au secrétariat devant sa vieille machine à écrire. Les Allemands viennent souvent pour différentes paperasses. Maman si curieuse voudrait bien savoir ce qui se trame derrière les portes matelassées. Un jour qu'elle exprimait cette idée devant Pépé Arthur, celui-ci a littéralement explosé malgré notre présence enfantine : Est-ce que tu te rends compte des idioties que tu t'apprêtes à commettre ? Moins tu en sais et mieux cela vaut ! Pense à tes gosses et sauve ta peau et la nôtre par la même occasion ! ... J'ignore si elle a obéi à Pépé, mais cette question n'est jamais revenue à nos oreilles de gamins. Et Dieu sait si nos oreilles traînent sans jamais avoir l'air d'entendre.

Recueil en - Aris le 17 - 3 - 43

Chers enfants

Deux mots pour te dire de venir
vendredi si tu le peu car maman
est grippée à son tour et je
t'assure qu'elle tient quelques
choses, elle ne pourra pas aller au
marché vendredi, donc fait-t'on
possible pour venir, moi je suis pris
aussi mais moins fort que maman.
Ici de grands événements depuis que
tu es partie notre patron est son
cousin ainsi que 25 autres personnes ont
été emmenés par les allemands lundi
dernier toutes la population en est retournée
à l'instant nous recevons une lettre de Zoëlle
qui nous dit que chez elle c'est la même chose.
Elle nous dit que les colis à Marcel et à Jean
sont partis, rien de plus pour aujourd'hui
nous parlerons plus longuement quand tu
viendras.
Bonne baisers de nous deux à tous les trois
A. C. James

Lettre d'Arthur à Denise datée du 17 mars 1943.

Par une fin d'après-midi pluvieuse Maman rentre blême de son bureau. Elle s'avachit sur une chaise, les épaules affaissées. Elle est anéantie. Ma Mère c'est l'énergie, c'est le tonus, comme on dira des années plus tard. Cette femme effondrée ne lui ressemble pas. Elle murmure :
— Les P'tits, les jeunes frères Fauvet se sont fait « pincer » et torturer.

Ils avaient « disparus » au moment de l'enrôlement pour le S.T.O. On savait bien qu'ils faisaient de la Résistance, ils ne s'en cachaient d'ailleurs pas avec la fougue de leurs dix-huit printemps. Leur Père a supplié les gradés Allemands, offrant tout ce qu'il possédait, disant de les mettre dans une prison française comme on punit des galopins chapardeurs. Un ricanement fut la réponse. Punis pour l'exemple, pour inspirer la crainte à ceux que cela tenterait de s'opposer à l'Occupant. Ils ont été torturés à nouveau puis exécutés sauvagement. Michel Fauvet a été fusillé par les Allemands le 20 Août 1944 à Morsains dans la Marne près de Montmirail. La ville de la Ferté, au courant dans les moindres détails par le bureau de la « Propagande », a pleuré dans son coin et s'est retranchée dans un mutisme total. Pas d'hostilité, pas de désapprobation ouvertes. Rien, que la Frousse qui vous rend lâche et muet. Maintenant, à La Ferté, la rue la plus importante se nomme « Rue Michel Fauvet ». Il est bien temps !

Cette semaine, dans les hameaux alentours, il y a eu de violentes échauffourées, mais je ne sais pas exactement qui en sortit vainqueur. À Reuil on a seulement entendu dire qu'il y avait de nombreux morts dans les deux camps, de véritables boucheries. Un dimanche, sur l'autre versant des collines, les « Boches » ont tiré à bout portant sur des civils qui se promenaient paisiblement avec leurs gosses et leurs chiens. Personne ne pouvait confondre ces gens-là avec des « Ennemis du Grand Reich ». Plus le temps passe et plus l'Occupant devient fou.

La Libération

Puis un soir l'Etat-Major allemand qui occupe le « Château de Reuil » depuis de nombreuses années, brûle et brûle des tonnes de paperasses et de petits objets divers. Le gardien inquiet surveille de loin cet énorme foyer qui risque de mettre le feu à tout le Parc. Quarante huit heures durant le brasier illumine le village ou l'enfume selon le sens du vent. Odette dit que son père n'en dort pas. Le Château de Reuil était

un important dépôt de munitions. Dans l'intérieur des vastes salles étaient installés, minutieusement noté en lettres gothiques, le contenu des boîtages. Les Allemands s'apprêtent à partir. Aussi, minutieusement, toutes ces munitions furent déposées dans les véhicules. Enfin, ayant entassé pêle-mêle tout ce qui est transportable, l'Etat-Major plie définitivement bagages, sort tous ses véhicules, voitures, camionnettes et lourds camions, et en une colonne interminable, file le plus vite possible vers Luzancy et la région est de la Brie.

Plus d'Allemands dans Reuil, mais ils sont encore dans les collines, car on entend le canon et autres violentes pétarades, jour et nuit, à tout moment. A ce tintamarre incessant succède un calme complet, étonnant, inquiétant. Cela dure quelques jours. Enfin, par une après-midi ensoleillée, apparaissent des voitures plates, des « jeeps ». Debout dans ces drôles de véhicules, des noirs, beaucoup de noirs, des sourires jusqu'aux oreilles, mâchant sans manger et faisant de grands signes de joie. Les Américains arrivent enfin jusqu'à nous ! Les gradés, aussi blonds et roses que les précédents occupants, pénètrent dans le Château, y font un tour rapide, grimpent les étages et s'excusent du dérangement. Les Allemands ont fait disparaître toute trace de leur présence. Alors, avec tout leur matériel, les Américains s'installent dans la joie aux abords immédiats du Château. Ils nous appellent et nous distribuent du café en poudre, du savon, du chocolat et « ce machin » qu'ils mâchouillent sans arrêt. Ils rient et l'un d'entre eux attrape Dédé et le fait sauter sur ses genoux jusqu'à ce que mon petit frère demande grâce. Le grand gaillard fouille dans son sac et entasse une foule de choses dans les bras du gamin tout heureux. Tout le village assaille le campement. Nous attendions La Libération depuis si longtemps que je suis un peu déçue, je ne sais pas au juste ce que j'attendais, une espèce de grande Fête foraine, peut-être. C'est sûr que je pensais à une folie de bonheur. Les adultes sont heureux. Maman a agrafé des cocardes tricolores sur tous nos vêtements. Elle en offre

aux Américains qui la serrent sur leur poitrine géante où elle disparaît complètement. Elle parle à peu près l'anglais, exprime quelques mots, les Américains rigolent à s'étouffer lui répondent dans une langue qu'elle ne saisit pas, et pour finir, fou rire et conversation par gestes. Quand ils s'aperçoivent que nous sommes ses enfants et que Mémé Caroline ne nous lâche pas, ils nous donnent des tas de « rations », du cornet de beef, des biscuits terribles, durs comme des cailloux, du chocolat, une boîte d'œufs en poudre de trois ou quatre kilos et du « chewing-gum », le « machin » qu'ils mâchouillent. Des œufs ? Des vrais œufs, les poules en pondent suffisamment. Nous n'en manquons jamais. La boîte d'œufs en poudre kaki repartira donc pour Villemomble et trônera pendant au moins cinq ans dans la vitrine de notre buffet de salle à manger. Puis un jour Papa l'ouvrira et voudra faire une omelette en ajoutant de l'eau. Un cauchemar. Nous avons tout jeté.

Retour des Prisonniers

Et puis un jour, l'arrivée soudaine dans la classe d'un grand monsieur sec, sème une pagaïe inimaginable. Mme Villalard manque de dévaler toutes les marches de son estrade. Monsieur B., Monsieur B., répète-t-elle en tendant les mains vers l'inconnu. Les enfants B. moyens et petits ne bougent pas de leurs bancs. L'aîné se lève et va très lentement vers l'homme : « Papa, tu es revenu ! ». Le fils est aussi grand que le père, ils se regardent, pas de bisous, pas de câlins, rien, peut-être une petite larme, mais je n'en suis même pas sûre. La Maîtresse bouscule les petits B. et les dirige vers leur père. Quand il est parti, sa femme attendait un bébé : La petite fille sait presque lire ! Les autres ne se souviennent pas de lui.

C'est le premier prisonnier de retour au pays. Quelques jours plus tard, la fanfare de La Ferté, Le Maire et de nombreuses personnalités accueillent Monsieur B. sur les marches de la Mairie pour une cérémonie solennelle... Discours, fleurs, accolades, émotion. Au cours du mois, cette

scène de retrouvailles entre le revenant et les enfants se déroulera à peu près de la même façon, et l'accueil en fanfare également. Maintenant, la S.N.C.F. prévient la Mairie de La Ferté qui prévient celle de Reuil si un homme est du village. Plus de grosses surprises : Sauf la fois où l'on attendait monsieur W. et que c'est monsieur H. qui est arrivé le premier. Un léger flottement s'est produit parmi les enfants, mais le Papa est allé vers les siens et tout est rentré dans l'ordre.

Pourquoi donc les prisonniers libérés vont-ils d'abord voir leurs enfants avant leur femme ou leur mère ? C'est très simple, le plus souvent les femmes sont aux champs puisqu'elles font les foins comme des hommes. Ensuite, on ne sait jamais quand les trains vont arriver. Elles ne vont pas attendre des heures, plantées devant la Mairie, pour voir apparaître une hypothétique silhouette au bout de la route. Enfin, et c'est l'évidence en venant de la gare de La Ferté, passé le panneau « Reuil-en-Brie », sur quoi tombez-vous ? Sur l'École !

De notre Père aucune nouvelle. Lui est prisonnier au Stalag IV G, au fin fond de la Prusse orientale, à la frontière polonaise. On ne sait rien, la Croix-Rouge a perdu tout contact avec les prisonniers et exprime la possibilité que le Camp ait été libéré par les Russes... et que se sera long avant de pouvoir les rapatrier. Tous les prisonniers des alentours sont maintenant rentrés. Nous sommes en Août 1945, nous prenons le frais sous le grand sapin de notre enclos quand Marie-Victoire vient dire à maman qu'une femme l'appelle de Villemomble. Madame Pilley notre voisine a surpris un type pas catholique qui tentait d'escalader la grille de notre maison. Soudain, ils se sont reconnus. Elle l'a emmené chez elle, lui a vite donné à manger, l'a fait laver et lui a expliqué que nous étions encore à Reuil. Il a pris le train de l'après-midi. A La Ferté quelqu'un l'a ramené jusqu'à Reuil. Nous savions qu'il arrivait. Malgré cela, cet inconnu qui pénètre dans la cour, n'attire même pas notre curiosité. Maman reste figée et c'est Grand'Mère qui la pousse vers son mari. Maman dira plus tard à une de ses amies :

— On a mis un étranger dans mon lit !

Il m'a fallu des années pour comprendre le sens de cette phrase. Dès l'arrivée de mon Père, le feu couve. Dédé et moi disons « Maman Denise » parce que notre propre mère dit « Maman » à Caroline et que mes cousines disent « Maman » à tante Zabeth. Réaction violente de notre père :

— Maman Denise ! Pourquoi ? Vous en avez combien de mères ?

Il pique une crise de rage aiguë, devient violet et manque de s'étouffer, quand maladroitement nous disons notre premier « Papa Jean ». Il s'exclame :

— Des pères, vous en avez combien de pères ?

Il ne se domine plus. Caroline voit le danger. Sa petite silhouette se précipite au devant de ce grand et maigre échalas. Elle s'interpose, intervient instantanément, car elle pense qu'il va « bousiller » Maman. Elle lui fait front :

— Vous devriez avoir honte, elle qui n'a pensé qu'à vous et à ses gosses quand tant d'autres n'ont pas hésité à s'envoyer en l'air avec n'importe qui et en particulier avec les « Schleus ».

Papa vient de se faire désavouer devant sa propre famille. Il ne pardonnera jamais à Mémé Caroline une phrase aussi vulgaire, aussi agressive. A peine arrivé, il se faisait éliminer, éjecter du groupe que nous formions depuis tant d'années. Il était de trop dans notre cercle. Il avait beaucoup souffert, mais il nous l'a fait payer !

Il n'y a pas eu de cérémonie à la Mairie pour le retour de Papa. J'ai trouvé cela injuste, mais Maman m'a expliqué que seuls les gens de la commune y avaient droit. N'empêche, un de plus, un de moins, mon Père était un prisonnier lui aussi ! Un bouquet de fleurs de plus, ça ne les aurait pas ruinés, ces radins !

Nous restons très peu de temps tous ensemble à Reuil car l'atmosphère familiale est irrespirable. Et malgré les privations qui sévissent encore dans les villes, nous repartons pour Villemomble. L'adaptation à cette nouvelle vie est très dure, ne serait-ce que par manque de chauffage. Papa et Maman

semblent s'étudier tandis que l'on se fait gronder sans arrêt pour « notre agitation permanente ». Nous jouons comme d'habitude, sans excès, mais Papa voudrait que l'on reste figés et muets comme des statues. Il ne supporte pas le bruit.

Il ne parle jamais de sa vie en Allemagne. Nous savons par exemple qu'il a travaillé dans une usine d'armement à Berlin et qu'il y a rencontré le cousin germain de Maman, Gilbert (c'est à Berlin que Maman a envoyé ses premières lettres). Il a été garçon de ferme dans une grosse exploitation agricole, il mangeait à peu près à sa faim, mais les journées de travail étaient interminables et très pénibles à cause du climat, torride en été, polaire en hiver.

Notre retour pose un problème de nourriture. Nous allons souvent en Belgique pour chercher du ravitaillement. Papa et moi prenons le train. Heureusement que nous n'allons qu'à la frontière car les banquettes de bois de 3^e classe sont vraiment inconfortables ! Une fin d'après-midi, au retour, son copain après quelques canettes de bière, se met à raconter leur tentative d'évasion. Papa essaie en vain de le faire taire. Et l'autre bavard continue. Ils furent rapidement rattrapés et leur patron leur a infligé des brûlures sur les mollets avec une tige de fer rougie pour les empêcher de marcher. Ces marques sur les jambes ! J'avais cru jusque-là, que comme moi, il avait eu des furoncles ! Papa l'interrompt en racontant très haut comment il a volé un poulet à son fermier, et comment lui et ceux de son baraquement ont eu le plus grand mal à le faire cuire sans trop de fumée apparente. La seule chose qu'il nous raconte volontiers ce sont les sketches qu'ils inventaient et jouaient deux ou trois fois l'an. Il parle également avec indulgence de la grosse fermière dont les gars avaient été enrôlés de force dans la Wehrmacht alors qu'ils étaient indispensables à la ferme. Papa connaissait suffisamment bien l'allemand pour comprendre les conversations et surtout pour répéter aux copains ce qu'il avait entendu tout en maniant la fourche d'un air absorbé. C'est ainsi qu'il apprit la défaite du

Reich et l'arrivée massive des Alliés. Le fermier ne se gênait pas pour parler devant sa stupide équipe de fainéants de « Franzouz » sur laquelle il aboyait avec fureur.

Ils furent effectivement libérés par les Russes et contrairement à tous les bruits inquiétants qui couraient sur ces « sauvages » sans foi ni loi, ils furent très bien traités. Le rapatriement fut très lent à se mettre en place : Nonchalance des Russes ou impatience des prisonniers ?

Une seule chose calme vraiment Papa : son banjo. Il a appris à en jouer au Stalag. La première chose que Maman lui achète ce sont de nouvelles cordes et un gros paquet de feuilles de chansons. Un jour je vois Maman et Papa se sourire : Il vient de jouer « La valse brune » et cela doit leur rappeler des souvenirs. Tout doucement, la Paix, la vraie Paix, s'installe aussi à la maison.

Enfin la vie reprend son cours. Papa recommence son travail à la S.N.C.F. en gare de Paris-Est. Maman dès le lendemain de ma Communion solennelle travaille chez Maître de La Marnière, Notaire au Raincy. Mon petit frère, toujours joyeux, part à l'école avec un gros sac de billes. Je rentre au Cours Supérieur où je fais une excellente année, préparant l'entrée en 6^e de Lycée.

Mais pour tous, ce ne fut plus jamais comme avant, comme avant La Guerre. Et c'est ce que je disais un jour en parlant de mes quatre ans : mon Papa gentil, attentif est parti en 1939. Celui qui est revenu en 1945 était grognon, renfermé, violent parfois. La Guerre m'a volé mon Père !

Toutes ces impressions de guerre d'une petite fille heureuse, sont miennes, elles ne sont peut-être pas toutes rigoureusement exactes quant au déroulement des faits historiques. Ce n'est pas un compte-rendu fidèle de la Guerre 39-45. Ce sont mes souvenirs... écrits soixante ans plus tard !

Achévé à Montpellier, le 16 Janvier 2002

Reuil, quelques réfugiés

À Reuil, les réfugiés viennent de tout le Bassin parisien. Des gens de milieux très différents, mais qui ont en commun d'être principalement des femmes accompagnées d'enfants.

Le bébé

Un drame atroce vient de se produire. Une belle et forte femme est arrivée avec ses deux enfants et elle attend le troisième pour bientôt. Elle habite la rue de l'église en montant. Maman sympathise avec elle, et les deux femmes tricotent au jardin tout en bavardant. De ce fait, nous jouons souvent avec les petits S. Son mari est gendarme on ne sait pas trop où. Un jour, les gendarmes de La Ferté lâchent leurs vélos le long du muret de l'école et se précipitent dans la Mairie, en agitant un grand papier. On apprend alors que Monsieur S. tout en ayant l'air de servir le gouvernement de Vichy sous son uniforme de drap bleu, fait à ses heures de la Résistance... Et qu'il vient de « se faire descendre » au cours d'une échauffourée !

Hors, hasard atroce, le médecin est auprès de Madame S. dont l'accouchement promet d'être long et difficile. Le Maire se rend au domicile, parle avec le médecin. Celui-ci réfléchit et décide de tout révéler avant l'accouchement. Il est persuadé que la souffrance du moment empêchera Mme S. de trop penser. Il naît un magnifique garçon qui ne connaîtra jamais son père. Mme S. est énergique, mais comme un grand malheur ne vient jamais seul, l'État décide de suspendre la solde de l'indiscipliné. Par la suite des échanges de multiples courriers s'avèrent inutiles. A force de démarches exténuantes faites par Maman à Paris même, elle obtient une petite pension. Dès son rétablissement, elle repart chez ses parents. Les deux femmes s'écrivent quelques temps, puis les lettres s'espacent. Deux années s'écoulent. Plus d'échanges, c'est fini. Nous ne savons pas ce qu'ils sont devenus.

Des gens ordinaires

Une autre femme et sa fille chassées de Noisy-le-Sec par l'énorme bombardement qui a tout rasé, s'installent aussi à

Reuil. Nous les fréquenterons longtemps. Nous retournerons tous dans la région parisienne à peu près à la même époque, et nous continuerons à nous rendre visite, une fois chez elles, une fois chez nous. La fillette fait sa communion solennelle à Noisy où nous sommes invités. L'année suivante, c'est à mon tour et très gentiment la maman propose de prêter la robe blanche de sa fille, le bonnet, le voile, l'aumônière, car dit-elle c'est idiot de faire une telle dépense pour une seule journée. La veille de la cérémonie, nous dormons toutes les deux dans le même lit et jusqu'à une heure tardive nous nous racontons des histoires drôles, piquant des fous rire et nous faisant rappeler à l'ordre par mes parents qui dorment dans la chambre voisine. Pour une fille qui va faire sa première communion, on ne peut franchement pas dire que j'ai passé la nuit en prières !

Le grand monde

Une femme du monde, Parisienne, a loué la magnifique propriété qui donne juste sur le terre-plein de l'église. Son mari, très occupé par les affaires, a préféré l'éloigner de la capitale qui commence à être malsaine. Ce sont des amis des Noiret, les propriétaires du Domaine. En été, les familles se fréquentent, mais dès l'automne cette femme est seule avec sa petite fille, Brigitte. La fillette ne fréquente pas l'école communale et s'ennuie. Je suis donc autorisée, moi la petite fille du jardinier, à la distraire. Ma bonne éducation, ma mise toujours soignée, rassure la maman et je suis souvent invitée à venir goûter avec elles. Je lui apprends des jeux, des chants et je lui lis des histoires de Caroline. Quand les beaux jours reviennent, nous nous retrouvons chez les Noiret avec leur jeune Isabelle. C'est pour moi une vraie joie et je me sens parfaitement à l'aise assise sur un pouf du salon ou sur la balancelle derrière la maison. Quand sonne l'heure du retour, je raccompagne Brigitte jusqu'au portail et tout en se tendant la main, nous nous faisons une élégante révérence. Je raffole de cela et je m'adapterais très bien à cette vie.

Montpellier, 16 Janvier 2002

Égalité des chances (à Villemomble, 1941)

Deux petits jumeaux se roulent dans la poussière de la rue. Ils ne craignent rien, aucune voiture ne passe jamais sur cette placette près de la ligne de chemin de fer. Ils sont assis, et ensemble, jouent au triangle. Vous connaissez le triangle ? On pose une poignée de billes dans un triangle tracé à la craie sur la chaussée. Chaque enfant placé à une distance donnée vise avec sa bille et essaie de faire sortir les autres billes du triangle. Toutes les billes sorties sont à toi. C'est simple et très amusant.

Les deux jeunes enfants jouent de tout leur cœur. Ils sont si heureux, les jumeaux, qu'ils rient aux éclats. De loin, tu ne sais pas qui est Claudie, qui est André, dit Dédé. Ils ont les mêmes yeux gris-clair, les mêmes cheveux blonds cendrés, les mêmes bouclettes qui encadrent leur visage rond et resplendissant de vie et de bonheur. Ils sont habillés du même polo et leur culotte courte est identique.

Seulement voilà, ils ne sont pas réellement jumeaux. L'inconvénient en ces temps de guerre, ce sont les ancêtres.

André, dit Dédé, a une chance qu'il est incapable de soupçonner. Ses ancêtres, sont de bienheureux « cul-terreux ». Des ancêtres qui, à la fin du seizième siècle, ont mangé « la poule au pot » chère à notre Henri IV national. André ne sait pas qu'il est protégé par tout un arbre généalogique.

Claudie, son inséparable copain, lui, est menacé par une triste lignée qui pèse lourd sur ses petites épaules de gosse de quatre ans. Lui, non plus, n'a pas conscience que des vieux os dispersés à travers le monde peuvent nuire à un si charmant bambin.

Dédé Michel, ne craint rien, il pourra continuer à jouer jusqu'à la fin de cette stupide guerre. Claudie Tradousky, est menacé. Ah ! Si seulement il y avait quelques vieux crucifix ornés d'un rameau de buis, pendus dans sa maison, comme il y en a dans toutes les maisons de France, quelle protection il aurait ce bel enfant innocent.

On n'a pas idée de s'appeler Tradousky et d'avoir des Grands-Parents maternels qui osent se nommer Gordon en ces temps d'occupation et de milice française plus coriace et plus sûrement féroce que les Allemands.

Egalité des chances entre Dédé et Claudie ? Aucune.

Pour de la malchance, nos amis Gordon, ils en ont. D'origine russe, ils se sont sauvés à la Révolution de 1917 et sont venus s'installer en France, terre d'accueil et de douceur de vivre comme chacun le sait. Ils ont eu quatre enfants très espacés. Les deux aînés sont mariés depuis longtemps. Vient ensuite une jeune femme, la maman de Claudie. Enfin est venu sur le tard un petit dernier, Yvon, guère plus vieux que son neveu Claudie. Yvon, un tonton ? Cela nous amuse beaucoup de voir un tonton si jeune et qui joue aux billes ! Chez nous les oncles et tantes sont des grandes personnes, pas des enfants. Ils sont charmants les Parents Gordon. Maman aime cette vieille dame si douce si gentille et qui parle un français un peu zézayant. Elle appelle Maman : Eh ! Eh ! Madameu-Missel !

Elle a peur, une peur panique, car elle est parfaitement consciente de ce qui se trame. Un jour elle a fait porter une énorme malle dans notre salle à manger. Maman a posé dessus un lourd tapis, genre tapisserie indienne et nous nous asseyons dessus avec un air innocent.

Égalité des chances entre Dédé et Claudie ? Aucune.

Bientôt les enfants et les petits-enfants Gordon partent en zone libre. La fille Gordon, la Maman de Claudie, supplie ses Parents de partir avec eux. Les Parents refusent et attendent leur sort en courbant le dos. Ils partiront donc tous, emmenant avec eux leur petit frère, Yvon.

Personne dans le quartier ne sait où ils sont partis, pas même les Parents Gordon. Et puis, un jour sinistre, les Parents âgés et découragés se laisseront embarquer sans résistance, lassés de cette vie stupide. Une image atroce qui reste dans ma tête de petite fille : une vieille dame, petite, douce et un peu ronde, qui sort de chez elle pour la dernière fois, son fichu à

fleurs sur la tête, son mari serré contre elle semble vouloir la protéger. Cela se passera sans brutalité apparente, mais une fois les franges du foulard disparues au coin de la rue il ne restera rien de nos doux amis.

La malle est restée dans notre salle à manger quelque temps encore. Un matin, alors qu'il faisait à peine jour, deux hommes inconnus sont venus la réclamer. Maman a d'abord nié avoir quoi que ce soit appartenant aux voisins. A cette époque tu te faisais « embarquer » pour bien moins que cela. Les hommes ont parfaitement compris. Ils ont donné des explications irréfutables, prouvant qu'ils venaient de la part des enfants Gordon. Maman a rendu la malle en pleurant. Devant ces inconnus, elle n'arrêtait pas de répéter :

— J'espérais tant rendre moi-même cette malle à mes amis.

Et moi j'aurais tellement voulu savoir ce qu'elle contenait...

Longtemps après la guerre, la famille Gordon réapparaîtra, opulente, sûre d'elle, habillée avec ostentation, un certain mépris dans le regard pour tous ces gens modestes qui vivaient paisiblement dans le quartier où leurs Parents avaient vécu.

Petit Claudie n'était plus le jumeau d'André. C'était un homme fort, volontaire, qui allait réussir dans la vie. Son nom même avait changé : C'était maintenant un monsieur Tradou. L'argent l'avait transformé et il ignore ses anciens amis.

André, devenu un mince jeune homme, rêvait aux jeunes filles qu'il approchait. Il allait au cinéma avec sa sœur. Il portait une cravate à rayures assortie à son costume bleu-pétrole, et de jolis gants de peau. Il gagna bien sa vie. Il avait de nombreux copains, gentils, gais, sincères. C'était un vrai plaisir que de les voir arriver à la maison. Nos Parents avaient toujours une assiette pour l'ami qui venait... De vrais amis, sur qui tu peux compter...

Et si j'entends encore quelqu'un parler devant moi de l'égalité des chances, je l'étrangle...

Montpellier, du 15 février au 27 février 1995.

Doryphores et pommes de terre (Villemomble 1942, peut-être)

Une pomme de terre ! C'est la meilleure chose au monde. Quand tu réfléchis bien, la France n'aurait peut-être pas fait la révolution de 1789 si les pauvres avaient eu ces délicieuses choses farineuses, nutritives et savoureuses. Si tu proposes à un enfant des petits haricots verts, tendres et fondants, des carottes roses et délicatement parfumées, des vieilles pommes de terre ridées, germées de fin de saison, le gosse n'hésite pas : il choisit ces infâmes choses molles et chiffonnées.

En 1942 les Français ont faim, ils sont rationnés. En ville comme à la campagne chaque parcelle de terre devient un champ à « patates ». A treize kilomètres à l'est de Paris, Maman transforme ainsi les charmants parterres couverts de fleurs multicolores en jardin potager. Mais la terre dure et incroyablement mêlée de coquillages ne veut rien savoir.

L'année suivante, les myosotis, les capucines, les mufliers, les soucis, les giroflées, les cosmos, les pois de senteurs, les œillets d'Inde (dont je déteste l'odeur) couvrent de nouveau les deux plates-bandes bordées de coquilles Saint-Jacques. Bien sûr le jardin continue à produire des rutabagas, des carottes géantes, des radis, des laitues, deux rangées de haricots et trois lignes de pommes de terre.

Maman est très attentive. Elle prend grand soin de ses légumes et de ses fleurs. Elle les arrose à la tombée de la nuit, retire les mauvaises herbes... Un jour elle se met à crier très fort. Je crois d'abord, qu'en buttant les pommes de terre, elle vient de se blesser aux pieds avec la binette. Je sors en trombe de la maisonnette. Elle dit avec rage :

— Saleté de boches, saleté de doryphores !

Je ne vois vraiment pas ce que les occupants ont à faire avec le bout de jardin de Maman qui, très en colère insiste cependant :

— Non mais, regarde ça un peu : des doryphores dans mon jardin !

Je regarde et je vois de jolies petites coccinelles, rayées de noir, un peu vertes un peu dorées qui me plaisent bien. Je ne trouve pas qu'il y ait lieu de hurler comme cela, d'autant plus que moi je m'étais précipitée pour porter secours à ma pauvre mère blessée.

Bref ! C'est un drame auquel il faut remédier immédiatement. Tout en ramassant ces charmantes bestioles, Maman m'explique qu'elles sont nuisibles et dévorent tout. Elle les jette dans une vieille cuvette, verse du pétrole et met le feu. C'est pour moi un cauchemar malodorant mais surtout je ne croyais pas ma Maman capable d'un acte aussi révoltant. Alors quand elle vient me dire que ces pauvres bêtes cuites à point, ont la même teinte que les uniformes allemands, je suis farouchement opposée à cette idée. Ces coccinelles à rayures vertes et noires qui brillent sous le soleil, ne seront jamais pour moi des Allemands.

Deux ans plus tard, à la campagne, nous cultivons des pommes de terre sur un grand champ abandonné près du cimetière. Chaque enfant reçoit une boîte de conserves vide. Pour les adultes il s'agit évidemment de débarrasser chaque pied de pommes de terre des doryphores et de leurs larves dévastatrices. Mais les enfants pensent différemment. Cela devient un véritable concours :

— Qui remplira le plus grand nombre de boîtes de doryphores ?

Nous courons pour jeter le plus vite possible le contenu de nos boîtes dans un grand tonneau de fer rouillé et pour recommencer « la cueillette ». Je ne suis pas la dernière à ce jeu et apparemment j'ai laissé ma trop grande sensibilité dans ma chère banlieue parisienne...

Montpellier, le 01/03/1995



Portraits

Arthur, mon Grand-Père



Arthur Jamet, mon Grand-père maternel, en 1940.



Arthur, mon Grand-père

Les grandes personnes disent que si l'on trouve toutes les qualités à un homme c'est qu'on est amoureux... Alors, mes six ans sont sûrement éperdument amoureux de... mon Grand-père. Ça doit être cela ! Je le trouve beau, intelligent, un cœur d'or et un merveilleux caractère. Est-ce que vous croyez qu'un tel être existe ? Pour moi, sans compter mes enfants, il y en a au moins deux, mon Grand-père et Celui que j'ai rencontré bien des années après.

Grand-père Arthur est né en 1884 à Saint-Aignan-sur-Cher, dans le Loir et Cher. C'est une jolie petite ville calme et lumineuse qui se reflète dans le Cher. Le climat est doux et l'on y cultive des légumes qui ne demandent qu'à croître. Les artichauts, les melons et les asperges aiment la terre légère et sableuse des bords du Cher. On y fait du vin, mais cette piquette qui titre six à sept degrés les meilleures années est une véritable râpe pour l'estomac. Les fleurs poussent à profusion. De temps à autre la rivière sort de son lit, inondant et fertilisant les terrains plats.

Grand-père a hérité de sa terre natale la douceur, la gentillesse, un besoin insensé d'aimer les êtres et les choses. Il va au devant des autres et Grand'Mère Caroline est parfois obligée de le « gronder » :

— Tu donnerais ta « liquette » (chemise) si je ne te retenais pas !

Quand Grand-père va au marché sur son vieux vélo à cadre très haut perché, il met des heures et nous nous inquiétons. Mais lui arrive, tout sourire. Il a salué tous les gens qu'il a rencontrés, même ceux qu'il ne connaît pas. Caroline rouspète : on se faisait du souci pour toi, et pendant ce temps là, tu bavardes, tu es incorrigible ! Grand-père répond : dire un petit bonjour aux gens ça ne coûte rien et ça leur fait plaisir, alors ?

Comme petit dernier d'une famille nombreuse, il a été élevé chez les Jésuites. Ceux-ci prenaient en charge l'éducation et les études des enfants selon leurs capacités. Ainsi le jeune Arthur fit-il des études de lettres, de mathématiques, de sciences, de latin. Il apprit le dessin, pratiqua la gymnastique et s'enthousiasma pour le chant-chorale. Il acquit toutes ces connaissances à l'époque où beaucoup d'adultes et d'enfants ne savaient pas déchiffrer. Il se délecta mais refusa de transmettre son savoir en enseignant à son tour. Il aimait le grand-air et sa liberté de mouvement. Il voulut être jardinier-horticulteur. Il eut la possibilité d'être jardinier à la Ville de Paris avec une sécurité d'emploi et de salaire très appréciable. Mais il refusa encore. Il voulait être libre.

Il épousa Caroline, un petit bout de femme aussi tenace, aussi énergique et courageuse qu'elle était petite.

En 1914 l'armée refusa d'incorporer Arthur, trop petit, trop chétif pour faire un vrai soldat. Puis la guerre se prolongeant, l'armée se trouva enchantée d'en faire un ambulancier. Il fut l'un des cinq survivants du Fort de Souville. Ce fut un véritable carnage. A la relève, on les retrouva baignant et pataugeant dans le sang de leurs copains. Quand la guerre s'acheva enfin, un vieillard voûté marchant avec des cannes se présenta chez Caroline. Elle chassa ce vagabond puant et couvert de vermines qui osait venir importuner une jeune femme et ses deux fillettes. Caroline n'avait pas reconnu Arthur son mari : il avait trente-quatre ans et en paraissait soixante-dix.

Il reprit goût à la vie et s'épanouit dans son cher jardin. Ses deux filles, Denise l'aînée et Elisabeth la cadette, se marièrent. Elisabeth épousa Pierre et ils eurent trois enfants. Denise aimait Jean. Ils eurent d'abord une fille, Claudette, puis un beau garçon, André dit Dédé.

À la déclaration de guerre en 1939, Pierre, papa de deux fillettes fut incorporé au 106^{ème} d'Infanterie à Reims. Puis en décembre, quatre mois après la déclaration de guerre, naquit

Jean-Pierre. Pierre devint donc réserviste de l'Armée française en tant que père de trois enfants. Il fit un stage de gendarme à Saint-Cyr sur École et sa femme vint se réfugier chez Arthur et Caroline, ses parents. Jean eut moins de chance et fut fait prisonnier. Denise arriva à son tour chez ses parents, accompagnée de Dédé et Claudette.

C'est ainsi que, vivant jour après jour auprès de mon Grand-père Arthur, je fis plus ample connaissance avec lui.

Grand-père est un petit bout d'homme vif et joyeux. Il est infatigable. Lever avec le jour, il déjeune rapidement et file au jardin. Il réapparaît à dix heures pour un solide casse-croûte, de pain et de fromage. Ponctuel comme le vieux carillon, il revient à midi moins cinq et à sept heures moins cinq. L'été il s'éclipse après le dîner et ne revient qu'à la nuit tombante pour lire son journal.

Si tu veux connaître Pépé, va au jardin. De loin tu aperçois une mince silhouette tonkinoise, c'est Arthur sous son grand chapeau de paille. J'aime aussi son vaste tablier bleu de jardinier qui l'enveloppe complètement. Les cordons font deux fois le tour de son corps avant de se nouer par-devant au-dessus de la poche ventrale. Pépé est le plus chouette kangourou qui existe ! Cette poche contient des trésors : un couteau, un sécateur, des bouts de ficelle et beaucoup d'autres choses encore. Il tire comme par magie des profondeurs de cette poche un mouchoir à carreaux violets aussi grand qu'une serviette de table et s'éponge le front ruisselant de sueur. Ses sabots ne l'empêchent pas de marcher ; il semble au contraire plus maladroit avec ses chaussures de ville. Il prend grand soin de ses sabots et en possède plusieurs paires.

De loin tu ne vois que le chapeau et le bleu du tablier. Mais en s'approchant de Grand-père, on peut apercevoir le col et les manches roulées d'une chemise en flanelle à rayures verticales noires. On entrevoit aussi une vingtaine de centimètres de pantalon noir entre le bas du tablier bleu et les sabots. La gentillesse et la bonne humeur te font vite oublier la

curieuse façon de se vêtir de Pépé. Je crois qu'il aime ses plantes comme on aime les gens. Il a une façon de te montrer ses bordures d'œilletons ou ses arceaux de rosiers, on croirait qu'il te présente à une personne de sa connaissance. Il connaît tous les noms de genre et d'espèce de toutes les plantes, même celles qui poussent dans les chemins creux. Il m'explique bien : les plantes sont comme toi, elles ont un nom de famille et un prénom. Et nous continuons notre promenade à travers les allées. Et je pose mille questions : et ça, ça se mange ? Et pourquoi cultives-tu cette plante si elle sert à rien ? Grand-père répond sans jamais se lasser.

Et quand nous sommes complètement saturés de végétation, nous nous mettons à chanter. Entendre cette voix merveilleuse de Grand-père me fait trembler de joie. J'ai peur de pleurer de bonheur. Il chante « le Temps des Cerises » et toutes les chansons de sa jeunesse. C'est comme cela que mon répertoire de chansons n'est pas celui de ma génération. J'apprends les paroles des couplets et des refrains. J'ai une voix minuscule comparée à celle de Pépé, mais je chante juste. Nous y mettons tout notre cœur et le jardin résonne de nos tirades mélodramatiques.

Comme j'aime chanter ! A l'école nous chantons également, mais c'est différent. Accompagnés au piano, les élèves braillent « Maréchal nous voilà ! » et d'autres chants de marche. A la maison, c'est plutôt « Meunier, tu dors » et avec Arthur c'est l'apothéose avec « les Roses Blanches ». Bref ! C'est varié.

Entre Grand-père et moi c'est de l'amour pur et désintéressé, une complicité permanente, une communion incroyable, sans grandes démonstrations. Parfois j'ai droit à un petit bisou de récompense quand, par exemple, j'ai bien su semer ma rangée de haricots. Car la théorie c'est bien joli mais la pratique c'est encore plus passionnant Aussi ai-je mon petit coin de terre. Grand-père est très exigeant et ne tolère aucune négligence. Mon jardin est minuscule mais il doit être tenu à la

perfection : pas une mauvaise herbe, pas une pousse séchée ne doit subsister. Et il faut arroser « à la fraîche », c'est à dire quand le soleil ne risque plus de griller tes plantes.

Alors, imaginez ma joie et ma fierté le jour où toute la famille voit arriver sur la table les premiers radis de la saison. Oui, mes radis que j'ai moi-même lavés et préparés. En effet Grand-père dit qu'il faut mener son travail jusqu'au bout de la graine à l'assiette. J'adore cette gentillesse et cette délicatesse de me laisser la primeur, car bien sûr, les radis semés par Pépé sont bons à ramasser. Je ne suis pas dupe, il le sait et notre complicité s'en trouve renforcée... Et quand chacun se régale de mes tendres plants de laitue, je deviens un petit coq fier et orgueilleux ce qui est plutôt curieux pour une petite fille !

Un jardin ne se conçoit pas sans fleurs, sans taches de couleurs. Aussi ai-je des marguerites, des bleuets, des œillets nains et à l'ombre sous l'arbre, des violettes et des coucous qui poussent tout seuls.

Quand je me sens trop fatiguée, trop inattentive, Grand-père s'en rend vite compte. Il essuie rapidement ses mains sur son tablier et prend la mienne en la serrant doucement, pas trop mais juste assez pour dire qu'il est là. Ma fatigue s'envole immédiatement à ce contact. Nous faisons un grand tour dans les allées aussi bien entretenues que le jardin. Nous marchons calmement sans parler en admirant tous ces légumes et ces plantes qui croissent si bien. Mais ne croyez pas que cela pousse tout seul comme par miracle ! Cela demande du travail et des soins permanents. Le nombre d'arrosoirs qu'il faut pour que chaque plante reçoive sa ration d'eau est incroyable ! Grand-père ne veut pas entendre parler de jet d'eau. Il dit que c'est une hérésie. Moi je ne sais pas ce que c'est qu'une hérésie, mais ça doit être une chose épouvantable, monstrueuse et pas convenable puisqu'il n'en veut pas pour les plantes. Alors Pépé a dû verser au cours de sa vie des milliers, peut-être même des millions d'arrosoirs !

Il y a aussi une chose qui m'intéresse vraiment au jardin. Hélas ! Je ne suis autorisée à l'observer que de loin. Une ou deux fois par an Grand-père s'habille d'une façon encore plus étrange qu'à l'ordinaire. Il met un foulard sur sa bouche, des drôles de lunettes et enfonce son chapeau jusqu'aux yeux. Cet accoutrement extraordinaire transforme mon Pépé en lutin de la forêt : à cette époque-là je ne connais pas encore les cow-boys. Ensuite il sort un beau matériel en cuivre. Il choisit un jour calme, sans vent, sans pluie ni soleil trop ardent. Il observe le ciel, attend encore un peu et disparaît dans la vaste étendue cultivée. Il porte sur son dos la bonbonne de cuivre ; celle-ci se prolonge par une longue tige munie d'une pomme d'arrosoir très fine ; à portée de main, se situe une manette que Pépé actionne à volonté ; voilà un bon outil, très perfectionné...

Grand-père part sulfater les arbres fruitiers pour les protéger contre les insectes, les pucerons, les petites araignées et une foule de maladies néfastes à leur croissance. Je ne saisis pas bien l'importance d'une telle activité. Pépé a une idée lumineuse : — Tu sais, l'huile de foie de morue que tu prends avec tant de répugnances, elle te rend plus forte contre les maladies ; pareillement, ce sulfatage protège les plantes.

Cette explication me paraît des plus fausses qui soient. Pour la première fois de ma vie je doute de mon Grand-père et je crois même avoir entendu un énorme mensonge. Parce que si la pulvérisation est aussi « dégoûtante » que l'huile de foie de morue, et bien je vais vous dire, je plains les arbustes de tout mon cœur !

Grand-père marche parfois longtemps sans rien dire. Il tortille l'extrémité de sa moustache. J'ai l'impression qu'il réfléchit à des choses graves et importantes et je respecte son silence. Puis brusquement il se met à sourire :

— Je vais te raconter une histoire.

Ses histoires sont généralement courtes et gaies. Je ne sais pas s'il vient de les inventer ou si ce sont des souvenirs d'enfance qui sont remontés à la surface. Il mime, il me fait

participer à l'action. Nous rions... Nous avons tous les deux six ans. Heureusement que personne ne nous voit. Je serais morte de honte si on nous apercevait ainsi, faisant les guignols.

En fait, j'ai deux grands-pères dans le même homme. J'adore celui du jardin, gai, souriant, qui fait le clown à l'occasion, qui chante à pleins poumons, qui m'enseigne la nature. J'adore celui avec qui je semble communier sans paroles ni gestes.

Je me demande bien pourquoi, de ses cinq petits-enfants, je suis sa préférée, celle qu'il traîne toujours avec lui. Quand je me regarde dans la glace je ne vois qu'une petite maigrichonne qu'on habille en quatre ans, avec des baguettes de tambour sur la tête. Bref pas une beauté. Mon petit frère est beau, un joli visage rond et souriant, une chevelure abondante, soyeuse blonde et bouclée, des jambes bien dodues. Ma cousine Nicole, malgré ses quatre ans, est déjà une beauté blonde et rose. Pierrette, l'aînée de mes cousines est grande, longue, mince, brune et très sérieuse pour une enfant de sept ans. Jean-Pierre est un fin bébé de deux ans. Bon, et bien ne cherchons pas, je suis incontestablement la préférée de mon Grand-père.

Pour moi, c'est différent. Il y a celui que j'idolâtre, celui qui vit au grand air. Il y en a un autre que je respecte, à qui j'obéis sans broncher, celui de la maison... Quand il est midi moins cinq je change de Grand-père... Il est le chef incontesté de cette tribu de femmes et d'enfants : Sa femme, ses deux filles, ses cinq petits enfants font silence. Il s'assied et chacun après lui en fait autant. Il coupe le pain et le repas commence. On entend seulement le bruit des fourchettes. Parfois ma tante Zabeth parle tout bas à son petit Jean-Pierre tout en le faisant manger. Pépé a déplié son couteau de poche, lame tournée vers lui, manche face à nous. Gare à celui d'entre nous qui se tiendrait mal, qui oserait ouvrir la bouche, qui ne terminerait pas le contenu de son assiette ou qui négligerait d'avaler le quignon de pain volontairement abandonné. Le manche du couteau connaît bien le chemin de nos petits doigts. Pépé dirige

la maison exactement comme son père devait le faire au siècle précédent. C'est dur... Quand il a terminé nous devons aussi avoir terminé... Les années passant, la nourriture étant précieuse en ces temps de guerre, il deviendra plus souple, fera une entorse à son propre règlement, et les enfants pourront continuer leur repas à un rythme plus lent. Seule Grand'Mère se lèvera en même temps que lui pour lui servir un ersatz de café chaud.

Les heures de repas sont immuables. Les trois femmes abandonnent lessive et ménage pour faire à manger. Le jour du marché, elles partent tranquilles, le civet de lapin, le ragoût de mouton préparés la veille sont meilleurs réchauffés.

Grand-père veille aussi à la bonne éducation de chacun. Son code d'honneur est très strict. Il aime le travail bien fait, l'honnêteté intégrale vis-à-vis de tout et de tous. Il n'admet le mensonge sous aucune forme ; il appelle cela une lâcheté. Grand-père, c'est la droiture faite homme. Je suis d'accord avec lui sur beaucoup de points, mais je trouve que de temps à autre un petit mensonge pour éviter une fessée ça vaut la peine... à condition de ne pas se faire prendre sinon gare aux représailles...

Pépé s'occupe de toutes les tâches compliquées qui existent dans une maison. Dans une vieille maison de campagne il y a toujours quelque chose qui cloche. Une nuit nous sommes réveillés par des « clops ! clops ! ». C'est le toit qui se transforme en passoire. Mémé court chercher toutes les bassines, toutes les cuvettes et les lessiveuses. Elle installe une cuvette sur mon gros édredon juste en dessous de la fuite ; mais cela ne va pas du tout car les gouttes rejaillissent et ressortent avec plus de force que si elles tombaient directement du plafond. S'apercevant de son erreur Mémé m'octroie la bassine à confiture. Ne riez pas si je vous dis qu'après avoir longtemps lutté contre le sommeil je finis par m'endormir, la bassine bien en équilibre sous la gouttière improvisée.

Il y a aussi les vieilles canalisations en plomb si usées que l'eau jaillit à l'horizontal dans la chambre du haut ou dans la cuisine à intervalles réguliers. Grand-père a beau faire des soudures au plomb, cela « reclaque » à côté. Il faudrait refaire entièrement toute la tuyauterie...

Les clôtures, les pieux, les grillages, le clapier, le poulailler et les hangars demandent une surveillance constante.

Malgré tout, Pépé trouve le temps de rire et de se distraire en ma compagnie. Quel être merveilleux !

Grand-père parle rarement de lui. Cependant il évoque parfois sa petite sœur Marguerite pour qui il a une immense affection. Ils ont cinq ans de différence. Je connais Tante Margot. Elle est petite, vive, enjouée, dynamique exactement comme lui. Elle est mariée à un grand gaillard Frédéric, fort, souriant, naturellement bon et donnant. Un merveilleux couple plein d'amour et de tendresse qui aurait pu faire de merveilleux parents. Mais un jour, alors qu'elle était toute gamine et qu'elle chahutait avec ses frères et son futur mari la petite Marguerite grimpa sur les brancards de la charrette pour échapper à leurs poursuites. Pour une raison inconnue, la charrette si stable bascula, écrasant la petite Margot. Elle fut ramassée, disloquée, inconsciente et on la crut perdue. Elle avait le bassin broyé. Elle se rétablit, remarcha, et tout sembla oublié jusqu'au jour où le médecin lui déclara qu'elle ne pourrait jamais avoir d'enfant. Pour ce couple ce fut un choc déchirant. Ils s'étourdirent. Leur maisonnette se mit à bruisser en permanence de neveux et nièces.

Grand-père a raison, c'est la plus fantastique petite tante que j'aie connue. Je crois d'ailleurs que Grand-père s'en voudra toute sa vie d'avoir joué avec sa petite sœur ce jour-là. Pourtant il n'y était pour rien...

Mais revenons au jardin. Grand-père ne me parle jamais de ses autres frères et sœurs. Maman ne se gêne d'ailleurs pas pour dire que ce sont tous des « chameaux, des égoïstes et des avars », bref des paysans riches et déplaisants.

Marguerite et Arthur sont deux êtres d'exception parmi tous ces gens sans cœur.

Hélas, Arthur, mon amour de Grand-père, a un défaut, il fume. Comme le paquet de « petit gris mensuel » ne lui suffit pas, comme il ne trouve pas de vrai tabac, il s'en fabrique. Il fait des expériences. Il met à sécher des feuilles d'arbres fruitiers et d'autres plantes. Il essaie de les fumer. L'odeur dégagée est parfois épouvantable. Il renonce pour un temps puis recommence une nouvelle cueillette de plantes diverses. Il a la gorge très irritée, il ne chante plus. Il fait venir un médecin ; celui-ci déclare à Maman stupéfaite :

— Votre père est foutu, il a un cancer de la gorge. J'espère que son cancer l'emportera avant que la grosseur qu'il a au cou ne se développe de trop, sinon il mourra étouffé.

Là dessus il se fait largement payer puis part, nous laissant atterrés. Nous n'avons jamais aperçu de grosseur, il est vrai que Pépé est habillé dès le matin. Désormais Grand-père a une assiette à fleurs très reconnaissable et Grand'Mère Caroline lave séparément tout ce qu'il a touché. Elle lave les vêtements d'Arthur dans une bassine lui étant réservée. Caroline utilise des tonnes d'eau de javel pour se désinfecter les mains.

Arthur traîne encore quelque temps à la maison puis il faut l'hospitaliser à L'Hôtel-Dieu à Paris. Nous allons le voir chaque dimanche. Mon pauvre Pépé est perdu dans ce grand hall contenant une cinquantaine de lits répartis sur deux rangées. Il ne se plaint pas. On lui fait des « rayons ». Je lui donne la main pendant la durée de la visite sans rien à trouver à lui dire. Puis nous reprenons le chemin du retour : métro, train, marche à pieds.

Un jour on nous le rend :

— Il n'y a plus rien à faire, autant qu'il meure parmi les siens.

Il se rétablit, retourna même au jardin. Puis il se coucha et ne se releva pas.

Il regardait sans cesse le calendrier. Il interrogeait :

— Alors cette Libération, c'est pour quand ?

Parfois la phrase était un peu différente :

— J'attends la Libération, après on verra.

. Un jour, entre deux crises d'étouffement qui le jetaient vers la fenêtre grande ouverte, il murmura :

— Bientôt toutes les églises seront ébranlées par les cloches de la Victoire.

Et ces cloches de la Brie enfin libérée, ces cloches dont il connaissait si bien les échos résonnant sur les collines, il n'eut pas la joie de les entendre au village car en ces instants il était encore à Paris entre deux séances de rayons.

Cet après-midi là, Mademoiselle Blazy vint à quatre heures lui faire sa piqûre de morphine. Elle le trouva très affaibli. Il lui dit : « Encore trois jours puis... » et fit signe d'être étendu. Il ne pouvait plus rien avaler. Le médecin avait conseillé à Caroline de battre un jaune d'œuf dans un demi verre de bon Bordeaux. C'était dur de lui faire ingurgiter. Trois jours plus tard, en fin de soirée, il but calmement son verre de lait, s'endormit paisiblement et ne se réveilla plus jamais. Il avait cessé de souffrir. C'était le 29 Avril 1945.

Au moment de la fermeture du cercueil je me sauvai et courus me cacher dans les toilettes à l'extérieur. Comme il est d'usage chaque membre de la famille devait faire un baiser « au cher disparu ». Cela me sembla impossible. Les hommes attendirent un peu, s'impatientèrent, Maman me chercha, les hommes clouèrent le couvercle. Cela peut vous paraître lâche. Mais pour moi, l'homme étendu là n'était pas Arthur, mon Grand-père bien-aimé... l'amour de mes six ans.

Montpellier, le 7 Mars 1995



Portraits

Caroline, ma Grand'Mère



*Caroline Foucher, épouse Jamet, 26 ans,
dans le Parc de Mandres-les-Roses (Val de Marne).*



Caroline, ma Grand'Mère

Naissance

Une vapeur humide s'élève du sous-bois. Les sapins laissent à peine pénétrer la lumière matinale d'automne. Le Morvan se secoue des pluies incessantes de la semaine passée. François Foucher enfle ses meilleurs sabots et se hâte. Il presse le pas car il va chercher la sage-femme. Cela fait des heures que Catherine, son épouse, gémit et que le bébé n'arrive pas. François se dit que ce n'est pas normal et il craint un grand malheur. Elle n'est plus toute jeune sa Catherine, bientôt trente-neuf ans... Comme le temps passe ! Elle est superbe, de grands yeux noirs, durs et volontaires. Sa chevelure très brune, abondante et ondulée lui descend jusqu'aux reins quand elle daigne retirer son bonnet blanc.

— Mais quel foutu caractère ! murmure François en hâtant de nouveau le pas.

La venue des deux aînés n'a posé aucun problème. Philibert va sur ses quatorze ans : il est grand, beau, plein de prestance et les filles du village le regardent passer. Marie a onze ans ; c'est une belle fille, coquette et autoritaire.

— Pourvu que j'arrive à temps ! se dit François qui se met à courir.

En le voyant arriver tout essoufflé, la sage-femme comprend mais ne se presse pas.

— Tous pareils ces futurs pères, pense-telle, et celui là c'est son troisième enfant ; bon sang, il devrait être habitué !

Elle repousse son chaudron sur le côté de la cheminée pour que la soupe reste chaude en son absence. François s'énerve ; mais elle prend le temps de s'emballer chaudement dans un vaste fichu avant de tirer la porte derrière elle.

En approchant de la maison, François et la sage-femme entendent Catherine hurler malgré l'épaisseur des murs de cette robuste maison de montagne. Décidément ce bébé tarde à

venir. L'accouchement sera interminable. Quand enfin la sage-femme remettra à Catherine épuisée une minuscule petite fille violette et chiffonnée, celle-ci se détournera, méprisante. Elle utilisera toute son énergie pour crier :

— Et c'est pour ça que j'ai tant souffert ! Et moi qui espérais un garçon !

Ainsi venait de naître une petite Caroline, adorée par son père dès l'instant où il fut autorisé à la tenir et détestée par sa mère qui projeta tout son amour sur Marie la grande sœur. C'était le deux septembre 1889. Ma Grand'Mère Caroline Foucher faisait une entrée très remarquée au village.

La petite Caroline grandit et très jeune fut chargée de nombreuses corvées. François, le sabotier, gagnait bien sa vie. Il produisait non seulement le sabot courant mais il présentait souvent au concours du canton, des sabots plus raffinés, artistement décorés de cuir. Il gagna le prix du chef-lieu en apportant une nouveauté considérable : des sabots pour enfants, solides certes, mais plus légers qu'à l'ordinaire. La bordure de cuir souple était ornée de fleurs des champs que même la neige n'arrivait pas à ternir.

Ecole, octobre 1894

Solides les sabots de Papa François, bien sûr, mais cela dépend de l'usage que l'on en fait. Agée de cinq ans Caroline se rend à l'école située à cinq kilomètres du village. Pour sa première année, ses parents la confient aux grands qui l'emmènent et la ramènent. Un jour, Caroline, la teigneuse petite Caroline, décide que personne ne doit la dépasser sur le chemin du retour. Elle n'a peur de rien. Sa taille en dessous de la moyenne ne la gêne pas dans ses actes. Les grands garçons se moquent d'elle. Elle n'hésite pas une seconde. Attrapant ses sabots d'une main et courant à vive allure sur ses gros bas de laine, elle tape de toutes ses forces sur les garçons. Ceux-ci se protègent comme ils peuvent. A plusieurs reprises les sabots rencontrent les gamelles contenant les vestiges du repas de

midi. Caroline gagne la première manche. Elle perd la seconde. A l'entrée du village elle se rechauffe et s'aperçoit avec horreur que ses sabots sont tellement fendus qu'il est difficile de marcher avec. Elle reçoit une sacrée volée de coups de triques et s'en souvient toute sa vie !

Catherine

C'est est une maîtresse femme. Et ça tourne rond dans cette vaste pièce. A peine levée Catherine se précipite vers la cheminée, réanime le feu, et met la soupe à réchauffer. Elle donne la première tétée à l'un des multiples petits que l'Assistance Publique lui confie. Peu d'orphelin, car un orphelin a toujours une famille, un oncle, une cousine même éloignée, une grand'mère, qui recueillera l'enfant, surtout si c'est un garçon. C'est un bon calcul, car dans peu de temps ce gosse sans parents travaillera pour vous.

En cette fin de siècle, contrairement à la légende, ce n'est pas La Belle Epoque, c'est le plein épanouissement de l'industrie. Une classe sociale très pauvre et très courageuse travaille sans relâche dans ces usines florissantes. Il ne s'agit pas pour une jeune femme de perdre son travail. Si elle gagne assez, elle placera l'enfant en nourrice, sinon, elle l'abandonnera à l'Assistance. Les enfants de l'Assistance sont légions. Ce sont souvent des gosses des villes que l'on expédie dans les campagnes les plus reculées. Ils arrivent jusqu'ici, en plein cœur du Morvan, dans une montagne coupée du monde extérieur où les communications sont difficiles parfois même inexistantes en hiver.

Catherine est nourrice agréée par l'Assistance Publique. Elle gagne une misère à faire ce travail qui ne lui laisse aucun répit. L'Administration est avare de ses deniers... Catherine reçoit donc chaque année de jeunes nourrissons qu'elle allaite, lave, change, soigne, berce d'un pied dans un lit à bascule, tandis qu'elle épluche des légumes. Elle ne perd pas une seule minute. Et les contrôles tatillons et fréquents ne pourront

jamais rien reprocher à la nourrice attentive. Un jour, un contrôleur a atterri au village. Il a fait sensation. Cet homme des villes, en chaussures de cuir, chemise à col et chapeau, s'est embourbé devant l'unique porte d'entrée. Il a regardé attentivement les nourrissons. Puis il a contemplé Catherine allaitant le petit Michel, le dernier venu. Cet homme a déclaré à Catherine interdite qu'elle le nourrissait trop. Elle a regardé cet élégant individu de toute la force de son regard noir de colère. Elle a reposé l'enfant, puis elle s'est prestement réajustée. Elle lui a hurlé en le repoussant avec violence vers l'extérieur :
— Et si c'était le vôtre, ça s'rait trop ?

Le représentant de l'Assistance Publique glissa et s'affala de tout son long sur le talus couvert de paille détrempeée de pluie. Catherine pensa immédiatement qu'elle venait de perdre son activité mais elle ne sortit pas aider cet ignoble individu. Cet incident hors du commun fit rapidement le tour du village. Et durant tout l'hiver, pendant la veillée, Catherine dû raconter et encore raconter comment elle avait chassé de chez elle un monsieur très important. Ils étaient fiers, les villageois, qu'une femme illettrée ait osé tenir tête à un homme de la ville.

Il n'y eut pas de conséquences ; peut-être l'homme en question ne se vanta-t-il pas de l'incident ? Au printemps suivant apparut au village une femme d'âge incertain, sobrement vêtue, qui venait contempler le bon travail accompli par Catherine. Elle emmena Joseph, le joli petit roux aux yeux verts, qui avait maintenant six ans. Ce fut un déchirement pour tous. Joseph hurlait :

— Maman Catherine garde-moi, je n'ai rien fait de mal, garde-moi !

Catherine lui dit qu'elle attendait déjà son retour. L'assistante l'emmena de force. Encore un petit frère qui venait de partir ! Il revint voir ses « Parents » et à l'âge adulte vint présenter sa fiancée à sa seule famille.

Le travail causé par la présence de nourrissons n'est qu'une des multiples occupations de Catherine. Celle-ci, en

bonne maîtresse de maison, s'occupe de tout. Par exemple, deux fois par mois, Catherine se lève avant le jour. Elle ouvre la maie, sort le reliquat de levain précieusement conservé, tire jusqu'à elle un lourd sac de farine suspendu à la poutre pour que les souris des champs ne viennent pas voler cette précieuse denrée. Ce matin Catherine prépare la pâte à pain. Tandis que les grosses miches de pain gris lèvent et gonflent sous le vaste édreton en plumes d'oie, Catherine fait la vaisselle. Elle a de la chance, et les voisines sont jalouses de la belle pierre à évier que son François lui a posée. Elle peut faire sa vaisselle debout et jeter son eau sale dans le trou spécialement aménagé. Quel progrès ! Plus besoin d'être accroupie devant la cheminée pour laver les assiettes et surtout plus besoin de laisser échapper la chaleur en ouvrant grande la porte pour jeter l'eau sale à l'extérieur.

Catherine s'active et fait diligence. Un bébé pleure, le pain est prêt à cuire. Elle commence par le pain, bien levé, et qu'il faut mettre à cuire sans tarder. La cheminée n'est pas trop chaude, juste à point, le pain sera parfait. Elle tire une chaise devant la cheminée, saisit l'enfant affamé, s'assoit, sort un sein généreux. Tandis que l'enfant s'étouffe de plaisir tant il boit goulûment, Catherine surveille attentivement la cuisson des miches de pain. Elle cale le bébé entre deux gros oreillers de plumes pour qu'il fasse son rôt, puis retourne vers le pain. Elle démaillote ensuite le petit, trempé et souillé, par une longue nuit de sommeil. Elle le lave puis le change. Les couches sont de grands rectangles de coton. Ce sont d'anciens draps très solides mais qui ont fait leur temps. L'usure au centre est si totale qu'il a suffi de tirer un peu pour en faire des morceaux. Elle met les linges malodorants dans un grand seau d'eau glacée. Ensuite, elle ne s'en occupera plus.

Ecole à mi-temps

A cinq ans, par tous les temps, la petite Caroline va donc à l'école. Dix bons kilomètres aller-retour. Elle aime l'école et

malgré son jeune âge apprend très vite. Heureusement pour elle, car malgré les supplications de François, Catherine a exigé que, dès la deuxième année, Caroline revienne après le repas de midi. C'est un déchirement pour la jeune enfant de laisser ses camarades s'ébattre après le repas. Comme ils ont de la chance, pense-t-elle. Elle contemple avec émotion la belle carte de géographie et les tableaux d'histoire dont, cet après-midi, elle n'entendra pas le commentaire. Un sentiment d'aigreur et de révolte envahit ce jeune cœur d'enfant. Tandis que ses camarades seront tranquillement assis ou feront sournoisement des bêtises pour « embêter » ce maître d'école si méchant, elle fera des corvées bien au-dessus de son âge. Elle voudrait bien ne pas rentrer. Parfois elle cueille un beau bouquet de fleurs des bois ; mais ce bouquet est la preuve formelle qu'elle ne s'est pas pressée de rentrer. Alors tristement elle le jette dans le ruisseau. Elle le suit du regard. Le bouquet se faufile entre les roches. Il glisse, s'éloigne en zigzaguant, puis disparaît de sa vue dans le coude du ruisseau. Elle flâne encore un peu, pas trop cependant, car de toute façon, elle n'évitera pas ses repoussantes besognes. C'est elle qui lave les couches des nourrissons de sa mère. A peine arrivée à la maison, elle se fait houspiller et sa mère d'un mouvement de menton lui désigne les seaux pleins de linges nauséabonds.

Laver à la rivière

Au village, comme dans tout le Morvan, l'eau source partout. Chacun a son puits, sa fontaine, son ruisseau sortant à ras de terre. Mais on lave dans l'Yonne, dont l'eau rapide, pure et glacée donne au linge une luminosité et une odeur incomparables.

Caroline soulève à grand-peine les deux énormes seaux, si hauts, si vastes, qu'elle doit tenir ses bras écartés de son corps, comme Jésus sur la croix, pour qu'ils ne traînent pas sur le chemin. Elle a essayé plusieurs méthodes. La première consiste à sortir de la maison avec les deux seaux. Une fois

hors de vue, elle en abandonne un, au détour du sentier. Ensuite elle revient le chercher. Elle a essayé de transporter le linge à bout de bras dans une vieille taie d'oreiller. Mais dans tous les cas, elle est obligée de refaire un trajet malaisé, long et escarpé. En effet, les seaux sont indispensables. Après le lavage, nulle place possible sur les gravillons de la berge pour déposer le linge propre.

Ce chemin qui mène de la maison au torrent est un raidillon encaissé, creusé par les eaux de ruissellement. Aujourd'hui, Caroline est fatiguée. Les seaux lui semblent plus pesants qu'à l'ordinaire. Et comme toujours, ils lui cachent la sente. Caroline bute dans un caillou, perd un sabot, s'affale de tout son long dans les couches maculées de déjections. Fort heureusement, ses nombreux cotillons amortissent la chute. Un court instant, elle s'assoit, découragée ; puis, d'un geste énergique et rageur, elle se redresse, tire à elle son sabot, ramasse toutes ces saletés éparpillées. Son petit visage fermé et buté reflète une immense vague de colère. Elle ne pleure pas. A cette heure là, seule dans la nature déserte, elle crie et jure que jamais elle n'aura de marmots, de ces choses répugnantes, braillardes, vomissantes, qui expulsent de leurs corps si petits, des tonnes d'ordures. Caroline dans la sagesse de ses sept ans ne voit que cette immonde corvée...

Caroline ne tiendra pas sa promesse... puisque nous sommes tous là, nous ses descendants ! Soixante-six ans plus tard, à la maison, nous avons une des premières machines à laver, peu performante et avec laquelle il faut encore pas mal de manipulations. Caroline regarde cet objet incongru avec mépris. Dans le jardin, vous pouvez alors contempler une petite Caroline âgée de soixante-treize ans. Elle a installé sur une caisse au soleil un grand baquet d'eau bouillante, une planche à laver et une brosse. Et vous ne devinerez sûrement pas ce qu'elle fait la têtue de petite Caroline. Reniant toutes ses promesses enfantines, elle lave des couches, oui vous avez bien entendu, des couches. Fière, ne laissant ce soin à personne,

Caroline lave les couches de son arrière-petit-fils Dominique. Et elle le gâtera, et elle le pourrira, et rien ne sera trop beau pour cet enfant paré de toutes les qualités...

Mais en attendant d'être une arrière grand'mère tendre et dévouée, la jeune Caroline, sale, trempée, descend le raidillon et arrive enfin à l'endroit où le torrent fait un coude et où il a déposé des graviers. Elle se dirige droit vers la caisse en bois familiale. Là, elle s'agenouille, verse de la cendre sur le linge, frotte pièce par pièce, de toutes ses forces et rince une première fois. Le battoir entre alors en action. Elle rincera jusqu'à ce que l'eau soit parfaitement claire. Remonter la pente raide, ainsi chargée, demande de l'entraînement. Après de nombreuses pauses, Caroline voit enfin apparaître la route et les premières maisons du village. Elle pose ses seaux sur le bord de la route et observe son village. Ces toits de chaume apportent à l'enfant un peu de chaleur. Elle aime ces toitures, confortables l'hiver et fraîches l'été. Elle aime le jour où les voisins viennent donner un bon coup de main pour découvrir totalement le toit, et pour le couvrir le plus vite possible avec adresse et précision. Une bonne toiture, c'est la vie ! Et quand le bouquet est enfin accroché sur le faîte du toit près de la cheminée, les réjouissances, repas copieux, boissons abondantes, chants et musiques peuvent enfin se déployer.

Caroline cesse de rêvasser, rattrape ses seaux et se dirige vers la maison. Pour toute récompense, Catherine grogne :
— Tu en as mis du temps !

Caroline ne répond pas. Instruite par l'expérience, elle sait que même répondre poliment, c'est s'exposer à une sévère raclée. Elle plante les seaux devant sa mère et s'éclipse vers l'atelier de son père.

Lire avec Papa

François s'est aménagé un atelier de sabotier, calme et spacieux. Situé derrière la maison, l'atelier est jointif à la grange et au bûcher. Une cheminée de pierre permet à François

d'y séjourner du printemps à la fin de l'automne. C'est son domaine et nul, pas même sa femme, n'est autorisé à y pénétrer. Par contre, sous prétexte de lui apprendre à lire, François a décidé que Caroline, ses corvées terminées, devait l'y rejoindre. Ah ! L'atelier de Papa, pense la petite fille avec joie, comme il sent bon, comme on y est bien. Tout est en ordre et facile d'accès. Chaque outil non utilisé a sa place sur le grand râtelier le long du mur. Des outils ? Des outils différents, plus que les deux mains réunies ! dit-elle en écartant involontairement les doigts devant elle. Du seuil elle contemple les deux établis. L'un sert au dégrossissement de la bûche, l'autre pour le travail délicat de finition. D'un seul coup d'œil elle englobe tout : Le bois vert, le bois brut, les ébauches de sabot. Et sur les planches, là-haut près du plafond, les sabots terminés qui sècheront longtemps pour durcir et être vendables. Papa est si soigneux ! Chaque soir, le sol de son atelier est débarrassé des copeaux.

Comme je l'aime ! Un grand élan de tendresse précipite Caroline vers son père. François étonné éloigne sa fille de lui et la tenant à bout de bras contemple le désastre. Les vêtements de l'enfant s'égouttent tant ils sont trempés. François pique une énorme colère contre sa femme et s'apprête à entraîner sa fille vers la maison pour qu'elle se change. Caroline supplie son père de n'en rien faire car elle court vers une bonne volée assurée. François ne dit rien. Sur un lit de copeaux, il entrecroise des branchettes. Un bon feu réchauffe rapidement l'atmosphère. Il met quelques bûches plus grosses, installe un banc devant la cheminée, sort sa blague à tabac et sa pipe. Caroline retire ses sabots inondés et les met à bonne distance de la cheminée pour qu'ils sèchent lentement sans se fendre. Caroline s'assoit à côté de son père. Peu à peu ses vêtements et ses bas exhalent leur trop-plein d'eau et fument. De quoi attraper la crève, marmonne François en serrant ses dents avec rage sur le tuyau de pipe. La leçon de lecture peut enfin commencer.

Le seul livre existant chez les Foucher est un vieux missel. Mais François, plutôt anticlérical ne va pas apprendre à lire à sa fille dans un livre en latin. C'est bon pour le curé ces machins-là ! Pense-t-il. Le Français est la langue officielle de la République. Alors le père consciencieux déplie son journal, « Le courrier de Château-Chinon », et la leçon commence. Pendant plusieurs mois ils se contentent des lettres formant les gros titres et les sous-titres. Puis Caroline reconnaît par cœur ces mêmes titres sans savoir lire réellement. François s'en rend compte et tourne la page. C'est la revue nécrologique de l'arrondissement qui permet à Caroline de figoler son apprentissage.

Battue par le Maître

Chaque matin à l'école elle emmagasine avec joie toutes les connaissances proposées. Elle ne prend pas le temps de chahuter comme la majorité de ses camarades. C'est une bonne élève. Elle expose à son père attentif le contenu des leçons quotidiennes. Et pourtant le maître d'école est un drôle de personnage. C'est un gros homme, à la tenue négligée, qui sent l'alcool dès onze heures et surtout qui se montre d'une extrême violence vis-à-vis des enfants.

Cette après-midi Caroline rentre à la maison les mains et les mollets zébrés de vilaines traces bleues, des traces si profondes que par endroits la peau est fendue. Elle prétend être tombée. Ses parents supposent sans hésiter un seul instant qu'elle s'est battue comme un garçon, et pour la punir lui administrent une raclée mémorable. A la question :

— Avec qui t'es-tu battue ?

Caroline répond sans réfléchir :

— Avec l'Eugène.

Eugène a douze ans, il est grand, fort et paraît plus que son âge. Caroline a sept ans et n'en paraît pas cinq. François ne dit rien, enfiler sa grosse veste de drap, sa casquette et tirant Caroline par un bras dit à sa femme :

— Je vais lui en toucher deux mots, moi, à l'Eugène.

Caroline supplie mais le père est intraitable. Il traîne Caroline qui refuse d'avancer. Elle crie :

— Papa, ce n'est pas lui, c'est le maître d'école !

De saisissement François s'arrête.

— Le maître d'école ! répète-t-il. Ça ne fait rien, conclut-il, Eugène nous expliquera cela.

Eugène raconte que ce matin le maître était totalement ivre dès la rentrée. Il se promenait de long en large tenant le tisonnier servant à soulever le couvercle du gros poêle de fonte. Il a tapé sur Caroline simplement parce qu'elle est assise au premier rang sous son nez, et que selon lui elle répondait trop lentement. Les grands élèves, dont Eugène, sont intervenus. François, ému, sert avec force la main de l'élève courageux.

Le lendemain François attelle la voiture et emmène Caroline et Eugène à l'école. Il se contient pendant les cinq kilomètres. Mais à peine arrivé, il saute à terre et se jette sur le maître d'école en le tenant solidement par les revers de sa veste. Il pénètre dans la classe, prend le tisonnier et dit :

— Vous voulez en tâter de celui-là ? Ne touchez à aucun de vos élèves, sinon, aussi sûr que je m'appelle François Foucher, vous pourriez être infirme pour le restant de vos jours.

Le vieux maître ventripotent réussit cependant à apprendre à lire et à écrire en Français à toutes ces têtes dures de petits Morvandiaux agités qui parlent entre eux un rude patois. Ils apprennent aussi à compter dans les nouvelles unités. Les mesures agraires, les poids, comme le kilogramme, les volumes, doivent être les mêmes pour tous, sur le sol national. Il enseigne tout ce qu'il sait lui-même et les grands partent dans la vie aussi instruits que leur maître. En réalité il faudra plusieurs générations pour abandonner des pratiques de vie séculaires : Ces jeunes gens achèteront ou vendront des animaux, des terres, du bois dans les unités de mesures de leurs parents.

Le maître d'école s'efforçant d'être sobre, reste donc en place.

« La Bleue »

Comme le printemps a beaucoup de mal à s'installer cette année, les élèves se sentent un besoin énorme d'évasion. Le maître est toujours rude et peu agréable. Le soleil s'active pour faire fondre cette neige qui stagne encore dans les sous-bois. Peu à peu les sentiers deviennent praticables, l'eau glacée s'écoule vers les ruisseaux et une multitude de fleurs des champs et des bois embaument l'air. Les élèves fourmillent d'idées non scolaires et préparent en secret une vaste folie.

En cette fin juin 1897, les journées sont longues, et les terrains bien secs. Le maître sort sur le pas de la porte et consulte sa montre-gousset. Personne n'est en avance aujourd'hui. lieu Après cette réflexion le maître rentre dans la classe et attend un peu. Il a prévu une belle leçon sur le cheval, sur son pied si bizarre. Cela va sûrement intéresser ces rustres pense-t-il. Il ressort, consulte de nouveau sa montre, l'écoute pour constater qu'elle fonctionne bien. Aucun enfant en vue. Il ne dit rien, rentre en classe, sombre et angoissé. Il se dit qu'une maladie grave, le charbon peut-être, s'est répandue d'une façon fulgurante sur les villages alentour, avec l'arrivée du printemps. Il s'enferme dans sa classe déserte et... attend. A onze heures, il rentre dans son logement, adjacent à la salle de classe, et mange sans appétit. A treize heures il réapparaît, triste et désespéré, sur le seuil de sa classe. Pas un élève, pas un parent n'est venu. Il s'enferme de nouveau, pris de panique à l'idée que ses petits monstres puissent périr comme les vaches. Il est sauvage, célibataire endurci, mais il découvre avec stupeur qu'il éprouve un certain attachement pour ces têtes de pioche montagnardes.

Pendant ce temps, tous les enfants sans exception, s'ébattent dans le grand bois de sapins. Ils sont partis de chez eux comme à l'ordinaire, le repas dans la gamelle, en direction

de l'école. Puis avec des détours et des ruses multiples, se sont retrouvés, joyeux, dans la grande clairière. Tous, tous, de l'enfant de cinq ans aux grands de douze ans, ont réussi à tenir leur langue, et n'ont pas flanché au dernier moment. Les petits Morvandiaux font l'école buissonnière. Une expérience extraordinaire, une totale liberté, sans autorité, sans parents, la vraie vie en somme.

Ils jouent à tous les jeux qu'ils connaissent, mais se lassent et commencent à avoir faim. Ils s'installent en rond et avalent le contenu de leur gamelle, dévorent leurs tranches de pain, les oignons, le lard, et bientôt il ne reste rien. Fatigués, ils se reposent, puis reprennent leurs jeux sans le moindre entrain. En regardant le soleil à travers la cime des sapins, ils constatent que c'est l'heure de rentrer. Alors tristement ils reprennent le chemin du retour, un peu déçus à la fois que « la bleue » soit déjà terminée et qu'elle n'ait pas apporté plus de bonheur. Cette école buissonnière, préparée avec soin depuis plusieurs semaines, n'est pas à la hauteur des espoirs évanouis.

Les enfants sortent tous ensemble du bois, et c'est là l'erreur. Le garde-champêtre les rencontre sur le chemin du retour. Il consulte sa montre et les interpelle :

— Le maître vous a lâché bien tôt aujourd'hui !

— Oui, répond l'Apollinaire, c'est la saison...

Il voudrait dire que les travaux des champs appellent la jeune main-d'œuvre, mais il n'achève pas son mensonge. En effet le garde-champêtre constate que les tout-petits, ceux qui ne vont pas aux champs, sont là aussi. Il croit comprendre que le maître a sorti la classe pour étudier les plantes.

— Oui ! Oui ! répondent les enfants avec enthousiasme.

Cela sonne si faux que l'homme réagit. Il réalise brusquement que le maître n'a jamais été présent. Il les ramène tous à l'école. Chemin faisant ils rencontrent des villageois. Le garde-champêtre raconte sa trouvaille. Inutile de dire comment se passe le retour, ni comment les gamins sont accueillis par le

maître. Les familles averties, n'hésitent pas. Elles donnent carte blanche au maître :

— On envoie nos enfants à l'école pour qu'ils en sachent plus que nous, pas pour qu'ils folâtrent dans les bois.

Ce soir, dans les villages, on entend hurler les gamins sévèrement corrigés.

Faucher les prés

Et la vie reprend son train-train habituel. Peu de fréquentation, à l'école, en ce beau mois de juin finissant. Les cours se terminent normalement après les fêtes du quatorze juillet mais seuls les inutiles, les petits et quelques filles dont Caroline, suivent les leçons du vieux maître assagi. Les fêtes de la Saint-Jean avec ses grands feux qui brûlent toute la nuit, les danses au son du bandonéon, ne sont déjà plus qu'un souvenir. Toute une main-d'œuvre gratuite, faucille à la main, s'active en effet sur les versants hérissés de roches. Il faut faire vite, toujours plus vite, on prête main-forte aux voisins. Une entraide séculaire s'organise spontanément non seulement entre gens d'un même village, mais aussi avec les parents et alliés des villages environnant. Les vieux qui n'ont plus personne auront tout de même de quoi nourrir leur unique vache ou leur maigre cheval. On ne laisse rien, on coupe l'herbe sur des pentes impressionnantes, dans des recoins impossibles. Dans les champs les adultes manient la faux avec dextérité. Il s'agit de couper les foins, de rentrer la paille et de mettre les précieux grains à l'abri en un temps record. Il s'agit aussi de ramasser les légumes et les fruits qui sont à point sans plus attendre. Les charrettes font de nombreux aller-retour. Dans la cour de la ferme, hommes et femmes en ligne battent les grains au fléau. Cela donne lieu à des concours, et si l'on travaille très dur, on rit beaucoup.

Ici on ne peut pas dire : « C'est l'été, les journées sont longues, nous avons le temps ». Car sans prévenir surviennent les grêlons aussi gros que des œufs de pigeon, les pluies qui

transforment les chemins en torrents, les orages qui ravagent tout.

L'orage

Aujourd'hui le temps est lourd, la chaleur intense. Le village est écrasé par une moiteur lourde et pesante. Au loin on entend de sourds roulements, le ciel se charge rapidement de vastes nuages noirs en forme d'enclume. Les paysans ramassent précipitamment les râteaux et filent vers le village. Il est temps. L'orage violent est là, sinistre et angoissant. Une pluie diluvienne s'abat soudain sur les montagnes et la vallée encaissée de l'Yonne. Les grondements du tonnerre se répercutent d'un flanc à l'autre, dans un écho impressionnant. Malgré l'étroitesse des fenêtres, les éclairs fulgurants éblouissent les humains apeurés. Le buis bénit accroché juste au-dessus de la porte est là pour protéger ses occupants, certaines femmes prient et les chiens sont autorisés à côtoyer leurs maîtres. Car ici en montagne la foudre tombe et tue. Chaque année des arbres géants sont noircis et fendus jusqu'aux racines. Chaque année des animaux et des hommes sont fossilisés dans les positions où les forces de la nature les ont surpris. L'orage dans ce Morvan rude et sauvage n'est pas une plaisanterie. Et si par malheur les foins ne sont pas rentrés, ils n'arriveront jamais à sécher et pourriront. Sous un ciel serein, où le soleil brille avec vigueur, on aura beau les étaler, les retourner, ils pourriront tout de même. Pas de foin, pas d'animaux et une population qui a faim jusqu'à l'année suivante. Peu de gens ont de l'argent liquide qui permettrait d'acheter ailleurs ce qui a été saccagé au village. On a des biens, des terres, des bêtes. On se nourrit des légumes, des fruits, des poules et de leurs œufs, des lapins que l'on produit. Chaque famille élève son cochon et le tue à tour de rôle. Cela donne lieu à de grandes fêtes où l'on mange et où l'on boit plus que de coutume. Ce cochon devra faire l'année, jusqu'au

moment où le suivant sera prêt à être consommé. Ce n'est pas tous les jours qu'on mange de la viande dans les chaumières !

Caroline approche des huit ans. Elle n'a pas un seul jouet, pas de poupée, pas de ballon, rien. François, adroit comme il est, n'a pas idée de lui confectionner une poupée articulée et pourtant il en est capable.

Le charbonnier

En ce jour de l'été 1897, elle a décidé de se promener seule. Elle marche longtemps, un peu de nourriture dans ses vastes poches. Elle s'enfonce dans la forêt, toujours plus loin, marche encore et tombe enfin sur ce qu'elle veut voir. Elle veut connaître des gens peu recommandables, des parias, des gens qu'on ne fréquente pas, qu'on méprise. Tous les vols, les crimes, les choses bizarres qui se passent dans les villages sont attribués aux charbonniers. Les charbonniers ce sont ces gens étranges qui vivent seuls une grande partie de l'année, qui ne parlent jamais. Ils apparaissent de temps à autre en quête de nourriture, et les paysans en profitent pour se faire payer grassement. Ce sont des sauvages, des êtres à part.

Les villageois avec leurs tares multiples se croient parfaits. Ils ont leur fou, leur simplet, leur gâteux, leur fermier violent qui bat sa femme, l'ivrogne que l'on retrouve dans le caniveau. Mais voilà, ce sont des villageois ! Les autres membres de la petite communauté sont remplis d'indulgence pour leurs travers et ferment les yeux. Par contre, les Morvandiaux ne pardonnent pas aux charbonniers d'être indispensables pour la fabrication du charbon de bois, et d'avoir une renommée qui dépasse nos frontières. Les Morvandiaux trouvent tous les défauts à ces gens différents d'eux, et s'en écartent. Dire que les charbonniers sont sales et pas bavards est plutôt cocasse. Comme si dans les villages on était propre, bien lavé, jamais barbouillé, comme si on était causant, souriant et affable dans ces montagnes retirées.

Caroline arrive enfin au cœur de la forêt. Elle n'a pas peur, et s'approche de grosses meules fumantes recouvertes de terre et d'herbe fraîche. Une grosse voix l'interpelle dans un patois âpre et saccadé. Cela la fait sursauter, mais elle n'a pas peur. Elle répond dans le même langage :

— Je veux savoir comment tu fais le charbon.

L'homme n'en revient pas. Une gringalette seule perdue au milieu du bois qui n'a pas peur et qui veut parler à un exclu. Il lui dit :

— Assieds-toi, t'as faim, tu veux un coup à boire ?

Vraiment ce rejeton de gamine le surprend. Il n'a plus rien à dire. Elle fouille au fond de sa poche, sort son guignon de pain et mâche rapidement. L'homme rit de bon cœur. De toute sa vie, il n'a jamais vu un tel spectacle. Il se lève, ramène une petite marmite noircie de fumée. Il s'en retourne, revient avec une assiette en fer blanc et deux cuillères à soupe. Il tend à Caroline l'assiette pleine de bons gros haricots et y plante une cuillère. Il s'assoit tire la gamelle entre ses jambes et grogne :

— J'ai qu'une assiette, mange pendant que c'est chaud.

Il plonge son énorme couteau dans la gamelle, coupe et en ressort une solide tranche de lard qu'il fait glisser dans l'assiette de Caro interdite. Face à face, lui courbé, le nez dans la marmite, elle raide et droite pour avoir l'air plus grande, ils mangent sans se regarder, sans sourire, sans parler. Caroline ne veut rien laisser, mais elle en a beaucoup trop et ralentit. L'homme comprend et toujours sans aucune parole retire l'assiette à l'enfant repue. Caroline murmure

— Merci Monsieur.

Alors là, il n'en peut plus, il s'étouffe de rire. « Monsieur », lui, l'individu sur qui les paysans lâchent les chiens, elle est vraiment incroyable cette gosse.

Incroyable et têtue comme la bourrique qui tire la charrette ce petit bout de femme. Caroline ne se décidera à partir qu'au moment où il lui aura enfin raconté son secret, ce

secret qu'il ne livre à personne : la fabrication du charbon de bois. L'homme se sent fatigué d'avoir tant parlé. Soudain il regarde la direction du soleil et réalise que cette drôlesse va se faire prendre par la nuit. Il attelle la carriole et ramène à vive allure la petite effrontée jusqu'à l'orée du bois. Il fait demi-tour et disparaît sans dire au revoir. Caroline est à l'heure pour la soupe, mais elle n'a pas faim et tombe de fatigue. Ses cheveux et vêtements sentent la fumée mais elle dit qu'elle a fait un petit feu au bord de la rivière et s'endort épuisée.

Des années plus tard, Caroline raconte à François sa visite au charbonnier. La réaction cinglante de son père la surprend :

— Mais enfin Caro, tu n'as aucun sens de l'honneur, un homme qui t'a reçu, qui a partagé son repas avec toi, à qui tu as fait perdre son temps et que tu n'as même pas remercié correctement.

Sans réfléchir, sous l'impulsion de la honte des convenances non respectées, François attelle et conduit Caroline dans le grand bois. Ils aperçoivent un jeune homme hirsute et s'enquière du charbonnier.

— Le vieux ? Y'a bien longtemps qu'il a cassé sa pipe !

Et il leur tourne le dos. Le retour s'effectue dans un silence lourd de tristesse. Caroline a de la peine, mais elle se révolte : tous ces montagnards sont aussi fautifs qu'elle ! A la maison on accueille les chemineaux, les colporteurs, les pèlerins. Celui qui passe a droit à un bol de soupe, à une botte de paille dans la soupente pour s'y reposer. Mais jamais, au grand jamais, un seul charbonnier ne s'est assis à la table des Foucher. Alors à quoi bon parler de cette rencontre à des gens qui pensent « qu'être différent, c'est être méchant ». Voilà pourquoi les huit ans de Caroline n'ont pas eu le courage d'avouer qu'ils avaient rencontré un brave homme. Adulte, elle s'en veut d'avoir été une petite fille sans courage pour affronter sa famille et peut-être le village.

Les coupeurs de bois

Protégé par ses forêts imposantes, le Morvan vit replié sur lui-même. A quelque temps de là, François décide donc d’emmener sa fille voir les coupeurs de bois. Il veut l’instruire et la distraire tout à la fois. Et surtout il veut l’éloigner d’une mère acariâtre et de bébés piaillards. Pas plus que sa petite Caro il ne supporte cette atmosphère lourde et tendue en permanence. Et pourtant, pense-t-il, on pourrait être si heureux tous les trois. Philibert et Marie, les deux aînés, se sont placés et gagnent leur vie. Depuis la Saint-Jean, Marie partie à la ville, aide une cuisinière de grande maison et adore cela. Elle est très élégante et vient de moins en moins au village.

Alors François délaisse un peu ses sabots et s’occupe de sa fille. Il attelle la carriole, sort un immense parapluie bleu et le dépose fermé à l’arrière du véhicule. Ce parapluie est extraordinaire ; il est d’abord exceptionnel par sa taille respectable puisqu’il couvre toute la voiture ; ensuite il est très particulier à cause de sa fixation dans le plancher et au dossier du conducteur, ce qui lui donne une parfaite stabilité. Et cette couleur insolite, ce bleu, serait-ce le bleu « jeans » bien avant l’heure ? François prépare également une grande musette, sorte de sac que l’on peut porter en bandoulière. Il y entasse de la nourriture pour plusieurs jours. Catherine le regarde faire, elle ne pose aucune question, il ne lui donne aucune explication. Il dit simplement :

— Nous serons là dans trois jours, tâche que la soupe soit chaude à mon retour !

Et les voilà partis, abandonnant Catherine à ses inséparables nourrissons. Caroline a un petit sourire narquois. A cause de l’escapade bien sûr ! Mais elle se dit que sa mère va bien être obligée de laver, et avec l’eau du puits, car elle ne va pas s’éloigner de ses protégés. Et malgré ses sabots et ses lourds cotillons, la gamine saute allègrement dans la carriole.

Le soleil présent, intense, inonde la robuste carriole fraîchement repeinte en vert, du beau vert des sapins. Assise à

l'avant à côté de son père, Caroline se laisse aller à sa joie. Elle retire sa coiffe et sent le vent lui caresser les joues. François remarque la bonne mine rose et enjouée de sa fille. Il bourre sa pipe et fredonne un air de fête, l'air qu'il chante à la fin des repas de noces auquel il est convié. Caroline n'en revient pas de voir son père ainsi transformé et se serre tout contre lui.

— Attention ! Tu vas te brûler avec les étincelles qui voltigent autour de ma pipe, bougonne-t-il.

Mais Caroline ne s'émeut pas d'une telle remarque, elle sait que François ne veut pas laisser transparaître ses émotions à l'extérieur, et elle reste appuyée contre l'épaule de son père. Les moments où elle peut se frotter à la veste de toile rude sont si rares et si doux à la fois qu'elle en profite pleinement en cet instant.

Ils traversent plusieurs villages très éloignés les uns des autres et Caroline s'étonne de les voir si espacés. Parfois, au détour d'un chemin, ils s'arrêtent et laissent passer quelques belles vaches, solides, d'un beau marron rouge.

— La race du pays, précise François, car tu sais, il existe aussi des vaches noires, des blanches, des noires et blanches, des blanches et marron, des beiges.

Mais Caroline ne le croit pas : « Papa raconte des blagues, comme le soir à la veillée, une vache, c'est rouge et puis c'est tout ».

Et Caroline rit de bon cœur. François s'étonne bien un peu que la couleur de la robe des vaches fasse tant rire sa fille. Comme ce voyage transforme Caro, elle qui ne rit ni ne pleure jamais. La pipe s'est éteinte depuis longtemps et François recommence à fredonner.

Ils voyagent ainsi une grande partie de la journée. Bientôt ils ne rencontrent plus aucun village. Ils traversent alors de vastes chênaies, bizarres, tordues, noirâtres. Ensuite viennent des hêtraies plus claires, plus douces, plus accueillantes. Après une montée régulière suivie de descentes et de remontées en

dents de scie, on aperçoit enfin les premières masses sombres des sapins et l'on pénètre dans le sous-bois.

Une courte halte permet à la fillette de se dégourdir les jambes tout en avalant un gros morceau de fromage. Caroline a soif et se précipite vers la première source. François arrête son élan et lui explique que l'eau est trop glacée pour la boire directement à sa sortie de terre. Pourtant c'est bien ce qu'elle a toujours fait ! François s'accroupit devant la source, rapproche ses deux mains en forme de petit bol, se promène un instant puis boit lentement le contenu de ses mains. A toi, dit-il. Caroline essaie d'imiter son père, mais l'eau se sauve à travers les petits doigts mal joints, et elle s'abreuve goulûment le nez dans la source. La nuit commence à descendre quand un village apparaît soudain.

— Nous faisons halte chez les Gaumard, dit François, ils sont de notre famille.

L'accueil est chaud et chacun s'extasie sur la bonne mine et l'air dégourdi de la petite cousine qu'ils n'ont jamais vue. « Si ma mère pouvait sourire comme la maîtresse de maison... » pense Caroline. Et ils passent une formidable soirée où chacun donne des nouvelles fraîches des autres membres de la famille. On ne manque pas de place où coucher. La petite Caro se glisse entre ses cousines, sous le gros édredon, et s'endort immédiatement. A l'aube, l'odeur de la soupe aux légumes réveille les enfants. François et Caroline ne peuvent repartir qu'avec une foule de provisions pour offrir à Catherine, la parente restée au village.

Les grands bois ne sont plus loin. Une fraîche vapeur qui stagnait au ras du sol s'élève doucement et dégage progressivement le sous-bois. Des senteurs suaves et fortes à la fois ondulent dans la futaie. La fillette aime cette odeur très particulière de la sapinière qui se réveille. Une douce luminosité matinale se glisse progressivement entre les jeunes sapins et les rayons de soleil s'amuse à dessiner de longues obliques dorées. L'air est frais et Caro, assise à l'arrière de la

carriole, attache frileusement son bonnet et entoure ses jambes dans la grosse couverture de laine. Encore quelques tours de roue sur des chemins de plus en plus défoncés, de plus en plus boueux, et les deux voyageurs abandonnent la carriole. La marche réveille tout à fait la fillette. Elle lève la tête, ouvre ses grands yeux gris, emmagasine cette foule d'images qui la frappe et qu'elle restituera si fidèlement cinquante ans plus tard.

Même un sapin, qui a la réputation de croître rapidement, ne devient pas un adulte bon à couper en un jour. Alors au fil des générations, on les regarde grandir puis on les abat.

Une activité intense, une agitation méthodique, des gestes et des bruits précis s'effectuent dans la haute futaie. Une équipe d'hommes a investi la forêt et s'est répartie sur une vaste surface. Deux gars solides, musclés, scient énergiquement un énorme sapin. Ils scandent des cris bien rythmés pour s'encourager. Soudain ils aperçoivent François et Caroline.

— Fichez le camp, ici ce n'est pas un lieu de promenade pour les citadins, déguerpissez en vitesse sinon on va vous apprendre à connaître les scieurs !

François écarte Caroline et leur crie :

— Je suis Foucher, le sabotier de Mouron, vous ne me reconnaissez pas ?

— Sabotier ou pas quand tu seras écrabouillé par le géant, il ne sera plus temps, écarte-toi à vingt pas de là, et serre ta gamine !

François obéit, mais il sait bien que, placés comme ils étaient sa fille et lui, ils ne couraient aucun danger. Les scieurs sont susceptibles et fiers de leur travail. Ils règnent en maître sur la forêt et ne veulent personne sur leur terrain. A bonne distance puisqu'il le faut, ils observent la chute du monumental sapin. Caroline est un peu triste et se demande bien pourquoi. Les arbres ce n'est pas ce qui manquent dans le Morvan. Celui-là lui était peut-être apparu plus superbe, plus fort que les autres, une sorte de roi. Elle est triste Caro mais reste plantée

là, à contempler la chute incessante des grands fûts. Couchés sur le sol humide, ils sont équarris, ébranchés. Bientôt il ne reste que des troncs magnifiques, rectilignes, prêts pour le transport.

Retour dans le brouillard

Mais François et Caroline ne verront pas la suite. Il faut rebrousser chemin si on ne veut pas se faire prendre par la nuit. Ils reviendront une autre fois... Caroline se glisse à l'arrière de la voiture, s'allonge sous la couverture et s'endort. Elle est réveillée par un froid humide et pénétrant. Un brouillard dense, épais, lourd, pèse sur la montagne. Le cheval avance au pas et la lanterne forme un inutile petit halo. François saute de la charrette, la contourne, contemple le sol et essaie de se repérer. Prenant le cheval par la bride, il marche lentement, en suivant fidèlement les hautes herbes qui bordent les chemins. Il marche des heures, de chemins en bifurcations, d'intersections en chemins plus larges. Caroline est morte de peur et, tandis que le pauvre cheval marche au pas, son imagination galope. Elle se souvient des aventures extraordinaires que l'on raconte le soir à la veillée. Dans ces histoires-là, il y a toujours un brouillard intense, des gens égarés et un sinistre hibou qui hulule dans un arbre creux. Et justement, elle vient de l'entendre, cet animal qui porte malheur. Elle crie :

— Papa, on va mourir !

François se retourne, étonné, et répond d'une voix calme :

— Le brouillard n'a jamais fait mourir personne, si tu as trop froid, fais comme moi, marche !

Mais Caroline préfère se recroqueviller et s'enfuir la tête sous la bonne couverture. Le temps s'écoule lentement. La fillette somnole, sombre dans d'horribles cauchemars et se réveille plus angoissée encore. Soudain un chien aboie avec fureur. François remonte dans la carriole et pénètre dans une immense cour de ferme.

— Y'a quelqu'un ? crie-t-il.

Il attend longtemps avant qu'une tête d'homme n'apparaisse. François se nomme et ajoute :

— Je suis de Mouron.

Le fermier ne connaît pas ce village. Il fait entrer les deux voyageurs et les installe au chaud près de la cheminée. François demande à mettre le cheval à l'abri. L'homme hoche la tête en signe d'accord, se désintéresse de ses hôtes et retourne se coucher. Caroline et François se serrent l'un contre l'autre en attendant le jour naissant.

Aux premières lueurs de l'aube ils s'éclipsent dans le brouillard. François se rend compte qu'ils sont bien loin du trajet normal et rebrousse chemin. Le soleil essaie de faire son apparition et diffuse une lumière opaque. Le brouillard devient plus léger, plus transparent. De grands lambeaux de vapeur s'élèvent du sol comme de vastes rubans obliques et voilent pour quelque temps encore un beau soleil tout neuf.

Caroline est totalement réveillée et son estomac de gamine hurle sa douleur d'être vide depuis hier midi. Ils roulent ainsi une heure ou deux et François décide d'entamer les provisions. Mais auparavant il s'occupe de l'animal, lui aussi affamé. Ensuite, ensuite seulement, il coupe de larges tartines de pain et y dépose de belles tranches de jambon séché. Elles sont englouties avec délectation au cours d'une courte promenade sur le chemin encore humide. François plonge le seau dans le ruisseau et l'apporte au cheval qui s'abreuve longuement.

Le soleil est déjà très haut, quand enfin rassasiés, les voyageurs égarés retrouvent le bon itinéraire. Le calme revient dans le cœur de la petite fille. Elle s'amuse des montées et des descentes. Soudain sa joie disparaît. Elle vient de réaliser qu'elle retourne vers la maison, vers une mère qui ne lui procure qu'aigreur et esclavage. Elle n'a pas envie de revoir ce visage renfrogné, ces bébés pleurnichards. Jamais un moment de tendresse, jamais un élan, jamais un petit sourire complice

comme il en existe parfois entre deux instincts féminins. « C'est vraiment trop dur de revenir ; je n'aurais pas dû partir du tout » pense la fillette. Et elle qui a pépié à l'aller, reste muette au retour. Caroline décide que dès qu'elle sera capable de gagner sa vie, elle s'expatriera à Paris. Il faudra attendre encore quelques années pour qu'une fraîche petite jeune fille de dix-huit ans débarque dans cette capitale bruyante et agitée, avec en poche l'argent prêté par son père.

La nuit est tombée depuis fort longtemps quand nos deux vagabonds reconnaissent la silhouette noire de leur village qui se découpe sur un magnifique ciel étoilé. François rentre la carriole, dételle le cheval. Caroline reste auprès de lui et ne se décide toujours pas à rentrer. Son père lui donne une secousse amicale sur l'épaule et lui souffle :

— Ne t'inquiète pas, c'est la première fois que nous partons, ce n'est pas la dernière !

Et il la pousse devant lui pour l'obliger à franchir le seuil.

Face à l'âtre, assise dans l'obscurité, Catherine entretient le feu sous la marmite de soupe. Elle ne s'est pas couchée. François avait dit :

— Tâche que la soupe soit chaude à mon retour !

La soupe est prête. François grogne :

— Va donc te coucher, tes pensionnaires ne vont pas oublier l'heure de la tétée !

Catherine ne se fait pas prier. Tandis que les deux complices se régalaient d'une bonne potée odorante et copieuse, on entend soudain un ronflement sonore qui provient du grand lit. A peine éclairés par un restant de chandelle fumeuse, le père et la fille se regardent et étouffent leur fou rire.

Reprise du travail

Pour la petite Caroline, la vie reprend avec des vaisselles, des légumes à éplucher, des bêtes à soigner, du bois à rentrer, des couches à laver. Cela s'appelle les grandes vacances d'été !

Caroline ne joue jamais, elle n'a pas un instant à elle. Et plus elle grandit, plus le nombre de corvées augmente.

De temps à autre, elle lit le journal en compagnie de son père. Catherine trouve indécent qu'une gamine lise de la politique, qu'elle se tienne au courant des événements mondiaux et par-dessus tout qu'elle acquière au contact de François un esprit anticlérical qu'elle conservera toute sa vie. En fait, Catherine enrage de ne savoir ni lire ni écrire. C'est ce qui éloigne son mari mais c'est ce qui rapproche le père de la fille. Lire, quelle perte de temps ! Une femme, c'est fait pour se marier et élever des enfants !

Voici de nouveau l'automne et le Morvan, tel un roi, se pare d'or, de fauve, de roux et de toutes les nuances de brun de la palette. Les oiseaux chantent moins mais ils sont partout et se gavent d'une multitude d'insectes, de chaque petite graine qui traîne sur le sol. Ils doivent être forts pour affronter l'hiver. Caroline retourne à l'école emmitouflée dans un grand châle. Ce n'est pas tant le froid qui est pénible, ce sont ces pluies torrentielles qui transpercent en totalité les épaisseurs de vêtements. Parcourir ainsi cinq kilomètres est une pure folie. On ne manque pas de parapluies à la maison. Mais essayez donc de tenir le grand parapluie noir, bien creux, bien enveloppant d'une main et, de l'autre, la gamelle et la plus grosse bûche possible pour le poêle de fonte de l'école. Essayez donc de maintenir un équilibre entre tout cela quand de brusques rafales de vent transforment votre parapluie en Montgolfière et vous entraînent en zigzaguant sur le chemin. En arrivant au seuil de la classe, Caroline retourne ses sabots l'un après l'autre car on croirait des barques coulées. L'écolière elle-même, son maigre chignon défait, semble s'être jetée dans l'Yonne tout habillée. Ce matin le gros poêle de fonte ronfle de toutes ses forces. Quelques enfants entourent déjà la précieuse source de chaleur et Caroline se glisse parmi eux.

Une classe mémorable

Les enfants arrivent et leur degré d'humidité dépend de l'éloignement de leur village par rapport à l'école. La mare s'agrandit autour du poêle. Le Maître pénètre dans la classe. Il tangué légèrement. Il a une manière bien à lui de se réchauffer. Néanmoins il constate le désastre et grommelle :

— Vont tous attraper la crève ces chenapans.

Dans un coin l'Hippolyte taquine la douce Émilie. C'est un grand échalas rigolard, une petite tête au bout d'un grand corps maigre, des bras longs et maladroits qui balaient l'espace. Il habite la plus grosse ferme du village, non loin de l'école.

— Vous, l'Hippolyte, avec vos grandes jambes, filez chez votre Père.

— Mais, Monsieur, j'ai rien fait de mal !

— Écoutez-donc, âne bôté, courez, mettez vos bottes de sept lieux, que pour une fois vos jambes servent à quelque chose... Dites à Monsieur votre Père que j'ai besoin immédiatement d'un seau de lait... De la traite de ce matin, compris ? Et une grosse miche... Bon sang, ne partez pas si vite, dites à Madame votre Mère que ces demoiselles ont besoin de linges secs pour essuyer leur chevelure.

Tandis que le lait chauffe, les filles un peu honteuses, n'osent pas défaire leurs nattes et leurs chignons. Les convenances veulent qu'on soit présentable dès le réveil. On ne fait pas sa toilette devant la famille et encore moins devant des étrangers. Le Maître se fâche et déclare tout net :

— Je ne fais pas la classe devant des sorcières. Mesdemoiselles quand vous serez présentables, nous commencerons.

Les filles se cachent mutuellement et reprennent un aspect avenant. Chacun tend sa timbale à la grande Pauline qui distribue équitablement le lait bouillant. On mâche lentement le pain. Le poêle et les tuyaux sont rouges.

— Attention ! dit le Maître, vous voulez donc brûler l'école ?

Une douce torpeur envahit cette petite classe de campagne. Nul n'est pressé de commencer la classe. Soudain le Maître se redresse et clame :

— Système métrique !

Tout est rentré dans l'ordre. Le soir Caroline raconte à son Père cette classe mémorable. François reste songeur :

— Drôle de bonhomme en vérité, un jour il massacre ses élèves, un autre jour il devient paternel... A moins que...

François n'achève pas sa pensée mais Caroline comprend. Peut-être qu'aujourd'hui le Maître n'avait pas envie de faire la classe... Mais l'affaire n'en reste pas là. Certaines mères soupçonneuses insinuent que, privé de présence féminine, ce vieux célibataire a besoin de contempler des chevelures éparses. Cette chose qu'elles-mêmes ne font jamais que dans le secret de l'alcôve, leurs filles l'ont fait aux yeux de tous, de leur futur mari peut-être. Les hommes calment les femmes insistant sur le seau de lait que le Maître a payé de ses propres deniers. Dans ces villages isolés le moindre événement prend des proportions inattendues.

La grande gelée

A un automne court aux pluies violentes succède un hiver long et rigoureux. A peine les pommes ramassées, la neige tombe en abondance. Vers la mi-Novembre 1901, un redoux facilite une fonte partielle puis un froid glacial s'abat sur le Morvan. La montagne est paralysée, coupée du monde, les communications terrestres et fluviales anéanties. Les chemins vicinaux deviennent des patinoires, l'Yonne et ses affluents gèlent, les hommes et les bêtes immobiles recherchent un peu de chaleur. Dans les chaumières les hautes cheminées flambent jour et nuit, mais n'arrivent pas à combattre le froid présent partout. Il est difficile de ravauder car les doigts des femmes sont gourds. Les hommes fument la pipe en silence, les enfants restent accroupis face au foyer, les chats s'approchent de lâtre à s'en faire roussir les poils. Plus de veillées avec les

voisins, plus de contes, plus de chants, et la vielle de François reste suspendue par ses trois clous. A l'étable les vaches se serrent les unes contre les autres, les plus hargneuses en oublient leur caractère irascible. Le cheval, plus fragile est protégé par une grosse bâche imperméable. François veille sur les bêtes et remplit les stèles de paille. Chaque jour il fait tiédir de la neige dans un vieux chaudron et oblige les animaux à boire. Et cela dure des jours et des jours. De mémoire de vieux on n'avait jamais vu cela. On se raconte, mais nul n'a pu le prouver, qu'au début du siècle, au temps du Grand Napoléon, il fit si froid que pas un jeune du Morvan ne fut enrôlé. Et cette catastrophe naturelle reçut des villageois une action de grâce. On prétendit que le ciel avait préservé les enfants du pays, voués à une mort certaine, dans ces guerres permanentes.

Et les jours s'écoulaient interminables. On se lève, et transis, on attend l'heure du coucher. Aux alentours de onze heures une faible clarté rappelle à François et aux siens qu'il fait jour. Quand l'horloge sonne trois heures, elle fait sursauter les êtres statufiés. Caroline constate alors qu'il fait nuit noire. Catherine a de moins en moins de lait et les bébés troublent le silence de leurs cris affamés. Rouge de honte, la fière Catherine se résout à compléter leur alimentation par de la mie de pain dissoute dans un peu d'eau tiède. Elle, la nourrice renommée, baisse la tête, c'est la première fois que cela lui arrive.

Des vieillards affaiblis s'éteignent doucement, sans souffrir. Des nouveau-nés disparaissent avant même d'être baptisés. C'est une honte pour les familles car ces petits innocents n'iront jamais au Paradis. Quand le temps le permettra, on les enterrera à part, loin de la communauté chrétienne. Les animaux crèvent de froid et de faim.

Renouveau

A la fin du printemps 1902, quand on peut enfin sortir des habitations aux odeurs douteuses, quand enfin on retrouve

les voisins, on dresse le bilan des pertes. Le fossoyeur, aidé de quelques solides gaillards, creuse sans relâche dans la terre qui dégèle lentement. Tout doucement la vie reprend, on réapprend à bouger, à parler à haute voix. Les femmes retrouvent leur énergie et recommencent à médire sur leurs voisines, ce qui est un signe de bonne santé. François retrouve ses sabots, ses outils, sa cheminée, sa pipe et son journal. Catherine retrouve son allant et sa hargne. La petite Caroline retrouve ses seaux de couches et part pour la rivière.

Durant la période de gel, les bébés n'ont été changés qu'une seule fois par jour et enduits d'un peu de saindoux. Le linge souillé a été éjecté sur le bas côté de la porte et s'est amoncelé au fil des semaines. Ce matin un drame d'une violence inouï éclate entre Catherine et François. Celui-ci, à la fourche, a ramassé les couches, a fait un énorme tas dans la cour arrière et y a mis le feu. Catherine scandalisée par un tel gâchis devient hystérique et Caroline disparaît une bonne heure en attendant que cela passe.

Quand Caroline revient à pas de loup, elle constate un silence absolu. Catherine a ouvert la porte et la fenêtre et nettoie le sol à renfort de grands seaux d'eau. Elle époussette avec ardeur la haute armoire, l'alcôve, l'horloge, la maie couvertes d'une suie épaisse et grasse. Elle ne peut rien sortir car la terre dégèle en surface et ruisselle sous les premiers rayons du soleil. Caroline est prise à la gorge par une fumée âcre et une odeur pestilentielle : les couches ne brûlent pas mais se consomment lentement. « Ma Mère a tort d'ouvrir, nous allons sentir les poils de cochons grillés pendant huit jours » pense la gamine.

Le ciel bas et uniformément gris laisse entrevoir un soleil surpris et étonné de contempler cette terre qu'il avait presque oubliée. La fumée dense et opaque refuse de s'élever et stagne longtemps à hauteur d'homme. Les maisons voisines sont joyeuses de partager de si délicates effluves... Et les commentaires désobligeants soutiennent Catherine et accusent

François. Caroline a raison, la fumée s'infiltré partout, imprégnant de son suave parfum chaque être, chaque objet, chaque vêtement et cela pour longtemps.

Laver à la rivière au sortir de l'hiver

Les derniers changes des petits, restés dans la maison, attendent Caroline. Celle-ci part donc laver à la rivière. Elle n'a guère grandi durant cet hiver mais tout de même elle constate avec étonnement que les seaux lui paraissent moins lourds que l'an passé. Et la voilà partie, presque heureuse de sortir enfin de la maison. Elle est contente de se dégourdir les jambes. Elle traverse d'un bon pas le terre-plein et pan ! Première bûche au moment où elle amorce le petit dénivelé qui surplombe la route. Là, pas de problèmes, elle marche sur le bas côté en regardant bien où elle pose les pieds. Elle traverse la route et hop ! Elle se retrouve assise au beau milieu de la chaussée. Après plusieurs essais infructueux, elle parvient à se dresser et à repartir comme un funambule, les seaux lui servant de balancier. Elle se souvient du funambule, elle l'a vu à la foire de Corbigny l'an passé. Alors toute fière, elle traverse la route les bras écartés. Mais il n'y a personne pour l'applaudir. Seul le corbeau noir qui cherche quelque maigre nourriture, fait un saut de côté à l'approche de la fillette, puis continue sa quête. Attentive, elle regarde la pente sinueuse du raidillon qui étincelle sous le soleil. Mais, c'est encore gelé ! Dit-elle à haute voix. Prudente, elle ne prend qu'un seul seau, s'agrippe au moindre branchage et attaque la descente. A aucun moment il ne lui vient l'idée de rebrousser chemin. Son instinct la guide : Elle se tient droite ou s'accroupit selon les conseils qu'il lui souffle. Lentement, très lentement elle progresse sur la pente. Soudain, elle glisse, glisse et ne contrôle plus rien. Elle serre le seau sur son cœur et attend que cela passe...

En 1907, à Paris, son fiancé voudra l'étonner et l'emmènera sur un toboggan géant.

— Alors ? dira-t-il.

Et elle, froidement, de répondre :

— Glisser sans pouvoir se retenir, je connais ça depuis bien longtemps, mais j'ignorais que cela pouvait être un jeu.

Elle prendra un air sévère et le pauvre Arthur rencontrant les yeux gris acier dépensera une partie de sa paie de la semaine pour essayer de distraire sa Caroline.

Donc, son seau de couches bien serré sur son cœur, elle dévale le raidillon sur le postérieur sans pouvoir modifier les événements. Soudain, elle bute sur un mamelon et se retrouve à plat ventre, la tête dans un buisson. Elle se redresse et finalement trouve que c'est la bonne solution. Elle se laisse glisser jusqu'aux abords de l'Yonne. Là, une surprise de taille l'attend. Le torrent est encore gelé. Personne ne s'est hasardé jusque-là et personne n'a pu la renseigner. Elle en perd son Français et s'exclame en patois :

— Ça alors, ben ça alors !

L'idée de faire demi-tour ne l'effleure même pas. Elle est venue pour laver, elle va laver. Elle ne sait pas encore comment, mais elle le fera. Chaque hiver on voit apparaître une mince pellicule de glace sur le torrent, mais quelques bons coups de sabot libèrent l'eau pure. Aujourd'hui, malgré tous les efforts obstinés de Caroline, la glace ne cède pas, elle s'effrite en surface et vole en éclats comme du verre. Le torrent est pris en profondeur. Pourtant l'enfant entend le bruit assourdi de l'eau qui s'écoule. Elle jette des pierres mais celles-ci rebondissent et glissent sur la nappe scintillante. Elle se sert du tranchant de son battoir et ô ! miracle réussit à faire un trou gros comme une noix. Alors elle s'acharne et méthodiquement frappe et frappe la glace qui ose lui résister. De multiples petits trous constellent une surface grande comme la gueule du seau.

— Je l'aurai, dit-elle à haute voix.

Et elle continue, en nage malgré la fraîcheur du lieu. Soudain, elle s'arrête et hurle à pleins poumons :

— la pelle, la pelle doit être dans les buissons !

Souvent, après un orage violent, l'Yonne ramène des graviers, des branchages, des animaux crevés, des objets divers. Quand les femmes viennent laver en groupe, elles nettoient d'abord l'étroite bande de gravillons puis s'installent. Caroline cherche la pelle et a bien du mal à la trouver. Oubliée depuis des mois, couchée, enfouie, la pelle ne laisse apercevoir que l'arrondi du manche. L'énergique gamine tire de toutes ses forces et ramène le précieux objet. Victorieuse, elle se rue vers la rivière et donne de formidables coups de pelle. La glace s'ébrèche de plus en plus. Des fentes rejoignent les trous faits par le battoir, mais toujours pas d'eau libre. Caroline perd la notion du temps qui s'écoule. Elle tape, elle frappe, elle rugit et parvient à transformer la belle surface lisse en un cahot hérissé. Maintenant, elle pioche et creuse avec le tranchant de la pelle. Et le temps passe. Sans relâche, elle éjecte du trou les morceaux de glace. Alors elle pousse un cri de lionne triomphante : elle a attrapé sa proie, elle a atteint l'eau libre. Le trou n'est pas bien grand, mais suffisant pour y glisser le seau. Elle s'agenouille dans la caisse en bois attrape son battoir, et se met à laver. C'est une horreur. Avec deux doigts elle glisse une couche dans l'eau glacée. Elle la ressort, jette la cendre dessus, frotte avec ardeur, frappe du battoir et rince. Elle frissonne. Elle a tant remué que, maintenant, immobile, elle sent un froid profond l'envahir. Et le temps passe. Maintenant, elle plonge sans hésiter les mains dans le torrent, elle relève ses manches et y plonge ses avant bras...

Le contenu du seau est propre. Caroline tente de se redresser, pose ses mains sur les rebords de la caisse, mais elles ne lui sont d'aucun secours. Ses mains et ses avant bras sont violets, presque noirs. Après de longs efforts, elle se soulève et veut empoigner le seau. Elle a beaucoup de mal à refermer ses doigts engourdis. Finalement, à deux mains, elle parvient à le déplacer de quelques mètres. Elle ne sait plus très bien où elle en est. Il faut, il faut qu'elle remonte le raidillon ; Elle gravit

lentement un mètre, deux mètres, pose le seau à terre et repart. Elle entend des appels, lointains comme irréels :

— Où es-tu ? Caroline, ma fille, réponds, où es-tu ?

Alors sortent d'elle des sons rauques qu'elle ne connaît pas :

— Je suis là.

Sa voix assourdie ne porte pas. Les appels reprennent, plus proches. Inlassablement elle répond :

— Je suis là.

Alors, tel un sanglier blessé, débouche François apeuré, effrayé devant le spectacle qui s'offre à lui. Sa petite Caroline, bleue, hagarde, méconnaissable, est là, plantée sans bouger. Il se rue sur elle, la secoue, lui parle, la serre dans ses bras, lui frotte les mains et le visage. Elle entend la voix de son père qui lui dit :

— Parle, parle ma petite Caro, dit quelque chose.

Comme dans un nuage, elle articule :

— J'ai lavé.

François devient fou de douleur. La remontée commence, lente et pénible. Il se met derrière sa pauvre gosse, et l'aide à marcher, il la pousse ou la traîne selon les difficultés du chemin. Quand ils débouchent enfin sur la route, François montre à Caroline le deuxième seau :

— Tu n'es pas rentrée pour le repas, nous avons mangé sans toi. Je suis venu et j'ai trouvé ce seau.

Il jure, François :

— Bon Dieu de Bon Dieu ! Quelle vie !

Et d'un coup de pied envoie promener l'objet. Puis il se ravise et le rapporte. Sans bouger, Caroline entend et regarde. Ils retraversent la route qui brille sous le doux soleil. La chaleur et la lumière font souffrir la fillette. Enfin elle réagit et se plaint doucement :

— J'ai mal, j'ai mal, mes mains, ma tête, ma poitrine.

Elle n'en a jamais tant dit de sa vie.

Debout devant le seuil Catherine attend. De sa force robuste, elle soulève sa fille, la rentre à la maison, la change, la couche, lui fait avaler la soupe restée dans la cheminée. Caroline somnole mais capte une discussion âpre et violente bien que faite à voix basses. François accuse Catherine d'avoir envoyé leur fille à la mort. D'ordinaire, quand François bougonne, elle ne réagit même pas. Mais là, elle part en flèche :

— Je l'ai envoyée laver, je ne savais pas que le torrent était pris.

— Tu la terrorises, qu'aurais-tu fait si elle était revenue sans avoir lavé ?

— Elle aurait reçu une bonne raclée, avoue Catherine.

Caroline malade

Là dessus, toussant et gémissant, la fillette s'endort. Après deux journées passées à dormir d'un sommeil agité, la fillette assise dans le fauteuil de son père reste prostrée et ne fait rien sinon se plier sous la douleur de la toux. Pendant huit jours, Caroline s'efforce d'avalier les décoctions de plantes diverses que sa mère lui prépare. Elle accepte aussi les inhalations de menthe séchée. Mais la fièvre ne baisse pas. Des quintes de toux, violentes et sèches la secouent et lui font porter ses mains à la poitrine.

Catherine a besoin d'aide. Une vieille femme sans ressources accepte de laver les couches. Elle prend l'eau du puits et se poste devant la maison. En échange elle mange chez les Foucher à midi et remporte la soupe et le pain pour le soir.

Chez le médecin

La santé de Caroline ne s'améliore pas. François décide d'entamer ses économies et d'aller consulter un médecin. François emmitoufle Caroline dans la grosse couverture. Il attelle la carriole, emballe les pattes du cheval de vieux sacs de jute bien rêches. Les chemins peuvent encore être glissants

pense-t-il. Alors, tenant la bride, il marche à côté de l'animal. Il marche ainsi longtemps, jusqu'à ce qu'il arrive sur les hauteurs tout à fait dégagées. Enfin, il grimpe dans la carriole et s'en va lentement vers la ville.

Pour vivre dans ce coin perdu, il faut avoir l'âme bien trempée et posséder une santé de fer. Ce médecin de campagne, est un homme de forte corpulence, jovial. Il parle le patois mieux que le français et il a su se faire respecter. Quand les villageois l'appellent, il est généralement trop tard : Le médecin et le curé se croisent au seuil de la ferme. Quand ils viennent au cabinet, c'est que le rebouteux n'a rien pu faire ou que les plaies sont salement infectées. Les malades ne veulent pas payer. L'argent, c'est fait pour acheter une bête, une terre, pas pour se soigner. Alors ils rechignent, mais le médecin ne s'en laisse pas conter. Il les connaît et explique :

— Quand la vache aura vêlé, vous viendrez me régler avec la vente du veau.

Des plus démunis, il accepte une volaille, des œufs, un bout de lard.

François entre dans le cabinet du médecin suivi de Caroline tremblante et fatiguée. « Tiens, je ne les connais pas ceux-là, jamais vus ». Il s'adresse à eux en patois mais François lui répond en français. De plus en plus intrigué, il écoute le récit : l'Yonne gelée, le lavage des couches... Caroline, dans son coin, tousse éperdument.

— Approche, petite, dit-il.

Il emmène la fillette derrière un rideau, l'ausculte et la renvoie vers son père. Tandis qu'il se lave les mains, il hurle d'indignation. Il agonit François à qui on n'en a jamais tant dit. Connaissant son père, Caroline a peur et veut intervenir. Mais François encaisse sans broncher. Caroline n'en revient pas. François attend et finit par dire :

— Je vous dois combien ?

Le médecin reste pantois : l'homme qu'il vient quasiment de traiter d'assassin veut le payer. Décontenancé le brave médecin répond :

— Vous prendrez bien une petite goutte avant de repartir, le chemin est long.

François accepte et les voilà qui parlent, qui parlent, de foires, de politique. Caroline s'impatiente et tire sur la manche de son père. François paie la consultation et promet de revenir discuter lors de la prochaine foire. Le médecin donne toute une réserve de médicaments pour la fillette.

Une solide amitié, faite de sympathie et de respect de l'autre, de joie de vivre et de concordances d'idées, venait de naître entre le médecin du gros bourg et le sabotier du village. Et, chaque fois que François en aura l'occasion, il viendra discuter et boire une « petite goutte » avec son ami le médecin de campagne.

Il faudra six mois avant que Caroline ne soit complètement rétablie : contusions multiples, gelures, congestion de tout le tronc et en particulier, double pneumonie.

Printemps 1902 : la reconstruction

Un printemps tardif mais resplendissant apporte des bouffées de douces senteurs des bois. Le soleil redonne vigueur et joie à tous, même aux vieillards. Petit à petit, Caroline retrouve des forces et tousse moins. Pleine de bonne volonté, elle apporte une aide lymphatique à une mère bouillante d'énergie. La vieille dame continue de venir laver les couches et l'on entend François chanter à tue-tête dans son atelier grand ouvert. La vie a repris son cours.

De cet hiver long et glacial, le village a souffert plus qu'il n'y a paru au premier abord. En particulier, les toitures un peu anciennes, n'ont pas résistées à la fonte de leur épais matelas de neige. L'humidité a victorieusement eu raison des chaumes. Or, tout ce qui de près ou de loin pouvait ressembler à de la paille, a été utilisé. Outre l'usage normal pour les animaux, les portes

et les fenêtres ont été calfeutrées. Les granges sont désespérément vides. Que faire ? A des heures de marche à la ronde tous les villages se posent le même problème. Alors on se souvient qu'il existe, quelque part, pas très loin, des pierres grises qui se découpent toutes seules, des pierres qui font du bruit quand on y pose le pied, des pierres qui « chantent ». Et, de chaque village sortent les charrettes et les hommes de lieux différents se rejoignent, se parlent, s'apostrophent, de vieilles connaissances se reconnaissent après des années de séparation. Un formidable élan, une énergie débordante, nés de ce cataclysme, explosent sous le soleil renaissant. Des jours, des semaines, on aperçoit le va et vient des charrettes. On découvre les toitures, on arrache les vieilles « poutres », et tant qu'à faire, on supprime les chaumières dangereuses. Chaque maison est prise en charge à tour de rôle par tous les bras valides. On rebattit, solide et pour des générations. Les villages aux toits fauves se métamorphosent en bourgades aux jolies toitures aux reflets argentés. La tradition ne sera pas abandonnée : chaque toiture recevra comme jadis son bouquet de fleurs et l'on boira jusqu'à en oublier où l'on habite.

Et maintenant ? Pas le temps d'admirer son beau village tout neuf, pas le temps de souffler, la terre appelle au travail, aux semences. Et là vraiment, la vie reprend son cours avec ses heures de dur labeur, ses jalousies, ses fâcheries, ses médisances et ses haines que l'on veut éternelles.

Deux années s'écoulent sans faits notables. François se sent de nouveau des fourmis dans les jambes et un besoin irrésistible d'évasion. Emmener ma petite Caro voir le flottage du bois, la sortir de ce trou perdu, pourquoi pas ? Il faut compter une bonne semaine d'absence, si tout se passe bien. Bon, dès son retour de l'école, je lui en parle. Pour Catherine ? Bah ! Je lui dirai toujours trop tôt. Le plus tard sera le mieux. Et François siffle de joie dans la bonne odeur de copeaux éparpillés à ses pieds. Mais ce soir-là, comme par hasard, la gamine est submergée de travaux ménagers. Pas un instant

pour s'isoler dans l'atelier. Demain, demain je trouve un prétexte pour un tête-à-tête, bougonne-t-il ! Alors François pour se détendre, bourre sa pipe et se dirige calmement vers l'encadrement de la porte de l'atelier. Là, humant l'air frais de sa montagne, le regard errant sur les belles teintes du soleil déclinant, il se prend à rêver... La voix acide de Catherine lui rappelle soudain que c'est l'heure de la soupe. Il se dirige avec une certaine lenteur vers la maison, ce qui a le don d'exaspérer sa femme. Une bonne soupe de légumes, bien épaisse, est déjà servie dans les bols géants. Il aime bien cette soupe-là et d'habitude il émet de petits grognements de satisfaction. Dans ces cas-là, Caroline trouve que son père ronronne comme un jeune chat. Mais ce soir il avale à vive allure et n'y prête aucune attention. Catherine s'inquiète, est-ce trop cuit, pas assez salé, enfin quoi ? Toujours bonnes tes soupes, tu vois bien que je me régale ! Caroline intuitivement sent bien que son père est ailleurs... D'aussi loin que Caroline se souvienne, chaque soir son Père va s'asseoir sur le banc près de la cheminée, allume sa pipe, regarde les volutes de fumée, tandis que les femmes font la vaisselle. Mais aujourd'hui, à peine le dîner avalé, François ressort fumer la deuxième pipe de la soirée tout en arpentant le terre-plein. La nuit est complètement tombée. Caroline balaie la cuisine dont le récent dallage facilite grandement le nettoyage. Elle est déjà couchée quand elle entend les pas de son Père résonner dans la salle. Inquiète, elle trouve difficilement le sommeil mais finit par sombrer. Les premiers rayons du soleil la trouvent avachie la tête dans l'oreiller. Fait étrange, Catherine n'est pas venue secouer Caroline en lui hurlant dessus et en la traitant de paresseuse. Sa Mère s'active déjà devant la cheminée et son Père s'est éclipsé vers l'atelier. La gamine s'étonne : « Mes parents ne font rien comme à l'ordinaire ». Comme la veille, elle se répète : « Y'a quelque chose qui ne tourne pas rond ! ».

La journée s'annonce belle. Caroline s'en va joyeuse pour l'école, elle aime tellement apprendre, qu'elle y passerait bien

sa vie. Elle a une jolie écriture bien formée et avale avec facilité toutes les connaissances enseignées. Ah ! Si seulement Maman acceptait d'apprendre à écrire quelques mots, comme je serais heureuse. Hélas, une barrière infranchissable existe entre elles deux. Sa Mère n'est que gronderies et tracasseries, jamais un mot aimable, jamais une approbation, seulement des remontrances ! Vivement que je sois grande pour que je m'en aille ! La gamine continue de discuter avec elle-même sans s'apercevoir que, marchant d'un bon pas, elle est arrivée devant l'école.

Cette Caroline, vive, intelligente, qui n'a peur de rien et dont les réparties fusent, plaît beaucoup... sauf à certaines grandes filles qui voient d'un mauvais œil cet « avorton » discuter d'égal à égal avec les garçons. Oser accaparer l'attention des gars quand on est si petite, si ridicule ! Quel culot ! Mais la lenteur d'esprit de ces futures fermières ne trouble pas Caroline.

Cette matinée à l'école, Caroline ne l'a pas vue passer. Sa gamelle à peine avalée, la voilà déjà qui prend le chemin du retour : Elle avance lentement, très lentement tout en rêvassant et perd la notion du temps. Brusquement, elle réalise qu'elle n'a pas parcouru la moitié du chemin. Elle court aussi vite qu'elle peut pour rattraper le temps perdu et arrive en nage à la maison. L'accueil est immuable, tel qu'il se répète chaque jour : grinçant et hargneux.

François blessé

Soudain, François blême sort de son atelier en grimaçant. De sa main gauche crispée il soulève la jambe du pantalon. Le sang ruisselle et trempe le sabot. Caroline en train de secouer des chiffons sur le seuil, l'aperçoit et hurle. Catherine sort à son tour et ne perd pas son sang-froid. Energique, elle prend les choses en main.

— Assis-toi sur le banc, là devant la maison ! dit-elle à son mari. Et sert fort au-dessus du trou ! Caroline ! Apporte le

chaudron d'eau bouillante, mais secoue-toi donc, quelle empotée cette gamine ! Caroline ! File dans le grand tiroir chercher du linge !

La petite revient présentant une immense serviette de table brodée. La mère explose et rentre précipitamment dans la maison. De bons et solides morceaux de vieux draps vont faire d'utiles compresses. Elle fait un garrot. Nouvel aller-retour dans la salle. Cette fois la femme rapporte de petites pochettes de tissu contenant toutes sortes de plantes. Elle lave la plaie puis la jambe à l'eau bouillie. Elle pose de petites feuilles et des fleurs séchées directement sur la plaie. Enfin un bandage bien serré achève le pansement.

— Reste là, dit-elle à son mari, ne bouge pas, je reviens.

Elle dépose sur le banc une fiole et un joli petit verre :

— Bois, dit-elle, ça te remontera !

— Merci, dit-il d'une voix éteinte en agrippant les mains de sa femme.

Elle se dégage, ramasse le chaudron et disparaît dans la maison. Même là où elle a prouvé son attachement à son mari, elle ne veut rien laisser transparaître ! Sacrée bonne femme, murmure François pour lui tout seul. Alors Caroline se précipite sur son Papa et pleure sans pouvoir se contrôler. Il lui caresse la tête et lui murmure de douces paroles. Entre deux hoquets, elle finit par demander :

— Dis Papa, avec quoi tu t'es blessé ?

Car chacun, à des kilomètres à la ronde, connaît l'adresse de François le sabotier.

— Hum ! Hum ! toussote François, j'étais en train de réfléchir à quelque chose d'important, je tempêtais tout seul, soudain dans la violence de mes gestes, le « ciseau » a dérapé et s'est planté dans l'intérieur du mollet. Voilà !

Caroline regarde tendrement son Papa . Bon sang ! se dit-elle, pour que Papa dise tant de choses à la fois, c'est sûr, il ne tourne pas rond !

Et ce soir-là chacun se précipite sur la soupe sans en laisser.

— Elle est bonne, dit François.

Catherine amorce un demi-sourire. Elle a retrouvé son François.

Bon, le flottage des bois ce n'est pas pour maintenant, se dit François. Le lendemain, après une nuit agitée, il marche difficilement et sa jambe est raide. Mais il ne s'avoue pas vaincu. Le voyage ne se fera peut-être pas ce mois-ci, mais il se fera ! C'est pourquoi, en cette fin d'après-midi, il attend impatiemment Caroline... et l'interpelle dès qu'il l'aperçoit.

Deux bonnes heures plus tard, la fillette pénètre dans l'atelier et François commence son récit : Tu es grande maintenant, je crois que tu peux supporter un voyage plus long que le dernier. Que dirais-tu d'une semaine ? Une semaine ? s'exclame Caro, tu as dit une semaine ? Ses pensées courent très vite : la blessure lui donne de la fièvre, c'est sûr ! Connaissant bien sa fille, le Papa sourit : Ma santé est excellente, ne crains rien, cette plaie va vite se refermer. Oui ! J'ai dit une semaine et cela n'est pas de trop crois-moi. Nous allons choisir le bon moment pour suivre le flottage des bois. Caroline en a souvent entendu parler au cours des veillées, mais tout cela est si loin de sa maison, de son village, de son école, des bois, des sources et du torrent, qu'elle croit faire un rêve toute éveillée.

Quand ? quand ? quand ? rit-elle ! François rit également : Il est si rare que cette petite au visage fermé, s'exprimant peu, agisse comme un enfant.

Le flottage des bois

Ce matin-là, une petite bruine adoucissait les contours du village. Au loin, les arbres de la forêt étaient encore noyés dans la brume. François disposa méticuleusement dans la carriole, les couvertures, les vêtements chauds et l'abondante nourriture préparée par sa femme. Il sortit le grand parapluie bleu et en

coiffa la carriole. Le grand jour était enfin arrivé : Offrir à sa fille le souvenir ineffaçable d'un événement unique, le flottage des bois !

Il sourit d'un air malicieux en songeant que cela ne s'était pas trop mal passé avec Catherine. Bien sûr elle avait un peu hurlé, l'avait traité de fou, de bon à rien, d'homme qui gambade au lieu de nourrir sa famille par un travail sérieux. Elle avait ajouté qu'il abandonnait lâchement son foyer pour courir au dehors tel un dévergondé ! Des yeux de Catherine de grosses larmes coulaient sur sa collerette. Elle renifla, s'essuya avec le coin de son tablier. Les moments de tendresse et l'expression des sentiments étaient carrément inexistantes dans ces montagnes. François en fut ému et se précipita vers sa femme et la serra dans ses bras avec maladresse. Elle se dégagea brutalement.

— Bon, dit-elle, je vais vous faire du pain.

Le charme était rompu.

Ce jour-là, quand Caroline revint de l'école, François exubérant lui cria :

— Ta Mère est d'accord, nous partons dans trois jours !

Caroline, d'abord figée sur place, prit un air radieux et fila aider sa Mère. Elle bondit dans la cuisine et murmura « Merci » puis disparut faire ses corvées. Jamais elle n'avait travaillé avec autant d'ardeur. A quelle allure elle rentra du petit bois pour le feu, soigna les bêtes, étendit du linge sur le terre-plein ! Quand ce fut l'heure de la soupe, elle s'affala sur le banc, dîna et partit se coucher.

Trois jours durant ce fut un branle-bas de combat. François inspecta la carriole avec le plus grand soin, vérifia les essieux, contrôla les fixations des banquettes, tira sur les lanières et les sangles et surtout choya la précieuse lanterne. Catherine fit des tonnes de pain, plongea dans le saloir, emballa minutieusement un beau morceau de porc qu'elle réservait pour les fêtes, coupa une énorme tranche dans

l'odorant fromage sec. Caroline prit une plus grande part aux travaux familiaux.

Donc, ce matin-là, Catherine claironna :
— Debout ! Ton Père t'emmène vagabonder.

Courbatue, Caroline s'étira et compris soudain le sens des mots entendus. Elle bondit, se passa un peu d'eau sur le visage et les mains, s'habilla en hâte, avala son bol de soupe. Puis elle tira sur ses grosses chaussettes, sauta dans ses sabots, rafla son bonnet et ses gants. Au passage elle décrocha sa cape au vol, fonça sur la porte et... se heurta violemment à son Père qui venait la chercher !

En route pour la grande aventure.

Ce petit crachin était vraiment frisquet et une fois installée dans la carriole Caroline serra à deux mains le devant de sa cape et s'emmitoufla la tête de son fichu. Contre toute attente, ils partirent vers l'intérieur de la montagne. Ils grimperent de mauvaises routes ou plutôt de grands chemins, ils parcoururent de longues distances sans jamais s'approcher de la moindre source, du moindre ruisseau, sans jamais apercevoir la moindre lisière d'un étang. Ils restèrent ainsi sous le couvert des arbres jusqu'au moment où François s'aperçut que le soleil était à son zénith et qu'il était grandement temps de se nourrir. Elle sauta à terre et leva le nez : sa déception était immense. Je n'y comprends rien de rien ! Des arbres ? Ah ! ça y'en a, des beaux, des droits, des bien plantés mais pour ce qui est des troncs, des bûches coupées, pas une ! D'ailleurs pas un animal, pas un être humain, même pas le chant d'un oiseau ! Les vieilles feuilles roussies de l'automne passé craquèrent sous leurs pas. Elle mangea sans appétit, remonta dans la carriole... et ne posa aucune question. Ils roulèrent ainsi une partie de l'après-midi. Soudain le décor changea. La forêt avait fait place aux arbustes, un tapis jaune, blanc, rose, violet couvraient le sol, les premières corolles printanières s'ouvraient encore humides de la rosée du matin. A cette altitude la végétation était en avance sur celle du

village et Caroline s'en émerveilla. Elle oublia sa rancœur. N'empêche ! « Le flottage des bois » n'a rien à voir avec cette promenade en forêt !

Alors, au loin d'abord, des cris, des appels, des hurlements, des bruits affolants se firent entendre : une folle agitation humaine venait de couvrir le calme précédent. François et Caroline étaient enfin arrivés à La Planche-d'Aringette.

— C'est ce que tu attendais, je suppose, dit François souriant. Et bien, nous y sommes.

François détacha le cheval, l'essuya patiemment, le caressa, le nourrit et lui donna à boire. Ils abandonnèrent la charrette, bien à l'abri sous le couvert des arbres. Ils marchèrent rapidement, dévalèrent la pente. Une activité intense se déroulait sous leurs yeux. Des ordres brefs, une énorme clameur montaient jusqu'à eux. Sur la pente des femmes et des enfants travaillaient sans flâner, ramassant, entassant branches et branchettes. En contrebas, près de la rivière une multitude d'hommes s'activaient. Une vigoureuse femme interpella les arrivants :

— Y'a du travail pour tout le monde, ici on veut pas de fainnants, c'est pas l'arrivée du cirque, y'a rien à voir, et sur ce elle se remit à regrouper d'énormes branches.

François et Caroline se regardèrent et se mirent au travail sans aucune conviction. Puis ils s'éclipsèrent en direction de la rivière. Avec des gestes précis, des hommes armés de crochets, repoussaient les bûches qui venaient heurter les berges et qui en broyaient les contours. Sans relâche, les bûches étaient renvoyées le plus loin possible, au centre de la rivière là où le courant était le plus vif.

En face, sur l'autre versant, de grands chars tirés par des bœufs déversaient de lourds chargements de bûches bien alignés. Des ordres fusaient de partout. Soudain des hurlements jaillirent de toutes les poitrines et se répercutèrent dans le vallon. Un char malencontreusement venait de buter sur une

souche, versant sur le côté, entraînant le conducteur qui marchait à côté. Tous les hommes abandonnèrent leur travail et se précipitèrent au secours de leur compagnon. Sur l'autre rive, les femmes, les enfants, François, Caroline, impuissants, assistèrent au relevage du chariot. Ce ne fut pas une mince affaire, la pente était forte et il fallut s'y reprendre à plusieurs fois pour enfin dégager avec prudence « Le Joseph » dont le nom couru sur toutes les lèvres. Il eut beaucoup de chance paraît-il, seul le pied droit était « salement » endommagé. Mais il s'en remettra, c'est certain, boitant peut-être. Et La Planche-d'Aringette, verra de nouveau sa robuste silhouette à l'œuvre. Un char vide transporta le blessé vers le plus proche village. Pendant ce temps tout le bois du char accidenté dévala de plus en plus vite, en désordre mais personne ne s'en soucia.

Le travail reprit sur les deux versants, comme convenu, jusqu'à la tombée de la nuit. Mais François et Caroline étaient déjà repartis. Le cheval peinait, ce n'était pas un terrain pour lui. Prudent, François le guida avec douceur. Ils restèrent sur les hauteurs. Ils marchèrent un bon moment mais Caroline mourrait de faim : l'heure ? Aucune idée ! Ils dévorèrent en silence. Ils reprirent rapidement leur chemin, non loin de la rivière. De nouveau ils abandonnèrent le cheval dans un lieu paisible puis dévalèrent la pente qui les ramena au bord de la rivière.

Alors Caroline n'oublia jamais le spectacle fantastique, le bruit assourdissant. La rivière, la petite Yonne, était devenue folle, avait grossi entraînant des milliers de bûches qui roulaient, se heurtaient, les hommes hurlaient des ordres, repoussaient ce bois indompté. C'était la frénésie, la joie intense que les bûcherons attendaient depuis l'an passé. Un vieux qui, de loin, assistait appuyé sur ses deux cannes aperçut cette maigre gamine éblouie et figée. L'émotion de cet homme était bouleversante : il parla, parla, mêlant au français le patois le plus pur.



*Le flottage des bois dans l'Yonne.
Photographie d'époque
reproduite d'après le calendrier 2007 de la FNACA.*

— Tu vois, petiote, aujourd'hui c'est le grand lâché. Tu comprends ? Là-bas, bien avant La Planche, tous les étangs, tous les ruisseaux sur un ordre unique, transmis et retransmis, a été lancé le signal d'ouvrir toutes les retenues d'eau. Les bûches des minuscules ruisseaux se mettent alors en branle, foncent, rejoignent d'autres bûches venant d'autres minuscules ruisseaux. Dans la montagne, des ruisseaux y'en a partout, ça fait un grand entonnoir. Ah ! J'oubliais de te dire, le plus important : les retenues des lacs se jettent en même temps ! Et le bois, c'est comme l'eau, on en a, on en aura toujours ! Regarde, regarde et n'oublie jamais...

Moi, il y a longtemps, je faisais partie de ceux-là. J'ai même eu le grand honneur de conduire les « trains de bois » jusqu'à Paris. Une fois nous avons été retardés par de violents orages, les trains n'obéissaient plus, se mettaient en

travers. A Paris, après trois jours de retard, la Compagnie refusa de nous verser notre dû en totalité. La révolte, la révolte des conducteurs de trains résonna dans tout Paris. Et bien Petiote, le plus drôle, ceux qui nous ont soutenus, qui ont obligé la Compagnie à nous verser tout le transport et les trois jours de retard ce furent les belles personnes des quartiers chics. Car nous avions menacé de ne pas revenir.

Le vieillard s'éponge le front, ému ; et perdu dans ses pensées il continue de fixer les flots déchaînés entraînant des milliers et des milliers de bûches vers l'Yonne navigable, vers Clamecy, le grand port. François et Caroline ne surent jamais combien de temps s'écoula avant qu'ils ne se décident à la nuit tombante à remonter la pente et à rejoindre le cheval. Sans bruit, le vieux monsieur s'était éloigné depuis longtemps et Caroline chercha vainement à se souvenir si elle avait dit merci. Mais elle « n'oublia jamais » La Planche-d'Aringette et ses environs.

Très vite, très vite ils se dirigèrent vers le premier village pour demander l'hospitalité. Et là, une surprise de taille les attendait. Au détour d'un chemin empierré un homme se jeta sur François en criant :

— Toi ici ! Toi ici ! Ce n'est pas possible !

Et François ouvrant grands les bras de répondre :

— François, toi dans ce village perdu !

Ils avaient fait leur service militaire ensemble, il y a de cela des lustres et ne s'étaient jamais revus. Caroline fut totalement oubliée jusqu'au moment où ils pénétrèrent dans la cour d'une ferme cossue. Le François avait une grande femme accueillante qui prit d'autorité Caroline sous sa protection. Elle élevait ses trois gaillards avec énergie et tout le monde filait doux y compris le mari. Le lendemain, c'était foire au village. Les deux François disparurent dès le matin et ne reparurent qu'au soleil couchant, se soutenant l'un l'autre et le grand portail fut à peine assez large pour qu'ils puissent pénétrer ensemble dans la cour. La fermière les envoya se laver à la

pompe mais cela ne ramena pas l'équilibre chez ces deux assoiffés. Caroline ouvrit des yeux immenses. Jamais elle n'avait vu son père dans un état pareil. La fermière dit à Caroline :

— Ne t'inquiète pas, la fête dure deux jours mais mon François est sobre tout le restant de l'année.

Le jour suivant ils repartirent à jeun et bien droit sur leurs jambes et quand la foire clôtura, ce fut la carriole d'un voisin qui les ramena à la ferme.

Trois jours passèrent. Les deux François rétablis filèrent dans les champs pour assumer le travail qui attendait. Ils s'étaient raconté tous leurs souvenirs de leur jeunesse. Puis ce fut les longues embrassades et les promesses de se revoir.

Sans enthousiasme, François et Caroline reprirent la carriole et son cheval bien soigné. Le flottage des bois, les bûches perdues ne les attiraient plus, ils en avaient vu assez, ils en avaient appris assez et d'un commun accord restèrent sur les larges chemins ombragés dans les forêts magnifiquement fleuries. Ils revinrent plus tôt que prévu. Catherine bien qu'étonnée, ne posa aucune question et la vie reprit son rythme immuable.

Quant au Grand Flot, à l'arrivée massive des bûches dans le port aménagé de Clamecy, de l'ouverture spectaculaire du barrage toujours prêt à fonctionner, Caroline eut de nombreuses occasions d'y assister les années qui suivirent leur mémorable expédition à La Planche-d'Aringette.

Et la vie continue

Les années passent. Pour Catherine, avec ses cinquante ans, allaiter n'est plus qu'un lointain souvenir mais elle reste attentive et fière des garçons qui vivent et grandissent à ses côtés. L'Assistance Publique, sans état d'âme, se tourne alors vers de plus jeunes femmes, estimant que ce choix est préférable pour de jeunes enfants. Catherine en est ulcérée.

Ainsi, un à un « ses » grands garçons disparaissent du foyer Foucher.

Les onze ans de Caroline se désespèrent, eux, de grandir. Se comparant à sa Mère, elle se trouve laide, plate et sans grâce. C'est vrai que sa chevelure peu fournie et qui pousse avec tant de lenteur, ce corps de gamine sans forme, ce nez bourbon et ses petits yeux gris n'ont rien de la beauté de Catherine. Celle-ci, voyant sa fille se regarder dans la porte vitrée de l'horloge, ne peut s'empêcher de lui dire d'un ton aigre :

— T'inquiète pas il y a bien un gars au village qui voudra de toi pour tenir son foyer et te faire une ribambelle de gosses !

Outrée Caroline se précipite à l'extérieur, disparaît pour toute la journée et ne franchira à nouveau le seuil de la maison qu'à la nuit tombée.

Plus d'enfants de l'Assistance et plus de corvées fastidieuses. Caroline fréquente l'école toute la journée et durant deux trop courtes années son bonheur sera immense. Mais pour ses douze ans sa mère lui offre le plus profond désespoir : A la rentrée d'automne 1901, elle l'enlève définitivement de l'école malgré l'opposition de François.

Catherine étant toujours pleine d'allant, la gamine n'a que peu d'occupations, tourne en rond et dépérit. Elle n'est chez elle que le strict nécessaire. Serviabile, elle apprend à coudre avec une voisine, plume les volailles avec la fermière, fait la soupe pour un vieux couple sans descendance. Bref, elle apprend son métier de femme au foyer à l'extérieur de chez elle. Elle étouffe, elle n'en peut plus de cette vie monotone sans événement majeur. Elle en arrive en guise de distraction à trouver quelque intérêt à suivre l'enterrement des vieillards.

1904, le mariage de Philibert

Un grand événement se prépare. Il s'agit de Philibert le frère aîné, que Caroline connaît à peine. Il ne vient jamais au village, vit dans le XVe arrondissement de Paris depuis des

lustres et a fêté ses vingt-huit ans. Le voilà qui brusquement donne de ses nouvelles : Il a décidé de revenir à Mouron pour se marier au mois de juin. Catherine exulte : « Mon Fils revient » et commence à s'agiter. François lui rappelle qu'elle a deux mois pour tout préparer et que Philibert vient juste d'entreprendre les démarches auprès de la mairie et de l'église.

Pour cette occasion exceptionnelle, Catherine accepte d'aller à Corbigny se vêtir avec une certaine distinction. Elle ne veut pas que son Philibert ait honte de sa mère vis à vis de cette fille des villes. Caroline a presque quinze ans et commence à prendre des formes. Pour elle aussi il faut trouver une robe seyante. François lui se contentera de brosser son costume noir.

Le 27 juin 1904 une fête monstre mobilise tout le village de Mouron. La future mariée, Léonie, ne plaît pas à Catherine. Elle aurait voulu mieux pour son fils. Elle trouve que ce n'était pas la peine d'aller à Paris pour ramener une « bêtasse comme ça ». En fait, transplantée dans cette ambiance nouvelle pour elle, elle est comme paralysée. Marie, toujours célibataire, est venue tout exprès pour son grand frère. Ils s'entendaient bien étant gamins. C'est Marie qui prendra soin de Léonie.

Le ciel est de la partie. Il fait beau, pas de vent et ce sont les journées les plus longues de l'année. D'immenses tables recouvertes de nappes blanches sont installées à l'extérieur. Toutes les femmes préparent des tonnes de victuailles, les hommes sortent toutes les bonnes bouteilles. Un événement pareil est si rare ici. Quand le cortège s'ébranle en direction de la mairie, c'est, bien sûr François qui donne le bras à la future épouse. Catherine, en queue de cortège, l'œil humide, serre le bras de son fils et se redresse. Sans ordre, des cousins, des parents éloignés, des voisins, s'égrainent joyeusement sur la petite route. Tous les « sonneaux » sont venus des alentours : Vielle, cornemuse, violon, bandonéon et accordéon scandent joyeusement la marche. Les hommes qui ont bu un petit coup d'avance pour combattre l'ennui des discours à venir s'éventent avec leurs chapeaux. Ça promet des stations verticales

incertaines en fin de journée. Monsieur le Maire qui connaît bien les Foucher s'éternise en éloges. Monsieur le Curé sera plus sobre, ne connaissant que Catherine qui vient aux grandes fêtes : Les Rameaux, Pâques, l'Assomption, La Toussaint et Noël. Il lui pardonne volontiers ses quelques absences comme à l'Ascension et à la Pentecôte. Quant à son païen de mari, il se contente de le toiser du haut de sa forte corpulence. Il reconnaît la droiture de l'homme, son intégrité mais fulmine contre l'influence désastreuse qu'il exerce sur la petite dernière. Mais bon, comme il est invité à partager les ripailles il s'abstient de sermons, ce n'est pas le jour. Quand il dit :

— Mademoiselle Léonie Henriette Lachot, voulez-vous prendre pour...., quelques mouchoirs sortent et quelques larmes sont versées.

Philibert récupère le bras de sa femme avec autorité, le cortège se reforme. En route pour la débauche de nourriture... et pour une fois les deux autorités du village seront d'accord pour s'asseoir à la même table.

Le soleil regardera tous ces fous boire, manger, chanter, danser. Il ira se coucher sur l'horizon bien avant eux. Le lendemain, à son lever, il en retrouvera certains avachis sur les tables, secoués de ronflement sonores. Son étonnement sera grand d'apercevoir quelques solides gaillards cuvant leurs boissons le long des talus. Marie et les jeunes mariés repirent le train huit jours plus tard.

Marie ne revint jamais à Thaveneau. Elle se maria le 20 mai 1920 à Paris XVIe à l'âge de quarante-deux ans avec un charmant monsieur Guillaume Portejoie. Ils eurent un fils, Gilbert.

Cinq longues années se sont écoulées depuis le jour où Caroline n'a plus mis les pieds à l'école. Elle a grandi, pas beaucoup il est vrai. La toute nouvelle jeune fille mesure cent cinquante centimètres. De temps à autre elle accompagne son Père en ville, c'est sa seule distraction. Les vieux sont plus nombreux à disparaître que les bébés à naître, quelques

communions et seulement deux mariages au cours de cette période sans intérêts.

Printemps 1907

Dans six mois à l'automne Caroline aura dix-huit ans. Elle décide que se sera le bon moment de filer vers cette « Capitale » si lointaine, si énigmatique, comme tant d'autres l'ont fait avant elle. Elle confie son grand projet à son Père. François, habité par l'esprit d'aventures de ses ancêtres directs, l'encourage, la conseille et lui prêtera, le moment venu, tout l'argent dont elle aura besoin pour démarrer dignement. Il plante sa fille devant lui et se dit que ce n'est pas possible de laisser partir sa petite chérie vêtue si misérablement. Personne à Paris ne voudrait employer une pareille pauvre, propre certes mais si mal attifée. Il prend l'affaire en main. Un beau matin, sans explications, il attelle et part seul à Corbigny. Il ausculte longuement les vitrines pour femme, les chapeaux de la modiste, la boutique de chaussures implantée récemment, les robes, les manteaux. Mêmes les sous-vêtements ultra modernes ont fait leur apparition dans cette petite ville du Morvan. Soudain, il réalise que s'il franchit le seuil d'une de ces boutiques, lui François Foucher, l'homme droit, l'homme fier que tout le monde connaît, passera pour un dépravé qui cherche quelques fanfreluches pour une jeune maîtresse. Lui qui n'a peur de rien, se sent décontenancé. Il entre au café, boit un verre puis décide de se lancer. Il s'approche de la caisse et explique à la patronne son problème. Elle se retient de rire et trouve la solution. La semaine prochaine, lui dit-elle, venez avec votre gamine. Moi, je ne peux quitter la caisse. Mais regardez comme Adèle la jeune serveuse présente bien. Elle saura vous guider efficacement.

Le lendemain, il appelle Caroline dans son atelier et lui raconte ses mésaventures. Le fou rire les prend, s'arrête puis repart de plus belle. Catherine exclue de cette joyeuse intimité, n'en entend que les échos. Elle devient verte de rage. Une fois

de plus le dîner sera très tendu. La semaine suivante, Caroline fut vêtue à la dernière mode mais la valise neuve et le trousseau resta à Corbigny en attendant le grand départ.

Des années plus tard, au cours d'un repas de famille bien arrosé, le très vieux Pépé François raconta à ses petites filles Denise et Elisabeth, devenues adultes, comment lui Foucher avait failli passer pour un vieux cochon en voulant faire de sa fille Caroline une demoiselle. L'émotion gagna la tablée car chacun connaissait la gentillesse proverbiale du vieux Monsieur.

La nouvelle garde-robe de Caroline

La semaine suivante, François conduisit donc Caroline à Corbigny sous un prétexte futile. Adèle, la jeune serveuse fut heureuse de pouvoir conseiller Caroline et de parler chiffons avec une fille de son âge. Cela changeait de l'ambiance morose du café. Toujours pratique et les pieds sur terre, elle rappela à Caroline qu'elle ne partait qu'à l'automne prochain et qu'elle ne devait pas se laisser tenter par les tenues d'été. Caroline a du mal, sous ce soleil lumineux, à choisir des vêtements chauds et confortables. Cependant elle sera vêtue à la dernière mode. Elle porta son choix sur un manteau gris perle et des robes en tissu chamarré. Mais quand ce fut le moment de choisir des sous-vêtements elle n'osa pas se dévêtir complètement. Elle ne voulut pas essayer un nouveau corset. La vendeuse comprit et prit pudiquement des mesures par-dessus les sous-vêtements de la jeune fille. Elle expliqua patiemment sur un mannequin l'usage des baleines et des différents laçages. Caroline se sentit mal à l'aise. A la campagne on était entièrement vêtu dès le lever. Les bas et les chaussures ne posèrent aucun problème. Par contre il fallu chercher dans de multiples boîtes avant de trouver au rayon fillettes, des gants de petite taille.

Adèle vérifia qu'il ne manquait rien et qu'à elles deux elles avaient bien pensé à tout. Les quelques retouches nécessaires seraient faites au magasin. Le chapeau fut réajusté,

quelques volumineux rubans étouffant le menu visage de la jeune fille furent supprimés. La valise neuve et le trousseau restèrent à Corbigny en attendant le grand départ. François et Caroline revinrent avec deux livres, du papier à lettre, de l'encre, du buvard et des plumes. Pour donner des nouvelles du pays à notre fille, dit-il en rentrant. Catherine fut outrée d'une telle dépense ! Quel gâchis !

S'expatrier demande de la réflexion. L'exécution d'une pareille expédition se prépare minutieusement. Quelques mois passent, monotones et ennuyeux. Entre Catherine et François il y a longtemps que seules les habitudes forment un semblant de communauté. François sent déjà l'angoisse du vide laissé par l'absence de sa petite dernière. Mais c'est lui qui entretient chez Caroline hésitante, la soif et l'appel vers le grand inconnu. Un jour François prend son courage à deux mains. Il rentre dans la salle, sérieux et grave, le visage fermé.

Catherine et François se disputent

— Catherine, dit-il d'une voix forte, J'ai à te parler.

De saisissement elle sursaute, se retourne, la louche à la main laissant échapper son contenu.

— Fais donc attention ! bougonne-t-il, j'ai à te parler de l'avenir de notre fille.

Et là commence un dialogue de sourds : la seule fille que Catherine consent à se reconnaître c'est Marie. L'autre, née trop tard, encombrante, a un avenir tout tracé : Née pas loin d'ici, elle se mariera ici et sera enterrée ici.

François lui est pour le progrès, il lit les journaux et quand il va en ville écoute la T.S.F. au café du coin. Ah ! La T.S.F. (téléphonie sans fil) Cette grande boîte en bois qui contient de grosses ampoules et un haut-parleur permet d'entendre des discours tenus à Paris, des chanteurs et chanteuses très connus et qui ne viendront jamais se perdre dans les forêts du Morvan. C'est l'ancêtre de la radio. François s'intéresse aux nouveautés : les avions qui s'élèvent dans le

ciel comme des oiseaux, le gaz qui permet le chauffage et l'éclairage des villes : Pensez donc le célèbre allumeur de réverbères. L'électricité, les trains qui transportent des tonnes de houille et de plus en plus de voyageurs. Une autre curiosité : dans les grandes villes circulent d'étranges automobiles omnibus qui ressemblent à des diligences sans chevaux ! Elles deviendront plus tard les autobus.

Il estime qu'au vingtième siècle les jeunes doivent vivre autrement qu'eux. Il insiste sur le fait que Caroline est instruite, qu'elle sait lire, écrire, compter, connaît l'histoire et la géographie, tout autant que le Maître. Il refuse pour elle un avenir entre le puits et le torrent.

Catherine n'a pas besoin de ces « machines du diable » pour mener sa vie tambour battant. Alors pourquoi les autres en auraient-ils besoin ?

Et la querelle continue. François essaie de convaincre sa femme par des arguments de poids :

— Tu sais, la jeune maman R. qui était partie comme nourrice à Paris, elle est revenue transformée et fortunée.

Ce n'est pas ce qu'il fallait dire, car la réponse fuse :

— Celle-là ! Tout le monde dit qu'elle va abandonner sa famille parce qu'elle ne supporte pas de crotter ses chaussures.

Pas vaincu, il continue :

— Admettons ! Mais tu sais aussi bien que moi qu'après le Service, les gars ne veulent plus remuer le purin, ils préfèrent rester en ville, c'est moins dur.

Là, Catherine furieuse et dégoûtée réagit :

— Ces jeunes n'ont même pas honte d'abandonner les fermes familiales

Et soudain elle se souvient :

— Ta tête de pioche de Caroline, tu veux en faire quoi, une P. ?

De surprise, François reste coi quelques instants. Il sort enfin la phrase qu'il avait si minutieusement préparée :

— D'ici quelque temps, Caroline ira s'installer à Paris, cherchera une bonne place et gagnera bien sa vie au lieu de

rester là à tourner en rond. D'ailleurs, en cela, ajoute-t-il, elle ne fera que suivre le bon exemple de Marie.

Catherine trouve la parade :

— Et qui s'occupera de nous quand on s'ra vieux ?

La conversation s'éternise de plus en plus aigre et de plus en plus inutile. François abandonne le terrain : il a dit tout ce qu'il avait à dire.

Caroline, rentrant presque souriante, reçoit de Catherine un déluge de paroles qui la cloue sur le seuil. Il fallait s'y attendre, pense-t-elle, fataliste. Muette, elle rentre la corbeille de linge qui sent si bon l'herbe fraîche.

La guerre sans merci durera sans discontinuer jusqu'à son départ.

Préparation du trousseau

Catherine prend l'affaire en mains : une fille, même effrontée, même dévergondée, possède un trousseau complet, depuis son linge personnel jusqu'au moindre chiffon pour essuyer la vaisselle, en passant par la literie sans oublier une grande nappe et les serviettes assorties. Une nappe ? Des serviettes ? Des choses qui ne sortent jamais des armoires, pense Caroline. Mais, docile, sur les conseils de sa Mère, elle ira acheter les métrages de tissu nécessaires. Un jour de grande foire, François la conduit donc en ville et règle les achats. Alors, jour après jour, chaque après-midi, sur la grande table s'étalent les lourdes pièces de coton qui deviennent des draps inusables... Les deux femmes s'activent, muettes. Des longueurs et des longueurs d'ourlets défilent, des broderies se dessinent sur les taies, la nappe et les mouchoirs. Puis vient le temps des chemises empire, très strictes en coton plus fin : Deux larges et courtes bretelles et deux bandes droites de tissu formant une sorte de sac pour le corps. Quant aux culottes à jambes mais fendues au milieu c'est bon qu'à recevoir les courants d'air qui s'engouffrent sous les jupes. Caroline dira plus tard qu'au moment de ses « histoires de femme », elle

n'avait d'autre solution que d'attacher sa longue chemise entre les jambes avec une épingle à nourrice. Pour son confort, à Paris, elle découvrira des petits chiffons à plier, bien épais qui lui procureront protection et assurance.

Puis, deux robes, des bonnets, une cape complètent l'ensemble. Les femmes se mettent à tricoter des bas, des « mitaines » (gants laissant le bout des doigts dénudés) et des écharpes. Catherine, adroite, se lance dans la confection au crochet d'un immense châle gris qui couvre presque entièrement la robe. Dans la chambre du fond, les pièces du trousseau, soigneusement pliées attendent...

En fait, Caroline n'emportera que son trousseau personnel et son vieux corset qu'elle porte depuis si longtemps qu'il devient de plus en plus étroit chaque jour. Son Père lui confectionne une paire de jolis sabots fins tout en lui disant : il faut bien calmer ta Mère ! Là-bas tu pourras décorer ta chambre, ça te fera penser au pays. La jeune fille se précipite sur son Père et se réfugie dans ses bras comme un enfant. L'émotion les gagne et les larmes s'écoulent malgré eux. Caroline finit par dire d'une voix enrouée : tu sais Papa, je n'ai pas besoin de sabots pour penser à toi.

Au revoir mon village

C'est le grand jour. Tout est fin prêt. Ce matin-là, Catherine est pâle, elle ne dit rien, mais elle a soigneusement préparé un énorme baluchon de nourriture pour sa fille. Elle vient de se rendre compte qu'elle a de l'affection pour sa petite peste et que comme son mari, le vide laissé par sa dernière sera dur à combler. Elle se sent soudain très lasse et très vieille. Caroline est frappée par l'attitude de sa Mère. Mais pas d'effusion.

— Tiens, dit-elle en tendant le baluchon à sa fille, à Paris on ne sait pas se nourrir.

Caroline murmure :

— Merci Maman, je reviendrai bientôt.

Celle qui a tant désiré partir gardera toute sa vie l'image de sa mère figée sur le seuil. Et jusqu'au tournant de la rue elle fera signe « au revoir » à la silhouette immobile.

Le cheval va bon train et la carriole souple réagit bien. Muette, elle observe intensément le parcours qui longe la rivière jusqu'à Corbigny. Elle s'en imprègne. Son Père respecte son silence. Puis tout va très vite : c'est la patronne du café, elle-même, qui se charge de transformer la campagnarde en une élégante en tenue de ville. Et ce n'est pas une mince affaire ! Mais elle n'est pas satisfaite du résultat ! Avec un doigt elle passe un peu de rose sur les pommettes. Les cheveux serrés en un pauvre chignon sur la nuque manquent de souplesse. Elle découvre avec stupeur une quantité incroyable d'épingles. Elle retire tout, brosse et brosse longuement la chevelure, la fait bouffer et reconstitue un chignon sage et plus étoffé. Là-dessus elle plante de travers un adorable petit chapeau à voilette. Quelques épingles pour fixer le tout. Le plus dur pour Caroline est d'accepter de garder aux pieds les chaussures neuves. La patronne fière de son travail ramène Caroline dans le café où patiente son Père. Il fait beaucoup de compliments aux deux femmes mais la nouvelle élégante qui connaît bien son Père sent qu'il préférerait sa petite Caro. François se demande comment récompenser la Patronne, mais elle tend la valise neuve et les pousse dehors. Puis se tournant vers Adèle la serveuse elle dit tout fort :

— Elle n'a sûrement pas de mère cette pauvre gamine !

En train vers la capitale

Voici la petite gare de Corbigny. C'est une petite bâtisse, très simple, allongée face au quai, un toit à deux pentes couvertes de tuiles, deux fenêtres et une grande porte. Sur la façade en lettres géantes on peut lire « Corbigny ». La peinture est encore fraîche. La voie unique vient de Nevers et se dirige vers Clamecy. Une autre voie est en construction depuis de longues années mais ça n'avance guère. Le train de nuit est

direct avec un fort ralentissement à Clamecy car les voies ne sont pas rigoureusement semblables. Pour faire les trente-deux kilomètres qui séparent les deux villes il faut beaucoup moins de temps avec le cheval qu'avec le train. Enfin, le train fumant, crachant s'arrête avec un terrible grincement de freins. Depuis Nevers il a parcouru une centaine de kilomètres et refait son plein d'eau avant de se glisser le long du quai. François aide Caroline à grimper car les marchepieds sont hauts. Le compartiment de troisième est vide et la jeune fille choisit le coin fenêtre le plus éloigné du couloir. Son Père lui suggère de se mettre dans le sens de la marche. Il veut mettre la valise dans le filet qui court au-dessus des banquettes en bois verni mais elle préfère la serrer contre elle. Il soulève délicatement la voilette, fait une grosse bise sonore et se sauve. Le Chef de gare regarde l'énorme pendule, siffle et agite son drapeau. C'est idiot, pense Caroline aussitôt, pourquoi fait-il tous ces gestes ? Il n'y a que nous. Vite, encore un dernier baiser envoyé par delà le carreau qui les sépare. Lentement, très lentement le train s'ébranle, lance ses premiers jets de fumée, ses premières escarbilles de charbon qui viennent heurter les vitres. Dans un sifflement aigu, le train emporte la voyageuse vers son destin.

Caroline rêve. Les secousses entre chaque jonction de rails font un bruit étrange. Elle entend « Doume-doume, doume-doume » et elle se demande si toute cette ferraille n'est pas en train de se disloquer. Puis le bruit continuant, elle se dit que c'est un bruit normal pour un train. Il fait encore grand jour. Au départ de Corbigny la voie suit la petite rivière tortueuse entourée de grands arbres. « Tiens, mais je la connais, c'est l'Anguison, la rivière à poissons ». Puis le train s'enfonce dans une trouée : « Juste la place pour lui, pour un peu, je pourrais attraper les branches ». On aperçoit le ciel et on retrouve l'Anguison.

De nouveau on pénètre dans une forêt. Mais au sortir, surprise, une rivière droite, calme, anormale. « Ce n'est pas ma rivière ». « Bon sang ! C'est le « Canal » dont Papa m'a parlé »

(Canal du Nivernais). Le paysage défile lentement. Caroline somnole un peu, rouvre un œil, se demande quelle heure il peut bien être et fouille dans sa bourse. Émue elle en retire une très vieille montre d'homme : au moment de la séparation, François lui a glissé ce qu'il possédait de plus précieux : « Elle me vient de ton Grand-père, prends en soin, elle marche, n'oublie pas de la remonter chaque soir ».

« Trop tôt pour manger » se dit-elle en rangeant soigneusement l'objet. Elle se lève, marche un peu entre les deux banquettes, mais peu rassurée par le mouvement de balancement, se rassoit rapidement. Caroline s'ennuie. « De Corbigny à Clamecy il y a huit bonnes lieues a dit Papa, et comme dit le Maître d'École, ça fait dans les trente-deux kilomètres ». Ce n'est pas rapide, un train. Caroline s'enhardit et, tout en se tenant solidement, sort dans le couloir. En se haussant sur la pointe des pieds, elle aperçoit d'abord le Canal, et plus loin sur l'horizon, sa rivière, l'Yonne. Un petit pincement au cœur inattendu la surprend ! « Quoi, cette peste de rivière qui m'en a tant fait baver, je ne vais quand même pas la regretter ! »

Le train ralentit, des grincements, des crissements épouvantables heurtent les oreilles de Caroline. Elle est secouée, bousculée, manque de perdre l'équilibre. Elle ne saura jamais comment elle a réussi à regagner sa place, laissant la porte du compartiment grande ouverte. Brusquement le train s'immobilise. Assise et crispée elle entend, sortant d'un porte-voix : « Clamecy, Clamecy, une demie heure d'arrêt ! ». La gare est exactement la même qu'à Corbigny, sauf le nom inscrit en lettres géantes. Caroline voit passer quelques personnes bien vêtues qui se glissent vers les « 1^{ère} », accompagnées d'un chien blanc tout poilu, la queue enroulée sur le dos. La jeune fille n'a jamais vu un chien pareil. Elle apprendra plus tard qu'il s'agit d'un Loulou. Quatre personnes bruyantes envahissent le compartiment de Caroline et occupent la banquette en face d'elle. Immédiatement elle regrette sa solitude. Ces gens jettent

un œil sur elle et l'oublie aussi vite. Ils déballent des provisions et sans plus attendre se bâfrent et boivent sec. De temps à autre une violente secousse bouscule le train, toujours à l'arrêt. Aujourd'hui, trois énormes wagons de bois de chauffage en partance pour Paris sont successivement accrochés à l'arrière du train. Enfin... Le Chef de gare regarde l'énorme pendule, siffle et agite son drapeau... « Bon, ils font tous pareil » pense-t-elle. Maintenant la voie suit l'Yonne, côtoie ou escalade des escarpements impressionnants. Caroline se demande si l'énorme chargement ne pourrait pas entraîner le train à reculer. A plusieurs reprises, le train franchit un pont au dessus du torrent, puis poussif reprend ses ascensions.

Le jour tombe. Caroline meurt de faim. Repus, ses compagnons de voyage ronflent déjà. Discrètement elle entrouvre son baluchon. Sur le dessus un linge très fin entoure un objet dur. Surprise elle le déballe : un Christ argenté cloué sur un petit crucifix de bois noir brille dans la demi-obscurité. « Le Christ de Maman, ce n'est pas possible, elle ne s'en sépare jamais ». Chaque matin, en refaisant le grand lit, ce petit Crucifix reprenait immédiatement sa place sous l'oreiller. « Elle me l'a donné, elle me l'a donné, mais alors elle m'aime, sanglote Caroline, pourquoi n'a-t-elle jamais montré autre chose que de la méchanceté ? ». Caroline n'a plus faim. Elle qui est athée comme son Père, et qui le restera toute sa vie, replie délicatement le linge blanc sur le Crucifix. Elle retire son chapeau, le pose dans le filet, s'emballe dans le grand châte gris, ferme les yeux et s'endort, les joues trempées de larmes...

C'est un jour blafard qui la réveille. Elle a froid et faim mais le contenu de son baluchon ne la tente pas. La gourde militaire que sa Mère a pourtant laissé plusieurs jours ouverte, dégage une odeur épouvantable de pourri. Dégoûtée elle referme les yeux. Les voisins dorment toujours en renâclant.

Du long trajet suivant, elle ne retient pas grand chose : les montagnes âpres et sombres ont disparu, les terrains ondulés sont plus verdoyants, plus accueillants. A chaque arrêt,

les villes sont de plus en plus importantes. Parfois même une curieuse ribambelle de maisons court le long de routes étroites qui serpentent dans la campagne. Elle se rendort d'un sommeil lourd, si lourd qu'elle ne verra pas ses voisins de compartiment s'éloigner. Une brusque secousse la réveille. Tiens ! J'ai de nouveaux compagnons constate-t-elle. La grosse dame souriante lui tend un copieux casse-croûte qui sent bon. Caroline accepte l'offre, remercie gentiment puis regarde le pain en biais. La dame voyant l'hésitation de la jeune fille lui dit : c'est unique, ça vient de chez ma belle-mère, ça s'appelle des rillettes de Tours. Caroline ne se fait pas prier, ne laisse rien et grignote une à une les miettes tombées sur sa robe. Mais elle refuse la pomme. La dame referme son panier d'osier.

On roule encore quelques heures, en s'arrêtant de plus en plus souvent. Le train grince, amorce un virage dans un sens puis dans l'autre. « Les aiguillages ne sont toujours pas réparés » dit un monsieur, avec l'air de quelqu'un qui voyage souvent. Soudain, tous les voyageurs regroupent leurs affaires, enfilent leurs vêtements. La dame aide Caroline à fixer son chapeau correctement. Le train siffle, siffle comme un fou, lance ses dernières escarbilles, lâche d'énormes jets de vapeur et freine dans un fracas assourdissant.

« PARIS Gare de Lyon ! Terminus ! Tout le monde descend ! » hurle le haut-parleur à plusieurs reprises.

Arrivée Gare de Lyon

Le ciel est bas, les nuages gris semblent courir au-dessus des grandes verrières. C'est l'automne. Caroline, sa valise d'une main, sa bourse et son baluchon de l'autre, marque un temps d'arrêt. Maintenant, elle est seule sur le quai. Elle a abandonné une certaine sécurité pour le mythe de la Capitale dont elle ignore tout. Et comme au temps lointain des seaux pleins de couches, après une certaine hésitation, elle retrouve son énergie et dit : « J'y vais ! »... Et elle y alla.

Dans le grand Hall de la gare de Lyon elle voit de nombreux messieurs porteurs de pancartes. Beaucoup sont déjà entourés par les voyageurs. Un homme maigre et de grande taille s'approche de cette petite retardataire qu'il a repérée. Elle est bien menue, pense-t-il. Caroline lit la pancarte « Cherche bonne à tout faire ». Et avant qu'il ne l'interroge elle dit d'une voix assurée :

— Je sais tout faire, le ménage, la cuisine, coudre.

Bon, pense-t-il, il va falloir que je la tienne à l'œil, elle a du caractère. Il ajouta :

— Vos émoluments sont de « tant » par semaine, logée et nourrie. Vous vous occuperez vous-mêmes de vos effets personnels. En cas de fautes graves votre carnet de travail sera tel que vous ne pourrez plus jamais trouver une autre place. Suivez-moi.

Sidérée Caroline suit en pensant : « il ne m'a même pas demandé si j'acceptais ». Elle venait d'être embauchée dans sa première place parisienne.

Première place, avoir faim

Ah ! Souvenir affreux, souvenir épouvantable que cette première place. La maison de pierre à la façade ornée était superbe avec de grandes fenêtres. Les pièces étaient immenses et une foule de serviteurs entretenaient minutieusement tapis et tentures, faisaient briller parquets, meubles et bibelots. Il régnait une bonne ambiance parmi le personnel. Le grand monsieur maigre était le majordome et ne se mêlait pas à tout ce petit personnel. Il supervisait. Le travail ne parut pas difficile à Caroline.

Mais pour la première fois de sa vie, Caroline eut faim, faim à ressentir des tiraillements, des brûlures d'estomac insupportables, des faiblesses se demandant si elle allait s'évanouir comme la petite bonne de la Patronne.

Voici comment se passaient les repas : La cuisinière, étroitement surveillée par la Patronne, préparait une quantité

limitée de nourriture. Les servantes apportaient les plats sur la table de la salle à manger et disparaissaient. Le repas terminé, la Patronne sonnait et tout le personnel venait à la queue leu leu tendre son assiette. Si ce jour-là la Patronne et sa famille avaient apprécié la nourriture, il ne restait pratiquement rien dans les plats. Caroline repartait avec quelques maigres os de lapin décharnés à sucer ou un bout de gras abandonné par quelque convive. Il n'était même pas question de faire une omelette et une salade, la Patronne comptant les œufs. Quelques quignons de pain dur trempés dans un vin clair et permettaient de ne pas flancher. La première quinzaine, Caroline trouva tous les prétextes pour rejoindre sa petite chambre mansardée sous les toits et dévorer un peu de jambon, un peu de fromage du pays. Un jour le baluchon fut vide. Caroline eut faim.

Le dimanche suivant, comme les deux premiers dimanches, Caroline reçut sa paie. Elle se vêtit soigneusement, mit son élégant chapeau à voilette, sortit et se dirigea vers un salon de thé. Elle but pour la première fois une tasse de chocolat chaud et dévora plusieurs gâteaux. Elle dépensa une bonne partie de sa maigre paie. Malade, elle regagna sa chambre, vomit le tout... Et se promit de recommencer la semaine suivante. Elle devint une habituée du salon de thé.

Arthur

Elle se repéra vite, prit les transports parisiens, alla se promener dans le bois de Boulogne. Une après-midi, en flânant devant les vitrines, elle aperçut un jeune homme moustachu qui se reflétait en retrait d'elle. Visiblement il l'observait. C'était un homme plutôt petit, se tenant droit, au regard honnête. Elle se retourna. Il la salua puis chacun s'en alla de son côté. Semaine après semaine ils se retrouvèrent comme par hasard au même endroit. Elle osa lui parler du salon de thé. Il l'accompagna. La regardant dévorer ces lourds gâteaux crémeux il fut intrigué. Pourquoi une si menue jeune fille se bâfrait-elle ainsi ? Mais il

ne posa pas de question. Un jour il se permit de la raccompagner et de parler des gâteaux. Vexée elle dit :

— J'ai faim, vous pouvez comprendre cela, j'ai faim, je meurs de faim.

Et sans dire au revoir, elle s'engouffra dans le hall.

La semaine suivante, il s'enhardit et vint la chercher. Elle lui raconta tout, l'assiette tendue qui repartait presque aussi vide qu'elle était venue, ses moments de faiblesses et ce besoin de nourriture. Elle raconta la vie rude dans sa montagne perdue du Morvan, la nourriture abondante, son Père si prévenant, sa mère pas facile. Pour la première fois de sa vie Caroline venait de se livrer à un quasi inconnu. Il l'emmena au salon de thé et lui offrit un seul gâteau.

Chaque dimanche il revint fidèlement. Puis il se permit de dire :

— Pourquoi ne partez-vous pas ? Toutes les maisons bourgeoises réclament du personnel.

— Et mon carnet de travail ? Que vont-ils mettre sur mon carnet si je pars ?

Huit jours plus tard, au cours d'une promenade le jeune homme suggéra à Caroline « qu'elle se sentait désorientée, nostalgique de son village, mal adaptée à cette ville bruyante... ». Elle l'interrompt et bondit comme un tigre :

— Vous en avez de l'aplomb ! Moi qui ne sais même pas d'où vous sortez !

Mais lui, calme, aimable, presque souriant sous sa curieuse moustache en guidon de courses, ne releva pas le « d'où vous sortez » et insista :

— C'est pourtant ce que je vous conseille de confier au Majordome.

Furieuse, elle fila de toute la vitesse de ses jolies chaussures comme si elle n'avait jamais porté de sabots. Elle ne goûta pas, monta directement dans sa chambre et se mit à lire de petits feuillets bon marché qui paraissaient chaque semaine. Elle aimait beaucoup ces aventures rocambolesques et attendait

la suite avec impatience. Elle compta ses sous, décida d'envoyer son premier mandat à son Père. Le jeudi suivant, ce fut une grande aventure que de se rendre au bureau de Poste aux heures creuses où elle n'était pas de service. Le Postier fut très étonné de la voir remplir le formulaire sans aucune aide et lui tendre le montant exact. Il lui rappela gentiment les frais d'envoi. Méthodique, elle nota sur un petit calepin la date et la somme envoyée. On était début décembre.

Toute la semaine elle se répéta : « Je me sens désorientée, je suis nostalgique de mon village, je m'adapte mal à cette ville trop bruyante ». Mais à chaque fois qu'elle rencontrait le Majordome elle piquait son fard et filait son chiffon à la main épousseter les meubles. Elle resta muette. Elle continua à dépérir, à fondre, n'eut plus faim et au salon de thé n'avalait plus que sa grande tasse de chocolat chaud. Les servantes défilaient, ce n'était jamais les mêmes mais Caroline s'obstina, jusqu'au jour où...

Jusqu'au jour où le petit jeune homme, particulièrement élégant et portant un chapeau neuf accepta une tasse de chocolat chaud. Il se leva et très digne malgré une taille moyenne déclara :

— Je tiens beaucoup à vous, Mademoiselle, et je vais vous sortir de là. Je me nomme Arthur Jamet, j'ai fait mes études chez les Jésuites, je suis jardinier diplômé.

Elle fut émue et murmura :

— Je m'appelle Caroline Foucher. Je suis allée à l'école jusqu'à douze ans, et les curés ce n'est pas mon fort.

Il sourit, lui saisit tendrement les mains et ils bavardèrent longtemps. Il la raccompagna en la tenant par le coude. Le soir Caroline pensa : « M'aime-t-il ? » en tous cas il ne l'a pas dit. Et Arthur pensa : « M'aime-t-elle ? Moi, je ne lui ai même pas dit que j'étais fou d'elle ! »

Il paraît que la semaine suivante ils se rattrapèrent et que les mots tendres fusèrent spontanément. Caroline dit en confidence au Majordome qu'elle devait retourner dans son

village pour se marier. C'était un très gros mensonge, en tous cas très prématuré, aucune fiançailles n'étant encore envisagées. Caroline refusait simplement de passer pour une mauviette déprimée. Elle acheva sa semaine et reçut sa paie. Le Majordome remplit la première page du carnet de bonne conduite et de travail : Conduite irréprochable, honnête, courageuse et excellente travailleuse. Il signa, porta le carnet à la Patronne qui ne se déplaça pas, ajouta sa signature et un beau tampon. Caroline était libre de se présenter pour n'importe quel emploi. Elle avait tenu quatre mois ! Elle pensa à ses Parents : Ils ne reconnaîtraient sûrement pas cette petite ombre pâle !

C'était la semaine de Noël. Paris, enneigé, boueux et sale, resplendissait de tous ses réverbères, de toutes ses guirlandes. Les Grands Magasins étaient splendides. Malgré sa faiblesse, malgré ce temps froid et humide, Caroline parcourut les boulevards avec ravissement. Elle n'avait jamais vu un tel spectacle.

Nouvelle place

Elle retrouva très vite du travail dans une maison cossue du XVI^e arrondissement de Paris. Et si parfois le travail était ingrat, elle n'eut plus jamais faim. Au début elle eut du mal à avaler plus de deux bouchées. Les autres la regardèrent de travers la prenant pour une pimbêche. Elle se défendit et expliqua... Le personnel poussa des cris, douta de la nouvelle, mais la voyant si pâle et si maigre perdue dans son grand tablier de cuisine tout le monde la crut. A la cuisine, la tablée des employés de maison regorgeait de nourriture et de boissons et la bonne humeur y régnait. Le soir de Noël, chaque employé reçut une belle pièce dans un petit étui. C'était vraiment une bonne maison.

Elle y resta une longue année. Les saisons l'étonnèrent : Il pleuvait tout le temps dans ce sale pays. Elle trouva cela étrange. Pas de pluie violente en automne, une vilaine neige

sale et qui dure peu en hiver. Elle aima le printemps et surtout l'automne au feuillage mordoré qui lui rappelait sa montagne. Son Arthur était de plus en plus prévenant et ma foi elle trouvait cela bien agréable. Elle posta régulièrement des mandats à son Papa et remboursa bientôt la totalité de l'argent emprunté. Elle mit de l'argent de côté pour le ménage. Mais Arthur ne semblait pas pressé de s'engager. En fait lui aussi faisait des économies pour leur futur ménage, mais il n'en parlait pas.

Cependant, un dimanche Arthur sembla à Caroline particulièrement joyeux. Il lui dit en la quittant : La semaine prochaine soyez très en beauté, je vous sors en fin de matinée. Caroline en oublia d'être économe. Elle s'acheta une robe à la dernière mode, un chapeau élégant, des gants et de nouvelles chaussures. Elle alla se faire coiffer. Arthur en l'apercevant devint fou, se précipita vers elle et l'embrassa sans retenue devant les gens qui circulaient sur le trottoir. Quand enfin il se calma, il vit un couple d'un certain âge leur jeter un regard de réprobation. Il sourit, attrapa le bras de la jeune fille et l'entraîna au loin. Ils marchèrent un bon moment. Depuis quelque temps déjà Caroline avait retrouvé ses couleurs et son appétit revenait tout doucement. Il faisait un temps magnifique.

Premier restaurant et bague de fiançailles

Soudain Arthur s'arrêta devant une terrasse et demanda :
— Dehors ou dedans ?

Caroline ne comprit pas tout de suite. Il murmura :
— C'est ici que nous prendrons notre premier repas en commun, et si vous le souhaitez il sera suivi de beaucoup d'autres.

Il fit passer la jeune fille radieuse devant lui, pénétrèrent dans la salle du restaurant et se dirigea vers une table réservée que lui indiqua le serveur. La carte en mains, Caroline ouvrit des yeux étonnés. Que pouvait-elle faire de cette liste ? Arthur expliqua que tous ces noms extravagants c'était tout

simplement des entrées, des crudités, des viandes, des légumes, des desserts. Elle le laissa choisir. Elle ne se souvint pas de ce qu'elle avala ce jour-là. Ah ! Si ! Si ! Au dessert il lui commanda le gâteau au chocolat qu'elle préférait. Il fit apporter deux coupes de champagne : Si elle connaissait ce produit entrevu sur la table des maîtres, elle n'en avait jamais bu. Il sortit de sa poche de gilet une petite boîte bleue et la tendit Caroline. Elle prit la boîte et la garda dans sa paume. Elle était si émue qu'elle mit du temps avant d'entendre :

— Vous ne l'ouvrez pas ?

Entrebâillant l'écrin elle aperçut une très fine bague argentée où brillaient trois jolies pierres. Il prit la bague et la passa à l'annulaire gauche de Caroline en disant :

— M'acceptez-vous pour votre fiancé ?

Sur le moment Caroline sourit. Il contourna la table et l'embrassa, l'embrassa encore. La bague glissa sur la table. Caroline s'assombrit : Dans son village on disait que c'était un mauvais présage. Mais Arthur la rassura :

— Vos doigts sont si petits, si fins, j'avais pris la plus petite taille. Gardez-la, nous irons ensemble la faire modifier.

Ils firent une longue promenade, les vapeurs de champagne se dissipèrent, il la ramena dans le XVII^e arrondissement.

Allongée toute habillée sur son lit, Caroline réfléchit à cette longue journée. Cet Arthur, n'est pas ordinaire : Il ne m'a pas demandé si moi je voulais bien de lui, il a dit « m'acceptez-vous » comme s'il était sûr que j'étais d'accord ! Une autre chose me surprend, mes doigts, mes doigts qui ont tant fait de durs travaux, scier du bois, laver par tous les temps, déplacer des meubles énormes, trop petits pour une bague de fiançailles. Pour s'en convaincre, toujours sur le lit, elle s'assit, sortit la boîte, enfila la bague qui glissa aussitôt sur le gros édreton. Elle se dévêtit et s'endormit. Le lendemain matin radieuse elle reprit sans rien dire, sa place parmi le personnel.

Caroline écrivit une longue lettre à ses Parents. Ils ne la reconnurent pas. Elle si renfermée, si muette, au petit visage buté, se laissait aller à raconter cette rencontre d'un petit jeune homme, un jardinier, charmant, cultivé...

François fut enthousiaste, et spontanément s'exclama :
— Qu'elle nous l'amène !

Catherine bougonna :
— Un jardinier ? Ce n'est pas un métier ça ! Que fait-il exactement ? Cette tête folle de Caroline va crever la faim avec un-sans-le-sou.

François poursuivit sa lecture. Caroline disait qu'ils étaient fiancés et qu'ils faisaient des économies pour bâtir leur avenir. François ravi, sortit tout le matériel pour répondre immédiatement. Il s'installa devant la longue table face à la fenêtre. Il commença : « Nous serions heureux que tu nous le présentes ». Puis se tournant vers sa femme, il interrogea :

— Que veux-tu dire à ta fille ?

— Dis-lui que le mariage est une chose sérieuse ! Qu'elle ne doit pas se lancer comme cela à la tête du premier venu ! Puis elle ajouta : de toutes façons elle n'écouterà rien, alors dis-lui ce que tu voudras !

François envoya une longue lettre tendre à la petite dernière, affirmant que ses Parents étaient ravis de cette décision.

Quelques mois passent

Arthur de plus en plus décidé à épouser Caroline cherche une place où chacun pourrait travailler sans s'éloigner l'un de l'autre et enfin se marier et vivre ensemble. Il n'oublie pas que Caroline mineure et rigide, tient à sa bonne réputation. Caroline continue de s'activer et de bien gagner sa vie dans la vaste demeure du XVI^e arrondissement de Paris. Arthur, tout en assurant son emploi de jardinier à la ville de Paris, passe ses heures de liberté à prospecter. Ne trouvant rien pour un couple, il décide de s'éloigner de la « Capitale » et d'essayer la

campagne environnante. Il faut dire qu'elle n'est pas loin la campagne ! Le printemps permet quelques belles promenades, quelques tours en barques, quelques fêtes foraines, et les premières projections cinématographiques.

Arthur profite de l'été pour emmener sa fiancée faire un pique-nique au bord de l'eau. Ils partent tous deux un dimanche matin ensoleillé pour la campagne. Le petit train s'arrête à Yerres. A cette époque c'est la Seine et Oise, ses champs de blé parsemés de coquelicots, l'Yères qui s'écoule paisiblement entourée de grands arbres, les vastes propriétés où viennent se détendre les familles aisées qui s'éloignent de Paris surchauffé. Tout en se promenant, Arthur incite Caroline à regarder toutes ces belles demeures. Une vaste pancarte accrochée sur une grille attire l'attention du jeune homme : « Recherchons pour début 1909, personnel à l'année : un jardinier, un commis, une cuisinière, une femme de chambre, une petite bonne ».

Arthur note le lieu et le No de Téléphone puis demande à Caroline ce qu'elle en pense. Refus catégorique de celle-ci : — Je sors de la « cambrousse » ce n'est pas pour y retourner ! Vous devriez voir ce que ça donne en plein hiver cet endroit perdu et humide ! Je ne bouge pas de Paris !

Arthur déçu ne dit rien, il encaisse.

L'automne arrive. Arthur ramène Caroline à Yerres. C'est un enchantement de couleurs, de senteurs et d'oiseaux sautillant aux alentours. Par hasard, cela va de soit, ils repassent devant la villa toujours fermée. La pancarte pendouille, jaunie, salie, délavée par quelques pluies. Apparemment le personnel ne se précipite pas ou les patrons sont trop exigeants.

Les mois d'automne s'écoulent. Les deux jeunes gens travaillent avec ardeur toute la semaine et se retrouvent chaque dimanche avec plus de joie et de plaisir. Ils parlent « mariage » de plus en plus souvent. Caroline souhaite ardemment un mariage identique à celui de son grand frère Philibert, mariage de la Saint Jean, qui l'a si fort impressionnée. Mais, voilà, le sort en a décidé autrement. La dernière lettre de son Père l'a

beaucoup alarmée. Maman, écrivait-il, a beaucoup changé depuis ton départ. Elle, si active jadis, passe des heures assise et s'installe même dans mon fauteuil, les yeux dans le vague. Parfois, je l'entends gémir, mais dès que je m'approche, elle se raidit et se tait. Viens ! Elle a besoin de toi.

Et c'est ainsi que de multiples projets tombèrent à l'eau. Caroline se plaisait énormément dans le beau quartier de Paris où elle travaillait. De toute son énergie, elle avait refusé l'idée étrange de s'installer à Yerres, poétique peut-être, campagnarde sûrement. Quand une seconde lettre arriva, plus pressante, elle se décida à accepter l'idée d'Arthur de travailler sur le même domaine.

Une nouvelle place pour un couple

A tout hasard ils téléphonèrent et prirent rendez-vous. Un couple d'une cinquantaine d'années désirait un gardien sûr et discret, assurant l'entretien de leur propriété ainsi qu'une cuisinière. Les conditions financières étaient confortables et les avantages en nature appréciables. Arthur et Caroline firent semblant de réfléchir quelques jours. Ils posèrent une condition : « Occuper un logement décent lorsqu'ils seraient mariés ». Ils obtinrent un beau pavillon de chasse en pierres de taille.

Caroline resta jusqu'à Noël dans la maison cossue du XVI^e arrondissement de Paris. Et si parfois le travail était ingrat, l'ambiance était chaude, dynamique et les patrons compréhensifs avec le personnel. Elle quitta tristement sa place qu'elle regretta longtemps. Au début janvier, ils prirent leurs fonctions, se croisant peu, Caroline dans sa cuisine, Arthur au dehors. Ils fixèrent leur mariage au 15 février à Mouron.

Retour au village

Il gelait très fort sur le Morvan quand Caroline arriva. Elle vit sa mère figée devant la porte malgré le froid, dans la position qu'elle avait prise à son départ. Elle était pâle et maigre. Caroline se précipita et pour la première fois peut-être,

elles échangèrent une longue embrassade pleine de tendresse. Les larmes coulèrent et la jeune fille poussa doucement sa Mère près de la cheminée flamboyante. Elle eut du mal à reconnaître dans cette silhouette fluette cachée sous de multiples vêtements, la forte femme aux formes généreuses. La voix monocorde ne ressemblait en rien à la voix autoritaire. La merveilleuse chevelure brune, toujours un peu indisciplinée et qui laissait échapper du bonnet blanc quelques mèches rebelles, avait perdu son éclat et faisait place à des cheveux ternes et sans vie. François accueillit sa fille avec émotion mais la tristesse se lisait sur son visage. Il ne savait pas cacher son angoisse et se montrait prévenant avec Catherine qui ne le repoussait pas.



*Le mariage de Caroline Foucher et d'Arthur Jamet en Morvan,
le 15 février 1909.*

Ah ! Le mois de février dans le Morvan ! La nature est inerte et les êtres, bêtes et gens se terrent. La lune dans son halot bleu pose sa douce clarté sur la neige hérissée de cristaux scintillants. Caroline retrouve son lit de jeune fille et le trouve trop étroit. Derrière le lourd volet clos, elle dort d'un sommeil agité sous son gros édredon. C'est sa dernière nuit de fille sous le toit de ses Parents. Demain, le 15 février 1909, elle se mariera et partira vers une autre vie.

Ce mariage fut triste et sans chaleur. Catherine, transparente se traînant, on avait seulement invité les témoins et quelques proches voisins. On fit tout de même une photo pour fixer l'événement. Plus tard Caroline dira à ses filles :

— Notre mariage ? Nous n'étions que dix-sept, personne n'avait le sourire et même le repas manqua d'entrain. Au dehors, le froid régnait sous un ciel livide. On resta huit jours cloîtrés dans cette ambiance sinistre. Papa nous ramena avec précaution à Sardy, la gare la plus proche. Maman me serra très fort et me souffla : « sois heureuse ma Fille ».

Le décès de Catherine

Sept mois et demi plus tard, le 2 octobre 1909, Catherine disparaissait à l'âge de 59 ans. Catherine, femme rude, courageuse qui eut une vie de travail, qui ne connut du monde que son village, où elle naquit, où elle se maria et où maintenant elle repose enfin apaisée. Sa fin fut atroce : Un cancer généralisé la torturait et les voisins entendaient ses hurlements de souffrance malgré la porte close. C'était un automne magnifique, exceptionnellement doux, le jeune couple revint pour l'enterrement. Caroline adulte laisse son cœur s'épancher. Enfouie dans ses amples vêtements de « grand deuil » elle vient de comprendre toutes les bases solides qu'elle a reçues d'une Mère exigeante. Dans sa main gauche elle serre à s'en faire mal le Christ argenté cloué sur un petit crucifix de bois noir que Catherine lui avait offert à son départ. Elle ne se retient pas, les larmes coulent sans bruit dans son épais voile

noir. Arthur est le seul à entendre dans un murmure : « Merci Maman ». Caroline rend enfin hommage à sa Mère.

Ainsi, François, né le 2 février 1849, se retrouve veuf à 60 ans. Le vide laissé par une femme active et s'occupant de tout désoriente un homme qui n'a jamais fait la soupe, n'a jamais lavé une chemise, n'a jamais fait le ménage. Les voisines compatissantes lui apportent les légumes, les épluchent devant lui puis les mettent à cuire, une fois, deux fois, six fois. Exaspéré d'être en nourrice, il décide qu'il a compris et dorénavant prend sa vie en main. Il donne son linge à laver. Le balayage ne lui pose aucun problème puisqu'il l'a fait régulièrement dans son atelier.



François Foucher, père de Caroline séjourne chez Marie à Bobigny.

Au début de l'hiver les journées sont courtes dans le Morvan et la solitude est parfois trop lourde. Dynamique il n'hésite pas à prendre le train pour visiter ses filles dans la région parisienne où il séjournera jusqu'au printemps suivant. Voici donc aux beaux jours un François élégant, portant chapeau, chemise blanche, nœud papillon et chaussures fines chez Marie à Bobigny.

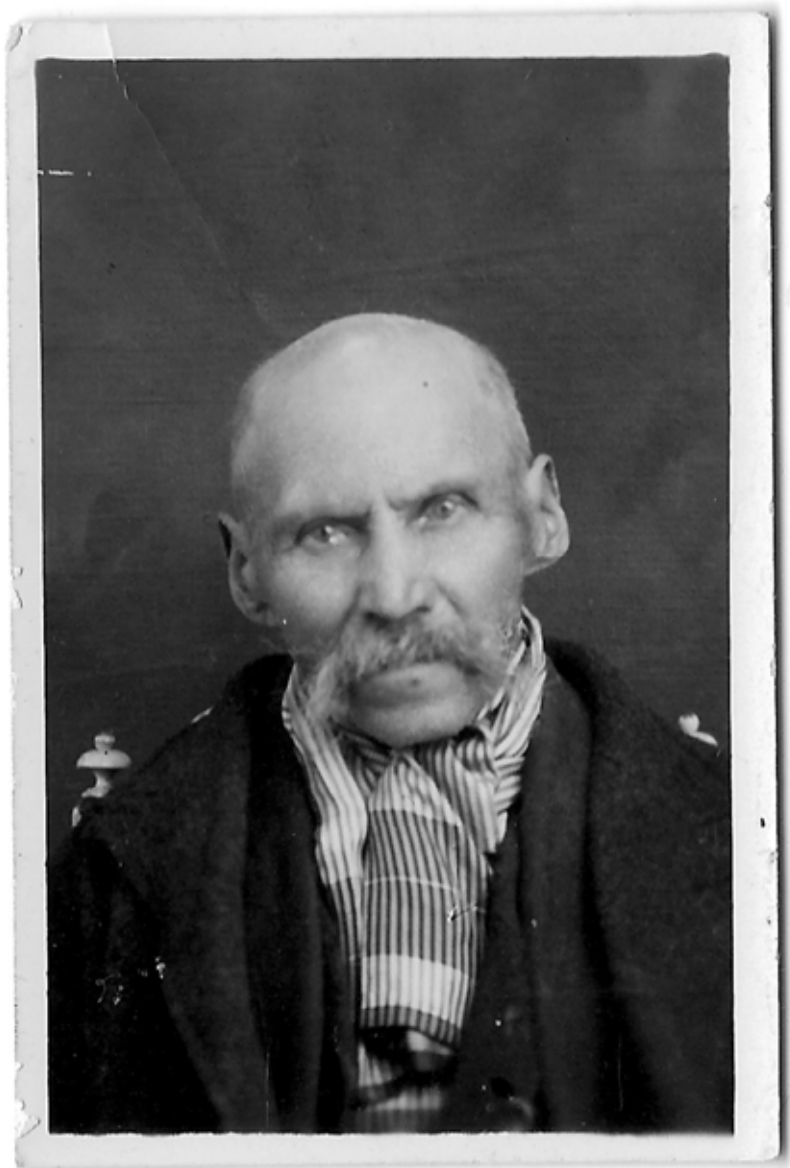
François est de retour à Thaveneau. Il est de plus en plus sourd, souffre d'une sciatique qui ne guérit pas, souffre aussi d'insomnie et se promène de nuit en sabots dans tout le village.

Quelques anecdotes rapportées par Paulette Cordillot permettent de se représenter les dernières années du « Grand-Père Foucher » :

« Le père Jory raconte que, quand il rentrait du bal avec son copain vers 3h du matin en 1935, Ils allaient faire un petit coucou à François Foucher, insomniaque, et qu'ils bavardaient longuement de choses intéressantes.

Jean, le frère de René (mari de Paulette) raconte qu'à l'âge de 10-11 ans, sa mère, l'institutrice du village, leur donnait des petites rédactions. Il était allé avec son camarade Jory interroger François Foucher pour son enquête. François a parlé de la guerre de 1870, une Bérésina disait-il, et de son général. L'enquête fut difficile pour les enfants car François était complètement sourd et avait de l'asthme qui lui faisait perdre le souffle en parlant. »

François meurt le 3 novembre 1938, avant d'atteindre ses 90 ans.



*François Foucher, le sabotier de Thaveneau, bon pied, bon œil,
décédé à 90 ans.*



Portraits

Je pleure l'Abbé Pierre



Je pleure l'Abbé Pierre

Ce fut une rencontre choc : l'Abbé Pierre est pour moi un homme inoubliable. C'était à Villemomble. J'étais très pieuse. L'église que je fréquentais se nommait Chapelle Notre Dame d'Espérance.

L'Abbé Pierre, là-haut sur le Plateau d'Avron à Neuilly-Plaisance s'occupait déjà de miséreux, laissés pour compte par la société. Cela se savait et des hommes et des femmes totalement démunis et cassés grimpaient la côte et venaient voir ce drôle de personnage. Nous, tranquilles dans notre petite vie modeste, nous recevions les échos des exploits de cet illuminé. Et nous ne nous privions pas pour dire qu'avec toute cette racaille, un jour il allait recevoir un mauvais coup. Mais lui les mettait en valeur. Il affirmait :

— Je ne peux pas abriter tout le monde ! Je ne peux pas faire tout, tout seul. Je n'y connais rien en charpente, en plomberie, en toiture...

Et tous ces gars-là apportèrent leurs connaissances techniques et se mirent à bosser comme des fous. Et ceux qui ne savaient pas construire firent la popote. Parce qu'on veut bien bosser mais pas le ventre vide ! Et c'est ainsi que la vieille maison bourgeoise achetée dans un état pitoyable par l'Abbé, fut rénovée de bas en haut et que la petite troupe se trouva logée au chaud. Pour se chauffer ils ramassèrent du bois dans les alentours. Chacun retrouva le sourire. il y eut aussi des engueulades dangereuses, des couteaux sortis, des litres de rouges engloutis. Ils firent de petits prospectus à l'aide d'une vieille ronéo et les glissèrent dans les boîtes aux lettres. Ils commencèrent à faire la tournée des maisons. A Villemomble, Maman et les voisines donnèrent de vieux meubles branlants, des chaises à trois pattes, des lampes de chevet sans cordon ou sans abat-jour, des vêtements en piteux état, des vieilles couvertures qui n'avaient plus leur galon. Ils ne refusèrent pas

ces rebuts, ces ruines et les trimbalèrent sur des charrettes à bras. Avec un courage incroyable ils rénouvèrent et remirent des tiroirs à une vieille commode. Les vêtements furent lavés et reçurent des boutons. Dans un esprit pas toujours bien intentionné, les curieux allèrent se rendre compte de cet énorme travail. Satisfaits, les gens se mirent à donner de bonnes choses qu'ils avaient en double. Cela devint fou. Ils vendirent à des prix modestes. Ce fut un énorme succès.

Voilà pour les premiers chiffonniers d'Emmaüs.

En 1952 ou 1954, la semaine de Carême, des Rameaux à Pâques, un jeune abbé en soutane, cheveux noirs et sacrée barbe, marchant à grandes enjambées arrive à La Chapelle Notre Dame d'Espérance.

Notre curé, l'Abbé Senart, homme un peu fort, crâne tout rond et tout nu, est très énergique. De famille aisée, intelligent, ses allocutions sont bien construites, bien documentées et les paroissiens l'apprécient. Dynamique, il secoue les Scouts et les Guides (scouts filles) et leur propose des activités physiques genre escalade, marche, camping dans le Jura. Avec l'Abbé Senart, des jeunes enfants aux grands jeunes gens, il n'y a pas de mous, pas de traînard. De même, il exige des jeunes filles de la ténacité et du courage. L'équipe de foot s'entraîne avec vigueur. En colonie de vacances, il nous impose le dérouillage matinal. En Suisse et dans les Alpes son intrépidité nous conduit parfois dans des expéditions aventureuses.

Mais, cette année-là, il avait décidé de confier pour toute la semaine le prêche de Carême aux jeunes filles à cet abbé long, maigrichon, aux yeux de braise. Nous nous sommes dit qu'avec un pareil moine, la semaine allait vraiment devenir un vrai Carême, une vraie corvée. Que va bien pouvoir dire à notre équipe de jeunes filles ce rêveur qui ne semble pas dans le coup ? Nous descendons au sous-sol, nous nous asseyons sur les bancs de bois de la salle de catéchisme. Le supplice va commencer.

Alors il nous regarde. Il a une voix prenante, une voix qui accroche. J'étais bien décidée à être rebelle, à ne pas me laisser influencer par un type qui ne connaît rien aux préoccupations des jeunes filles. Sa voix résonne dans cet univers clôt au plafond trop bas :

— Nous allons passer huit jours ensemble, le plus commode c'est que chacune dise son prénom.

Cette première matinée s'achève dans la joie. Nous avons parlé de nos familles, de nos études, de nos espoirs... et de Dieu, juste un tout petit peu. Sa voix nous captive, mais je suis très réservée pour la suite.

Les journées passent et j'abdique toute résistance. Avec son long visage, ses yeux flamboyants et ses mains qui expriment sa pensée, il a une telle façon de te raconter Dieu, les Humains, la colonisation, les gens sur qui tu ne poses jamais ton regard, ceux que tu ignores volontairement, que tu bois ses paroles. Aux récréations de dix heures, au lieu de remonter à l'air libre pour marcher un peu, nous nous agglutinons pour lui poser un tas de questions. Il rit.

Ce qui fut incroyable, c'est qu'en deux jours il sut tout de nous sans rien demander. C'est ainsi qu'il nous montra le chemin des autres. Lui qui avait l'habitude de gens pas faciles, n'eut aucun mal à convaincre de très jeunes filles de changer quelques-unes de leurs habitudes. Et là, de façon pratique, il trouva des idées originales. A une copine qui se plaignait de nos moqueries il conseilla :

— Comme c'est Carême, toi qui te plains de prendre de l'embonpoint, mais qui grignote des bonbons toute la journée, garde tes quelques francs pour acheter de quoi faire une soupe pour le vieux qui vit à côté de chez toi. Et n'envoie pas ta mère, vas toi-même chercher trois poireaux, six carottes, un navet et des pommes de terre. En lui portant ta soupe, tu liras la joie dans ses yeux. Et tu verras qu'il aura plaisir à parler avec toi.

Il ne força personne. Celles qui ne parlèrent pas ne reçurent que des conseils de Charité.

Intimidée, quasi inaudible, j'expliquai que j'étais d'un milieu modeste, mais que j'étais une enfant gâtée qui, à part les devoirs pour le lycée, ne s'occupait strictement de rien à la maison. Que je ne faisais ni à manger, ni vaisselle, que mes vêtements étaient lavés et repassés par ma Grand'Mère. Spontanément il répondit :

— Et le dimanche un coup de mains pour débarrasser la table, et repasser une chemise pour ton frère. Tout à l'heure tu as dit que tu avais espacé tes visites à l'aveugle et à sa sœur impotente. Alors fonce, ils ont besoin de toi et pas seulement pendant le Carême.

Cette conversation et cette confession quasi publiques m'épuisèrent.

Et puis les deux derniers jours il s'exalta, nous parla de son engagement total, de l'Amour infini de Dieu pour les hommes. Il répéta :

— Regardez autour de vous, ne fermez pas les yeux, allez vers Autrui. Il ne faut pas que cette semaine passée ensemble soit juste quelques promesses de petits sacrifices aussi vite acceptés et aussi vite oubliés le jour de Pâques venu.

Il serra les mains de toutes ces jeunes filles éblouies de tant de bonté mise en pratique, grimpa quatre à quatre l'étroit escalier qui menait à l'air libre, s'engouffra dans la Chapelle où les statues étaient recouvertes d'un voile violet : c'était le Carême.

Un Carême inoubliable, la rencontre avec un homme exceptionnel. Je ne l'ai jamais revu. Je suis une dame aux cheveux blancs, et aujourd'hui je pleure, je pleure peut-être un Ami, un Parent qui me marqua à jamais.

Merci, l'Abbé !

Montpellier, le 23 janvier 2007

*Photo de la page suivante :
Exceptionnel, en ce 6 janvier 1986 il neige sur Montpellier. Toute la ville
est bouleversée. Les transports sont paralysés. Administrations et Écoles
sont fermées. C'est pourquoi, Claudette, Institutrice, est chez elle. Sur le
balcon, armée d'une pelle, elle éjecte la neige de la terrasse de
l'appartement à la « Villa Pioch de Boutonnet ».*



École
École, amour et échanges



École, amour et échanges

As-tu déjà observé une cour de récréation quand la porte de la classe s'entrouvre ? C'est une volée de moineaux pressée de picorer quelques miettes avant de s'envoler. Vite, vite de petits groupes se forment. Le matin, on n'a pas le temps de se bagarrer. On a des choses importantes à se dire, des choses importantes à faire... On traite des affaires, des transactions bien plus sérieuses qu'à la bourse de Paris. C'est l'heure des échanges convenus la veille. C'est un troc auquel les grandes personnes ne comprennent rigoureusement rien... et même rien du tout, ça c'est sûr... Elles ne pensent qu'à l'argent...

Benjamin est donc venu ce matin avec le magnifique robot qui tue tout sur son passage. Ce robot, il l'a eu pour Noël. Il est donc neuf. Il l'échange à Cédric, contre un sac de billes. Des billes ordinaires, même pas des calots multicolores ! C'est désespérant.

À cinq heures, la maman de Benjamin vient expliquer ce qui s'est passé. La Maîtresse consciente que l'heure est grave appelle ses deux élèves. Immédiatement Cédric veut redonner le robot à son copain. Mais, Benjamin, lui, n'en veut pas de ce robot. Comment fera-t-il demain pour continuer la partie de billes commencée ce matin ? La Maman essaie de faire comprendre à Benjamin buté que cette poignée de billes ne vaut rien du tout ; que le robot est un cadeau, qu'elle l'a payé très cher. La Maîtresse a alors une idée pas très avouable... Écoute, Benjamin, dit-elle, à la fin de l'étude je te donnerai... (Elle joint ses deux mains en forme de petite cuvette) je te donnerai mes deux mains pleines de billes. Es-tu d'accord ? La Maîtresse a fait là une curieuse promesse. Les billes qui trônent dans le grand bocal, sur son bureau, ne sont pas à elle. Toutes les billes qui tombent des poches ou des cartables décousus aux angles, sont confisquées. C'est la règle dans cette classe. Mais cette Maîtresse-là est de mauvaise foi, elle donne ce qui n'est

pas à elle. La pauvre est bien malade, elle a attrapé un virus très dangereux, celui des échanges.

Cette curieuse Maîtresse participe à des échanges bien plus graves et bien plus sérieux que tous ceux qui peuvent se produire dans une cour de récréation. Elle est volontairement comme les trois petits singes de la foire aux ânes : elle ne voit rien, elle n'entend rien, elle est muette...

Tous les élèves depuis leur entrée en maternelle, tombent amoureux. Trois garçons veulent être assis à côté de cette adorable blondinette. La moitié de l'effectif féminin de cette classe trouve que ce caïd de Frédéric est digne d'attention. C'est comme ça, on n'y peut rien.

Alors, bien sûr, avec une Maîtresse sourde, aveugle et muette, il se passe de drôles de choses dans cette classe. Par exemple, crois-tu qu'elle va chiper le mot d'amour qui, parti du fond de la classe, côté cour, traverse en diagonale pour arriver à la première table, côté couloir ? Et bien, non ! Elle se contente de rétablir le calme. Car chacun lit les petits mots écrits dans une orthographe phonétique ravissante avant qu'ils n'atteignent leur destinataire !

Ce qui intéresse la Maîtresse ce matin, c'est de faire une bonne leçon de lecture et que tout le monde enregistre bien le nouveau son. Elle veut de la lecture ordinaire, des histoires gentilles, avec des enfants gentils, des familles unies, avec un chat malicieux et un bon gros chien tendre. Tout est si bien, tout est si parfait. Elle se démène. Elle s'agite, elle fait du théâtre permanent. Elle voudrait bien rendre vivante cette histoire à laquelle elle ne croit pas plus que les enfants.

Dans ce cours préparatoire, sur vingt-cinq enfants, tu as cinq enfants de mères célibataires, dix enfants de parents divorcés, parfois remariés, parfois en ménage, avec des demi-frères et des enfants de l'autre partenaire. Tu as aussi deux enfants de la D.D.A.S¹, difficiles et ombrageux. Et que tu me

1 - Direction Départementale des Affaires Sanitaires et Sociales

croies ou non, sur les douze couples restants, la maîtresse a reçu pendant le premier trimestre deux mamans en larmes qui avaient besoin de faire des confidences.

Alors les belles histoires du livre de lecture intéressent très moyennement les enfants. Et si les petits sont heureux avec leurs mots d'amour, et bien qu'ils le soient ! Hélas ! Dans une classe il y a parfois des « teigneux », jaloux de la tendresse échangée. Alors, ils confisquent le mot et l'apportent sur le bureau, sans rien dire. Mais la Maîtresse sait que cette correspondance ne lui est pas destinée. Elle ne lit pas le billet. À l'heure de la récréation, une main raflera le mot qui retrouvera automatiquement sa destination.

La correspondance amoureuse perturbe certes la classe, mais que dire des échanges ou plutôt des dons d'objets divers. Ces dons, contrairement à leur nom, ne sont pas totalement gratuits. Je te donne une petite chose, je te donne une très grosse chose mais tu me fais un beau sourire, mais tu viens jouer avec moi à la « récré ». Il y a deux sortes de dons.

Si Françoise donne une bricole à sa « copine » assise à côté d'elle en classe, c'est simplement parce qu'elles s'entendent bien, parce que les mamans se connaissent et qu'elles se voient régulièrement en dehors de l'école.

Si Joseph en plein milieu du cours de « maths » fait passer quelques billes à Nicolas, assis trois tables derrière lui, c'est parce que ce sont deux inséparables que la Maîtresse a séparés pour indiscipline et bavardage permanents.

Maintenant, si Julien offre sa boîte de trente-six feutres tout neufs à Charlotte, c'est qu'elle est adorable :

— Et je vais te dire, Maîtresse, elle est même plus belle que la blonde qui joue Victoria dans Santa Barbara. Tu la connais, toi Maîtresse, Victoria ?

Et là, la Maîtresse ne pourra rien faire du tout ! Tous les jours le contenu du cartable de Julien passera dans celui de Charlotte consentante. Jamais la petite Charlotte ne mangera ses trois délicieux goûters que sa Maman lui prépare avec

tendresse. Il y a le goûter de dix heures, celui de trois heures et celui de cinq heures. Julien est menu, il a aussi ses propres goûters, mais cela va de soi, les goûters de Charlotte sont infiniment plus délicieux... Il est généreux, Julien, il donne ses goûters à ses trois meilleurs copains.

Et dans toute la classe se lient de tendres liens. Et comme chez les adultes, il y a des drames, des séparations, des réconciliations. Les Mamans attentives pensent que leurs petits couvent la grippe ou qu'ils ont attrapé les rougeoles et varicelles qui « traînent » en ce moment à la maternelle. Elles ne connaîtront pas les chagrins d'amour de leurs enfants, ils ne se confieront pas. Et si aujourd'hui Alexis fait un travail de « cochon » la maîtresse ne dira rien, elle a senti le drame passer.

Mais le drame dépasse le cadre de la classe. Quand la Maman de Robert en a assez de voir disparaître le joli taille-crayons en forme de voiture de course, quand la règle qu'elle lui a rapportée de Tahiti est manquante, quand c'est la troisième boîte de feutres et la quatrième boîte de crayons de couleurs qui ne reviennent pas à la maison le soir, elle explose et c'est bien normal !

Alors, elles se font belles, les Mamans ; elles préparent leurs arguments et elles vont trouver... non pas la fautive Maîtresse, mais Madame la Directrice. Elles en réfèrent au Chef ! Voyez-vous, Madame X. est bien négligente. Il s'en passe des choses dans cette classe ! On vole les affaires de mon petit Robert pendant les cours !

Et Madame la Directrice parle avec gentillesse et diplomatie : à la Maman bien sûr, qu'elle calme et qu'elle rassure ; puis elle expliquera avec doigté à sa vieille adjointe farfelue qu'il vaudrait mieux pour le bon renom de l'école qu'il n'y ait pas trop de plaintes des Parents.

Mais cette Maîtresse-là, n'a jamais pu mettre son cœur sous le paillason en entrant en classe. Il y a eu le jour où, au cours d'une magnifique leçon sur le « r », la petite Pauline a trouvé une « belle » phrase :

— Mon père s'est barré et on ne l'a pas revu, puis elle a éclaté en sanglots.

Adieu, la leçon modèle ! La Maîtresse a pris Pauline sur ses genoux et lui a dit plein de petites choses tendres et bêtes. Et la classe a vite sorti le cahier de dessin et s'est fait oublier... Comme ils savent être gentils...

Il y a eu le jour où cette Maîtresse-là prévoyait une leçon de mathématique, dynamique et sympathique, où toute la classe aurait tout compris d'un seul coup. On avait sorti les boîtes de jetons, les bâchettes. Elle expliquait bien et les enfants comprenaient : je prends neuf bâchettes vertes, je cherche une bâchette rouge, et hop ! je les attache ensemble avec mon élastique ! J'ai dix bâchettes ou... une dizaine. J'en étais sûre ça marcherait tout seul. Mais le petit Jérôme malaxait tous ses jetons et toutes ses bâchettes comme on mélange le beurre dans une purée. À lui seul il faisait un bruit énorme qui troublait une si belle leçon. Alors elle se met accroupie devant la table de l'enfant et réexplique pour lui seul. Mais Jérôme n'écoute pas. Un si bon élève... Qu'est ce qui se passe ? Tout à coup d'un revers de main, il balaie tout et les objets se dispersent sur le sol. Et lui, toujours gentil et d'humeur égale crie :

— Je sais ce que c'est une dizaine ! Hier soir Maman a dit à mon nouveau Papa : T'es le dixième, mais une dizaine comme toi ça vaut la peine !

Et Jérôme pleure, il suffoque, il ne sait plus où il en est avec tous ses « pères » La Maîtresse se relève et le prend dans ses bras, elle le câline et tente de lui faire oublier son désarroi.

Mais toutes les Mères du monde pourront venir se plaindre, cette Maîtresse-là encouragera toujours les dons et les échanges qui viennent du cœur... Et un petit crayon de couleur contre un petit goûter c'est tellement merveilleux... qu'elle ne l'interdira jamais. Attention, pas tous les crayons ni tous les goûters, c'est bien compris ?

Montpellier, le 06-01-1995



École

Créer un conte de fées



Un groupe scolaire : d'un côté la maternelle, de l'autre, l'école primaire avec ses deux cours préparatoires. La plus âgée des deux institutrices n'a fait que trois mois de C.P. dans toute sa longue carrière qui s'achève. La plus jeune, patiente, toujours disponible, aide avec gentillesse cette vieille débutante qui a tellement peur de se tromper. Catherine remorque Claudette. Une belle amitié naît entre la jeune, longue et mince Catherine la blonde et sa copine Claudette, coupe Jeanne d'Arc, cheveux blancs, dont le mètre cinquante passe sous le bras de son amie. Merci Catherine.

Et puis, un jour débarque à la maternelle un grand gaillard dynamique qui enjambe allègrement ce petit portillon ridicule qui sépare sa cour de la nôtre. On va travailler ensemble, dit-il. Claudette a connu des dizaines de réformes, mais collaborer avec une classe de maternelle, elle hésite. Cependant, pour écrire une belle histoire ensemble, elle s'enthousiasme.

Bonjour. Cette histoire débute donc dans une classe de grande section de maternelle. Dans une vaste enveloppe nous recevons de jolis dessins et un texte très court. Ainsi nous arrivent : deux sorcières, un chat, un perroquet, un grand coffre et sa petite clef d'or.

Alors le bel Emploi du Temps agrafé au mur hurle de fureur ! On lui tourne le dos, on l'oublie. Il faut dire que l'atmosphère de cette classe de CP ressemble parfois à une séance houleuse à l'Assemblée Nationale. Tout le monde veut s'exprimer en même temps ! Il faut faire comprendre à chacun que pour se faire entendre, on doit parler à tour de rôle.

Les idées fusent. Rapidement le bureau se couvre de petits feuillets aux mille et une idées. Des dizaines de dessins soigneusement annotés s'entassent aussi. On corrige une multitude de fautes d'orthographe. De toutes ces discussions sortit le Conte que vous allez lire.

« Les deux sorcières et la clef d'or »

Deux sorcières vivaient dans un vieux château, sombre et délabré. Deux sœurs qui ne se ressemblaient pas du tout. L'aînée, Pélagie, vieille et grognon, était toujours accompagnée de son horrible Chat noir. La plus jeune, Amandine, rêvait de devenir un jour une jolie fée. Théodore, son ami le perroquet, l'encourageait en lui racontant des histoires un peu folles. Pélagie portait la même vilaine robe noire toute l'année. Amandine, au contraire, changeait de robe chaque jour. Elle avait une préférence pour la robe bleu-ciel et, surtout, pour les petits chaussons en velours très doux qui étaient exactement du même bleu.

Les deux sorcières ne s'occupaient jamais de rien : elles n'allaient jamais à Carrefour le samedi pour faire les courses, elles ne faisaient jamais à manger, elles ne nettoyaient jamais leur vieux château plein de toiles d'araignée. Quand Pélagie avait faim elle faisait un grand geste plein de colère et aussitôt apparaissait un énorme rat cuit à point qu'elle avalait rapidement. Quand Amandine sentait qu'elle était trop fatiguée par tous les tours de magie qu'elle avait faits, elle posait calmement sa petite main sur la table. Aussitôt apparaissait un bon poulet fumant et un grand bol rempli de graines. Elle mangeait tranquillement le poulet tandis que son ami Théodore avalait ses graines. Amandine aimait bien Théodore ; elle n'oubliait jamais les graines préférées du perroquet. Elle donnait tous les restes du poulet à l'affreux Chat noir qui ne le méritait pas. Ce chat était aussi méchant, aussi mauvais que Pélagie sa maîtresse ; mais Amandine était si bonne.

Chaque jour, Pélagie et Amandine faisaient de drôles de concours.

— Tu veux un cafard géant ? demandait Pélagie, et hop, le voilà !

Amandine détruisait aussitôt cette affreuse bestiole. Amandine ouvrait tout grands les bras et tendait à sa sœur une magnifique gerbe de fleurs fraîches qui répandait un parfum extraordinaire dans cet humide château. Pélagie étonnée se demandait quoi faire d'une chose aussi inutile et d'un geste détruisait tout.

En arrivant à l'école un lundi matin, Sophie, une blondinette de six ans, nous décrit le vase de Chine que sa maman avait reçu pour son anniversaire. Amandine, ce jour-là, offrit à sa sœur un vase de Chine aussi grand qu'une armoire. Le chat et le perroquet tournèrent longtemps autour du vase puis se battirent avec violence. On retrouva des morceaux de porcelaine noirs, rouges ou dorés dans les plus petits recoins de la salle de garde.

Le jeudi suivant, Julien un petit dur tout juste âgé de sept ans, magnifiquement coiffé en brosse décide que la méchanceté de Pélagie mérite qu'on lui coupe les cheveux. Il fait l'unanimité contre lui. Pélagie, protégée par toute une classe, conservera sa longue chevelure.

Le jour où le chauffage tombe en panne et que nous repoussons les tables pour dégager un espace, Pélagie et Amandine viennent danser avec nous. Elles ont si froid dans leur vieux château plein de courants d'air !

Ainsi, notre vie est étroitement mêlée à la vie de nos deux sorcières. Les deux bureaux sont envahis de textes, de dessins, nous avons toujours quelque chose de nouveau à ajouter. Il fait un temps magnifique, toutes les baies, côté cour, sont largement ouvertes. Brigitte, la gentille Dame de Service apporte une note à lire de suite, elle entrouvre la porte. Aussitôt, le courant d'air malicieux provoque un formidable envol de dessins et de textes. Nous comprenons enfin qu'il va être impossible de tout classer, de tout garder. Heureusement, Brigitte, est là. Elle trie, classe, découpe, colle. Quel dommage de la voir nettoyer la baie vitrée du préau, elle qui sait si bien

s'occuper des enfants ; j'avoue la kidnapper le plus souvent possible, les enfants l'adorent et moi aussi. Merci à toi, Brigitte de venir si souvent participer aux activités de la classe. Un grand merci à Nicole, notre Directrice, qui encourage Brigitte, se privant ainsi d'un couloir rutilant.

Aujourd'hui, Pélagie, Amandine, Théodore le perroquet, et l'horrible Chat noir sont réunis dans la grande salle du château. Pélagie est la présidente, c'est-à-dire qu'elle parle sans arrêts et que les autres ne peuvent rien dire du tout. Alors on entend une chose incroyable, une chose impensable, une chose inouïe : Amandine crie, Amandine se met en colère, elle dit qu'elle veut parler, qu'elle a quelque chose d'important à dire. Sa sœur, surprise n'en revient pas et, du coup, se tait.

Amandine déclare qu'elle est adulte puisqu'elle est née il y a exactement deux cents ans. Amandine ajoute qu'elle n'est plus une petite fille, et qu'elle ne veut plus obéir aux trois cent cinquante ans de Pélagie.

Alors il se passe une chose incroyable, une chose impensable, une chose inouïe : Pélagie devient triste. Elle qui ne connaissait que la hargne, que la colère et que la méchanceté, est triste. Elle qui rit aux éclats de voir les gens pleurer, elle ne sait que faire. Alors, elle donne un énorme coup de poing sur la table. Non, elle ne va pas avouer sa peine ! Le château résonne, et l'on entend mille coups de poing. Et pour la première fois aussi, on voit une chose incroyable, une chose impensable, une chose inouïe : le vilain Chat noir et Théodore le perroquet s'enfuient ensemble, apeurés par tant de vacarme.

Les jours passent, Pélagie et Amandine font comme s'il ne s'était rien passé. Elles reprennent leurs jeux habituels de sorcières : et voici un cafard, et je t'offre un bouquet, et voici un violent orage, et j'allume un bon feu dans la cheminée pour te réchauffer ; Pélagie a retrouvé son sale caractère, et son plus grand plaisir est de martyriser les êtres humains. On dit tout bas dans ma classe que les inondations de Nîmes le trois

octobre mille neuf cent quatre vingt-huit ont été provoquées par Pélagie. On murmure aussi que chaque année, sa plus grande joie, au moment des fortes chaleurs, est de mettre le feu à la garrigue desséchée. Elle est même responsable des orages violents qui s'abattent sur Montpellier en plein hiver.

Pélagie et Amandine ont toujours vécu dans ce vieux château, sombre et délabré. Pélagie se dit qu'il est impensable de vivre ailleurs : c'est un Vrai Château de Sorcières, qui grince, qui craque, qui laisse pénétrer le vent tournant, le vent hurlant. Pour Pélagie, c'est le Château Idéal. Ce château est tout de même habitable. On y voit des fauteuils confortables, des bancs géants, des tables immenses, des lits minuscules, et surtout de bons gros poufs, de bons gros coussins où l'on est si bien assis. Dans ce vieux château, il n'y a pas d'armoire, pas de buffet, pas de placard, il y a seulement des coffres. Des coffres, il y en a partout ; ça sert d'armoire, de buffet ou de placard, il y en a d'immenses, mais plus ils sont petits plus ils sont intéressants.

Un coffre intéresse particulièrement Amandine. C'est un coffre en bois entouré de larges bandes de métal. Il a une serrure très compliquée, une serrure à secrets. Ce coffre est posé par terre au beau milieu de la chambre de Pélagie. Jamais, Amandine n'a pu pénétrer dans la chambre de sa sœur. Elle n'a pas assez de pouvoirs ; une barrière invisible et infranchissable empêche de poser la main sur la poignée de la porte. Elle ne peut ni entrer dans la chambre, ni ouvrir le coffre magique dont elle ne possède pas la clef.

Amandine, elle, veut partir du château, trop froid et trop triste à son goût. Elle veut ouvrir le Coffre, y prendre la Clef d'Or qui repose là depuis au moins mille ans. Elle veut devenir une belle et bonne fée. Elle veut partir très loin, vers le Château Du Bonheur, ne jamais revenir au Château Des Sorcières. Le jour où elle aura enfin la Clef Magique elle pourra ouvrir toute

grande la porte du Château du Bonheur. Elle a essayé plusieurs fois, mais sans y parvenir.

Pélagie sait très bien ce que complot sa petite sœur avec l'aide de Théodore, le perroquet. Le vilain Chat noir, d'ailleurs, les espionne continuellement. Pélagie sait qu'Amandine désire lui voler l'énorme trousseau de clefs qu'elle garde toujours sur elle.

Ce matin, Amandine se lève avant le jour. Le ciel a des reflets blanchâtres, le soleil n'est pas encore apparu sur la colline et le sinistre Château reste dans l'ombre. Amandine s'agite et met sa chambre en désordre. Elle cherche, elle fouille et enfin elle trouve ce qu'elle désire. Elle découpe un grand morceau de tissu blanc. Elle s'enveloppe dedans et personne ne peut la reconnaître : on croirait voir le Grand Fantôme Blanc. Mais le Chat noir, curieux et levé depuis longtemps, l'ayant vue se déguiser, court réveiller la Vieille Sorcière. Il la secoue, il la bouscule, il lui raconte tout. Quand Amandine apparaît ainsi vêtue, Pélagie n'a pas peur du tout. Amandine vient d'échouer pour la première fois...

Un mois passe. Amandine et Pélagie reprennent leurs jeux ; mais chaque jour Amandine entend les clefs cliqueter dans les jupes de sa sœur. Elle ne pense plus qu'à la Clef d'Or. Il faut qu'elle ouvre le Coffre de bois cerclé de métal, qu'elle prenne la Clef d'Or, qu'elle se sauve vers le Château du Bonheur.

Le soleil est couché depuis longtemps déjà. Ce soir, Amandine fait bien attention que le vilain Chat noir ne la suive pas. Elle dit :

— Bonsoir je vais me coucher, et monte dans sa chambre.

Elle y met un grand désordre. Elle cherche, elle fouille et enfin elle trouve ce qu'elle désire. Elle découpe un grand tissu noir et se cache entièrement dedans. Elle descend le sombre escalier, pénètre dans la grande salle obscure, et s'approche de sa sœur sans rien dire. Pélagie recule effrayée : elle croit voir

Le Grand Fantôme Noir. Amandine pense alors qu'elle a gagné. Hélas, à ce moment précis, Théodore, le perroquet, vient se poser sur l'épaule de la Jeune Sorcière. Aussitôt, Pélagie reconnaît la pauvre Amandine désespérée. Amandine vient d'échouer pour la seconde fois...

La Jeune Sorcière ne se déguisera plus. Elle cherche une autre idée. Un après-midi où les deux sorcières jouent ensemble, Amandine lance de la poudre sur Pélagie. La vieille sorcière aveuglée se met à hurler, se jette par terre et s'y roule. Aussitôt, la Jeune Sorcière lui saute dessus et essaie de fouiller dans les nombreuses poches de la robe noire. Pélagie se tourne et se retourne dans tous les sens et la pauvre Amandine ne peut jamais enfilier une main dans tous ces plis. Pélagie se redresse avec force, part à tâtons et se lave les yeux. Cet après-midi-là, la pauvre Amandine a échoué pour la troisième fois... Dorénavant, Pélagie surveille attentivement la jeune fille qui pleure beaucoup. La Jeune Sorcière essaie tout ce qui est possible.

Un soir d'automne, où il fait plus froid et plus gris qu'à l'ordinaire, la Jeune Sorcière se transforme en un énorme Monstre à trois pattes. Il est bien joli, ce Monstre à trois pattes, vert et rose. Il a une sorte d'arête noire sur le dos, une arête très amusante vraiment. Hélas ! pour Amandine, le Monstre à trois pattes est un monstre souriant. Le Chat noir en a très peur. Mais, Pélagie reconnaît immédiatement sa petite sœur dans ce monstre-là, à cause du sourire. C'est la quatrième fois qu'Amandine échoue.

Vers Noël, Amandine se transforme en Dragon vert, crachant du feu. La Vieille Sorcière a d'abord très peur. Mais le Dragon vert se met à parler. Enorme erreur ! Le gigantesque Dragon vert dit d'une voix douce :

— Je veux la Clef du Coffre Magique !

Alors Pélagie, la Vieille Sorcière éclate de rire, et Amandine, redevenue elle-même pleure : Et de cinq se dit-elle...

Au printemps suivant, apparaît dans les prés fleuris un Grand Dragon Marron. Il est énorme, il crache du feu. C'est un vrai dragon tout à fait effrayant. Cette fois-ci, Pélagie a vraiment très peur et se transporte par magie à l'intérieur du Château. Elle colle alors son grand nez pointu sur une petite ouverture et regarde attentivement le Grand Dragon Marron qui se déplace dans la prairie. Elle est stupéfaite par ce qu'elle voit : le Grand Dragon Marron avance lentement, calmement, soulève une lourde patte puis une autre et les repose en prenant bien soin de n'écraser aucune fleur. A ce signe, Pélagie reconnaît Amandine. La Vieille Sorcière éclate d'un rire énorme qui secoue tout le Château. Amandine désespérée s'enfuit dans sa chambre et pleure toute la nuit. Pour la sixième fois, elle vient d'échouer...

Alors Pélagie se met à surveiller sa sœur jour et nuit. Un après-midi, Amandine semble très occupée à embellir le Château : et je décore les murs de belles tapisseries, et je glisse des tapis moelleux sur le carrelage humide, et je mets des vases chargés de fleurs. Bref, Amandine s'amuse follement. Pélagie, fatiguée et sans méfiance, s'endort profondément dans son fauteuil près de la cheminée. Amandine regarde sa sœur, attend un peu, et transforme la Vieille Sorcière en Souris. Alors, le vilain Chat noir saute sur la Souris endormie pour la dévorer. Pélagie se réveille en sursaut et instantanément une Sorcière laide et méchante réapparaît. Mais, être méchant quand on a failli être dévoré tout cru, c'est normal, non ? Et de sept, se dit la Jeune Sorcière...

Les jours passent, Amandine devient de plus en plus triste. Elle ne s'amuse plus et ne parle presque plus. Théodore essaie de la distraire. Il s'envole dans tous les recoins du Château. Un jour, en se penchant sur le rebord de la fenêtre de

la chambre de Pélagie il s'aperçoit que le Coffre n'y est plus. Il se précipite vers Amandine pour lui raconter sa découverte. Amandine recommence à sourire et à courir dans toutes les salles. Chaque jour elle explore une nouvelle pièce, une nouvelle cave, un nouveau grenier. Elle ne trouve pas le Coffre magique.

Agacée, énervée, la très douce Amandine remplit un grand seau d'eau et le jette sur Pélagie ahurie. Amandine demande de l'excuser. Elle aide gentiment sa grande sœur à changer de vêtements. Elle fait un paquet des vêtements mouillés et dit qu'elle va les laver à la rivière comme elle a vu les jeunes filles du village le faire. Que Pélagie ne s'inquiète de rien ! Elle étendra les vêtements sur la prairie pour les faire sécher ! Amandine fouille dans les nombreuses poches. Elle trouve enfin la Clef du Coffre en bois cerclé de métal. Mais maintenant qu'elle a la Clef, elle ne sait pas où le Coffre est caché. C'est désespérant. Pélagie arrive, tend la main sans rien dire, et Amandine rend la Clef du Coffre. Elle vient d'échouer pour la huitième fois...

Amandine surveille Pélagie qui surveille Théodore qui surveille le Chat noir qui surveille Amandine... Amandine s'aperçoit que sa grande sœur la laisse seule très souvent dans la journée. Théodore lui apprend que Pélagie s'enferme dans la plus haute tour, là-haut, sous le toit d'ardoise. Un soir où Pélagie somnole en regardant les flammes danser dans la vaste cheminée, la Jeune Sorcière a une idée extraordinaire. Elle grimpe jusqu'au donjon. Elle devient d'abord invisible. Puis, pour ne pas faire grincer la porte en l'ouvrant, elle diminue sa taille, s'aplatit, se glisse comme une feuille de parchemin entre le sol et le dessous de la porte. Elle se retrouve, enfin, face au Coffre. Hélas ! elle n'en a pas la Clef. Alors, elle devient Clef du Coffre ! Une drôle de clef, une clef qui a des pieds et des mains, une clef qui grimpe seule jusqu'à la serrure et qui essaie de la faire tourner. Au cours de la nuit, Amandine prend toutes

les formes de clef qu'elle peut imaginer. Aucune de ces clefs ne réussit à ouvrir le Coffre Magique. Quand le soleil se lève, elle se sauve, se jette sur son lit et dort jusqu'au soir. Pélagie inquiète vient plusieurs fois la regarder. Les bonnes joues roses de sa jeune sœur la rassurent. Cette gamine de deux cents ans joue trop, elle s'épuise, pense Pélagie et elle la laisse dormir. C'est la neuvième fois qu'Amandine échoue...

Enfin, vers la fin de l'été, Pélagie, la Vieille Sorcière, grimpe jusqu'au sommet de la tour. Elle s'enferme, mais elle oublie de faire le Grand Geste Magique, celui qui met les barrières invisibles et infranchissables, celui qui empêche de poser la main sur la porte. C'est une monstrueuse erreur... Elle ouvre le Coffre Magique, en sort la Clef d'Or qui brille sous les rayons du soleil levant. La Jeune Sorcière grimpe avec souplesse l'étroit escalier qui monte jusqu'au sommet de la tour. Tout en grim pant, Amandine devient la Sorcière la plus laide, la plus affreuse que le monde n'eut jamais vue. Elle entre, terrible, féroce, muette, et s'avance lentement sur la pauvre Vieille Sorcière terrifiée. Pélagie a tellement peur qu'elle laisse le Coffre Magique grand ouvert. Elle lâche la Clef d'Or. La terrible Sorcière se précipite, ramasse la Clef d'Or, et se sauve. Quand Pélagie comprend que sa petite sœur vient de partir, emportant La Clef Du Bonheur, il est trop tard... Amandine a réussi, ELLE A CONQUIS LA CLEF DU BONHEUR.

CONCLUSION

« J'ai la Clef d'Or, j'ai la petite CLEF d'Or » se répète Amandine, et elle laisse éclater sa joie. Elle serre très fort Théodore, son Perroquet, elle l'embrasse, elle l'étouffe. Sa première idée est de se transporter instantanément, par magie, devant le Château du Bonheur. Puis elle réfléchit et se dit : « Le Bonheur, ça se gagne ! ». Elle décide donc de faire tout ce long chemin à pieds comme les Humains. Elle marche des

jours et des jours. Elle se repose dans la forêt. Elle boit de l'eau de source. Cependant, chaque midi, elle ne résiste pas et pose calmement sa petite main bien à plat sur l'herbe. Aussitôt apparaît un bon poulet fumant et un grand bol rempli de graines. Puis Amandine continue son chemin jusqu'au soir, elle, toujours marchant, Théodore toujours volant. Cela dure depuis des jours et des jours.

Enfin, à l'époque des vendanges, ils arrivent en vue du Château du Bonheur. Tous les Humains travaillent beaucoup. Amandine les observe et est très étonnée. Il y a des charrettes, des tracteurs et des remorques. Il y a des « Coupeurs » qui coupent les grappes de raisin, il y a des « Porteurs » qui emportent de lourds paniers d'osier chargés de raisin jusqu'aux remorques tout au bout du champ. Amandine est émerveillée de voir tout cela et se précipite vers les Humains. Mais eux, qui travaillent si vite et si fort depuis l'aube, regardent avec mépris cette drôle de Jeune Fille, vêtue d'une longue robe bleu-ciel et qui s'avance dans la boue avec des petits chaussons en velours bleu très doux. Elle repart tristement. Soudain, la magnifique Porte du Château du Bonheur brille sous la tiède et calme lumière matinale. Amandine oublie tout à fait les Humains. Elle ne se maîtrise pas ; elle hurle sa joie, elle saute si haut qu'elle en perd un de ses chaussons, elle fait des pirouettes, elle danse, à nouveau, elle étouffe ce pauvre Théodore. Mais, dans cette joie folle, elle ne lâche jamais la petite Clef d'Or. D'ailleurs, pendant toute la durée du voyage, elle a serré si fort cette clef-là, que sa petite main gauche en est imprimée. Maintenant, tenant la Clef d'Or dans la main droite, elle s'apprête à L'introduire dans la Serrure Magique.

Brusquement un violent orage éclate. Des trombes d'eau envahissent les vignobles, trempent les vendangeurs, fauchent les grappes de raisins, embourbent charrettes et tracteurs, inondent et coupent les routes. Les vendangeurs doivent s'enfuir à pieds, abandonnant tout sur place. Pélagie, laide,

vieille et grognon, toujours accompagnée de son horrible Chat noir, vient d'arriver devant le Château du Bonheur.

Pourtant, Pélagie a changé. Ce matin même, elle avait fait une chose incroyable, une chose impensable, une chose inouïe. Pensez ! Elle avait abandonné le Vieux Château, sombre et délabré ! Elle avait abandonné Le Vrai Château Des Sorcières, qui grince, qui craque, qui laisse pénétrer le vent tournant, le vent hurlant ! Parce que Ce N'était Plus le Château Idéal, puisque Amandine, sa petite sœur était partie ! Pélagie venait de redécouvrir un sentiment étrange, un sentiment qu'elle avait déjà éprouvé le jour des deux cents ans de la Jeune Sorcière. Puis, Pélagie se rend compte qu'elle est triste, qu'elle a de la peine. Ce sentiment trop nouveau l'effraie. Elle découvre qu'Amandine lui manque, qu'elle aime Amandine, qu'elle ne peut rester éloignée de sa petite sœur. Alors, elle abandonne sa hargne, sa colère et sa méchanceté dans le Château des Sorcières.

Mais, arrivée au-dessus des vendangeurs, elle n'a pu s'empêcher, une dernière fois, de laisser éclater son sale caractère.

Amandine est effrayée de l'apparition de sa sœur. Elle pense que Pélagie est venue lui reprendre la Clef d'Or. Elle réagit aussitôt et introduit la Clef d'Or dans la Serrure Magique. La Porte Magique s'ouvre toute grande. Amandine pénètre la première dans le Château du Bonheur. Elle devient instantanément la Jeune Fée, bonne et jolie qu'elle souhaitait être depuis si longtemps...

Alors, Théodore le perroquet, s'envole et passe sous le porche devenant un Jeune Prince Charmant. Théodore avait toujours aimé Amandine. Et cette fois, c'est lui qui l'étouffe en la serrant dans ses bras...

Le Vilain Chat Noir, curieux, s'avance. Aussitôt qu'il se trouve dans la cour intérieure du Château, il disparaît totalement. On voit alors un Vieux Roi, charmant, qui retourne

vers la Porte d'Entrée du Bonheur. Il va chercher Pélagie, la Vieille Méchante Sorcière restée à l'extérieur du Château. Il la salue respectueusement, lui tend la main, et l'aide à pénétrer sous les voûtes du Porche. Pélagie devient instantanément une sympathique Vieille Fée qui regarde avec tendresse ce Vieux Roi si charmant. Alors, elle décide de l'épouser immédiatement et ne lui demande même pas son avis. Mais cela fait bien rire ce bon Vieux Roi si charmant, parce que c'est justement ce qu'il souhaite.

Amandine et Théodore qui se regardent et qui se sourient ne voient même pas les deux charmants petits vieux qui se tiennent par la main juste à côté d'eux. Pélagie, toujours énergique, se plante alors devant Amandine et Théodore et dit avec autorité :

— Je vous déclare mariés.

Amandine et Théodore se sont mariés il y a huit ans déjà. Ils vivent heureux entourés de leurs vingt-six enfants, tous nés dans ce merveilleux Château du Bonheur. Le Coffre magique est resté dans le Château des Sorcières. Amandine porte à son cou La Petite Clef d'Or, suspendue à une jolie chaîne. Mais la Petite Clef d'Or ne servira plus jamais : La Serrure Magique ne peut fonctionner qu'une seule fois. La magnifique Porte Magique restée grande ouverte, permet à tous, s'ils le souhaitent, de venir se réfugier dans le Château du Bonheur.

Nous sommes tous les enfants de Théodore et d'Amandine : Nous sommes gentils, jolis, intelligents et doux comme nos Parents. Et s'il nous arrive d'être grognons, hargneux, coléreux, Tante Pélagie intervient, autoritaire :

— Je vous interdis de ressembler à votre Tante ! Venez tous vous asseoir autour de moi. Je vais vous raconter une merveilleuse histoire...

Et elle recommence pour la dixième fois au moins :

— Deux Sorcières vivaient dans un vieux Château...

On la connaît par cœur son histoire, mais on n'a pas intérêt à bouger. Tante Pélagie, pour avoir le calme, serait capable de nous transformer en statues...

Nous sommes douze filles : Amel, Anessa, Audrey, Cécile, deux Christelle, Emilie, Najlaa, deux Patricia, Stéphanie, Sylvie.

Nous sommes quatorze garçons : Brice, Cédric, David, Fabrice, Gautier, Grégory, Guillaume, Halim, Jean, Jérôme, Joseph, Nicolas, Nima, Yoram.

Mais, personne n'ose bouger sous le regard de Tante Pélagie.



Épilogue



Dans notre jardin, aux Cigales, en cet été 2004, notre famille en ligne directe s'amuse à un concours de grimaces. Il manque Eva qui naîtra l'année suivante.



Allégorie familiale

*Dans un merveilleux Ciel d'été, d'un bleu profond,
L'Etoile Polaire brille, superbe, intelligente et généreuse.
C'est l'Etoile-Mâle par excellence.
Trois petites Etoiles-Mâles suivent le Chef, c'est le Grand Chariot,
où est aussi attelée une petite Etoile-Féminine.
La grande Etoile-Mâle observe, dirige son chariot
et apprend à sa jeune suite la bonne marche à suivre selon la parfaite
ordonnance du Ciel.
Issue de la jeune suite, trois petites très jeunes étoiles apparaissent une
à une au fil du temps.
Et puis un jour elles eurent l'idée de se rapprocher les unes des autres.
Alors par imitation elles formèrent un délicieux Petit Chariot,
un Chariot-Mâle évidemment, qui s'attela au précédent.
Toujours sous la houlette de l'éblouissante Etoile Polaire,
la jeune équipe s'épanouit.
Et puis, des années-lumière plus tard, il arriva un événement étrange.
On entendit soudain un vibrant éclat de rire.
Le Ciel, Maître de toutes choses fronça d'abord les sourcils
puis contemplant cette si jolie, si délicieuse toute Petite-Etoile-Fille qui
venait d'apparaître,
il détourna son majestueux regard et sans broncher laissa libre cours
à l'instinct débridé de la nouvelle venue.
Et savez-vous ce qu'il advint ? L'Etoile Polaire, superbe, intelligente et
généreuse, se laissa
capter par cette petite chose vibrante et désordonnée. Ce fut une belle
pagaïe là-haut !
Imitant l'Etoile Polaire, le Grand et le Petit-Chariot se lancèrent
dans une sarabande endiablée.
La Petite Etoile-Pâle, heureuse, ne fut pas en reste et participa
activement au désordre.
Et le Ciel, maître de l'ordre parfait, comment réagit-il ?
Pour la première fois depuis la création du Monde le Ciel osa penser
qu'après tout
un peu de fantaisie dans sa belle ordonnance était des plus agréables.*



*La photo traditionnelle du mariage de Michel et Claudette
au sortir de la mairie le 31 Décembre 1960.*

Écoutez ! Écoutez notre histoire : Imaginez un instant un merveilleux bonheur, une famille, une vraie, soudée où chacun est attentif aux autres malgré les soucis personnels, les obligations professionnelles et l'éloignement géographique.

Notre rencontre, ce fut le 3 juillet 1957. Un jeune moniteur et une monitrice de colonie de vacances, un appareil photo en bandoulière, occupent leur premier jour de congé à parcourir à Ecrilles « la butte aux cyclamens », un petit coin de Jura où la nature respandit. Le 31 décembre 1960 ces deux-là se marient. Il s'appelle Michel et c'est le plus merveilleux conjoint qui existe. Quarante neuf ans plus tard, ils sont toujours un peu fous et il n'est pas rare de les voir se bécoter dans la rue.

Trois tendres Fils, gentils, prévenants, attachants, viennent combler leur soif d'amour parental. Ils s'appellent Dominique, Sylvain et Olivier.

Et pour eux et avec eux de multiples activités occupent les loisirs. Quand l'aîné enfourche son vélo pour aller au foot, les deux jeunes vont prendre des cours de dessin. Nous allons au musée du Louvre inspecter les sarcophages égyptiens ou contempler les belles statues grecques. Nous filons escalader les grès en forêt de Fontainebleau. En forêt d'Ermenonville nous avons le choix, cueillir le muguet, la saison venue, nous vautrer dans la Mer de sable ou visiter le zoo de Jean Richard (qui n'existe plus). Notre grand jardin, son bac à sable, sa petite forêt de merisiers font une aire de jeux très agréable. Nous ne vivons pas tous les cinq en vase clos. Le week-end la maison est rarement vide et la nourriture abondante. Mémé Yvonne et Pépé Raymond les parents de Michel, habitent à quelques kilomètres de chez nous et grimpent allègrement la côte. Maman, dite Denise, et son mari Henri viennent aussi se joindre à nous. Mon Papa Jean est décédé six mois après notre mariage. Ma petite sœur Evelyne, le petit frère de Michel, Martial, des cousins, Sylvie, Alain, sans compter des amis et

les amis des enfants font bruissier notre vaste maison de rires et de cavalcades.



Nos trois Fils viennent entourer de leur amour les 70 ans de Michel à Montpellier le 17 février 2009.

Les grandes vacances nous entraînent au loin pour environ deux mois. Cela ressemble étrangement à un déménagement. Camper ? Oui ! Mais avec une bonne literie, un coin cuisine et un vaste espace servant de table pour les repas ou de refuge-salle de jeux en cas de pluie. Et cessez donc de rire quand je vous annonce comment nous avons toujours choisi notre nouvelle voiture. Confortable, certes, mais un mètre à la main pour mesurer le volume du coffre ! Qui à part nous peut avoir une idée aussi farfelue ? Et hop ! En route pour les plus beaux, les plus sauvages coins de Bretagne et les îles de l'Atlantique : Belle-Île en mer, île d'Yeu et île d'Oléron.

Nos enfants devenus adultes s'éloignèrent de nos activités estivales. En effet Dominique amoureux fou de Marie-Andrée, bel oiseau des Iles venu de la Martinique, se maria le 1^{er} juin 1991. Ainsi naquit Ghislain. Quelques années plus tard, Sylvain

éblouit par la beauté indienne d'Annick déserta à son tour notre foyer et se maria le 9 avril 1994. Ainsi naquit Hugo. Et alors là, ce fut pour nous le délire : devenus grands-parents, nous apprîmes à nos petits-enfants la joie et la liberté du camping !

L'éclipse de soleil

L'Éclipse totale de soleil du 11 Août 1999 fut l'occasion d'un camping familial exceptionnel. Toute la famille, 9 personnes, s'installa du 9 au 13 Août au lieu dit Etennamare à Saint Valéry en Caux en Normandie.

Et oui ! Vous avez bien lu, même notre grande Marie-Andrée accepta ces jours-là de plonger sous une toile de tente, non sans avoir inspecté minutieusement les recoins de crainte que quelque fourmi ou autre scandaleuse bestiole ait pu s'introduire sous son toit ! La chance fut avec nous, il faisait beau. Le long d'une haie nous avons installé, tables, chaises pour un succulent petit déjeuner tous ensemble. Notre seul et constant souci était notre petit Guillaume qui du haut de ses seize mois filait à vive allure. Tu jettes un regard il est à côté de toi, puis hop ! voilà notre coureur des bois déjà arrivé près de la grande allée où circulent les voitures sortant du camping. Il marche totalement seul et sûr de lui depuis le 4 juillet à Arcachon. Trouvant que marcher à quatre pattes les mains dans ce sable humide était répugnant, il se redressa, écarta ses petites jambes et fila rejoindre ses parents à quelques mètres de là.

Le 11 au matin branle bas de combat. La nourriture du petit, le repas froid pour tous, les chaises basses, les vêtements chauds et les lunettes noires spéciales éclipse s'entassent dans nos voitures. J'oubliais le principal, les appareils photos, des tonnes de pellicules sans oublier le génial petit montage permettant de regarder l'éclipse.

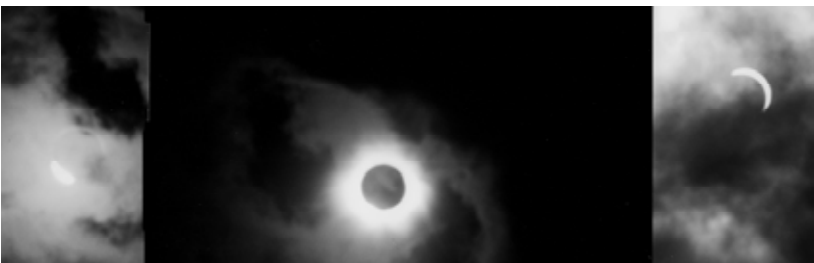
Nous trouvons un endroit idéal, plat et bien dégagé non loin de la falaise qui borde la mer. Quelques nuages nous contrarient un peu et nous souhaitons qu'ils disparaissent le moment venu. L'attente nous paraît longue.

Les goélands poussent leurs cris sinistres, le ciel est clair, l'herbe douce, la température agréable. Soudain de cette marée humaine calme et muette on entend : « ça commence, ça commence », répété comme un écho par des centaines de voix.



Au matin du 11 Août 1999, au bord de la Manche à Saint-Valéry-en-Caux, la famille munie de lunettes spéciales et d'une boîte magique se prépare à observer l'éclipse solaire.

En effet voilà la lune qui semble croquer un coin de soleil. Petit à petit la nuit tombe, le vent se lève, il fait vraiment froid, nous enfilons nos tenues hivernales. Soudain un silence total s'installe, les oiseaux désorientés sont devenus muets. Une étrange odeur envahit l'atmosphère et nous environne. La petite voix de Hugo s'élève soudain : « Pourquoi on ne va pas faire dodo ? ». Les adultes affairés prennent des tonnes de photos. A un moment l'un d'entre nous dit : vite une pellicule je n'en ai plus !



Évolution de l'éclipse solaire du 11 Août 1999 vue des falaises de Saint-Valéry en Caux. De gauche à droite, ce montage de trois photos montre successivement, dans un halo nuageux: la phase croissante de l'éclipse partielle, l'éclipse totale (12h20-12h22) et la fin de la phase décroissante de l'éclipse partielle.

Ce spectacle unique dure longtemps. Progressivement, tout doucement la lumière de nouveau réapparaît mais les êtres humains restent figés, comme extasiés, personne ne parle. Les appareils photos cessent de s'élever vers le ciel et se tournent vers les groupes familiaux. Plus tard à l'école le jeune Hugo alors en petite section groupée à une grande section, racontera à sa classe et à la maîtresse étonnée cette journée où le soleil disparut en plein midi. A la sortie du soir, la maîtresse dira aux Parents qu'elle avait été éblouie par l'exactitude des faits rapportés par un enfant si jeune.

Ghislain et Gildas



Ghislain, 5 ans, est heureux de camper avec Michel et Claudette aux abords du Lac d'Estaing dans les Pyrénées en Juillet 1997.

A deux ans le beau et calme Ghislain campait déjà à Oléron. Voyant certains enfants faire pipi debout le long des grands pins il lui fallut quelques essais pour ne pas trop inonder le short. Avec lui nous partîmes dans les Pyrénées. A mille mètres d'altitude, un 13 juillet, nous fûmes surpris par une bonne neige mais, en bottes et en gros anorak, nous jouâmes comme des fous ! Un jour que nous marchions tranquillement sur un sentier herbeux nous entendîmes un hurlement de terreur. Notre petit bonhomme, qui à l'ordinaire marchait toujours devant nous, ce jour-là cueillait un bouquet de pâquerettes et se trouvait derrière. Il criait : « Y'a un monstre dans l'herbe ! Un monstre géant ! ». Michel soulève le petit et s'efforce de le calmer. Nous pensons à

un serpent, rien ! Et puis nous apercevons deux magnifiques papillons accouplés faisant quelques intimes cabrioles.

C'est un enfant d'une grande sensibilité. J'écrivais régulièrement aux parents pour donner des nouvelles. Ghislain serré contre moi me regardait faire. Dans mon bloc courrier j'avais de grandes photos de Dominique et de Marie-Andrée. Soudain quelques gouttes tombent sur ma carte postale, mon tendre garçonnet pleurait en silence. Instantanément j'abandonnai le stylo qui glissa sur le fauteuil bas. Nous partîmes jouer au ballon et acheter une glace au bar du camping. Maintenant mon Ghislain a dix-sept ans et me dépasse de deux têtes.

En juillet 2004 nous étions tous les trois à Brest pour assister à la grande Fête de la Marine à Voile. Une démonstration époustouflante, depuis les répliques des voiliers historiques jusqu'aux grandes barques vaudoises en passant par les Tangwas éthiopiennes. Le ciel est lumineux, quelques nuages blancs se marient aux grandes voiles : Nous prenons de très belles photos. En juillet 2005 nous sommes en Suisse, à Zermatt. Le temps ne nous fut guère favorable et il a fallu à Ghislain une grande persévérance pour pouvoir contempler, entre les nuages, le fier Cervin. Là encore nos appareils photos s'échauffèrent.

En juillet 2007 nous grimpons les Volcans d'Auvergne. Malgré la chaleur, Michel et Ghislain n'hésitent pas à faire la montée des Puys de la Vache et de Lassolas, cratères égueulés dont la lave filant vers le sud a emporté avec elle les projections, bombes et scories tombant de ce côté-là. Nous visitons aussi l'intérieur du Volcan de Lemptégy. La structure souterraine de ce type de volcan est là sous nos yeux. Tu vois tout, les cheminées, les projections de teintes différentes selon la nature des roches éjectées, la faille, les coulées. C'est là qu'on devrait emmener tous les élèves à qui l'on parle de volcans.



Ghislain a atteint aisément la crête du Puy de la Vache et s'appuie nonchalamment sur une majestueuse projection volcanique. Au fond on aperçoit le caractéristique Puy de Dôme. Le 17 Juillet 2007.

Et pour terminer notre séjour, l'incontournable journée à Vulcania. Dans le vaste cône à ciel ouvert qui sert d'entrée, le volcan s'éveille, gronde, presque aussi vrai que nature. Tout au fond du cratère la surface de la lave se ride, rougeoie, se fend, les explosions commencent, le bruit s'intensifie, la fumée s'élève. Après une phase maximale, le phénomène volcanique perd de son intensité. Le volcan s'assoupit. Pour avoir longuement observé la formation d'un authentique volcan au pied de l'Etna, je trouve que ce « montage » est parfaitement réussi. Maintenant entrons dans une salle de projection. Projection en 3D : La terre en pleine gestation s'affole. L'éruption gigantesque du Cantal met un désordre indescriptible dans la vie des animaux préhistoriques. La terre tremble, mon siège aussi. Un mammoth gigantesque se cabre puis se précipite vers nous. La terre a de violents soubresauts, mon siège aussi. Je hurle, je fais des gestes désordonnés, il va sortir de l'écran, il va m'écrabouiller. Non ! il

meurt sur place en pleine Auvergne naissante où l'on a retrouvé son squelette il y a un siècle. Ghislain et Michel ne disent rien, ils rigolent même ! D'une anfractuosité sort une monstrueuse femelle serpent. Elle aussi veut fuir et nous crache son épouvantable venin à la figure. Je m'essuie avec horreur. Je ne sais plus trop où j'en suis, je hurle et je me débats. Ses petits sortent eux aussi et je les sens, humides, glacés qui m'enserrent les jambes. Je me demande si je ne me suis pas sur le point de m'évanouir. Quand la lumière se rallumera enfin, je suis malade, je titube, j'ai perdu mes lunettes et dans mon extrême agitation, mon sac à main a voltig   à un mètre de moi. Michel sort une somnambule qui ne refera pas surface de la journée. Ghislain et Michel, apparemment peu ou pas du tout   motionn  s, ont une faim de loup et avalent de succulents et copieux sandwiches !



*Ghislain au cours d'une balade sur la Côte sauvage à l'  le d'Yeu,
22 Août 2008.*

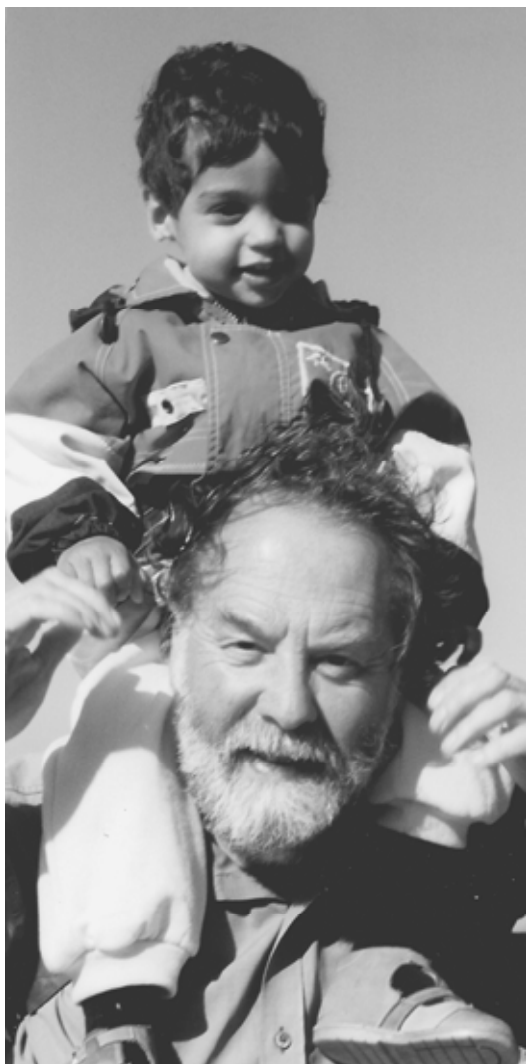
C'est fin juillet-début août 2008 que nous avons ensemble parcouru l'île d'Yeu à pied, ses côtes sableuses, ses côtes rocheuses, pénétré à l'intérieur des terres pour apercevoir les mystérieux dolmens et menhirs. Au cours de ces balades nous fixons nos souvenirs afin de les transposer sur nos écrans. J'espère avoir assez d'énergie pour l'emmener sur les pentes de l'Etna.

Le grand Gildas campa plusieurs années avec nous. Gildas c'est le fils aîné du premier mariage de Marie-Andrée. Il avait sept ans quand nous l'avons connu. Nous donnâmes tout notre amour à notre premier petit-fils. Avec nous il escalada prestement les pentes des Pyrénées. Il campa aussi à Port La Chaîne. Maintenant il a vingt-sept ans et a lui-même un fils.



Gildas, qui vient de fêter ses 16 ans, est en vacances avec nous au Camping de Port-la-Chaîne l'été 1998.

Les cousins



Hugo 2 ans, tout content d'être perché sur les épaules de Michel, parcourt le Chemin des Douaniers à Ploumanach en Juin 1998.

Durant des années, à partir de 1998 me semble-t-il, nous avons adopté le camping de Port La Chaîne près de Pleubian. Nous sommes dans un parc ombragé. La grande allée bordée de feuillages, de fuchsias et autres arbustes fleuris nous conduit directement vers un petit sanitaire entouré de splendides hortensias aux teintes variées. Nous avons un emplacement loin du bruit. C'est l'idéal, car là, pour la première fois Annick et Sylvain nous laissèrent, le cœur gros, leur magnifique Hugo au regard de braises et à la chevelure frisée aux reflets d'ébène. Quand ils fermèrent leur portière le petit tapa à plusieurs reprises et de toutes ses forces sur la voiture. Il avait compris qu'il était abandonné et pleurait de toute son âme. Nous pleurâmes avec lui ainsi que Sylvie et Philippe, les propriétaires du camping. Heureusement ce petit bout d'homme nous connaissait bien et s'habitua très vite à la vie en camping. Cela l'amusa beaucoup d'enfiler un beau survêtement et de courir devant la toile dès le biberon avalé. Il comprit aussi que le bloc sanitaire étant un peu éloigné, nous nous y rendions ensemble avec tout le matériel pour la toilette. Au bout de quelques jours vers les cinq heures, je fus surprise de l'entendre dire : « carte ». Mais que voulait donc dire mon Petit Hugo qui ne faisait pas encore de vraies phrases ? Il répéta « carte ». Et soudain je compris. Tous les jours je lui disais : « Viens, je prends la carte de téléphone et on va parler à Maman et Papa ». Merveilleux enfant ! A partir de cet instant, tous les jours à cinq heures Hugo serrait très fort la précieuse carte. Le chemin depuis notre coin tranquille jusqu'à l'entrée du camp était un peu long. Mais très vite il repéra la cabine et ce fut la joie des échanges quotidiens. Un soir je mettais la table dehors car il faisait très beau. Je le vois prendre les serviettes les poser sur les assiettes et dire « A Hugo, à Gilin, à Papy, à Mamy » sans se tromper de couleur. Mamy fondit de tendresse.



Michel, Ghislain 7 ans et Petit Hugo 3 ans sur la plage de sable et de galets de Port-la-Chaine à l'été 1999.

En 2000, nous choisissons un camping spécialement adapté aux enfants. Nous allons donc à Calviac dans le Lot. Notre tout jeune et tout timide Guillaume, tout juste âgé de vingt-six mois, campe pour la première fois. Il est tout sourire et très à l'aise dans ce nouveau décor. Il faut dire que Hugo prend son rôle de grand frère de quatre ans très au sérieux. Hop ! On s'assoit pour se brosser les dents au grand air, Hop ! On retire les belles bottes bleues pour se glisser dans la

chambre. Papy et moi sommes charmés. Cependant nous devons le protéger des taquineries constantes de l'aîné du trio. Pas facile, car du haut de ses huit ans, Ghislain joue au chef ! C'est incroyable, le matériel que nous avons amené : trois vélos pour nos trois garçons de tailles et de modèles adaptés à leurs âges. La joie, les rires, éclatent lors de courses sur la grande allée plate. Certaines allées étant bien en pente, on ne s'y aventure pas trop. Aïe ! Ghislain vient de faire une chute retentissante en doublant le tricycle de Guillaume.



*Au Camping « Les 3 Sources » à Calviac en Périgord, été 2000 :
les 3 garçons font du vélo.*

Mais nous avons aussi un grand sac, des crayons de couleurs, des livres, des nounours, des doudous, une foule de petites voitures, un jeu de boules en plastique, des ballons... Tout le monde mange bien car Papy fait les courses en fonction de ses convives. Sieste oui mais pour le plus jeune seulement. Bref, c'est un excellent séjour. Les jeux d'extérieur, vifs, colorés, sans aucune aspérité sont exactement adaptés à l'âge des enfants depuis le tout petit jusqu'à l'adolescent. Mais nous les adultes nous sommes gênés par le fait que ce camping est

tenu par des Hollandais vivant entre eux, voir sectaires. Nous n'y reviendrons pas.

A Port la Chaîne, les années suivantes, c'est la détente avec nos trois enfants. Guillaume a grandi et chaque matin la piscine voit apparaître « mes quatre hommes ». Ce camping c'est le plaisir simple et les activités sympathiques. Quand je n'ai pas le courage de faire mes deux repas par jour, il m'arrive de commander des plats chauds et chacun y trouve ce qu'il aime. L'après-midi nous allons en promenade. Ah ! Le soir à l'heure du coucher ! La tente étant très grande le petit Guillaume a son duvet dans notre « chambre ». Les deux autres organisant certains soirs un chahut monstre qui fait trembler leur coin, cris, fou rire et autres fantaisies. Intervention énergique de Papy qui les menace de leur faire passer la nuit dehors sans matelas ni duvet. On n'entend plus alors que quelques conversations à voix basses... pendant quelque temps.

Le Camping de Port La Chaîne bien que situé au bord de la mer n'encourage guère à la baignade. La plage de sable est sous les vents dominants et l'eau est froide. Mais le camping a son aire de jeux, sa piscine toujours impeccable, le ping-pong. Quand le temps est incertain nous allons parfois faire un mini-golf à la sortie de Pleubian sur la route de Port Béni.

A quelques dizaines de kilomètres à la ronde de multiples sorties nous attirent. Ce matin il fait très beau et nous découvrons Port-Blanc, son sable magnifique où chacun peut exercer son talent d'artiste. La récompense ? « Les Embruns », c'est la meilleure crêperie à des lieux à la ronde disent nos trois enfants en fins connaisseurs.

Un lieu très intéressant, le Centre de Découverte du son, avec le sentier magique du bois de Cavan, attira les enfants, nous étonna et fut une source de connaissance. Le thème : « Écouter et faire du bruit. »

Le village gaulois à Pleumor Bodou est passionnant. Chaque été nous ne voulons pas manquer une telle journée. Dès l'entrée tu essaies de massacrer ces Romains qui osent

attaquer notre camp gaulois retranché. Si tu es fatigué de ces joutes, monte dans le village africain où les jeux traditionnels font la joie des enfants et des grands. Le labyrinthe situé en contrebas de ce village intrigue longtemps les trois enfants et le Papy. Hugo sans hésiter dit : « J’y vais », et disparaît. Guillaume et Mamy fixent la gueule béante du rocher, s’inquiètent, trouvent le temps long. Et soudain Hugo triomphant, réapparaît. Guillaume et Papy essayèrent deux fois. Ils finissaient toujours par en sortir, mais, comme disait Papy, « c’est bien par surprise, et sans comprendre quel maléfice tortueux nous avait menés dehors ! » Un peu de détente maintenant ? « Allez les enfants, je vous emmène faire un tour en barque sur le lac » propose Michel. Sanglés dans leurs gilets, les voilà partis, Papy ramant sagement. J’appris par la suite qu’il avait ensuite autorisé les garçons à prendre les rames en mains. Il paraît que le trajet devint alors par moments fort sinueux, passant parfois sous des branches si basses qu’il fallut se coucher dans la barque. Mais les enfants revinrent triomphants, en rameurs presque accomplis.



Le « Parc Gaulois » à Pleumeur Boudou sur la superbe côte de Granit Rose en Bretagne. Papy Michel initie ses trois Petits-Fils au maniement des rames. Et pour que les quatre rameurs soient à l'unisson, croyez-moi, ce n'est pas si simple! Été 2004.

Le Zoo de Trégomeur près de Saint Brieuc est un endroit charmant en pleine nature. On y vient avec nos chapeaux de soleil, notre repas, nos boissons et on y passe la journée. Il n'est pas très grand, on descend, on suit le cours d'eau, on regrimpe, on passe un pont en dos d'âne. Tu peux observer les plus grands quadrupèdes, les lémuriers, les oiseaux et j'en oublie, la panoplie est si vaste et le plaisir immense. Et quand on a bien contemplé tous les animaux on fonce à l'aire de jeux. Papy Michel a même osé faire des culbutes sur la base de la fusée spatiale en plastique blanc et rouge. Encore une excellente journée.

C'est aussi au camping de Port-la-Chaîne que Merlin l'enchanteur s'est immiscé dans nos calmes vacances familiales, et ceci plusieurs années durant. Un matin de juillet 2002, au réveil, les trois enfants ne retrouvent plus leurs porte-monnaie. Ils découvrent alors, accroché à la toile de tente, une feuille de parchemin où figure un texte écrit dans une langue inconnue. Après une longue réflexion, Papy s'exclame : « Mais c'est codé ! ».

Le déchiffrage fut ardu, mais près d'une heure plus tard la lumière se fit. Imaginez-vous que Merlin avait été appelé à l'aide par les elfes. Comme vous le savez, ceux-ci vivent de ci de là dans les landes bretonnes. Ces elfes là protestaient contre les piétinements sauvages de l'herbe verte du camping par notre trio de footballeurs impénitents. Merlin conviait les enfants à un jeu de piste dans les chemins creux très prisés des elfes avoisinant le camping, en prenant bien soin de ne pas les déranger. Guillaume fut le premier à retrouver son porte-monnaie, puis Hugo, un peu plus loin. Ghislain eut un peu plus de mal il réussit cependant à recouvrer son porte-monnaie. Lequel était, comme pour ses cousins, accompagné d'un petit cadeau de Merlin.

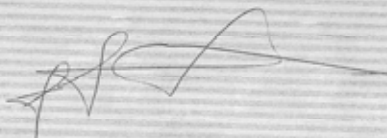
Naibuelp el 12 lioa 2005

Ho Emuallig te Oguk,

Sec stiduam Golradnab m'tno
elov sov xuaedac ! Sli sel tno
sehac snad ruel uactâhc terces:
l'éella etrevuoc ed ZENE RAV.

Boop revuorter sov xuaedac,
zella à TROP INEB te zenerp el
reitnes larottal ed ednary
éennodnar GR 34.

Siam noitnetta xua
stnâhcém Golradnab!



Nilsem l'ruetnahene

Un message codé de Merlin. Il nous faudra de la patience pour le déchiffrer
et suivre les instructions nous permettant de partir vers la bonne piste.

Été 2004.

Merlin l'enchanteur se rappellera à notre souvenir presque chaque année. Il y eut une année terrible où la recherche du trésor du capitaine Flint nous prit deux jours entiers. Merlin nous avait appris que le trésor du pirate pouvait se trouver dans un lougre de faible tonnage échoué depuis de très nombreuses années dans les vases de la rivière Trieux, non loin du château de la Roche Jagu. Pour y parvenir, il nous fallut marcher de longues heures dans la lande piquante, à la recherche des signes de piste accrochés aux arbres par Merlin, mais que de mystérieux cavaliers n'hésitaient pas à subtiliser. En fin de journée, épuisés, peu après le confluent avec le Leff, nous arrivâmes en vue de l'épave, malheureusement inaccessible. Sur la rive où nous nous tenions finissait de pourrir la barque avec laquelle le pirate avait tenté de rejoindre la terre ferme. Y trouverons-nous les trésors de Flint ? Damnation ! Dans la barque, un simple coffre de marin en bois contenant du tabac, la clé d'un cadenas et... et... la carte d'une île ! La carte de l'île au trésor !

C'est alors que nous découvrîmes que l'île au trésor se nommait l'île Blanche. Serait-il possible qu'il s'agisse de l'île Blanche située un peu au large de Port-la-Chaine ? Nous verrons cela demain. A marée basse en effet, cette île est accessible à pied sec pendant quelques heures. Guillaume vient de m'envoyer un petit texte très gentil. « Je me souviens une fois où on était allé sur une île en traversant un petit bout mais un très petit bout de la Manche, je crois. Mamy, tu avais peur de te tremper les pieds et aussi que la marée monte et qu'on soit bloqué mais tu avais pris ton portable pour demander au voisin de nous ramener avec leur bateau. Guillaume. »

Le lendemain, à l'heure due nous sommes sur place tous les cinq, la carte en mains. Hourra ! A l'endroit indiqué sur la carte, sous un petit amoncellement de galets, nous découvrons un coffre... Hourra ! Notre clef tourne dans la serrure et l'ouvre : il s'agit bien du coffre de Flint. Il contient trois belles boussoles. « Pour moi, poursuit Guillaume, c'était une boussole pour

enfants, car j'étais petit et pour Ghislain et Hugo de vraies boussoles de marin ». Une de plus que dans le coffre de Bill Bones...



Nous voici sur « l'Ile Blanche » proche du Camping de Port-La-Chaîne. C'est notre « Ile au Trésor ». Après deux jours de cheminement sur la piste, message après message, nous avons enfin les trésors. Notre joie éclate. Quel bel Été 2004 !

Au bout de huit années Sylvie et Philippe décidèrent de ne plus tenir le Camping de Port La Chaîne. De cette région, nous avons parcouru les moindres lieux intéressants et nous décidâmes de piquer la tente ailleurs.

En 2006 nous nous installons avec Ghislain au Camping « Les Pins » dans la presqu'île de Crozon-Morgat. Sylvain et Annick, qui ont loué une maison dans la région, à Saint Nic Pentrez nous amènent Hugo et Guillaume. Chaque matin de bonne heure Michel conduit au centre nautique de Crozon nos trois garçons, équipés en vrais professionnels afin de pratiquer l'initiation au kayak de mer pour l'aîné et à l'Optimiste pour les deux plus jeunes. Ce stage dure deux semaines. Nous les récupérons, exténués, affamés, parfois trempés. Il arriva que le kayak de Ghislain se retourne, à l'occasion d'une manœuvre Hugo, trop sûr de lui, fit un bond sur son Optimiste mais se retrouver... à côté ! Guillaume, lui, sut s'éviter ces désagréments.



Ghislain, sportif et élégant fait du kayak de mer et réussit son examen à Crozon en Juillet 2006.

Les photos des après-midi montrent une équipe d'affalés sur des chaises longues à l'ombre des Pins. Pour Dominique et Marie Andrée, venus rechercher Ghislain, nous avons loué une chambre chez Mme Kersalé non loin de nous, ce qui leur permet de prendre les repas à notre vaste table familiale. Le jour venu, ils récupérèrent Ghislain et son matériel, filèrent rapidement sans se soucier de l'ensemble du gros matériel. Une pluie violente se met à tomber. Papy installe nos deux jeunes dans la voiture et toute la journée Michel et moi plions, vidons le contenu de la grande toile. Un cauchemar ! Nous sommes trempés jusqu'aux os, nos pieds pataugeant dans des baskets innommables...

En 2007, pour la première fois, nous louons un mobil-home au camping Le Panoramic à Teldruc sur mer, toujours dans la presqu'île de Crozon. Curieusement cela nous semble petit alors que la surface de notre grande toile ne devait pas être plus vaste. Heureusement pour Ghislain, il disposait de la

plus grande chambre : sa propre toile plantée sur notre terrain. Les trois garçons ayant décidé d'un commun accord que, franchement, pagayer, louvoyer, tirer des bords, affronter la houle en sortant du port, tout cela était bien fatigant. Les vacances seraient donc « cool ». Faire du tennis, juste au-dessus du camp, oui ! Un peu de ping-pong, et à la rigueur un peu de piscine. Une telle décision nous laissa sans voix. Bon : à la rigueur quelques bonnes crêperies valaient aussi un déplacement ! Nos petits-fils avaient choisi des vacances de retraités ! La lecture ? Si les plus jeunes choisirent de vrais livres, l'aîné refusa tout cadeau car il ne voulait que des mangas. Papy Michel entraîna quand même son équipe à quelques sorties géologiques et quelques courtes marches. Comme ils profitaient du grand air et d'une nourriture abondante nous rendîmes à leurs parents des enfants beaux et forcis...

Les volcans d'Auvergne

Première semaine d'août 2008. Michel nous organisa des vacances volcanologiques en Auvergne. Le 31 juillet au matin, Michel, Hugo, Guillaume et moi quittons Escalquens pour filer vers le Velay. Après Mende, le paysage devient sauvage et superbe. Quelques dizaines de kilomètres plus loin, à 1286m d'altitude, la sympathique Auberge de la Poste, construite dans une vieille grange nous accueille et chacun de nous dévore de délicieux mets régionaux. Face à l'hôtel, nous découvrons à notre grande surprise le gisant de Du Guesclin, tué ici même, à Châteauneuf de Randon, en 1380 lorsqu'il menait le siège de la ville fortifiée.

Allez, en route, le Velay est tout proche maintenant. Nous partons vers les sources de la Loire, au pied du Mont Gerbier des joncs. Le temps est superbe et la lumière du soleil couchant souligne le fier profil des « sucs » de phonolite, la « pierre qui chante », se dressant jusqu'à 1500m d'altitude au-dessus du plateau. Nous admirons le Gerbier de Jonc, nous nous intéressons aux sources de la Loire, chaque restaurant étant sûr que sa source est celle à l'origine du fleuve. Puis nous prenons un excellent goûter de tartes aux myrtilles empreintes de tous nos souvenirs.

C'est à la nuit tombée que nous sommes accueillis à l'Herminette, maison d'hôtes très sympathique genre chalet de grosses pierres capable de résister aux tempêtes de neige fréquentes à 1200m d'altitude. Les repas y sont excellents, copieux, et chaque jour nous révèle de nouvelles recettes du pays. Au réveil le lendemain, surprise: un dense brouillard à couper au couteau bouche totalement la vue. Nous partons cependant, admirons les toitures en chaume neuf des maisons de notre village de Bigorre, puis allons jeter un coup d'œil aux coulées de basaltes de Saint-Clément. Nous voulons grimper au sommet du Mézenc. Un brouillard intense annonce des orages

violents. Retour à l'Herminette où nous jouons à des jeux de société jusqu'à l'heure du dîner en regardant la pluie tomber.

Le lendemain, c'est le grand jour : il fait beau et mes hommes avec leurs sandwiches vont pouvoir grimper au sommet du Mézenc, le point le plus haut du Velay avec ses 1 752 m. Deux heures plus tard, ils me racontent leur ascension rapide, Hugo et Guillaume en tête, leur pique-nique à l'abri d'un rempart de pierraille pour se protéger du vent et la splendeur du panorama au sommet. Michel, qui a passé plus d'une année à étudier la géologie et le paléomagnétisme de cette région, me dira qu'il n'a jamais vu ce paysage avec une pareille netteté et une telle palette de couleurs.

Le lendemain 2 août nous quittons le Velay pour l'Auvergne. En chemin, nous nous arrêtons pour visiter le petit musée du village de Chilhac, juché sur une énorme coulée de basalte déployant de superbes orgues basaltiques. C'est là, sous la coulée, que furent découverts les squelettes d'animaux qui vivaient dans la région deux millions d'années plus tôt : certains sont maintenant cantonnés en Afrique (Hyène, gazelle, rhinocéros...), d'autres ont à jamais disparu comme le tigre à dents de sabre, le mastodonte et l'énorme Mammouth méridional.

Le soir, nous nous installons à l'Hôtel « Le relais des Puys » qui domine Clermont-Ferrand, ce qui nous permet d'être proches de nos futures excursions. D'abord Vulcania. J'avais raconté mes terreurs aux garçons. Eux étaient tout hilares en sortant de la projection 4D (la quatrième étant la sensation tactile), et ils ont illico repris la queue pour la vivre une seconde fois ! Ils ont beaucoup aimé ce lieu et, comme nous avons pris une Carte Pass, nous avons pu revenir les jours suivants. La visite de l'intérieur du Volcan de Lemptégy m'a par contre un peu déçue. J'ai trouvé qu'à la différence de la première fois, avec Ghislain, le parcours était hâtif et la présentatrice assez expéditive dans ses explications.

La montée pédestre au sommet du Puy de Dôme était l'objectif suivant de mes marcheurs. Michel et ses acolytes effectuent la montée à pied en empruntant le chemin gallo-romain qui débute à la base d'un autre flanc du volcan. Mamy figée attend en vain le bus, des travaux empêchant toute circulation vers le sommet. Finalement l'autorisation est donnée aux voitures individuelles de passer le péage. Un couple sympathique m'emmène et j'arrive au sommet peu de temps avant mes hommes.

Pas le moins du monde fatigués, les enfants arrivent en courant avec Papy, en sueur, à leur suite et un peu surpris d'être déjà arrivés au sommet. Le sentier qu'ils ont suivi est le chemin de charroi qui a permis aux gallo-romains de hisser au sommet les blocs de « domite » (une roche volcanique compacte de couleur gris clair) destinés à la construction du temple de Mercure. Ce sentier est large, pentu, il monte régulièrement mais c'est surtout le soleil et la chaleur qui ont éprouvé mes marcheurs. Une faim de loup tiraille l'estomac de mes grimpeurs. Le temps est beau et après avoir choisi de bons plats, nous squattons une table à l'extérieur du restaurant panoramique. L'après-midi nous parcourons tous les circuits du sommet, photographions le temple de Mercure, incroyable édifice gallo-romain construit à 1465m d'altitude et, surtout, nous dominons la ribambelle de superbes volcans à cratère entourant le Puy de Dôme. Enfin, de « vrais » volcans ! Quelques jours plus tard, pour nous en convaincre, nous sommes montés jusqu'au rebord de l'un d'entre eux, le Puy de Côme, avant de descendre casse-croûter au fond du cratère, allongés sur l'herbe fine qui en tapisse le fond. En cette première semaine d'Août nous avons vécu parmi les volcans éteints. Il ne restait plus qu'à aller voir des volcans en activité.

En 2008, pour la première fois les trois cousins ne passèrent pas les grandes vacances avec nous. Mais pourquoi donc, pensez-vous ? Je vous vois tout de suite insinuer que notre système éducatif manquait de sévérité, de rigueur pour

des enfants grandissant. Raté ! Au printemps nous avions offert à Hugo et Guillaume – Ghislain n'étant pas intéressé – un voyage unique aux Iles Lipari. Annick et Sylvain eurent le cœur gros car pour leurs quarante ans respectifs, en ce beau mois d'avril, les garçons n'étaient pas avec eux. Et cette année-là parents et enfants passèrent ensemble la plupart des vacances d'été. Quant à Ghislain, il fit de même, s'envolant pour plusieurs semaines avec ses parents vers les plages ensoleillées et chaudes de la Martinique.

Le voyage aux Iles Eoliennes

Printemps 2008. Le 14 avril à 22 heures notre somptueux navire La Suprema quitte, sirènes hurlantes, le port de Gênes en direction de la Sicile. Pour nous, ces escaliers majestueux où les rampes de cuivre resplendissent, où de vastes glaces et les lustres brillent de mille feux évoquent les splendeurs du Titanic. Hélas, trois fois hélas, durant une longue vingtaine d'heures la mer agitée nous bousculera. Au matin nos enfants seront vaseux et nous aurons tous mal dormi car trop secoués. Et pourtant nous avons une si belle cabine externe avec vue sur la mer !

C'est deux jours plus tard que nous arriverons en aliscafo à Lipari. Le lendemain, nous avons loué une petite Fiat pour faire le tour de l'île, munis d'un marteau en authentiques géologues que nous sommes. Nous partons d'abord vers le nord. Notre premier arrêt est une belle carrière d'une blancheur immaculée qui surplombe la mer. Cette roche est surprenante de légèreté. « C'est une pierre ponce, dit Michel, la seule pierre qui peut flotter sur l'eau ! ». Une pierre qui flotte sur l'eau, et quoi encore ? Nous enfournons notre précieuse récolte dans la Fiat et reprenons la route pour nous arrêter quelques kilomètres plus loin. Derrière nous, le paysage est inoubliable. Dans le ciel au bleu léger, sans nuages, s'élève une blanche montagne conique, le Mont Pilato dont le pied baigne dans une mer au bleu profond. C'est le produit d'une formidable explosion volcanique, la plus récente de l'île de Lipari, qui s'est produite vers l'an 600. C'était une lave si visqueuse que les gaz en étaient restés prisonniers lors de l'explosion. Voilà pourquoi ces projections refroidies sont extrêmement bulleuses, et si légères.

L'après-midi, nous découvrons en bordure de la route l'ultime produit de cette éruption : d'épaisses coulées de laves sombres aux formes extravagantes de couleur noire, brune ou

rougeâtre. Elles sont difficiles et dangereuses à casser. « Ce sont des verres volcaniques, des obsidiennes, dit notre géologue, sous le coup de marteau, elles se brisent en fins éclats coupants. Il faut être très prudent et se protéger les yeux. » Ainsi fut fait, les hommes se passant le marteau pour dénicher le plus superbe des échantillons.

Deux longues journées s'écoulent. Mes trois aventuriers-géologues prennent le départ avec pique-nique et boissons sur l'aliscafo pour Vulcano. Récit de Hugo : « on grimpe Vulcano et à midi on atteint le sommet. Du sommet on aperçoit des dépôts de soufre et des fumerolles. Papy se dévoue et nous ramène un bout de soufre. Après être redescendus on prend un bain de boue (qui ressemble plutôt à de l'eau) chauffée par des sources thermales ». Au cours de la montée, Michel leur racontera combien ce volcan est dangereux. Les éruptions sont rares. La dernière date de 1889 et ses projections tapissent encore la partie inférieure du cône. L'explosion est toujours violente car la lave très visqueuse bouche la cheminée dans laquelle la pression des gaz augmente jusqu'au moment où le « bouchon » saute, projetant cendres et débris de roche jusqu'à plusieurs kilomètres de hauteur. Parfois, ce type d'éruption dite vulcanienne est à l'origine d'une nuée ardente qui dévale la pente à grande vitesse, détruisant tout sur son passage. Mais aujourd'hui, le monstre semble assoupi. Seules des fumerolles blanchâtres sulfurées frangent le bord du cratère vers le nord. Elles sont filmées en permanence et leur composition chimique régulièrement analysée. Depuis une vingtaine d'années, des « crises fumerolliennes » ont été observées, ainsi qu'un gonflement du volcan. Se réveillera-t-il prochainement ?

Mes hommes montent au point le plus élevé du bord du cratère, situé au sud. De là haut, la vue vers le nord est grandiose. A leurs pieds le fond du cratère, où un inconscient aligne des blocs pour former le nom de sa bien-aimée. Par delà les fumerolles, Vulcanello, formé de petits volcans des époques romaine et moyenâgeuse maintenant rattachés à l'île de

Vulcano. Puis, au-delà d'une étroite passe, tâches vertes parsemant l'océan chatoyant, l'ensemble des îles d'Eole : Lipari avec le Monte Guardia et, plus à l'ouest, celles de Salina, de Filicudi et d'Aliculi, à peine visible. Vers le Nord-ouest, voici l'île de Panarea et, au loin dans la brume, se devine le fameux Stromboli.



Guillaume et Hugo grimpeurs accomplis sur la crête sommitale bordant le cratère de Vulcano. A l'arrière plan, l'île de Lipari, le 19 Avril 2008.

L'arrivée dans notre logis fut inoubliable. Dès que les trois explorateurs ouvrirent la porte de notre chambrée, une horrible bouffée de soufre envahit la pièce. Le slip de bain de Michel avait une décoloration incroyable sur tout le dos. Papy avouera qu'il était resté de longues minutes dans le bain de boue, juste à l'aplomb de sources chaudes, jusqu'à ressentir une brûlure...

C'est le lundi 21 avril que nous prenons l'aliscafo pour Stromboli. Nous débarquâmes à Scari sur un maigre ponton. Là, une petite voiturette électrique vint nous chercher pour nous emmener à notre hôtel le «Villaggio Stromboli » situé dans le village de Stromboli. Ce village est sillonné par des ruelles sans trottoirs et si étroites que nulle voiture ne peut les emprunter.

L'homme conduit comme un fou dans ces ruelles exigües, prend les virages à 90°. Demi-tour sauvage, arrêt brutal, l'homme nous dépose à l'entrée d'un merveilleux hôtel genre palais oriental. Nous nous installons dans une spacieuse chambre avec vue sur le Stromboli et nous nous reposons. Les nuages descendent rapidement, le Stromboli perdant d'abord sa tête.

A la tombée du jour, nous montons dans une barque dans l'espoir d'apercevoir dans l'obscurité les explosions du cratère, réputées pour leur beauté et leur grande régularité. Il faut contourner en bateau la pointe nord de l'île pour atteindre la côte nord-ouest, là où débouche la fameuse « Sciara del Fuoco » le long de laquelle dévalent du sommet, lors des éruptions paroxysmiques, coulées et projections. Là, depuis la mer, le sommet du cratère est visible. Passée la pointe, il fait nuit noire. Nous sommes maintenant sous le vent et la mer est folle. Des vagues énormes soulèvent la barque où nous nous cramponnons. Guillaume est malade, Hugo et Papy font mine de rien. Mes mains s'incrustent dans le tapis posé sur la banquette. En nous menant un peu au large, les deux marins tentent en vain de nous permettre d'apercevoir le sommet du volcan. Mais le couvert nuageux le cache toujours à nos yeux. Pire, ce couvert nous semble de plus en plus bas. En pleine mer, face au vent, l'avant de la barque se soulève puis l'arrière s'abat brutalement. Délicieuse sensation de fin du monde. Et bien croyez-moi, quand nous accostâmes à Scari la première parole de Guillaume, blanc, défait, les lèvres décolorées fut « J'y retournerai ».

Le lendemain, Stromboli est sous le soleil mais des nuages couronnent toujours le sommet du volcan. Nous allons jouer sur la plage de sable noir d'une extrême finesse qui borde l'hôtel. J'en ramasse une poignée qui partira pour Montpellier. Des rochers volcaniques de formes fantastiques témoignent de l'arrivée, il y a peu, de laves encore brûlantes qui furent bousculées par la violence des vagues. Je photographie les trois héros perchés sur des montures mythologiques.



*Hugo et Guillaume sur le rivage volcanique d'un noir absolu de Stromboli.
Au loin le Strombolicchio, le 22 avril 2008.*

Adieu célèbre Stromboli qui vit Ingrid Bergman jouer dans le film du même nom, où les jeunes mariés viennent en voyage de noce, où tous les géologues et tous les grimpeurs partent à l'assaut de cette silhouette de volcan si caractéristique. Stromboli tu nous as trahis, tout ce parcours pour ne même pas apercevoir le bout de ton nez ! Tu ne perds rien pour attendre, tous les quatre nous avons fait le serment de revenir sous ton panache.

Le jeudi 24 nous sommes de retour à Gênes, chez Fiorella et Armando. C'est un grand jour, les Dix Ans de notre Guillaume. Il fait beau et bien sûr, notre première visite est pour le Grand Aquarium de Gênes à côté duquel le nôtre ressemble à une puce. Les quatre garçons jouent longuement au ballon puis rentrent dans la maison faire des jeux de société. Vers cinq heures nous filons tous en ville afin de visiter les quartiers historiques. Ce soir Guillaume est à l'honneur et un grand repas de fête est prévu avec les grands-parents chez Fiorella et Armando. Et, délicate attention, un gâteau et des

bougies sont présentés au grand Guillaume. Je trouve merveilleux que Fiorella ait trouvé le temps d'aller à Gênes à la recherche d'un cadeau alors que dix personnes vont dîner chez elle. Et son cœur de mère a trouvé juste d'offrir également un cadeau à Hugo ! Une autre personne extraordinaire, c'est la maman d'Armando. Cuisinière hors ligne, dynamique, joyeuse, rien ne lui semble impossible, rien ne lui résiste. Le papa d'Armando est plus discret. Nous nous couchons fort tard ! Demain c'est déjà le retour vers la France mais nous nous sentons si bien entre amis que l'on n'a pas envie de partir.

Le vendredi 25 avril nous sommes de retour en France. A 22 h nous arrivons enfin chez Thérèse où les garçons doivent séjourner. Annick est là et, courageuse, reconduira sa petite troupe jusqu'à Escalquens. Merveilleuse Thérèse qui se met, à pareille heure à nous faire frire de délicieux beignets indiens que les enfants et nous engloutissons avec délectation.

Nous sommes tristes d'abandonner Hugo et Guillaume avec lesquels nous formons une sacrée équipe. Retour à Montpellier vers minuit. Et tous les quatre, nous nous sommes fait la promesse de retourner au Stromboli et de gravir ensemble les pentes de l'Etna dans un proche avenir.

Retour à Zermatt et au Cervin

Ce 3 Août 2009, nous partons de bonne heure pour nous diriger avec Hugo et Guillaume vers l'avant pays savoyard, vert, vallonné, superbe que nous atteignons vers la mi-journée. Nous avons vraiment très faim. Dans cet océan de verdure nous croisons quelques petits villages très isolés, mais pour ce qui est de se restaurer... Je ne sais plus comment Michel a découvert « Le Gué D'Avaux » C'est un lieu extraordinaire qui crée une surprise totale. Il est vraiment tard : Vont-ils accepter de nous servir ? Nous sommes accueillis à bras ouverts, une bonne table à l'extérieur et une gamme de repas à contenter les plus difficiles. C'est une aire de détente. Dommage que ce soit si loin, je vous recommanderais cet arrêt.

Visite du Château de Montfleury : Encore un, allez-vous murmurer ! Vous vous trompez. Oui ! C'est un château avec sa tour sarrasine du XIIIème siècle et ses gargouilles. Mais dès que nous pénétrons dans la cour, les anciennes écuries, les réserves à fourrage renferment d'inattendus outils agricoles. A peine franchie l'entrée du château, ce sont les garçons qui dans un tourbillon nous entraînent à travers les salles et les étages : Venez voir il y a des armes jusqu'au plafond. Ils courent, ils reviennent à nous. Ils ont tout vu et mettent le doigt sur l'objet incongru et nous le signalent. Nous n'avons pas le courage de grimper dans les combles où une collection unique de vélocipèdes de toutes époques nous attend. Je regrette de n'avoir pas fait cet effort.

Nous filons vers Annecy notre étape du soir à l'Hôtel B&B. L'accueil y est toujours courtois et les chambres confortables. Maintenant il s'agit de dîner et en parcourant de multiples avenues, en faisant des demi-tours, de guerre lasse nous finissons par atterrir dans un « Courte Paille ». C'est une catastrophe, on attend longtemps, la nourriture est médiocre quant aux desserts il a fallu agripper une serveuse qui n'était

pas la nôtre, celle-ci ayant terminé son service était partie laissant en plan les clients dont elle avait pris les commandes. Nous sommes heureux de retrouver nos chambres. Le 4 au matin : au petit déjeuner nous avons grand faim. Exceptionnellement copieux, celui-ci nous remet d'aplomb.

En route pour La Suisse. Tiens ! Déjà la frontière. Vite éteignons le portable. La frontière ? Maintenant tu la passes comme tu passes ton portail. Une seule différence : achat pour 40 francs suisses obligatoire d'une vignette auto qui te permet de rouler toute l'année et sur toutes les autoroutes suisses. Et puis les enfants et nous, faisons du change car la Suisse continue à n'être pas l'Europe. Nous voilà parés financièrement pour un bon séjour. Le coffre de la voiture est plein à craquer car on ne part pas en montagne et à quatre pour quinze jours sans avoir du linge, des chaussures adéquates et des documents. C'est à Täsch que chacun abandonne sa voiture, pour prendre un train, le Shuttle. Zermatt est une station de montagne sans voiture. Bref ! J'essaie de me procurer un caddie mais je n'ai pas de pièces de monnaie suisse, et après avoir pris nos billets aller-retour, on descendra chargés comme des mules jusqu'au train en contrebas.

Le long des cinq kilomètres qui nous séparent de Zermatt le paysage est magnifique. Pour notre bonheur notre Hôtel, le Bahnhof est situé tout près de la gare et l'on transportera nos bagages sans trop de problèmes. A peine dix-neuf heures. Nous grimpons les quelques marches du perron et dans l'enfilade de la rue principale on aperçoit le Cervin. Première photo... Dans cet hôtel, l'accueil est toujours agréable. Dès l'abord nous sommes conquis par notre chambre. Située au premier étage ce qui évite le bruit des entrées et sorties permanentes, munie de trois fenêtres, et de rangements, elle a un énorme avantage sur les autres chambres, nous avons une salle d'eau et des toilettes personnelles. Les autres clients doivent arpenter les couloirs...

Ce soir nous ne ferons pas à dîner et nous retraversons la rue pour pénétrer dans le Bahnhof Bar. J'enrage parce que le

serveur qui a pris la commande passe et repasse devant nous sans nous voir. C'est vraiment trop long. Bon demain nous ferons les courses. Dans notre hôtel tenu avec rigueur et minutie comme un 5 étoiles, chaque jour notre chambre est rangée, nos lits sont tirés à quatre épingles, notre salle d'eau brille et nos serviettes changées. Au sous-sol nous avons même la possibilité de laver notre linge. Mais ce qui est unique et merveilleux c'est une cuisine et une salle à manger mises à notre disposition. Tout est pensé pour un emploi fonctionnel de ce vaste espace. Nous faisons un tour à La Coop, achetons de quoi faire un bon dîner ainsi que nos sandwichs et boissons pour les balades. Ce système permet de se nourrir selon nos goûts et pour un prix raisonnable. Le matin ce sont les garçons à tour de rôle qui lavent tasses et petites assiettes. Le soir c'est Michel qui nettoie poêle, casseroles et tout notre bazar. C'est inouï pour quatre ce que nous utilisons comme matériel. Nous sommes un peu fatigués et pour notre première soirée nous nous contenterons de parcourir la grande rue tout illuminée où chaque boutique fait en sorte d'attirer notre attention. Au retour tu as bien dû acheter cinquante montres toutes plus chères les unes que les autres, une centaine de couteaux, dix kilos de chocolat et une multitude de fanfreluches, de gadgets et autres souvenirs. Il est bientôt vingt-deux heures et il commence à faire frais. Entre nous, il faudra dorénavant penser que Zermatt est à 1 700 m d'altitude et se couvrir d'avantage si nous voulons faire chaque soir une petite promenade digestive. Vite, filons retrouver nos lits en espérant qu'ils soient confortables. Mes hommes squattent la salle d'eau, reviennent beaux et frais. Chacun oriente sa lampe de chevet et bouquine. Et moi ? A peine glissée sous une douce couette je pars au pays des rêves jusqu'au lendemain.

Coucou, nous sommes le 5. Le soleil filtre à travers les volets clos. Première journée à Zermatt : Invariable organisation durant la durée de notre séjour. Nous sommes prêts pour n'importe quelle excursion, chaussés, vêtements et

chapeaux de soleil. Nous ne remonterons pas dans la chambre. Nous filons à La Coop. Nous sommes en Suisse et chacun garde sa liberté de choix quant à ses propres achats pour le pique-nique. On repart vers l'hôtel. L'un d'entre nous dévale l'escalier qui mène directement de la rue au sous-sol, dépose la nourriture au frais dans le frigidaire et réapparaît au pas de course. Bravo ! Record de vitesse battu !

10h30 : nous sommes fin prêts pour notre première excursion. Chacun muni de son sac à dos porte son propre pique-nique. Michel par contre prend toujours le grand sac car il est le dépositaire des cartes, jumelles, appareil photos, livres, argent, papiers d'identité, trousse de premiers secours en cas d'écorchures et autres.

Nous prenons le train à crémaillère le « Gornergrat Bahn » qui gravit des pentes très raides, franchit des tunnels percés à travers la montagne, longe des parois abruptes dont la voie unique est protégée par tout un pan de muraille en bois. De temps à autre à travers les pins et les mélèzes qui défilent à vive allure nous apercevons la vallée et dans une trouée cherchons du regard à capter la silhouette si caractéristique du Cervin. « Riffelalp » annonce le haut-parleur. C'est l'arrêt que nous avons choisi pour notre pique-nique. Pour nous qui vivons à l'altitude proche du zéro toute l'année et qui venons d'arriver à Zermatt soit 1 700 m il nous a semblé bon de ne pas grimper trop haut pour notre première excursion. Nous sommes à 2 222 m. Le ciel est magnifiquement bleu, pas un seul nuage et le soleil brille au-dessus de nos têtes chapeautées. Michel sort même la crème solaire. Le beau temps ? Il en sera ainsi tout au long de notre séjour. Un soir en rentrant au village nous essuierons une petite averse. Nous nous mîmes au trot sur les trottoirs encore couverts de parasols et nous arrivâmes à l'hôtel pratiquement secs. Quand je pense à notre séjour avec Ghislain, à ce brouillard, à cette pluie jour après jour, c'est vraiment trop injuste.

Le pique-nique ? Nous n'avons pas trouvé de bon coin pour nous installer. On descend sur le petit sentier. Je râle, s'asseoir là ! Jamais de la vie ! Michel rouspète. Outrée, je m'assois et je lui tourne le dos. Les garçons préfèrent rester debout en se donnant des coups de pieds tout en dévorant les sandwiches. Quelques chips voltigent hors de la boîte. On oblige les jeunes à s'asseoir mais ils trouvent que les chardons alentours sont trop nombreux. Bon ! Aller hop ! D'ailleurs d'où nous sommes on ne voit que les arbres.

Nous retournons prendre le train pour continuer à monter jusqu'à Riffelberg (2 582 m). Lentement, au fur et à mesure que nous nous élevons, nous abandonnons la forêt, le paysage se dégage. Nous nous aplatissons contre les vitres pour capter la moindre image de ces sommets tout juste enneigés. A Riffelberg nous sommes éblouis par un soleil et une ambiance de farniente. Je suis assaillie par des souvenirs d'un court séjour hivernal à Cannes. Là sur la plate-forme de l'hôtel, toutes les tables sont occupées et chacun sirote en rêvassant. Certains tirent à eux un parasol. D'autres, en contrebas sont avachis sur des chaises longues et se font griller. Nous avons une autre idée d'un séjour en altitude. Une table se libère, deux par deux nous entrons au restaurant chercher quelques desserts et des boissons. Et comme les autres on se laisse aller à la douceur du climat. Michel sort une carte détaillée et nous commente le paysage. Pris dans l'ambiance « Club Med », nous faisons quelques pas aux alentours, juste pour prendre de très belles photos et poser pour la famille. A dix-sept heures nous sommes de retour devant notre hôtel. Dans la lumière de fin d'après-midi, il est tout beau, tout fleuri et nous le photographions. Ce soir je crois qu'on ne va pas dîner tard. De retour à l'hôtel on met déjà nos assiettes, nos serviettes sur la table juste en dessous de la fenêtre. Vite sortons la meilleure poêle, la plus grande casserole et occupons deux plaques électriques. C'est parti !

Nos Fistons meurent de faim et avalent des beefsteaks grands comme leur assiette accompagnés de « Rostis », pommes de terre coupées en lamelles fines et frites, avant de passer à la suite avec le même enthousiasme. Le rangement terminé, ils se glissent dans le petit salon et font un « yam » acharné ce qui intrigue les pensionnaires. Papy dit : A dix heures dans la chambre. Hugo regarde sa montre : ok ; répondent-ils. Nous montons. Papy prépare de nouveaux itinéraires pour les jours à venir tandis que je fais les comptes. Les ai-je vus revenir ? Il paraît que tous les trois ont lu très tardivement.

Aujourd'hui le 6, première véritable sortie. Nous voulons voir « Schwarzsee » que nous appelons le Lac Noir Nous traversons le village de Zermatt en longeant un authentique torrent aux eaux laiteuses, grises et agitées. Nous y lançons quelques morceaux de bois. A qui appartient celui qui gagne la course ? Nous voici devant l'entrée des télécabines. Et là, c'est aussi stupide qu'inexplicable j'ai peur. Ce qui me paralyse, c'est le fait de monter dans cette cabine en marche, si lente soit-elle. Tout le monde grimpe là-dedans, les vieux, les jeunes, les chargés de skis, de casques, de sacs à dos volumineux, et même de VTT. Alors pourquoi je n'y arrive pas ? Mes gosses y sont déjà et Papy est obligé de me tirer avec une certaine rudesse pour m'introduire dans la cabine. Le paysage est magnifique, mais arrivés à « Furi » où l'on descend Michel me dit, mets le bon pied dans le sens de la marche !, Tu parles, c'est quoi le bon pied quand tu es morte de frousse ? Et toc je lance le pied gauche alors que le pied droit est déjà à l'air libre.

Il fait beau et nous nous dirigeons allègrement vers le Lac Noir. C'est de là qu'en 1865 est partie la première ascension victorieuse – mais tragique – du Cervin. Ce petit lac est renommé pour refléter le Cervin. Nous prenons de belles photos de cette montagne que nous aimons en dirigeant l'objectif directement sur sa silhouette, parce que les reflets ? Vous les avez vus, vous, les reflets ? Tout en regardant ce lac,

si petit, en somme si décevant, nous nous installons dans l'herbe sur le bord du chemin. Guillaume préfère le confort d'un beau rocher pour dévorer son pique-nique. Nous faisons un petit tour tous ensemble. Papy et le grand Hugo ont décidé de redescendre à Zermatt à pied. C'est une folie, un parcours énorme mais ils n'en démordront pas. Guillaume, soucieux de voir Mamy partir seule en télécabine décide de la protéger et de redescendre avec elle. Michel demande au chef de cabine s'il est possible de ralentir le mécanisme au passage, ce qu'il fait aimablement. Notre descente sera excellente.

Il faudra cinq heures à Michel et Hugo pour redescendre du pied du Cervin et, fourbus, pousser la porte de la cuisine commune de l'hôtel Bahnhof où nous les attendions. Ils étaient partis d'un pied alerte, par un large chemin longeant la face nord du Cervin, tapissée à la base d'un superbe glacier suspendu. Tout à l'entour des marcheurs se découpent sur le ciel d'un bleu soutenu les fiers sommets de la croûte du continent africain, nappés par places du blanc des glaciers ou de la neige : au sud, le Cervin ; au nord la Dent blanche, le Zinalrothorn, le Weisshorn et beaucoup d'autres. Le « continent africain » me direz-vous, mais nous sommes en Europe ! Bien sûr, mais, selon mon géologue de mari, l'Europe actuelle inclut depuis déjà plusieurs dizaines de millions d'année des fragments venus d'Afrique comme cette « nappe de la Dent blanche » ou... l'Italie et la Sicile ! Et ici, au pied du Cervin, que trouve-t-on sous ce fragment de croûte africaine ? Les sédiments de l'océan qui séparait autrefois l'Europe de l'Afrique ! Et c'est dans ces sédiments-là, des schistes lustrés, que serpente le chemin de retour vers Zermatt. Bon, moi je veux bien le croire.

Nos deux marcheurs emprunteront un raccourci pour descendre plus rapidement vers la vallée qui mène à Zermatt, admirant au passage une belle tourbière avec à l'arrière-plan le Cervin se découpant sur le ciel. Michel a les jambes un peu lourdes. Hugo, lui, court comme un cabri. Ils sont maintenant

dans la vallée et le chemin, en pente douce, traverse la forêt. Michel décrète que ce sous-bois moussu est idéal pour se délasser les jambes, ce qu'Hugo ne conteste pas. Un quart d'heure d'arrêt et allez, ouste, on repart. C'est un peu plus loin qu'Hugo entreverra au travers du feuillage de craintives biches avec leurs petits qu'il tentera de photographier. Peu après, ils rejoignent une petite route bitumée bientôt barrée par un panneau rouge et blanc : passage interdit. Cependant, un cycliste arrive de cette direction même, qui est celle de Zermatt. D'autres marcheurs arrivent, descendant eux aussi du Cervin. Surprise, interrogations, discussions, puis un couple déclare que selon le tenancier d'un restaurant situé en amont, un vaste glissement de terrain s'est produit un peu plus bas dans la vallée il y a quelques jours, endommageant routes et chemins. Que faire ? Personne n'envisage de faire demi-tour, car il faudrait remonter au pied du Cervin pour redescendre ensuite sur Zermatt. Certains opteront pour les sentiers. Michel décide de continuer sur la route, qu'il pense connaître pour l'avoir parcourue il y a quelques années. Doctement, il explique à Hugo : « Ces schistes lustrés, c'est de la savonnette, les lits sédimentaires glissent les uns sur les autres et zou, c'est tout un versant de la montagne qui dégringole d'un coup. Ah, cela ne vaut pas la robuste croûte africaine qui recouvre ces sédiments ! ». C'est plusieurs centaines de mètres plus loin qu'ils réaliseront l'ampleur du glissement : des segments de la route sont plus ou moins effondrés, interdisant le passage de tout véhicule. A pied, cela va. Mais ils passeront quand même en vitesse... Quelques kilomètres plus loin, après avoir franchi la rivière sur un barrage hydroélectrique, ils grimperont sur le flanc opposé de la vallée pour atteindre le joli hameau de Zmutt aux chalets fleuris de rouge et de blanc. Là, ils prendront quelque repos autour d'un verre avant de reprendre le sentier : plus que 4 km pour atteindre l'hôtel Bahnhof. Ils voueront quand même que leurs jambes demandent grâce. Au cours de la nuit Michel dormira très mal, s'agitiera et aura mal aux mollets.

Aujourd'hui 7 août, nous avons décidé d'aller à Grünsee, le Lac Vert. Nous prenons le train à crémaillère jusqu'à Riffelalp. C'est très amusant de traverser cette voie et d'ouvrir le portillon de sortie si ta carte de transport le veut bien. Belle balade en forêt. Nous grimpons et nous nous sentons bien sous les ombrages. Tiens un pin totalement évidé. De quoi se faire une belle cachette, un bel abri. De place en place des bancs nous tendent leurs sièges. On s'y installe pour le repas. Repartir est dur. Il commence à faire chaud. Le parcours me semble un peu longuet. Je déclare donc forfait. Je m'assois sur le bas côté du chemin en compagnie du Guide Vert. Mes hommes filent d'un bon pas et disparaissent au détour du sentier. A leur retour de Grünsee, ils me diront que je m'étais arrêtée à moins d'un kilomètre du lac, lequel est petit et guère spectaculaire.

Je somnole dans un calme bienfaisant. Je me secoue et je me gratte sans arrêt. Innocemment je me suis installée aux abords d'un « nid » de fourmis géantes et mes avant-bras sont couverts de petites morsures. Il faudra quelques jours pour qu'une crème apaisante vienne à bout d'une désagréable démangeaison. Bref ! Je suis heureuse de faire la descente à pieds avec mes hommes. Le chemin, large, ombragé ne présente aucune difficulté. Il est un peu plus de quinze heures quand, en bordure du chemin une magnifique plaque de neige attire les trois affreux Jojos. Papy attaque sauvagement, difficile de se défendre. Guillaume de face lance ses projectiles et fonce se réapprovisionner. Ce n'est pas la bonne tactique. Hugo passe derrière Papy et hop dans l'encolure de la chemise. Succès total. Quand ils seront bien humides, rigolards, ils reprendront à regret leurs chapeaux et leurs sacs à dos. Retour à Riffelalp pour attraper le train. Croyez-moi, assis confortablement mes Fistons sont tellement blasés de voir défiler de beaux paysages qu'ils organisent un concours à celui qui louche le mieux. Photos à l'appui c'est incontestablement Hugo le vainqueur.

En ville, nous nous arrêtons devant l'étalage du boucher. A l'extérieur il fait griller, des saucisses, des merguez, des Bratwursts (saucisse de veau). Chacun choisit. Et comme dit Mamy, ne vous privez pas, prenez en autant que vous pourrez en manger. Voulez-vous du pain ? De la mayonnaise ? du ketchup, dit le marchand ? Aïe ! Mais c'est chaud ce paquet ! On file au trot à la cuisine. L'un met à bouillir l'eau pour les pâtes. La table est mise en un temps record. C'est délicieux, on en reprendra...

Déjà le 8 : aujourd'hui c'est la journée cool, du tout Zermatt. De notre fenêtre de chambre on aperçoit le troupeau de chèvres qui part sur les alpages alentours et qui reviendra en soirée. Ces chèvres ? En fait tu as l'impression qu'elles sont coupées en deux : l'avant tout noir et l'arrière tout blanc. On nous annonce de la pluie mais nous sortons en tee-shirt. C'est la grande agitation en ville car demain toute la Suisse a rendez-vous ici pour la fête folklorique. Déjà, au pied de notre hôtel un groupe nous fait entendre les longues « pipes » en bois qui nous parlent d'échos d'une montagne à l'autre. Des gens costumés sont déjà arrivés. Nous nous glissons jusqu'au bout du village, où subsistent encore les vieux chalets de bois, perchés sur d'étroits escaliers. Nous revenons vers l'église et bien sûr, nous nous prenons en photos assis sur la fontaine aux marmottes. Un magnifique bouquetin en bronze, grandeur nature, offre aux garçons l'occasion d'escalader. Ensuite visite du Matterhorn Museum Zermatt. C'est une excellente reconstitution quasiment grandeur nature, d'un village, des habitations, d'une fromagerie, des étables au XIXe siècle. Bien sûr le point fort c'est la première ascension, les premiers piolets, les drôles de grosses chaussures. Et toutes les roches... Les organisateurs sont patients mais ils ont bien envie de nous mettre dehors car l'heure est passée. D'ailleurs nous y reviendrons. La Météo s'avère exacte il pleut des cordes mais la prudence de Papy fait que nos tenues sont là.

Et voici le 9 août, le grand jour : c'est vraiment La Grande Fête, j'allais dire « Nationale » où chacun des 23 Cantons a envoyé son groupe folklorique le plus représentatif. Les traditions perdurent et restent très fortement ancrées dans la vie de tous les jours. Les drapeaux de chaque Canton suspendus en travers des rues flottent au-dessus de nos têtes. A 9h nous sommes déjà dans la rue et déjà aussi la foule se presse. Des Suisses venus du fin fond des montagnes sont heureux d'avoir fait le déplacement et de fêter leurs concitoyens. De grandes tables dressées près de l'église permettent en se serrant beaucoup et en étant très patients d'acquérir un sympathique repas. Aux alentours de midi le défilé se met en place en suivant un itinéraire très précis. Les costumes frais et chatoyants, les sourires des « Acteurs », les charrettes, les groupes musicaux, les danseurs sont accueillis avec enthousiasme. Nous passons par-dessus la balustrade qui enserme le pied de l'église et nous y restons coincés jusqu'à la fin. Mes hommes ne veulent perdre aucun groupe et feront trois cents trente cinq photos. A seize heures passées nous rejoindrons nos pénates, la tête pleine de chants, de danses, de pétarades. Retour au calme. Hugo sur son lit bouquine, Guillaume s'allonge et rêve.

Matin du 10 : Guillaume étant de vaisselle du petit déjeuner râle, non pas de laver quatre tasses et quatre petites assiettes car il fait ça très vite et très bien, mais parce que, me dit-il, tu prends des photos. Cela va créer un précédent et quand je serai rentré à la maison, il va falloir que je m'y mette !

Balade à pieds vers Gornerschlucht, en français les Gorges du Gorner. L'appareil photos aussi a rôlé et après ce qu'on lui a fait subir hier a déclaré forfait pour la journée. Nous allons jusqu'au torrent dont l'eau est basse. En contournant le pont et en descendant le long de la rive nos garçons ont la joie de traverser et retraverser en choisissant de grosses pierres et cela sans dommage pour les chaussures de marche. Quant à la

Gorner Gorges nous ne l'avons pas trouvée, il paraît qu'elle est d'un accès très difficile.

Le 11 nous innovons en prenant le funiculaire souterrain pour monter à Sunnegga. Dès la sortie du tunnel, levant les yeux nous sommes éblouis par la beauté du Cervin et des crêtes enneigées. Bientôt des nuages blancs poussés par le vent envahissent les cimes environnantes, c'est un spectacle fantastique. Nous filons vers une prairie haute, une sorte de cuvette où vivent les marmottes.



En Suisse : photo d'une Marmotte peu farouche prise par les enfants sur la pelouse à Sunnegga (2285m), le 11 Août 2009.

Nous nous installons sur un banc. Les fistons mettent la vitesse grand V pour avaler leur pique-nique. Mon appareil photo disparaît et à tour de rôle, avec une patience infinie, ils se glissent dans les herbes pour une fructueuse chasse photographique aux marmottes. Patients, ils le sont, ils se déplacent en douceur, avancent d'un pas à gauche, se glissent silencieusement vers la droite. On aura beaucoup de mal à les convaincre que, redescendant à pied dans la vallée, il faudrait peut-être penser au retour. Nous empruntons de larges courbes

qui s'inclinent tantôt à droite, tantôt à gauche, on a vraiment l'impression de ne pas en voir le bout. Ce chemin large, ombragé ne présente aucune difficulté majeure. si ce n'est de temps à autre qu'il longe un à pic impressionnant où l'on entrevoit un Zermatt lilliputien. Les garçons respectent les consignes de prudence mais tout danger écarté, ils gambadent, courent, galopent avec un entrain étourdissant. Enfin nous apercevons un passage, qui nous mène directement à la gare des télécabines. Un raccourci bienvenu après trois heures de marche ! Chacun est heureux de s'affaler pour bouquiner en attendant la préparation d'un repas reconstituant.

Le 12 Août, nous nous rendons au Lac de Stellisee. De nouveau nous empruntons le funiculaire souterrain jusqu'à Sunnega, puis une télécabine jusqu'à Blauherd. Il fait très beau. Pour moi c'est la plus belle marche dans le plus magnifique décor montagnard de notre séjour en Suisse. Partout, partout, où le regard se pose des sommets, des cimes, des crêtes se découpent sur un ciel vif. Tant de splendeur nous laisse muets. Allons, avançons, ne restons pas figés. Regarde à tes pieds tous ces minéraux qui t'attendent. Cette balade nous apporte une superbe occasion de sortir le marteau de géologue. Des roches, chacun a envie d'en rapporter. Je commence à emplir mes poches de parcelles qui jonchent le bord du chemin. Hugo passionné, écoute les conseils de prudence de Papy afin d'éviter de recevoir des éclats de roches dans les yeux et passe à l'action. Après une longue descente, voici une courte montée. Mais au bout du chemin, là-haut, en bordure du lac, assis sur un banc de bois rouge orienté vers le Cervin, le paysage nous arrachera des cris d'admiration.

Tout en avalant leur pique-nique, enfants et Papy mitraillent à qui mieux, mieux. Quelle splendeur, ce lac bleu foncé agité de vaguelettes, enchâssé dans un écrin montagneux de roches et de glaciers où s'impose l'audacieuse silhouette du Cervin, ébouriffé à ce moment d'une blanche touffe nuageuse.



Hugo (ci-dessus) et Guillaume (ci-dessous) en Suisse sur le merveilleux site du Lac Stellisee (2537m). Au fond la silhouette du Cervin, fragment de l'ancien continent africain, le 12 Août2009.



Ils sont fous mes trois Gaulois. Et je te grimpe et je disparais derrière d'énormes rochers et je bondis loin derrière le lac, et je descends et j'escalade. Ce ne sont pas des humains mais des chèvres de montagne ! Et quand tu les vois réapparaître, heureux, si heureux, ta propre joie éclate. Chacun veut se faire prendre dans ce paysage de rêve. Ainsi sera fixé notre souvenir.

Puis nous redescendons. Le chemin est obstrué par un groupe de jeunes gens vêtus de longues chemises blanches, de pantalons noirs et portant la calotte juive. C'est étrange, nous avons l'impression d'une séance initiatique. Le lac est froid, c'est certain. Ce n'est pas une joyeuse baignade entre copains. Un jeune, sur les encouragements des présents, se jette à l'eau tout habillé, ressort tandis qu'un autre très hésitant finit par sauter. Nous passons... La montée vers la station de la télécabine nous paraît facile. De retour à Zermatt nous nous arrêtons dans un restaurant chic afin de prendre un bon dessert. Hugo choisit une gigantesque assiettée de banana split, Michel un Irish coffee, moi, une apple pie. Et Guillaume ? Il ne veut rien et finit par accepter une boisson. Je dis à Guillaume qui rit : fais la tête, une tête très boudeuse. Vite je prends des photos et nous rions tous les quatre. Et bien croyez moi, ce copieux goûter n'empêchera personne d'avalier un confortable dîner.

Depuis plusieurs jours, Michel nous avait parlé de l'existence de marmites de géant creusées sous le glacier de Zermatt pendant la dernière période glaciaire. Epais d'un kilomètre, il confluaient en contre bas de la vallée avec le glacier du Rhône. Des marmites de géant dans le lit d'une rivière, nous en avons vu à plusieurs reprises, et tout d'abord dans le Jura aux pertes de la Valserine. Mais des marmites creusées par un glacier, voilà qui n'est pas banal. C'est le 13 août - notre dernier jour à Zermatt que « mes hommes » prirent le chemin de la télécabine pour Furi, d'où un sentier les mènera jusqu'au « jardin du glacier ». Je préfère rester en ville, peu attirée par le

dénivelé annoncé, voisin de 200m. Non loin de la rivière Gorner, au sommet d'un verrou glaciaire, ils découvriront de nombreuses marmites géantes pouvant atteindre des dimensions voisines de 3m. Des panneaux expliquent que ces marmites ont été creusées dans les schistes lustrés par les tourbillons du torrent sous-glaciaire. A l'ombre des conifères, une table et des bancs en bois brut tout récemment confectionnés les attendent pour le casse-croûte. Ils y feront honneur avant de rentrer tranquillement à l'hôtel.

En leur absence, je file en ville, j'achète des cartes postales, de jolis timbres, un Bratwurst pour mon repas de midi. Je lave et je mets une seconde fournée de linge foncé en route tandis que le blanc sèche. J'écris, j'écris, je déjeune puis j'écris de nouveau. Quand ma Bande est de retour, ce sont mes marmites de nourriture qui les attendent. Le linge est sec et posé sur le lit de chacun. Notre séjour à Zermatt s'achève. Notre chambre est en effervescence. Il faut tout plier, ranger, ne garder que les pyjamas les troussees de toilette et le linge propre pour le lendemain. Excités nous avons du mal à nous coucher.

Le 14 au matin, c'est le départ pour Genève. Quitter Zermatt, nous n'en avons pas envie. Nous sommes décontenancés. Bien sûr tout est rangé, bien sûr nous avons vérifié que rien n'a glissé sous un lit, que nos affaires de toilette ne sont plus dans la salle d'eau et que commode et tables de nuit sont vides. Nous descendons dans la salle à manger pour un dernier petit déjeuner. Guillaume gentiment accepte d'accueillir dans sa valise la belle casserole toute neuve en la bourrant de chaussettes. Hier au soir nous avons eu un moment d'émotion, j'avais si bien rangé nos billets retour que je ne les retrouvais plus !

Dans la gare, assis sur un banc, chacun signe en hâte les dernières cartes postales. Le train part dans cinq minutes. Nous montons dans le compartiment avec le caddie, c'est vraiment pratique. Une dernière fois nous contemplons le paysage de

Zermatt et du Cervin qui s'éloigne de nous. A Täsch nous retrouvons le parking, la voiture. Je vais payer le parking pour la dizaine de jours où notre voiture est restée dans ce garage souterrain. Mais c'est une fortune que la machine me demande ! Nous sortons à l'air libre. Ca donne une curieuse impression de rouler en voiture. Nous allons vers Genève mais le cœur n'y est pas. Visite du château de Sion transformé en musée cantonal d'Histoire. Mes hommes partent le visiter. Ce château est intéressant, commenteront-ils. Plus tard, nous longeons le Lac Léman. Au loin les Dents du Midi servent de décor au célèbre Château de Chillon, dont les reflets mouvants s'agitent au pied du rocher. Nous faisons une longue et intéressante visite. Guillaume choisit avec minutie une épée. Hugo a déjà un couteau aux multiples usages. Nous arriverons très tard à notre Ferme-Auberge en pleine campagne genevoise. Grosse déception ! Nos chambres sont perchées dans les combles, la salle d'eau et les toilettes sont situées dans une petite annexe du premier étage. La nuit les portes grincent et les marches d'escalier mal éclairées sont peu commodes. La salle d'eau est munie de bacs en aluminium comme dans les colonies de vacances du siècle passé. Et pour les repas ? Il faut reprendre la voiture. Le premier soir les propriétaires nous dirigent vers un restaurant sympathique en pleine brousse et bien sûr hors de prix. Il en sera ainsi chaque soir, jamais le même lieu, des prix de plus en plus excessifs. En général nos enfants choisissent les plats qui leur conviennent. Mais le dernier soir, Hugo tenant la carte s'avise soudain des prix et déclare : Papy t'as vu le prix du beefsteak, je ne prends pas de dessert. Papy a répondu : Bien sûr que si, choisis vite le serveur vient prendre la commande. Le midi dans Genève à nouveau des restaurants. Ce séjour dans cette ville bruyante, à la circulation difficile, au plaisir limité, sera un gouffre financier. La responsable de la Ferme-Auberge nous annonça un matin qu'il fallait payer en liquide, alors qu'au téléphone nous avions compris qu'on pouvait payer avec la carte bleue ! Panique tu ne

sors pas 700 francs suisses avec ta carte comme cela, car le tirage chaque semaine est fixe et limité. Trois nuits pour une telle somme. Cela nous a paru comme une truanderie, une pure malhonnêteté.

Nous avons voulu offrir à nos garçons une croisière sur le Lac, dans un superbe bateau à aubes comme le veut la tradition. Nous sommes installés sur le pont supérieur, clos, vitré et confortable mais durée quatre heures. Guillaume descend dans le ventre du bateau car il est vivement intéressé par la machinerie qui brille comme un grand jouet tout neuf et dont il prend des photos avec minutie. Puis il s'installe sur le pont arrière pour une sieste sur une chaise longue au soleil. Il finira par revenir à l'intérieur, s'installer seul à une table afin de faire un Yam pour calmer son ennui sans jamais regarder le paisible paysage qui entoure les rives du Lac. Hugo lui s'est amusé à photographier... une photo sortie de mon porte-carte ! Ah ! J'oubliais une petite anecdote à propos du yam. Les enfants et Papy ne s'occupant plus ni de navigation ni de paysages se sont installés dans la rangée centrale. Je suis restée sur le côté droit et devant moi un monsieur d'origine musulmane. Dans la rangée de gauche de l'autre côté des enfants, cinq femmes d'âge très différents et portant foulard. L'homme traverse et va regarder le jeu. Visiblement il condamne cette action du diable. Il va parler aux femmes qui se détournent des enfants. En nous confiant vos enfants vous ne saviez pas que nous étions des agents sataniques...

Nous avons visité la cathédrale Saint Pierre, bâtie dès le IV^e siècle, remaniée à plusieurs époques et passée du culte catholique au culte protestant en 1535. On continue d'y faire des fouilles archéologiques. Elle est certainement très belle mais apparemment elle ne laissera pas dans nos mémoires un souvenir impérissable. Le Musée des Papiers Peints installé dans une vieille maison bourgeoise style 1900 aux pièces étroites et aux escaliers pentus nous a paru d'un intérêt limité. Qu'avons nous donc fait de vraiment intéressant à Genève ?

Incroyable et passionnant c'est le tour du Temple illustré comme une BD humoristique moquant les travers des prêtres et des pasteurs, Calvin inclus. Sympathique, c'est de manger sur la terrasse d'une Crêperie bretonne. Mais sans conteste d'avoir longé le Lac sur quelques kilomètres jusqu'à Hermance, plage payante, pour que les hommes puissent se baigner dans le Lac et prendre un long moment de détente. Vous allez me dire : Et le jet d'eau ? Le jet d'eau de Genève avec ses 140m. Bon c'est le plus grand, le plus beau, le plus puissant jet d'eau d'Europe. Nous l'avons vu, nous l'avons photographié et nous avons marché le long de la rade. Quant au Quartier international, au Palais des Nations, c'est le passage obligé, la grande voie que nous avons traversée en voiture et que nous avons fuie dans une circulation intense !

Fuyons, fuyons Genève, retournons vite en France !

Le lendemain en fin d'après-midi la circulation est intense dans la vallée du Rhône. Embouteillages sur des kilomètres, alerte à l'ozone, accidents un peu partout. A l'approche de Montpellier le blocage est total. Michel tente de contourner la ville par de petites routes de campagne, mais la circulation est partout très dense et les embouteillages se succèdent. Impossible de rallier Escalquens ce soir. Vite un tour à Super U pour composer un dîner improvisé, dormir ici et repartir demain. Mes trois hommes profitent de cette étape imprévue pour se détendre d'une longue journée de route en se jetant dans la piscine de Nicolas car la chaleur reste intense.

Merci Hugo, merci Guillaume, merci pour la bonne ambiance, merci jeunes sportifs dynamiques pour ce séjour tous les quatre en Suisse au pied du Cervin.

La plus belle des conclusions

Vous l'avez sans aucun doute remarqué, ce petit livre contient la vie de deux de mes grands-parents, mes souvenirs d'enfance. Le temps passant nous fondons un foyer, nous avons trois fils puis quatre petits-fils. Michel a un frère et moi aussi. Si nous élargissons la panoplie, nous avons de nombreux cousins mâles. Il faut donc bien chercher pour trouver des filles dans cette famille. Maman disait j'ai sept petits-enfants dont une seule fille, née de sa petite dernière, Evelyne. D'ailleurs en racontant les événements les plus récents, nous racontons des vacances avec les petits-fils.



Eva 5 mois fait son premier séjour en Bretagne avec ses parents, le 29 Juillet 2005.

Alors imaginez la joie, le délire, l'extase quand arriva au foyer d'Annick et de Sylvain quelques années après Hugo et Guillaume, un jour de Saint Valentin, une fille, belle et dodue

prénomée Eva. A peine née elle ravit le cœur de tous, ses parents ses frères, ses quatre grands-parents et tous ceux qui l'approchèrent.

En grandissant elle devint de plus en plus superbe, se montra tendre et intelligente. Douée d'un fort caractère, elle nous fait tous damner et nous en sommes enchantés. C'est la seule qui à bientôt cinq ans n'a jamais campé.

En 2008, par un triste concours de circonstance, un décès dans la famille d'Antoine son Grand-Père maternel, nous avons eu l'immense bonheur de la garder quelques jours à la maison. Il fait très beau en ce mois de mars finissant. En cette fin d'après-midi du lundi nous sommes donc allés la chercher chez Thérèse et Antoine. Nous la trouvons grandi, c'est vrai qu'elle vient d'avoir trois ans. En arrivant devant notre grille à la nuit tombante, elle dit : « On est arrivé chez nous. ». Bonheur, émotion et petite larme de joie de Papy Michel et de Mamy Claudette. Pas du tout intimidée par l'absence de sa famille, elle se souvient où retrouver les jouets, rapporte un petit banc dans la salle d'eau pour être à la bonne hauteur devant le lavabo. Dans la cuisine elle se choisit un verre et une assiette ainsi qu'une bavette. Elle venait de se reconstituer un domaine. Nous la gardons jusqu'au jeudi après-midi. C'est la première fois qu'elle reste seule avec nous. Elle nous occupe à plein temps pour notre plus grand bonheur et notre épuisement peut-être.

Mardi : et hop ! Au Zoo. Eva s'intéresse à tout et veut tout voir en détails. Par exemple elle s'est rendu compte que Maman ours était toute mouillée parce qu'elle avait pris un bain dans la mare. Petit ours lui était tout sec. Quant à Papa ours il s'était sûrement sauvé puisqu'il n'était pas là ! N'est-ce pas formidable un tel degré de réflexion chez une enfant si jeune ? Le paon a fait la roue et Eva est restée longuement à l'admirer. Du bonheur intégral pour les Grands-Parents.



Eva épanouie, jugée sur le rhinocéros en bois du Zoo du Lunaret à Montpellier le 26 Mars 2008.

Mais il faut rentrer ; nous avons reçu trois gouttes d'eau tout en parcourant le zoo et le froid est de plus en plus intense. Finalement nous pénétrons dans la Serre amazonienne. Eva est éblouie. Elle remarque d'étranges bêtes qu'elle ne connaît pas, des plantes bizarres petites ou géantes. Elle s'intéresse à tout, demande des explications. Elle se fait porter par Papy quand elle n'est pas à bonne hauteur. Bref, une visite passionnante et passionnée. Un œil sur les ibis en sortant. Achats de petits cadeaux un livre avec des autocollants sur les animaux et un zèbre pour le réfrigérateur. Filons vite à la maison.

Le lendemain, nous partons au Zoo dès le matin car l'après-midi sera maussade d'après la Météo. Eva court dans les allées, regarde les silhouettes d'animaux qui indiquent les directions à choisir. Nous prenons des photos d'Eva jugée sur

une sculpture d'un papa rhinocéros géant. Plus loin elle grimpe sur un ours... Et de nouveau la Serre amazonienne comme hier où elle a adoré les poissons géants, les petits singes. Dans cette serre, un gros orage artificiel tonne parfois accompagné de gros éclairs mais Eva n'en est guère émue. Elle a très faim et nous allons à Héliotel prendre le repas de midi. Au restaurant elle fait l'admiration des convives par sa bonne tenue à table. Retour à la maison où elle dessine bien de beaux ronds et nous la félicitons. Elle connaît si bien le Zoo, elle sait si bien s'orienter que c'est elle qui prend la bonne allée pour retrouver le manège.

La visite de l'aquarium municipal « Mare Nostrum » fut un éblouissement pour Eva. Elle observa tout avec minutie, posa mille et une questions. Comme les « grands » elle appuya sur les boutons des machines qui donnaient de nouvelles images de poissons. Je la photographiai avec Papy en esquimaux dans un décor de pingouins Elle assista à la nourriture des manchots. Et pour une petite fille si jeune elle resta assise très longuement devant le vaste panorama à contempler les évolutions des grands poissons de l'Océan. Puis nous entrâmes dans la coque d'un bateau de haute mer. Là, elle fut effrayée par « Les 40^e rugissants », une violente tempête, roulis, tangage, éclairs, pluie torrentielle... Nous passâmes en courant. Un petit détour par une mer tropicale aux poissons multicolores et retour sur la terre ferme où, sans attendre le retour à la maison, elle dévora petits beurrés et compote. Chaque fois qu'Eva revient à Montpellier elle souhaite revoir son Aquarium.

J'ai oublié de raconter une de ses réparties. J'ai un cadre numérique où défilent des photos familiales. Soudain je lui dis : « Regarde mes trois fils ensemble ! ». « Non ! » me répondit-elle, catégorique « ces deux-là ce sont tes fils, mais Sylvain, c'est mon Papa ! »

Chaque jour passé à Montpellier est un bonheur intense. Nous vivons en fonction de lui apporter joie et plaisir. Ne riez pas, ne pensez pas que nous sommes de vrais égoïstes c'est un vrai déchirement de la rendre à ses parents ! Il y a entre Papy

Michel et Eva, une complicité, un amour extraordinaire. Un jour qu'ils arrivèrent tous les cinq elle chercha partout son Papy qui était en courses. Ne le trouvant pas elle s'installa debout sur le coffre à jouets de l'entrée le nez collé sur le carreau. Impossible de la déloger. Quand elle l'aperçut ouvrant la grille, elle sauta à terre et se jeta dans ses bras en lui faisant des tonnes de bisous. Elle ne le lâcha pas de la soirée. Au moment de passer à table elle en observa l'ordonnance. Avant que quiconque n'ait réagi, le couvert de Eva se trouva à côté de Papy ! Étrange ? Magie ? Papy fit le bain, la coucha et lui lut une histoire. De toute façon, même quand elle vient avec sa Maman, son Papa et ses deux frères, elle s'arrange toujours pour que Papy la sorte. Son siège-auto, un peu difficile à fixer, change de voiture. Et hop ! C'est parti. Aux dernières vacances de Toussaint elle a dit :

— Papy, demain on va à l'Aquarium.

— Entendu a répondu Papy enchanté.

Quelle sortie va-t-elle lui demander en ces jours de Noël qui approchent ?



Eva au merveilleux sourire à Escalquens. le 5 Avril 2008.



Dans notre magnifique jardin, à l'ombre du cèdre du Liban, des grands sophorots et des lauriers-sauce, se réjouissent frères et sœurs et conjoints. De gauche à droite : Joëlle, Martial, Claudette, Michel, Evelyne et son Dominique. 22 Février 2009.

75 ans !

En cette fin septembre 2009 notre maison de Montpellier bruisse. Les quatorze membres de la famille, gentils, attachants, se serrent pour fêter « La mamy Claudette ». Trois générations Ils sont tous là Michel, mon merveilleux mari, mes Fils, Dominique et Marie-Andrée, Sylvain et Annick, Olivier et Tiphanie, les petits-enfants, Ghislain, Hugo, Guillaume et notre merveilleuse Eva la petite dernière. Ma petite sœur, Evelyne, Dominique son mari et surprise leur fils Ludo, sa femme Audrey et leur petite poupée Lilou souriante et gracieuse. Il me manque Martial, le frère de Michel et Joëlle sa femme que j'aime tant mais qui étaient retenus depuis fort longtemps. Il manque aussi mon Frère André et sa femme Jeannette qui habitent la Brie. Merci à toutes et tous du bonheur que vous m'offrez.



*Et voici enfin Tiphanie et Olivier, notre jeune couple
Montpellier, le 22 Août 2009.*

C'est qu'aujourd'hui j'ai soixante quinze ans ! Qu'est-ce que ce "75 ans" a changé ? Le physique : en parcourant quelque colline des environs, des gens grimpent allègrement et

osent me dépasser et cela me fait grogner d'avoir perdu la souplesse du cabri ! Et puis l'autre matin, je n'ai pas vu qu'une plaque d'égout était légèrement déplacée : et paf ! La Claudette à plat ventre sur le sol comme un gamin ! Et si je pleure, ce n'est pas parce que j'ai mal, c'est parce que la colère gronde en moi !

Mais derrière ces cheveux blancs, ces baguettes de tambour comme disait ma Mère, il y a toujours des pensées gaies, souriantes, un besoin incompressible de m'occuper des autres. Et il reste en moi un côté enfantin : sur l'Esplanade à Montpellier quelque individu a jeté une « cannette » de coca vide au milieu de l'allée. Que croyez-vous que j'ai fait ? J'ai shooté dedans pour la ramener sur le bas-côté. Incorrigible Claudette. **C'est que, voyez-vous, je n'ai pas grandi. Et je n'aime toujours pas la soupe.**

Montpellier, le 1^{er} Octobre 2009

J'AIME PAS LA SOUPE J'VEUX PAS GRANDIR

Souvenirs d'enfance et de famille entre
Ile de France et Morvan au 20e siècle



L'auteur

Claudette Prévot, jeune enfant en temps de guerre, devenue institutrice attentive et aujourd'hui retraitée active revient sur ses souvenirs avec humour dans des écrits d'une grande fraîcheur.

L'œuvre

Moi, la Claudette. Enfant, je me laisse aller à un instinct débridé, une imagination galopante, sources d'actions parfois risquées et de fessées bien méritées.

Mon Grand-Père Arthur. Ah ! L'amour de mes Six ans ! Mais pourquoi est-il jardinier, à se griller au soleil de l'été et à se geler sous les pluies d'automne. Il connaît le

nom latin des plantes, même celui des herbes folles qui courent sur les chemins. Il a une voix merveilleuse, je chante avec lui dans le jardin et mon bonheur est complet. Ses gendres étant à la guerre, il est le chef incontesté d'une tribu : sa femme, ses deux filles et ses cinq petits-enfants.

Ma Grand'Mère Caroline. Extraordinaire mémoire. Authentique récit d'une femme d'une soixantaine d'années qui raconte à Claudette son enfance dans le Morvan profond à la charnière du XIXe et du XXe siècle. Elle n'a rien oublié la petite Caroline, ni la vie rude, ni la nature, ni les odeurs.

Elle l'aime profondément son Morvan et en 1939 son premier souci c'est de mettre « sa tribu », filles et petits-enfants à l'abri, loin des Envahisseurs.

Ecole. Voici deux textes issus de ma dernière année de classe dans un merveilleux CP. « Ecole, amour et échanges » : comment tout un petit peuple d'enfants vit et réagit à bien d'autres choses encore qu'aux matières enseignées.

« Les deux sorcières et la clé d'or » : ce texte fut un énorme travail collectif. Chacun écrivit, dessina, s'exprima avec énergie et conviction. Lisez, lisez et vous verrez combien des petits CP sont capables de création.

Un certain l'Abbé Pierre. Il est des êtres d'exception. L'Abbé Pierre ? C'est un homme un peu long, fluet, dont le regard de braises vous secoue comme une décharge électrique. Un jour débarque près de lui une mine patibulaire, une voix rauque qui dit : « je sors de tôle ». « Bon dit l'Abbé, j'ai de la soupe chaude, on va se réchauffer ». Quelques jours plus tard se pointe un clodo, un vrai, crasseux, puant. L'abbé dit : « Y'a une pompe dans la cour, récure-toi, on t'attend pour manger ». Il en vint d'autres que la vie avait maltraités. Ainsi naquirent en 1949 « Les Chiffonniers d'Emmaüs ».

ISBN 9782746613584



9 782746 613584



€ 10